REGARD CRITIQUE

LE SYNDROME DES FAUX SOUVENIRS

ET LE MYTHE DES SOUVENIRS REFOULÉS

E. LOFTUS, K. KETCHAM



ÉDITIONS EXERGUE

S'appuyant sur un pseudo-freudisme simpliste et sur des techniques proches de l'hypnose, de nouvelles psychothérapies en vogue prétendent faire resurgir des « souvenirs refoulés » de traumatismes enfantins, généralement sexuels.

En réalité, elles ont produit des millions de « faux souvenirs », qui parfois entraînent des familles entières dans un enfer de ressentiment où les fantasmes sont confondus avec la réalité. Des « faux souvenirs » d'inceste, de viols et même de meurtres ont conduit, tout récemment, à de tragiques erreurs judiciaires qui ne sont pas sans évoquer les chasses aux sorcières d'antan (et qui, en outre, nuisent à la cause des victimes réelles qui, elles, n'ont jamais oublié).

Toutefois, un nombre croissant de patients se rétractent et accusent leurs psychothérapeutes de manipulation mentale. Le débat fait rage aux État-Unis. Il pénètre maintenant en France grâce à ce livre.

Qu'est-ce que la mémoire, le refoulement, l'inconscient ? Nos souvenirs sont-ils stockés fidèlement dans notre inconscient, ou bien la mémoire est-elle un processus plus complexe, insaisissable, créatif et interactif ? Qu'est-ce qui produit des « faux souvenirs » ? Les auteurs font le point sur ce syndrome étrange et inquiétant, et nous racontent quelques cas typiques et extravagants.



ELIZABETH LOFTUS, *docteur en psychologie, est la meilleure experte américaine sur la mémoire. Elle est intervenue dans de nombreux débats et procès liés à des « faux souvenirs ».*



KATHERINE KETCHAM, *qui a coopéré à l'enquête et à la rédaction du livre, est journaliste et auteur de deux autres ouvrages.*

Couverture : Cerce.

I.S.B.N. : 2-911525-12-4

149 F



ELIZABETH LOFTUS
et
KATHERINE KETCHAM

LE SYNDROME DES FAUX SOUVENIRS

ET LE MYTHE DES SOUVENIRS REFOULÉS

Traduit de l'américain par
Yves Champollion

ouvrage traduit avec le concours du
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

COLLECTION REGARD CRITIQUE
ÉDITIONS EXERGUE

Note des auteurs

Nos recherches pour *Le syndrome des faux souvenirs* nous ont amenées à réaliser des centaines d'interviews avec des accusateurs et des accusés, des psychothérapeutes, des avocats, des psychologues, des psychiatres, des sociologues, des criminologues et des enquêteurs. Nous avons lu des milliers de pages d'ouvrages, spécialisés ou non, traitant de la mémoire, des traumatismes, de la thérapie et de la guérison. Les histoires que nous rapportons dans ce livre reposent sur les reconstitutions par les personnes qui étaient impliquées dans les différents drames, ainsi que sur nos souvenirs personnels des événements décrits. Certaines scènes et certains dialogues ont été recréés pour mieux faire passer les idées importantes ou simplifier le récit ; des lettres et autres écrits ont été paraphrasés (en particulier, les lettres de *Megan Patterson* au chapitre 10) ; des transcriptions et témoignages de procès ont été édités pour les rendre plus compréhensibles et plus lisibles.

Bien que nous nous soyons efforcées de corriger les parti-pris et de fonder nos comptes-rendus sur des faits indiscutables, ces interprétations rétrospectives contiendront inévitablement des imprécisions. Malgré notre souci constant de justice et d'impartialité, il se peut que nous ayons, par notre propre point de vue, mal rapporté ou mal représenté les faits. Nous nous excusons à l'avance pour toute distorsion involontaire du passé qui pourrait encore persister, après les étapes d'édition et de révision du livre.

Les noms et les identités de certains individus ont été changés, à leur demande, pour protéger leur vie privée ; lorsque c'est le cas, le nom fictif a été écrit en caractères italiques lors de sa première apparition dans le texte.

Pour terminer, nous exprimons notre respectueuse appréciation pour les efforts déployés par les nombreux thérapeutes dévoués et compétents qui aident les victimes d'incestes et d'abus sexuels à affronter les séquelles et les souvenirs persistants de ces trauma-

tismes. Nous pensons qu'ils comprendront que notre but n'est pas d'attaquer la thérapie en générale, mais d'exposer ses faiblesses et de suggérer des méthodes qui lui permettraient de mieux aider ceux qui se tournent vers elle pour résoudre leurs problèmes. Nous ne sommes pas thérapeutes, et toutes les critiques que nous offrons viennent de la perspective de notre recherche et de notre expérience dans le domaine de la mémoire.

Nous espérons que les lecteurs garderont en mémoire que ceci n'est pas un débat sur la réalité ou les horreurs des abus sexuels, de l'inceste ou de la violence sur les enfants.

Ceci est un débat sur la mémoire.

Chapitre Premier

LA SUBSTANCE DES RÊVES

Nous vivons dans un espace-temps onirique ; nous sommes véritablement faits de la même substance que les rêves.

— James Hillman, *We've Had a Hundred Years of Psychotherapy and the World's Getting Worse*

Shirley Ann Souza était, pour sa mère, l'enfant rêvé. « C'était l'enfant la plus douce, la plus adorable, la plus brillante qui soit, » se souvient-elle. À l'école, Shirley Ann faisait partie de l'équipe de soft-ball,* et elle était capitaine des équipes de basket-ball et de volley-ball. Elle a été membre de la *National Honor Society*† et classée en dix-neuvième position.

Après ses études secondaires, elle a travaillé dans un établissement psychiatrique, tout en commençant des études de pharmacie. C'est alors qu'âgée de vingt et un ans, elle fut sauvagement violée. Dans les mois qui suivirent le drame, ses notes s'effondrèrent. Elle partit étudier dans un établissement plus proche de son domicile et ses parents lui achetèrent une voiture pour qu'elle puisse leur rendre visite pendant les week-ends. Moins d'un an plus tard, durant l'été 1988, Shirley Ann fut encore une fois la victime d'une agression sexuelle ; en août 1989, son agresseur fut jugé pour coups et blessures et condamné à dix-huit mois de prison.

* Une version scolaire du base-ball. (NdT)

† La *National Honor Society* comprend cinq millions d'élèves de première et terminale, sélectionnés pour leurs résultats scolaires et d'autres qualités. (NdT)

La psychothérapie semblait l'aider à surmonter ses sentiments de désespoir et de rage, mais elle restait tourmentée par des cauchemars récurrents. Dans certains de ses rêves, sa mère, affublée d'un pénis, la molestait, son frère la violait et son père la sodomisait avec un crucifix. Avec l'aide de son thérapeute, Shirley Ann essaya d'analyser et d'interpréter ses cauchemars. Un matin de juin 1990, elle cru comprendre, dans une vision soudaine et choquante, ce que ses rêves essayaient de lui dire : ses parents avaient sexuellement abusé d'elle quand elle était petite et, pour essayer de se protéger, elle en avait « refoulé » le souvenir hors de sa conscience. Shirley Ann appela immédiatement sa soeur et sa belle-soeur, les implorant de tenir leurs enfants à l'écart de leurs grands-parents (ses propres parents), Raymond Souza, un employé retraité de la Compagnie électrique du Massachusetts, et sa femme Shirley, infirmière de profession.

La peur se répandit comme de l'encre sur du buvard. Shirley Ann, sa soeur Sharon et sa belle-soeur Heather lurent *The Courage to Heal (Le courage de guérir)*. « Si vous ne vous rappelez pas les abus dont vous avez été victime, vous n'êtes pas la seule, » y apprirent-elles. « Beaucoup de femmes n'ont pas de souvenirs, et certaines n'en retrouvent jamais. Cela ne veut pas dire qu'elles n'ont pas été abusées. »

Les listes de symptômes incluses dans cet ouvrage renforcèrent leurs soupçons. Redoutant le pire, elles questionnèrent leurs enfants et les firent diagnostiquer et suivre par des psychothérapeutes. En novembre 1990, le thérapeute de la petite Cindy, âgée de cinq ans, nota que « les informations de l'enfant étaient répétitives et plutôt confuses... Il semble qu'il y ait pression de la part de la mère. » Quelques semaines plus tard, la mère de Cindy changea de thérapeute et l'amena chez un spécialiste des victimes d'abus sexuels durant l'enfance. Dès leur toute première séance, le thérapeute diagnostiqua le problème de Cindy comme un trouble dû au « stress post-traumatique », considéré comme un indicateur classique des abus sexuels. Lorsque la soeur de Cindy, Nancy, âgée de quatre ans, commença à avoir des cauchemars où apparaissaient des créatures terrifiantes qu'elle identifia comme étant ses grand-parents, on la fit suivre également par le même thérapeute.

Sur la base des souvenirs rapportés par leurs enfants et leurs petits-enfants, Raymond et Shirley Souza furent inculpés. On leur proposa immédiatement un marché : s'ils acceptaient de plaider

coupables, ils s'en sortiraient sans prison. Les Souza refusèrent, et une date fut arrêtée pour le procès.

Au cours du procès, qui se déroula environ trois ans après les premiers cauchemars de Shirley Ann, la petite Nancy témoigna que ses grands-parents l'avaient forcée à toucher leurs parties génitales, avaient mis leur « main toute entière » dans son vagin, et y avaient même introduit « leur tête ». Elle décrivit une machine aussi grande qu'une chambre, que ses grands-parents faisaient marcher en appuyant sur un bouton ; la machine avait des mains qui lui « faisaient mal ». La petite Cindy témoigna que ses grands-parents mettaient leurs mains dans son vagin et dans son anus, la plaçaient dans une boîte géante à la cave, la forçaient à boire une potion verte nauséabonde, et menaçaient de poignarder sa mère en plein coeur si elle parlait.

Aucune preuve physique ne venait appuyer ces accusations, mais le 12 février 1993, Raymond et Shirley Souza, tous deux âgés de soixante et un ans, furent condamnés pour viols, violences sexuelles et coups et blessures. Si leur procédure d'appel échoue, ils passeront entre neuf et quinze ans en prison, tout cela pour des souvenirs qui n'existaient pas jusqu'à ce qu'une femme adulte fasse un mauvais rêve.*

---

*Au jour de l'impression de ce livre, les Souza sont en résidence surveillée, les procédures d'appel n'ayant pas encore abouti. (Information transmise par l'auteur à l'éditeur)

Chapitre Deux

UNE ÉPOQUE ÉTRANGE

Révérend Hale :
« Nous vivons une époque étrange, Monsieur. Personne ne peut plus douter que les puissances des ténèbres se soient unies dans une attaque monstrueuse contre le village. Il y a trop de preuves pour le nier. »

— Arthur Miller, *Les sorcières de Salem*

Le grand ennemi de la vérité, bien souvent, n'est pas le mensonge—délibéré, tordu et malhonnête—mais le mythe—persistant, persuasif et irréaliste.

— John F. Kennedy

Je suis chercheur en psychologie.* J'ai passé ma vie à étudier la mémoire. Pendant vingt-cinq ans, j'ai dirigé des recherches en laboratoire, j'ai supervisé des doctorats, j'ai écrit des livres et des articles et j'ai voyagé autour du monde pour participer à des colloques et donner des conférences. Ma contribution à l'étude de la mémoire comprend d'innombrables articles spécialisés, avec des titres compliqués comme « Les distorsions du souvenir par des informations erronées », « Conceptualisations du traitement de l'information en cognition humaine » et « L'effet de la désinformation :

* En 1997, le Docteur Loftus vient d'être élue présidente de l'*American Psychological Society* (APS), une organisation nationale dévouée à la recherche. (NdE)

les transformations de la mémoire induites par l'information postérieure à l'événement. »

Je suis considérée comme une autorité sur la malléabilité de la mémoire. J'ai témoigné dans des centaines de procès où le destin d'une personne dépendait de la foi d'un jury dans les dires d'un témoin et de son index accusateur : « C'est bien lui », « Je l'ai vu », « C'est lui le coupable ». Je comparais à la barre des témoins et j'exprime mes vérités académiques, avertissant la cour que nos souvenirs sont malléables et superposables, comme un tableau noir panoramique doté d'une réserve inépuisable de craies et d'éponges. J'essaie de bien faire comprendre au jury la vulnérabilité de l'esprit, sa perméabilité inhérente. J'imagine des métaphores pour mieux faire passer mes idées. « Représentez-vous votre esprit comme une bassine pleine d'eau claire. Imaginez chaque souvenir comme une cuillerée de lait versée dans l'eau. Chaque esprit adulte contient des milliers de ces souvenirs mélangés ... Qui parmi nous pourrait prétendre séparer l'eau du lait ? »

J'aime particulièrement cette métaphore parce qu'elle défie l'explication tant rabâchée selon laquelle la mémoire serait localisée dans une partie du cerveau, comme des disques informatiques encodés ou comme des dossiers bien à l'abri dans des tiroirs. Les recherches récentes démontrent que la mémoire n'est pas confinée en un endroit particulier, attendant patiemment d'être extraite ; elle est fluide et vaporeuse comme les nuages. Elle ne consiste pas en informations stockées et figées que l'on pourrait traiter comme des objets indépendants. Bien que les scientifiques n'aiment pas les termes d'« esprit » et d'« âme », je dois admettre que la mémoire est une réalité plus spirituelle que physique. Elle est un peu comme le vent, ou comme la vapeur qui s'élève ; il existe des cirrus et des stratus de la mémoire, mais quand vous essayez de les toucher, ils se dissolvent entre vos doigts et disparaissent.*

---

* Il est évident que cette explication métaphorique simplifie à l'extrême les processus neurologiques et biochimiques complexes impliqués dans l'archivage et le rappel de la mémoire. Les neurobiologistes s'efforcent actuellement de cartographier le cerveau et d'identifier les sites spécifiques qui sont activés lorsque nous nous engageons dans différents types d'efforts mémoriels. Cette recherche produira un jour une meilleure compréhension du câblage mémoriel du cerveau. Mais il est déjà évident que des souvenirs entiers — par exemple, le souvenir de votre mariage, ou de votre dixième anniversaire — ne sont pas stockés dans un endroit particulier, mais distribués à travers tout le cerveau. Pour plus d'informations sur la physiologie de la mémoire, voir les pages 111-114.

Cette conception de la mémoire est difficile à communiquer, encore plus à vulgariser. Les êtres humains sont attachés à leur passé et à leurs souvenirs ; les personnes, les lieux et les événements que je garde en mémoire donnent une structure et une identité à ce que je considère comme ma propre individualité, mon « moi ». Si nous acceptons l'idée que nos souvenirs sont comme des molécules laiteuses ou vaporeuses mélangées au rêve et à l'imagination, comment pouvons-nous prétendre savoir ce qui est réel de ce qui ne l'est pas ? Et comment pouvons-nous savoir qui nous sommes ? Qui parmi nous est prêt à admettre que notre emprise sur la réalité est si faible, que la vérité reste toujours quelque peu impénétrable, que nous imaginons toujours en partie ce dont nous nous souvenons ?

Non, tout cela ressemble trop à de la science-fiction ou de la magie. Et nous autres humains aimons traiter avec du réel, du solide, du matériel. Nous avons besoin de terre ferme sous nos pieds. Nous plongeons les racines de notre personnalité au plus profond du sol de notre « histoire », et nous voulons croire celle-ci solidement établie. Nous n'aimons pas le flou et l'ambiguïté, surtout s'ils touchent à notre propre identité.

Je suis consciente des préjugés et des peurs qui sous-tendent la résistance à mes travaux. Je comprends pourquoi nous sommes naturellement enclins à croire un témoin oculaire qui affirme : « C'est lui le coupable, c'est bien lui. » Je comprends notre besoin de posséder et de maîtriser le passé. Moi-même, comme tout le monde, je préfère me tenir sur un passé stable et inamovible, plutôt que sur du sable mouvant.

Mais je ne cesse d'être surprise par l'extraordinaire suggestibilité de la mémoire. Elle aime colorier les sombres recoins du passé par le crayon de l'imagination. La mémoire est toujours prête à abandonner un vieux pan usé du passé en échange d'un morceau neuf et brillant qui rend son lustre à l'ensemble, donnant une impression d'ordre et de propreté. Au cours de mes expériences, conduites sur des milliers de sujets pendant plus de deux décennies, j'ai modelé la mémoire des gens, les poussant à se rappeler, par exemple, des verres cassés ou des magnétophones inexistants ; à se rappeler un moustachu à la place d'un homme bien rasé, des cheveux bouclés à la place de cheveux lisses, des panneaux stop à la place de panneaux de non-priorité, des marteaux à la place de tournevis, une grange dans un paysage en réalité désert. J'ai été capable d'implanter des faux souvenirs dans l'esprits des gens, leur faisant croire à l'existence de

personnages qui n'avaient jamais existé ou à des événements qui ne s'étaient jamais produits.

Ma recherche a contribué à créer un nouveau paradigme de la mémoire, à passer du modèle du magnétoscope, où les souvenirs sont interprétés comme des informations fidèles et figées, au modèle dit « reconstructionniste », dans lequel les souvenirs sont compris comme une reconstitution permanente, un mélange créatif de faits et de fiction. Dans des situations critiques, j'ai réussi à faire changer d'avis plusieurs personnes sur la valeur des souvenirs ; j'ai empêché que des innocents soient envoyés en prison sur la base de souvenirs douteux, j'ai inspiré de nouvelles recherches et provoqué des débats animés. Ma vie professionnelle a toujours été occupée à mettre au point de nouvelles études et expériences, à chercher des crédits pour ma recherche, à donner des conférences, à former des étudiants ; tout ceci dans l'espoir que la somme de mes travaux éveillerait d'autres gens au merveilleux mystère de la mémoire et susciterait un scepticisme sain contre la tendance dangereuse à prendre les souvenirs pour des vérités historiques.

Récemment, ma vie a été bouleversée. Je me surprends maintenant en train de jongler avec des sigles appartenant au domaine de la psychiatrie — *MPD, DID, PTSD, SRA, DSM-IV*, etc.* —, devant les visages déconcertés de mes collègues chercheurs, qui ne se penchent guère sur les processus pathologiques. Je dois répondre à des courriers incendiaires pour défendre mes travaux face à une meute hostile qui s'élargit de jour en jour. Mes amies féministes m'accusent de trahison. Mes collègues professeurs se demandent tout haut si je n'ai pas abandonné la carrière scientifique.

Alors que mon courrier et mes dossiers académiques s'amoncellent sur les coins de mon bureau constamment en désordre, je passe parfois des journées entières au téléphone à parler avec des inconnus accusés des crimes les plus épouvantables. Certains m'écrivent de longues lettres chargées d'émotion, me confiant les détails les plus intimes de leur vie. Les lettres commencent d'une manière relativement calme :

« Ma famille traverse une grande épreuve. »

« J'ai un grave problème. »

---

* Pour *Multiple Personnality Disorder* (trouble de la personnalité multiple), *Dissociative Identity Disorder* (trouble dissociatif de l'identité), *Post-Traumatic Stress Disorder* (stress post-traumatique), *Satanic Ritual Abuse* (abus satanique rituel) et *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders IV* (manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, quatrième édition). (NdT)

« J'ai besoin de me renseigner sur vos travaux. »

Mais les paragraphes qui suivent révèlent bien vite l'étendue de l'horreur.

« Une semaine avant que mon mari ne meure, après huit mois de bataille contre un cancer du poumon, » écrit une femme de Californie, « notre fille cadette (âgée de 38 ans) me lance l'accusation qu'il l'avait molestée et que je ne l'avais pas protégée. J'en ai eu le cœur brisé ; c'est un mensonge tellement énorme. »

« Je suis obstétricien à la retraite, et j'ai soixante-quinze ans, » m'écrit un homme de Floride. « Je suis traîné en justice par ma fille de quarante-neuf ans. Elle prétend que j'ai sexuellement abusé d'elle pendant son enfance et son adolescence, et me réclame six millions de dollars. »

« Nous avons été subitement et inexplicablement accusés il y a quatre ans, » écrit une femme du Maryland, « par notre fille maintenant âgée de 28 ans. Selon ses accusations, nous avons sexuellement et incestueusement (sic) abusé d'elle, nous l'avons molestée. Plus exactement, son père l'aurait violée à l'âge de trois mois, et je l'aurais moi-même violée à un très jeune âge ; un de ses deux frères aînés l'aurait aussi violée à plusieurs reprises. Je nage en plein cauchemar, j'ai l'impression que l'esprit de ma fille a été remplacé par celui de quelqu'un d'autre. »

« Aidez-nous, je vous en prie, » écrit une Canadienne. « Nous étions une famille normale, affectueuse, et nous voudrions redevenir une famille normale. »

Un homme m'écrit du Texas : « Notre plus jeune fils est dans un séminaire théologique et, au cours de sa formation, il est passé par une thérapie intense de deux semaines. Peu de temps après, il nous accusait, ma femme et moi, non seulement d'avoir fermé les yeux sur des abus sexuels qu'il aurait subis de la part d'autres personnes, mais d'avoir nous-mêmes abusé de lui. Il disait que ces souvenirs remontaient en lui comme des bulles. »

Chacune de ces histoires, prises parmi des centaines, commence lorsqu'un adulte entre chez un psychothérapeute pour résoudre un problème, parfois bénin. Chacune de ces histoires concerne des « souvenirs retrouvés » (*recovered memories*)* d'abus sexuels vécus durant l'enfance, souvenirs qui étaient jusque-là « refoulés »

---

* Le vocabulaire spécifique du *recovered memory movement* américain jouant un rôle important dans la vulgarisation de ses concepts, le traducteur a jugé bon de signaler entre parenthèse, pour leur première apparition dans le livre, quelques-uns des termes anglais les plus courants. (NdT)

(*repressed*) dans l'inconscient. Aucun de ces prétendus souvenirs d'enfance n'existaient avant le début de la thérapie, à l'âge adulte. Chacune de ces histoires, enfin, est celle d'une famille déchirée.

Je raccroche le téléphone ou je range la lettre, puis je regarde par la fenêtre et médite tristement sur les souffrances endurées de part et d'autre. Je me demande comment tout cela concerne mes travaux, et comment je trouverai le temps de m'occuper des requêtes désespérées de ces gens. « Avez-vous d'autres informations, ou d'autres études qui pourraient aider des familles dans notre situation ? » demandent-ils. « Connaissez-vous des associations qui peuvent aider des familles ayant perdu un enfant par la thérapie ? C'est comme si notre enfant était mort. » « Avez-vous des ouvrages qui traitent de ce phénomène des faux souvenirs ? » « Vers qui pouvons-nous nous tourner ? » « Qui peut nous aider ? » « Comment cela est-il possible ? »

Moi qui aimais gérer précisément mon temps — une heure pour lire un article de presse, trois heures pour écrire un compte-rendu, une heure et demie pour une conférence, trois jours pour un séminaire, deux jours pour un procès, etc. —, je me sens submergée par tous ces appels angoissés et pressants, qui sont venus bouleverser ma vie.

Si j'avais pu prévoir ce qu'est ma vie maintenant — les coups de téléphone paniqués, les confessions en larmes, les affabulations paranoïaques de conspiration, les histoires sordides d'abus sexuels sadiques, de torture et même de meurtre — aurais-je battu en retraite vers la sécurité de mon laboratoire ? Je ne crois pas. J'ai le privilège de me trouver au centre d'un drame actuel rempli de plus de pathos qu'une ancienne tragédie grecque. Qui ne serait pas captivé par ces histoires de transes hypnotiques, de rituels sadiques et de sacrifices sanglants ? Oedipe pourrait débarquer sur cette scène moderne et se sentir chez lui, tout comme Médée, Hamlet, Macbeth et le roi Lear. Tout comme le révérend Parris, John Proctor, Abigail Williams et tous les autres personnages réels, accusateurs ou accusés, dans le procès des sorcières de Salem. Sigmund Freud et Carl Jung auraient devant eux un superbe terrain de recherche avec ces histoires d'inceste et de sexualité perverse.

« Ce que l'histoire nous apprend, » disait le pessimiste Hegel, « c'est que les hommes n'ont jamais rien appris d'elle. » Ce qui se passe autour de nous en cette dernière décennie du vingtième siècle semble lui donner raison, car cela s'est déjà produit dans d'autres cultures et à d'autres époques. Les récits et les analyses que vous

allez lire soulèvent des questions qui ont hanté les êtres humains pendant des milliers d'années.

La question centrale — « Qui suis-je ? » — a été réduite par la psychothérapie moderne à la question : « Comment suis-je devenu dans cet état ? » Pour comprendre qui nous sommes et pourquoi nous sommes ce que nous sommes, beaucoup de thérapeutes nous encouragent à revenir vers notre enfance et à découvrir ce qui nous est arrivé alors. Si nous souffrons, on nous dit qu'il doit y avoir une cause cachée dans notre inconscient ; si nous ne pouvons localiser cette cause, c'est que nous n'avons pas cherché assez profondément. Et ainsi va la quête pour trouver notre vérité dans les souvenirs que nous avons perdus.

Lorsque nous nous lançons dans cette quête des souvenirs perdus, nous pénétrons dans un domaine psychique étrange appelé le « refoulement » (*repression*). Le concept de refoulement désigne un pouvoir particulier que l'on prête à l'esprit. Croire dans ce concept du refoulement, c'est croire en la capacité de l'esprit de se défendre contre des événements accablants en expulsant certaines expériences ou émotions hors de la conscience. Des mois, des années ou des décennies plus tard, quand l'esprit est mieux en mesure de faire face, ces « souvenirs refoulés » peuvent être dragués, pièce par pièce, des marécages inconscients du passé ; ils peuvent alors être étudiés et analysés soigneusement, comme l'on ferait de manuscrits anciens restés intacts à travers les âges. Telle est, résumée, la théorie véhiculée par nombre de thérapies en vogue.

Ceux qui croient en ce principe prétendent en outre que, même si les souvenirs traumatiques sont enterrés, les violentes émotions négatives qu'ils ont entraînées avec eux dans leurs tombes s'infiltrent dans notre personnalité consciente, empoisonnant nos relations humaines et minant notre image de soi. C'est pourquoi, disent les adeptes de cette théorie, nous devons retourner dans le passé, déterrer les souvenirs enfouis et les exposer à la lumière du jour. Cette rencontre avec la sombre vérité de notre passé serait la seule manière d'atteindre la compréhension, la connaissance, la guérison et la délivrance.

Les sceptiques soulignent la nature créative, synthétique de la mémoire et demandent des confirmations de ces souvenirs lointains. Sans preuve, s'interrogent-ils, comment pouvons-nous être certains qu'ils lointains représentent des faits et non de la fiction ?

Mon travail, qui consiste à étudier la mémoire, a fait de moi une sceptique. Mais l'intérêt de cette histoire dépasse de loin le cadre de

mes études scientifiques. Elle est beaucoup plus importante, aussi, que les intenses discussions que je peux avoir avec de fervents adeptes de la théorie des souvenirs refoulés.

Le drame décrit par le terme de refoulement se joue dans les profondeurs de la psyché humaine, cet espace intérieur où la réalité est principalement symbolique, où une mystérieuse alchimie transforme les émotions en images, et où le sens du passé s'élabore.

Chapitre Trois

TRANSES

Mary Warren :
« Je ne le savais pas, jusqu'alors. Avant, je ne savais rien... Mais tout d'un coup... elle était assise là, persistant à nier, et je sens un froid humide qui me monte dans le dos, la peau de mon crâne commence à me démanger, je sens une étreinte autour de mon cou et je ne peux plus respirer ; et alors, en transe, j'entends une voix, un hurlement, et c'était ma voix, et tout d'un coup je me suis rappelé tout ce qu'elle m'avait fait ! »

— Arthur Miller, *Les sorcières de Salem*

Il l'assit sur le siège arrière de sa vieille fourgonnette et la força à regarder. Il sortit son couteau de poche et éventra le poisson. « C'est dégoûtant, » s'écria-t-elle avec une grimace horrifiée en voyant les tripes du poisson tomber sur le sol poussiéreux du Texas. Il sourit en essuyant sur son jean ses mains tachées de sang. Il défit d'une main sa ceinture ; de l'autre, il la serra fort contre sa poitrine et la plaqua contre le siège. Elle fixa le plafond moisi et ressentit une sensation étrange dans ses jambes, qui pendaient hors du camion ; elles les sentaient comme gonflées de sang, lourdes, déconnectées, de plus en plus engourdies.

Il releva sa robe et elle sentit quelque chose de chaud et dur contre son ventre. Elle sentit la lame l'éventrer du sternum au pubis.

Elle hurla de terreur en se débattant, certaine de voir ses tripes se déverser sur le plancher rouillé de la fourgonnette, vidée comme le poisson mort. Il rit ; puis, frappant le plat de la lame contre sa paume : « T'as eu la trouille que j'te coupe, hein ? ». Il posa le couteau et défit son pantalon, en quelques secondes. Alors, il y eut la douleur familière, les poussées, la sensation d'être disloquée, ses fesses frottant contre le vinyle brûlant, l'impression bizarre de flotter en l'air en surplombant la scène.

Quand tout fut terminé, ils rentrèrent à travers les champs de pétrole du Texas. Il y avait le soleil brûlant, les tourbillons de poussière, et son oncle qui riaient de ses propres histoires drôles.

Lynn Price Gondolf n'a jamais oublié avoir été violée par son oncle quand elle avait six ans. Elle pouvait se remémorer d'autres scènes semblables à travers les années : des détails concrets et précis de caresses, de sodomie, de manipulations sadiques et même de torture. Vingt ans plus tard, elle pouvait encore sentir le bord chaud et ensanglanté du couteau contre son ventre. Elle pouvait se rappeler la couleur de ses sandales et son écorchure à sa cheville, le ciel chauffé à blanc et la poussière dans ses dents. Elle pouvait se rappeler l'oeil mort, fixe, du poisson... comme ses yeux, pensait-elle, alors qu'elle s'élevait en regardant vers le bas son oncle et l'enfant emprisonnée sous son corps pesant, les jambes pendantes hors du camion. Les années passèrent mais les souvenirs restèrent, comme des intrus indésirables impossibles à chasser.

Treize ans après que son oncle l'eût violée pour la dernière fois, Lynn décrocha le téléphone et appela une clinique thérapeutique dans son voisinage. Depuis des années, elle souffrait d'un trouble alimentaire et pesait 25 kilos de trop. Elle ingurgitait toutes sortes de nourritures malsaines, puis se rabattait sur les diurétiques, les laxatifs et les purges. Chaque cycle de boulimie et de purge ne faisait qu'augmenter son sentiment de culpabilité et ses remords. Elle était déprimée, anxieuse, remplie de honte et désespérée de ne pas contrôler son corps. Elle voulait être « normale ». C'est ce qu'elle expliqua au thérapeute qui répondit à son appel. Il écouta son histoire, se tut un moment, puis lui demanda : « Lynn, a-t-on abusé de vous sexuellement ? »

« Oui, » répondit-elle, surprise par la capacité du thérapeute à lire dans son passé à partir de ses symptômes. Elle relata brièvement les viols par son oncle.

« A-t-il été le seul ? »

Elle rit. « Ça m'a suffi. »

Lynn commença aussitôt une psychothérapie et, dès le début, son thérapeute s'attacha à retrouver les détails explicites des abus sexuels de son enfance. Il insistait sur la nécessité de retrouver les détails pénibles de ce qui s'était passé dans la fourgonnette, jusqu'à décrire la taille et la forme du pénis de son oncle. Elle dut revivre, plusieurs fois, les souvenirs douloureux. À l'issue de la deuxième ou troisième séance, les questions de son thérapeute se portèrent, sans détours, vers ses parents.

« Où étaient tes parents durant ces épisodes de viol ? » demanda-t-il. « Ne savaient-ils pas que ton oncle te molestait ? »

« Je ne le leur ai jamais dit, » répondit-elle, « pas jusqu'à cette année. »

« En es-tu sûre ? Réfléchis-y, Lynn... Pense à toutes les fois où tu es partie avec lui. Combien de fois : vingt ou trente ? Qu'est-ce que tes parents pouvaient donc bien penser, lorsque ton oncle t'emmenait en voiture ? »

Elle protesta. « Ils ne savaient pas, parce que je ne leur disais rien. J'avais trop honte. Ils étaient pauvres comme Job, ils travaillaient douze heures par jour, chaque jour de la semaine, et ils avaient trois autres enfants. J'étais l'aînée, et ils supposaient que je pouvais me débrouiller toute seule, et que je leur parlerais si quelqu'un me faisait du mal. »

« Tout ce que je veux, c'est que tu y réfléchisses, » dit-il d'un ton doux et rassurant. « Essaie d'imaginer la scène. Tu étais une fillette de six ans, partant avec son oncle pour plusieurs heures. Tu revenais sale, en sueur, probablement épouvantée. Tu as sans doute pleuré, tu étais dans tous tes états, tu t'es accrochée à ta mère. Penses-tu réellement qu'ils ne savaient pas que quelque chose d'anormal se passait ? Réfléchis-y, Lynn. Continue à te rappeler exactement ce qui s'est passé. »

Elle y réfléchit. Bientôt, elle ne pouvait penser à rien d'autre. Son thérapeute ne cessa de l'encourager à fouiller sa mémoire, lui suggérant d'écrire un journal et de pratiquer l'auto-hypnose en se relaxant et en respirant profondément, pour essayer de se rappeler ce qui s'était passé. Après quelques semaines de thérapie intensive et d'introspection (*soul searching*), elle céda. « Tu as peut-être raison, » dit-elle. « Peut-être que mes parents savaient. »*

---

* En fait, les parents de Lynn n'apprirent les abus que plusieurs années après les faits. Lynn confirma de nouveau par la suite : « Mes parents ne savaient pas ce qui se passait au moment des faits ; ils ne l'ont appris que plus tard. »

Son thérapeute changea alors d'objectif. « Si tes parents étaient au courant, pourquoi ont-ils laissé les choses continuer ? » Elle haussa les épaules, ce qui incita le thérapeute à tourner sa question différemment. « Maintenant que nous savons qu'ils savaient, et que nous savons qu'ils n'ont rien fait pour arrêter tout ça, peut-être pouvons-nous nous demander : faisaient-ils partie du problème ? Est-il possible que ton père, ou ta mère, ou les deux ensemble, aient aussi abusé de toi ? »

Lynn se mit à nouveau sur la défensive. Peut-être que ses parents ne voulaient simplement pas y penser, ou peut-être qu'ils savaient mais ne pouvaient pas croire que c'était vrai. Peut-être qu'ils faisaient de leur mieux, même s'ils ne me protégeaient pas, même s'ils n'étaient pas capables d'arrêter les viols. Ils n'étaient pas parfaits, mais ils faisaient de leur mieux.

Elle essaya de ramener la conversation sur ses troubles alimentaires. « J'ai encore des difficultés pour me contrôler, » dit-elle. « J'ai l'impression que je ne peux pas m'arrêter de m'empiffrer pour aller ensuite me purger. »

« Ce que tu essaies de vomir, c'est un *flash-back*, » conclut le thérapeute. « Si tu parviens à te rappeler la vérité sur ton passé, le besoin de te purger te passera, et tes troubles alimentaires disparaîtront. »

« Ma mère et mon père ne m'ont jamais touchée ! » dit-elle, soudainement en colère.

« Lynn, Lynn, » dit-il, avec la voix patiente d'un parent cherchant à amadouer un enfant rebelle, « tes symptômes sont trop graves et trop persistants pour que les abus sexuels de ton oncle suffisent à les expliquer, aussi terribles que ces abus aient pu être. Tu te rappelles ces incidents, tu y as fait face et tu en es venue à bout. Mais ton trouble alimentaire persiste, tu n'as toujours pas regagné le contrôle de toi-même, et tu ne comprends pas pourquoi. Je pense qu'il doit y avoir quelque chose d'autre dans ton passé, quelque chose de bien pire, auquel tu n'as pas encore fait face. »

Pense, lui dit-il, écris, rêve, imagine. Va en profondeur dans ton inconscient et sors-en tous ces souvenirs. Si seulement tu peux te rappeler, tu te sentiras beaucoup mieux.

Après un mois d'efforts désespérés mais vains, Lynn accepta d'assister, en plus de ses séances individuelles, à des séances de groupe hebdomadaires, en compagnie de huit autres patientes. « Vous êtes en sécurité ici, en compagnie de personnes qui s'intéressent vraiment à vous, » expliqua le thérapeute aux femmes

présentes, dont les problèmes allaient de troubles alimentaires aux abus sexuels, en passant par la dépression. « Laissez venir les souvenirs, n'en ayez pas peur. Si vous pouvez retrouver ces souvenirs enfouis depuis si longtemps, ils perdront leur pouvoir sur vous, et vous serez libres de redevenir vous-mêmes. »

Il aimait parler de la « porte » de l'inconscient. Il expliquait que chacun a une porte, fermé par un verrou, qui garde les souvenirs douloureux et traumatiques loin de la conscience. Lorsque nous nous sentons « en sécurité », c'est-à-dire protégés au niveau physique et émotionnel, et entourés de gens attentionnés qui souhaitent notre guérison, le verrou s'ouvre spontanément et les souvenirs se libèrent. Il encourageait le groupe : « Laissez le verrou s'ouvrir. N'ayez pas peur. »

Lynn *avait* peur. Elle était terrorisée. Tout ce à quoi elle croyait, tout ce qui était important pour elle était remis en question. Elle avait toujours cru que son père et sa mère l'aimaient et l'avaient protégée... Mais alors, pourquoi ne l'avaient-ils pas protégée contre son oncle ? Était-il possible que son thérapeute eût raison ? Se pouvait-il que ceux qu'elle aimait le plus au monde, ses parents en qui elle avait toujours eu confiance, eussent abusé d'elle ? S'ils l'avaient molestée, cela voulait dire que toute sa vie reposait sur un mythe, un mensonge. Était-il possible qu'elle se soit trompée durant toutes ces années ? Comment son esprit pouvait-il avoir rejeté des pièces aussi importantes de son passé ?

Toutes ces questions se bousculaient dans l'esprit de Lynn, et elle commença à se demander si elle ne devenait pas folle. Si elle ignorait la vérité sur son passé, alors sa perception de la réalité devait être complètement faussée. Si elle ne connaissait pas la vérité sur ses parents, comment pouvait-elle imaginer comprendre les motivations des autres ? Si on l'avait trompée si facilement, qui serait le prochain à abuser d'elle ?

Préoccupé par ses changements d'humeurs imprévisibles et ses dépressions de plus en plus graves, son thérapeute l'envoya chez un médecin, qui lui prescrivit des antidépresseurs et des somnifères. Les médicaments semblaient la soulager, mais elle ne se sentait réelle et vivante qu'en présence de son thérapeute ou en séance de groupe. Elle ne se sentait comprise et appréciée qu'en thérapie. Elle acquit progressivement l'impression que son thérapeute comprenait exactement ce qui se passait dans son esprit. Il était si sûr de lui lorsqu'il garantissait aux membres du groupe qu'elles trouveraient cette vérité mystérieuse, et que, lorsqu'elles l'auraient trouvée, tous

leurs problèmes s'envoleraient. Son leitmotiv était : « Ensemble, nous trouverons la vérité, et la vérité vous rendra libres. »

Dès la première réunion du groupe, la quête de vérité commença pour de bon. Les huit femmes s'assirent en cercle serré, racontant leur histoire à tour de rôle, encouragées verbalement par leur thérapeute à s'étendre sur les détails. Lynn parla pendant une heure et demie, passant par le menu les viols de son oncle. Après quoi l'une des femmes éclata en sanglots. « Je comprends pourquoi Lynn a tant de problèmes. Elle a de bonnes raisons d'avoir des problèmes. Mais où est mon problème ? Pourquoi suis-je si malheureuse ? »

« Continuez à rechercher ces souvenirs perdus, » dit le thérapeute pour la rassurer. « Quelque chose dans votre passé essaie de se faire entendre. Continuer à écouter, à attendre, à regarder, à imaginer. Ces souvenirs reviendront. »

Le premier « souvenir » apparut comme un éclair dans l'esprit de Lynn, alors qu'elle conduisait sa voiture pour faire des courses. Tandis qu'elle attendait nerveusement la fin d'un feu rouge, son esprit se remplit soudainement d'une image : un homme se tenait dans le coin d'une pièce sombre. C'était comme si quelqu'un avait pris une vieille photographie en noir et blanc, en avait arraché les coins, et l'avait introduite dans sa tête. Ébranlée, elle retourna tout de suite chez elle et appela son thérapeute.

« Peux-tu identifier l'homme qui apparaît dans ce souvenir ? » demanda-t-il.

« Je pense que c'est mon père, » répondit-elle. Au fur et à mesure qu'ils parlaient, l'image devenait moins floue dans son esprit. « Oui, oui, je suis sûre que c'est mon père. »

« Que fait-il ? »

« Il est debout dans le coin. Je ne peux voir que sa tête. »

« Pas son corps ? »

« Non, juste sa tête, dans le coin. »

« Est-ce qu'il fait des gestes, est-ce qu'il bouge ? »

« Non, il est juste là, debout. »

« Ou es-tu, quel âge as-tu ? » Le thérapeute avait l'air excité.

« Je dois avoir six ou sept ans, » dit Lynn. « J'ai l'impression d'être allongée sur un lit, ou quelque chose d'autre, et je le regarde. »

« Imagine que ton père marche vers toi, » suggéra le thérapeute. « Imagine qu'il se rapproche du lit. Peux-tu me dire ce qui se passe ensuite ? »

Lynn commença à pleurer, parce qu'une partie manquante de la scène venait soudain d'apparaître. « Il est juste au-dessus de moi, » murmura-t-elle. « Je peux sentir qu'il me touche. Il touche mes jambes. »

Un autre fragment de souvenir vint prendre sa place, puis un autre, et encore un autre... Elle pouvait tout voir à présent.

« Il écarte mes jambes. Il se tient au-dessus de moi. Il est sur moi. » Elle ne pouvait contrôler ses larmes et parlait difficilement à travers ses sanglots. « Mon Dieu, Mon Dieu, Papa, non, Papa, non ! »

Quelques semaines plus tard, un autre souvenir émergea. Lynn avait parlé au groupe d'un épisode de sa vie, survenu lorsqu'elle était à l'école primaire. Sa mère lui donnait un bain et lui mettait des bigoudis de couleur rose. « Elle me tirait les cheveux dans le cou, » se rappela Lynn. « Je n'aimais pas ça ; ça me faisait mal. »

Son thérapeute voulait s'étendre sur cet épisode. « S'est-il passé quelque chose de significatif dans le bain ? » Lynn répondit que non, rien d'autre ne s'était passé ; tout ce dont elle se souvenait, c'était les bigoudis et ce pincement. Son thérapeute lui suggéra que, peut-être, elle bloquait inconsciemment un souvenir traumatique. « Pense à ce qui s'est passé dans la baignoire, » dit-il. « Rentre chez toi et réfléchis, écris, imagine, fouille ton âme. »

Trois jours plus tard, Lynn eut un autre *flash-back*. Elle se voyait dans la baignoire. Sa mère lui lavait les cheveux, et sa main commença à descendre lentement sur la poitrine de Lynn. Elle commença à frotter les seins de Lynn, puis sa main continua à descendre, touchant, remuant, explorant les parties interdites.

Alors que Lynn racontait ses souvenirs au groupe, elle rougit d'embarras et de honte. « Ton corps se rappelle la honte que tu as ressentie il y a vingt-cinq ans, » expliqua le thérapeute. « Un "souvenir corporel" (*body memory*) est un signe puissant que ton corps a stocké ce souvenir comme une sorte d'énergie physique. Maintenant que tu es prête à faire face à ton passé, les souvenirs oubliés émergent spontanément, déclenchant une forte réaction physiologique. Tu ressens ce qui doit être de nouveau ressenti, tant au niveau physique qu'au niveau émotionnel. »

Cela faisait moins de deux mois que Lynn était en thérapie lorsque son thérapeute lui suggéra de confronter ses parents avec la « vérité » sur son passé. Selon lui, la seule manière pour elle de se libérer du passé était de rencontrer ses parents et de leur parler ouvertement des abus qu'elle avait subis de leur part. L'idée remplit

Lynn d'horreur, mais son thérapeute l'assura qu'il serait à ses côtés et la soutiendrait à chaque moment. Un face-à-face était le seul moyen sûr de traverser puis de dépasser ses souffrances, insistait-il.

Lynn appela ses parents et leur apprit qu'elle suivait une psychothérapie pour ses troubles alimentaires. Elle expliqua qu'elle suivait trois ordonnances médicales contre la dépression, l'anxiété et l'insomnie, et qu'elle avait des pulsions suicidaires. Son thérapeute était préoccupé par son état et pensait qu'une rencontre avec ses parents pouvait l'aider. Pouvaient-ils venir assister à une séance ? Oui, bien sûr, répondirent-ils, quand et où tu voudras.

La semaine précédant la rencontre, Lynn se livra dans le groupe de thérapie à des répétitions en vue de la confrontation avec ses parents. « Tu es trop gentille, » lui dirent les autres femmes du groupe. « Tu devrais être plus énergique à propos de tes sentiments. »

« Tu es est en déni (*you're in denial*) » lui dit son thérapeute, « parce que ton "enfant intérieur" (*inner child*) conserve encore cette loyauté envers tes parents. Rappelle-toi : ils ne pouvaient pas ignorer les abus que tu as subis ; et s'ils savaient, cela veut dire qu'ils y ont participé. Sois forte, ne recule pas. »

Lynn se présenta à la rencontre fatidique avec une liste écrite de toutes les blessures et de tous les traitements abusifs que ses parents étaient censés avoir commis. Son thérapeute commença par expliquer que Lynn était gravement malade ; elle souffrait depuis plusieurs années d'un problème alimentaire, et elle venait récemment de développer une dépression majeure. Il conclut ainsi : « La survie de votre fille dépend de vous. Écoutez attentivement ce que votre fille va vous dire, sans l'interrompre. »

Lynn se mit à lire sa liste : Vous ne m'avez jamais comprise. Vous ne m'avez jamais réellement aimée. Vous n'êtes pas venus voir mes matchs de basket-ball. Vous ne vous êtes jamais intéressés à ce qui se passait à l'école. Vous aviez l'habitude de hurler après moi et de me frapper. Un jour, Papa m'a traitée de putain. Mon oncle m'a violé régulièrement, et vous n'avez rien fait pour l'en empêcher.

« Nous ne savions pas qu'il abusait de toi, » dit son père, en bafouillant. « Mais peut-être que nous aurions dû savoir. Si nous avions su, chérie, nous t'aurions protégée. »

« N'interrompez pas, s'il vous plaît, » dit le thérapeute. La mère de Lynn était en pleurs. Le thérapeute lui passa une boîte de mouchoirs en papier.

Lynn continua à lire sa liste. Vers la fin, elle hésita. La semaine précédente, en thérapie de groupe, elle avait discuté d'un souvenir traumatique où apparaissait une soeur de son père, une habituée des établissements psychiatriques. Quand Lynn avait à peu près sept ans, sa tante l'avait prise à part et lui avait dit : « Tes parents se sont mariés deux semaines après ta naissance. Cela veut dire que ton papa n'est peut-être pas ton papa. Tu es peut-être l'enfant d'un autre homme. »

Lorsqu'ils avaient discuté en groupe de la liste que Lynn devait lire à ses parents, ils l'avaient poussée à ce qu'elle aborde cette question avec eux. Son thérapeute avait approuvé : « Sans cela, tu ne guériras jamais. »

Elle avait écrit une question simple. Regardant droit vers son père, Lynn finit par la prononcer : « Es-tu mon père ? »

Son père marmonna quelque chose comme : « J'crois qu'oui. »

Lynn se leva et quitta la pièce, et le thérapeute la suivit aussitôt. Dans le couloir, il la serra contre lui. « Tu as été merveilleuse, » lui dit-il. Derrière la porte fermée, elle pouvait entendre les sanglots de sa mère.

L'année suivante, Lynn essaya de se suicider cinq fois. Après une de ses tentatives, elle fut hospitalisée deux jours. Elle suivait plusieurs ordonnances simultanément, prenant du Xanax contre l'anxiété, du Melleril contre ses *flash-back*, du Lithium pour ses sautes d'humeurs, du Azantac et du Carasate pour ses ulcères, du Restoril pour dormir et du Darvocet pour ses maux de tête. Son thérapeute ne cessait de modifier ses diagnostics. En moins d'un an, les diagnostics de Lynn couvrirent la liste suivante : syndrome schizo-affectif, trouble bipolaire, dépression névrotique, stress post-traumatique, trouble dissociatif, trouble dysthymique et personnalité *borderline*.

Les autres femmes du groupe se trouvaient aussi sur une pente dangereuse. Au cours de leur première réunion, lorsqu'elles s'étaient présentées les unes aux autres, seule l'une d'entre elles s'était identifiée comme une victime d'abus sexuels. Après trois mois de séances hebdomadaires, elles avaient toutes retrouvé des souvenirs d'abus sexuels perpétrés par un ou plusieurs membres de leur famille. Elles étaient toutes des « survivantes » (*survivors*), selon le jargon convenu.

Dès que le thérapeute eût établi que chaque femme du groupe avait été abusée par un membre de son entourage familial, il leur

conseilla d'éviter les réunions familiales. « La famille possède un système de déni très élaboré, » expliqua-t-il, « et ce n'est qu'en vous retirant du système familial que vous pouvez espérer guérir. »

Un jour, l'une des femmes éclata en sanglots. « Je veux parler à mon frère, il me manque tant. S'il te plaît, tout ce que je veux faire, c'est l'appeler et lui dire combien je l'aime. »

« C'est trop dangereux, » répondit le thérapeute. « Ton frère est en déni à propos de ce qui s'est passé avec toi. Si tu essaies de rétablir une relation avec lui, tu vas être entraînée toi-même à nouveau dans le déni. Tu es trop vulnérable maintenant, tu dois devenir plus forte. Rappelle-toi : nous sommes ta famille, maintenant. Nous sommes les seuls en qui tu puisses avoir confiance. »

Lorsque les femmes du groupe recevaient des cartes ou des lettres de leurs familles, elles les apportaient au réunions pour les lire et les analyser. Lynn partagea une brève note de son père, signée « Je t'aime, Papa. » Après une longue discussion, le groupe conclut que son père essayait de la convaincre qu'il était bien son père et qu'il tentait sournoisement de la ramener vers la famille. On lui conseilla de garder ses distances. Fais attention. N'abaisse pas tes défenses.

Les efforts pour retrouver les souvenirs enfouis s'intensifiaient. Un jour, le thérapeute de Lynn lui demanda de fermer les yeux, de respirer profondément et de se relaxer ; après quelques instants, il essaya de la faire « régresser » jusqu'au jour de sa naissance, selon la technique dite du *rebirthing*. Lynn ferma les yeux et se concentra, essayant de toutes ses forces de retrouver le souvenir de sa naissance. Mais les images ne venaient pas. Son thérapeute l'encourageait à persévérer. « Si tu ne peux pas te rappeler les détails, contente-toi d'imaginer à quoi cela pouvait ressembler. Visualise le ventre de ta mère, imagine-toi comme un petit bébé sans défense, pense à ce que tu devais ressentir en venant au monde. »

Quand il s'avéra que la régression ne parvenait pas à faire remonter les souvenirs enfouis, d'autres techniques furent employées. « L'écriture en transe » était l'un des exercices favoris en thérapie de groupe (une technique qui n'est pas sans rappeler « l'écriture automatique » par laquelle d'autres croient communiquer, non avec leur passé, mais avec les esprits). Le thérapeute guidait ses clientes d'abord par des techniques classiques de relaxation, leur demandant de fermer les yeux et de respirer profondément ; à chaque fois qu'une image ou qu'une pensée se présentait, aussi triviale ou bizarre qu'elle puisse paraître, elles devaient la décrire dans leur

journal. Une femme remplit plusieurs pages avec la description illustrée d'abus sexuels, mais termina son récit par ces mots : « Tout cela n'est pas réel. » Lorsque le thérapeute lut ce qu'elle avait écrit, il lui expliqua que toutes les victimes d'abus sexuels pensent que leur souffrance n'est pas « réelle », parce qu'elles ne veulent pas admettre que ces horreurs se sont effectivement produites. Tous les survivants, expliquait-il, sont en déni.

Le « déni » était le leitmotiv qui résonnait sans cesse dans la pièce. C'était le diagnostic passe-partout, qui expliquait tout. Si l'une des femmes exprimait des doutes quant à ses souvenirs d'abus, c'est qu'elle était « en déni ». Si vous êtes « en déni », répétait le thérapeute, c'est une preuve supplémentaire qu'on a bien abusé de vous. En d'autre termes, si vous vous rappelez avoir été violée, c'est que vous l'avez été, mais si vous ne vous en rappelez pas, c'est aussi que vous l'avez été. Si un parent, un frère ou une soeur nient votre histoire, vous accusent de vous tromper ou demandent des preuves ou des confirmations extérieures, c'est qu'ils sont « en déni ». Très probablement, ils ont leurs propres souvenirs refoulés.

Les séances de groupe devenaient de plus en plus imprévisibles, de plus en plus chaotiques et éprouvantes sur le plan émotionnel. Au cours d'une séance typique, l'une des femmes décrivit un *flash-back* dans lequel elle était sodomisée et torturée par son père, son frère ou son grand-père. Trois ou quatre femmes étaient assises autour d'elle, se tenant par la main, le visage en larmes. De l'autre côté de la pièce, une femme frappait le mur avec un bat de base-ball en plastic, pendant qu'une autre était assise dans un coin, marmottant, les mains sur les oreilles ; une autre femme, allongée au centre de la pièce, arrachait méthodiquement les pages d'un annuaire.

L'adrénaline coulait à flots, les émotions bouillonnaient, les réactions bizarres abondaient. Une certaine accoutumance se développait chez ces femmes, envers ces séances remplies de révélations spectaculaires, d'épanchements émotionnels, où il était possible de tout exprimer, de hurler, de maudire, de gémir. Personne ne vous demandait d'arrêter, de bien vous tenir, de vous contrôler. Après une séance de 90 minutes, le monde extérieur semblait dompté, insignifiant, presque soumis.

En mai 1987, Lynn était devenue suicidaire, et son thérapeute la fit admettre dans un hôpital psychiatrique. Trois mois plus tard, elle y était encore, toujours suicidaire, toujours assaillie par ces *flash-back* ; ces derniers étaient si brutaux et si bizarres qu'elle savait

qu'elle était en train de perdre l'esprit. Chaque nouveau souvenir de viol, de sodomie ou de torture semblait dévorer ce qui lui restait de santé mentale. Quelques mois auparavant, elle avait coupé les ponts avec sa famille. Il ne lui restait aucun ami en dehors du groupe de thérapie. Elle ne travaillait plus depuis six mois et sa voiture, payée à crédit, lui avait été retirée. Elle était tellement dopée aux sédatifs, tranquillisants, neuroleptiques et somnifères, que sa vie ne lui semblait plus qu'une succession de rêves brouillés.

Le coup de grâce arriva le jour où son thérapeute reçut une lettre de l'assurance-santé de Lynn, l'informant que les derniers diagnostics n'étaient pas recevables et que toute feuille de soin supplémentaire serait rejetée. Son thérapeute fit irruption dans la chambre d'hôpital de Lynn et lui lut la lettre.

« Que vas-tu faire maintenant ? » lui demanda-t-il d'un ton aigri.

« Je ne sais pas, » dit-elle misérablement.

« Comment vas-tu payer tes notes d'hôpital et de thérapie ? » lui demanda-t-il.

« Je ne sais pas. » Elle se mit à pleurer.

Il lui reposa les mêmes questions. Que vas-tu faire ? Comment vas-tu assumer tes engagements ? Où iras-tu en sortant d'ici ? Se sentant abandonnée par la personne à qui elle avait confié son âme, Lynn dit finalement : « Je pense que je vais rentrer pourrir chez moi. »

Le lendemain, les adjoints du shérif arrivèrent à l'hôpital munis d'un mandat d'internement signé par le thérapeute et par un psychiatre. On passa les menottes à Lynn, puis elle fut menée vers un centre de diagnostic mental en vue de son admission dans un établissement d'État. Lynn se remémore le centre de diagnostic comme une vision d'enfer. Des hommes et des femmes se frappaient la tête contre les murs, se masturbaient en public, urinaient et déféquaient sur le sol cimenté. Des hurlements de terreur déchiraient l'air fétide. Lynn s'assit en sanglotant dans un coin de la pièce, immense et surpeuplée ; après douze heures, son corps commença à se convulser et à se recroqueviller, dans une réaction de manque et d'angoisse. Lorsqu'elle appela à l'aide, un employé lui demanda d'arrêter de crier et de se contrôler. « Vous finirez à l'asile, c'est sûr, » lui lança-t-il en la regardant avec dégoût.

Quand l'employé l'autorisa à appeler son thérapeute, elle le supplia de signer un ordre de sortie. « Je ferai tout, tout ce que tu voudras, » plaida-t-elle. « Je promets de travailler dur, je trouverai

un moyen de te payer, je ferai tout ce que tu me demanderas de faire. »

« Je suis désolé, Lynn, mais que puis-je faire ? Tu n'as pas de travail, tu n'as pas d'assurance et tu es suicidaire. Je ne peux pas te permettre de rentrer chez toi et mettre fin à vos jours. Ta seule alternative est l'asile public. »

Ses larmes l'émurent un peu tout de même. « C'est la seule solution, » dit-il. « Mais je veux bien passer un marché avec toi. Si tu acceptes de passer deux ans à l'asile, je promets de te reprendre en thérapie à ta sortie. »

« Je ne veux pas aller à l'asile, » hurla Lynn. Sa tante avait été envoyée contre son gré dans un asile public, et Lynn se rappelait les conversations au sujet des fenêtres grillagées, de la puanteur, des pieds qui traînaient, des regards morts. « Aide-moi, aide-moi, je t'en supplie, je ferai tout ce que tu voudras, tout... »

« Je suis désolé, » répéta-t-il, en raccrochant.

Soixante-douze heures plus tard, Lynn fut entendue par un psychiatre d'État. Le coeur battant à toute allure, les mains tremblantes, elle le regarda lire son dossier. Après une minute, il leva la tête vers elle. « Vous n'avez pas besoin de l'asile. » Il lui conseilla de rentrer chez elle et de reprendre sa vie en main. Il signa l'ordre de sortie.

Lynn ne se rappelle que peu de choses des semaines qui suivirent. Elle se souvient avoir été accueillie chez un ami, où elle resta au lit, en état de manque, incapable de dormir et transpirant abondamment : il ne lui restait plus assez d'argent pour se procurer ses médicaments. Puis elle se rappelle avoir appelé un thérapeute qu'elle avait vu quelques années auparavant, le suppliant de l'aider. Il accepta de la reprendre comme patiente, sans honoraire jusqu'à ce qu'elle soit en mesure de le payer. Préoccupé par ses signes de manque, il l'envoya vers un médecin qui lui prescrivit des tranquillisants doux et lui fournit des échantillons gratuits.

Plusieurs mois passèrent. Lynn prit un appartement, acheta une vieille voiture et trouva un travail comme programmatrice informatique. Avec le temps, les souvenirs d'abus sexuels commencèrent à s'estomper, et elle décida qu'elle était assez forte pour se passer de médicament. Elle s'inscrivit à un programme de traitement pour alcooliques et drogués. Une chose très étrange s'y produisit : on lui demanda d'oublier son passé et de construire son avenir.

Qu'allait-elle donc faire du présent, du quotidien, de chaque jour de sa vie ?, lui demandaient sans cesse les conseillers psychologiques

qui la recevaient. Quand elle répondait qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser au passé parce qu'elle n'était pas sûre de ce qui était arrivé dans son enfance, on lui conseilla de ne plus regarder vers le passé et de répondre aux problèmes du quotidien.

« Qui t'a dit que la vie ne ferait pas mal ? Si tu es déprimée, la belle affaire ! » lui disaient-ils. « Nous avons tous des jours où nous nous sentons mal, mais nous nous levons et nous allons au travail. Nous dormons, mangeons, prenons notre douche, peignons nos cheveux, et sortons dehors. Il faut continuer d'avancer, mettre un pied devant l'autre. »

Lynn ne savait pas comment répondre à ces conseils. Dans sa thérapie précédente, on lui avait dit de ne rien faire si elle n'en n'avait pas envie. Si elle se sentait triste, déprimée ou si elle ne se sentait pas le courage d'affronter les tâches de la journée, elle devait appeler son thérapeute qui l'aiderait à « rentrer en contact avec ses sentiments » ; ou bien elle devait écrire son journal, ou encore exprimer ses frustrations en frappant des poings sur un meuble. Mais les conseillers psychologiques qu'elles voyaient maintenant lui disaient d'arrêter d'essayer de se « réparer » et de commencer à prendre responsabilité pour sa vie. Elle se demandait ce que le mot « responsabilité » pouvait bien vouloir dire.

Elle avait du mal à comprendre ce qui lui était arrivé pendant sa thérapie. D'où étaient sortis ces souvenirs si précis et terrifiants ? Étaient-ils réels ? Avec le temps, les souvenirs prenaient une allure de bande dessinée, et perdaient peu à peu leur pouvoir de faire mal. Plusieurs mois après s'être débarrassée des médicaments, elle comprit la vérité. Tous ces souvenirs détaillés sur les abus commis par ses parents n'étaient que des fantasmes fabriqués par son esprit confus et saturé de médicaments. Elle commençait à comprendre que ces souvenirs imaginés avaient été créés par des peurs, des rêves et des désirs, à partir de morceaux de vie réelle. Les doses massives de médicaments, la fixation sur les abus sexuels, la paranoïa inspirée par son thérapeute et l'hystérie collective du groupe avaient oeuvré ensemble pour créer un monde traumatique entièrement fictif. Ce sont les « souvenirs » qui avaient créé le traumatisme, et non l'inverse.

Elle commença à avoir honte de ce qu'elle avait fait à ses parents. Pourrait-elle jamais les revoir ? La question lui faisait mal, presque physiquement. Elle avait tellement envie de les embrasser et de leur demander pardon, mais elle n'en trouvait pas le courage. Elle appelait sa soeur chaque semaine, et celle-ci lui donnait des

nouvelles de la famille. « Papa et Maman meurent d'envie de te voir, Lynn. » lui dit-elle. « Tu leur manques tant. » Mais, pendant deux ans encore, Lynn fut incapable de renouer le contact ; elle ressentait trop de honte pour ce qu'elle avait fait.

Puis, un jour, la peine d'être séparée de ses parents surpassa sa peur de la confrontation. Elle était chez sa soeur lorsqu'ils entrèrent. Revoyant leur fille pour la première fois en plus de trois ans, ils ouvrirent les bras et l'embrassèrent, comme s'ils ne voulaient plus la laisser partir. Ils ne demandèrent jamais à Lynn d'expliquer ce qui s'était passé, n'exigèrent aucune excuse. Ils avaient ce qu'ils voulaient, ce qu'ils avaient perdu espoir de retrouver : leur fille, en bonne santé, vivante.

Quelle histoire ! penserez-vous. Quelle histoire bizarre, fantastique, incroyable ! Peut-être, comme beaucoup de gens, vous demandez-vous ce qui a bien pu arriver à Lynn. Comment en est-elle venue à accepter des souvenirs qu'elle considérait initialement comme faux ? Avait-elle un problème particulier, une déficience mentale, un défaut psychologique, une incapacité congénitale à distinguer la fiction de la réalité ? Seul un individu fragile et profondément troublé pourrait se laisser convaincre qu'un faux souvenir est un fait réel, pensez-vous. Ou bien : si elle était vulnérable à ce point, si on pouvait l'induire en erreur avec autant de facilité, cela n'indiquait-il pas que quelque chose de terrible s'était bel et bien passé dans son enfance ?

Ou peut-être pensez-vous : tous ces souvenirs retrouvés par Lynn au cours de sa thérapie étaient vrais ; sinon dans les détails, du moins dans les grandes lignes. Car comment l'esprit humain pourrait-il créer, à partir de rien, des souvenirs aussi visuels, aussi intenses ? Dans ce cas, pensez-vous, si Lynn a fini par retirer ses accusations, ce n'est pas parce que ses souvenirs étaient faux, mais parce qu'elle ne pouvait plus supporter d'être séparée de sa famille. Elle était retombée dans son « déni », pour reprendre un terme familier.

Peut-être, au contraire, refusez-vous de rejeter le blâme sur Lynn : elle a tout simplement eu le malheur de tomber sur un psychothérapeute incompétent, qui péchait par excès de zèle. Ou peut-être le problème se trouve-t-il dans la psychothérapie en tant que telle : cette profession n'est-elle pas devenue notre nouvelle religion, offrant des réponses rapides et faciles aux questions fondamentales et complexes de la vie ? Dans son empressement à

vouloir soulager nos souffrances, la psychothérapie ne réduit-elle pas trop souvent nos problèmes à des symptômes d'abus, nous offrant une identité commode de victime ? Ne suscite-t-elle pas un faux espoir de rédemption à travers un retour illusoire dans notre enfance traumatique oubliée ?

Quelle leçon pouvons-nous tirer de cette histoire ? Lynn est-elle une personne fragile et blessée dont les souvenirs donnent une représentation déformée mais fondamentalement vraie du passé ? Ou bien doit-on blâmer son psychothérapeute ? L'effet de groupe a-t-il amplifié le phénomène, créé une sorte de transe collective ? Quelle a été sur Lynn l'influence de cet assemblage de femmes déprimées et dépendantes, unies dans la même fuite en avant, propulsées par une conflagration de faux souvenirs ? Que pouvons-nous apprendre des tours et des détours de cette désastreuse thérapie ?

Chapitre Quatrième

ESPRITS ERRANTS

Rebecca Nurse :
« Il est terriblement dangereux de rechercher les esprits errants. J'ai peur, très peur. »

— Arthur Miller, *Les sorcières de Salem*

Je peux vous assurer que Lynn n'est pas la seule personne à avoir enduré une telle expérience ; son psychothérapeute n'est pas le seul praticien à avoir suggéré l'existence de souvenirs longtemps enfouis ; son groupe de thérapie n'est pas la seule réunion d'individus esseulés et désorientés, transformés en quelques mois en « survivants » suicidaires, obsédés par des souvenirs détaillés d'abus sexuels et de tortures sadiques.

J'ai parlé à cinq autres femmes—Elizabeth, *Pamela*, Melody, Laura et Erin—dont les histoires sont si semblables à celle de Lynn qu'on y distingue sans peine les thèmes communs. Déprimées, angoissées ou apeurées, ces femmes, âgées de dix-sept à trente-cinq ans, étaient chacune allées consulter un psychothérapeute, pour y trouver conseil et direction. Pamela et son mari avaient pris contact avec un conseiller conjugal pour résoudre leur problème de couple. Melody fut hospitalisée pour dépression. Elizabeth était déprimée, en proie à des problèmes conjugaux. Laura souffrait d'un trouble alimentaire. Erin, pathologiquement déprimée, avait commencé une psychothérapie dans l'espoir d'améliorer sa relation avec son père. « Je voulais me sentir plus proche de lui, » expliqua-t-elle. « Je lui en voulais parce qu'il avait toujours favorisé mon frère aîné. »

En quelques mois (et, dans deux cas, dès la première heure), le thérapeute avait demandé : « A-t-on abusé sexuellement de vous, dans votre enfance ? » Dans le cas de Pamela, c'était même une affirmation. « Mon mari et moi étions en thérapie depuis deux mois, et nous nous sentions vraiment positifs, nous avions espoir de sauver notre mariage. Nous avions appris à communiquer, à exprimer nos sentiments et à extérioriser notre colère de manière constructive. Puis, sans préparation, le psychothérapeute s'est tourné vers moi en disant : « Pamela, ton père a sexuellement abusé de toi, n'est-ce pas ? »

La réaction initiale de Pamela fut typique. « J'en suis restée bouche bée, » dit-elle. « Je ne pouvais pas comprendre ce qu'il voulait dire. Je me demandais s'il me prenait pour une autre patiente, ou s'il m'accusait de mentir. Je lui ai dit que je ne me rappelais pas avoir été abusée sexuellement ; cette idée ne m'était jamais venue à l'esprit. Il répondit que cela ne voulait rien dire, que cela n'avait rien à voir. Je "dissociais" probablement, c'est-à-dire que mon esprit cherchait à me protéger. Il disait que les abus sexuels étaient sa spécialité, qu'il avait travaillé avec des centaines de femmes qui avaient été abusées, et qu'il était certain à 95 pour cent que j'avais été abusée. Il me demanda de rentrer chez moi et d'essayer de me souvenir de quelque chose. Il disait que les souvenirs reviendraient d'eux-mêmes, en grand nombre, si seulement je les laissais revenir. »

Pour chacune de ces femmes, la suggestion d'un abus sexuel eut quelques effets émotionnels immédiats. La première réaction fut un état de choc, accompagné d'incrédulité. « Ma psy me demanda à brûle-pourpoint si mon frère m'avait molestée, » dit Erin. « Je lui ai répondu que ni mon frère, ni personne d'autre, ne m'avait jamais molestée. "En es-tu sûre," me demanda-t-elle. "Oui, j'en suis sûre," répondis-je. Elle regarda le plafond, comme si elle doutait de ma parole. Ma respiration devint haletante, j'étais paniquée. Je ne pouvais supporter les émotions déclenchées par l'idée d'avoir été abusée. »

Mais, lorsque l'idée eut fait son chemin, la deuxième réaction fut une étrange sensation de soulagement, et même d'espoir. « J'éprouvai un désir très fort de me rappeler ce qui m'était arrivé, afin de guérir et de vivre normalement, » raconta Melody.

Elles pensaient toutes avoir trouvé l'explication de leur souffrance interne, de leur désarroi. « Voilà pourquoi je ne me sens plus en possession de moi-même, pourquoi je suis d'humeur changeante, déprimée et angoissée. Si l'on a abusé de moi, et si je

parviens à retrouver ces souvenirs, peut-être que tous mes problèmes s'en iront et que je pourrai commencer une vie nouvelle. »

Commença alors la quête effrénée des souvenirs refoulés. Toutes ces femmes lurent *The Courage to Heal* d'Ellen Bass et de Laura Davis, la bible des « survivantes », dans lequel elles apprirent que beaucoup de personnes, abusées dans leur enfance, ne se souviennent de rien, et que certaines personnes ne sont jamais capables de retrouver leurs souvenirs. Mais ces souvenirs importent peu, s'ils ne servent qu'à prouver, à soi ou à autrui, que l'on a été abusé. Ce qui importe, c'est comment on se sent. « Si vous pensez que l'on a abusé de vous, et si vous en éprouvez les symptômes, c'est que vous pensez juste. »

« Je connaissais pratiquement par coeur *The Courage to Heal*, » dit Erin. « J'avais l'habitude de l'emporter partout avec moi : chez le docteur, quand j'allais faire du baby-sitting, quand je sortais avec mes amies. J'avais peur d'avoir des *flash-back*, et je savais que le livre pouvait m'aider dans ces situations. »

Erin avait aussi appris par coeur des passages entiers du livre du psychothérapeute E. Sue Bloom, *Secret Survivors*. Sur la première page, avant même le titre, elle avait découvert la « liste des séquelles des survivants de l'inceste ». Cette liste commençait avec cette question, suivie d'une affirmation sans appel : « Retrouvez-vous beaucoup de points qui vous caractérisent dans cette liste ? Si oui, vous êtes peut-être un (une) survivant(e) de l'inceste. » La liste comprenait : la peur d'être seul dans l'obscurité, des cauchemars, une mauvaise image de son corps, des maux de tête, l'arthrite, la nervosité, la crainte de perdre le contrôle de soi, la culpabilité, la honte, une faible estime de soi, l'impression d'être fou, et le sentiment d'être différent.

« Je n'arrêtais pas de me comparer à ces symptômes, » dit Erin. « Avec chaque symptôme correspondant à ma situation—et ils correspondaient presque tous—j'avais une preuve supplémentaire que j'étais une survivante de l'inceste. »

Ces femmes passèrent en revue les vingt questions de l'association *Survivors of Incest Anonymous* (établi sur le modèle des Alcooliques Anonymes), en faisant correspondre leurs expériences avec les questions destinées à révéler les abus. Parmi les questions, on trouvait :

- Éprouvez-vous le besoin de contrôler vos émotions ?
- Vous arrive-t-il de réagir de façon excessive, ou de diriger inconsidérément votre colère, dans des situations où vous vous sentez frustrés ?
- Existe-t-il des périodes de votre enfance dont vous n'arrivez pas à vous souvenir ? Avez-vous le sentiment que « quelque chose s'est passé à cette époque ? » Avez-vous des souvenirs d'abus, sans qu'aucune émotion n'y soit rattachée ?
- Avez-vous un problème lié à l'alcool, aux drogues, à la nourriture, aux migraines ou au mal de dos ?

Les questions semblaient correspondre, mais comment faire remonter ces fichus souvenirs ? Melody lut *The Courage to Heal* plusieurs dizaines de fois. « Je ne faisais rien d'autre que lire *The Courage to Heal*, pleurer, être en colère et me sentir déprimée, » explique-t-elle. « J'ai essayé tous les "trucs" que j'ai trouvés dans ce livre et dans *The Courage to Heal Workbook*, mais je ne me rappelais rien de concret ; pourtant, je restais convaincue que quelque chose s'était passé. Je ne cessais d'y penser. J'essayais de toutes mes forces de me rappeler. »

Pamela s'asseyait, son album photographique dans les mains. Elle regardait attentivement chaque photo, espérant que l'image d'une main appuyée sur son épaule, ou le motif d'une robe d'enfant libérerait soudainement un souvenir longtemps enfoui.

Elizabeth en appelait directement à Dieu. « Je priais tout le temps, demandant à Dieu de me donner des souvenirs. » Pamela s'en remettait aussi à Dieu, le suppliant de l'aider à retrouver les souvenirs perdus depuis si longtemps. « Je suis tombée à genoux et j'ai appelé Dieu : "s'il te plaît, Dieu, donne-moi des souvenirs !" »

Elles cherchèrent et prièrent, ne pensant plus à rien d'autre, parce que selon leurs psychothérapeutes, leur souffrance psychique était tellement grave que seuls des abus traumatiques refoulés pouvaient les expliquer. « Les abus sont nécessairement au moins aussi forts que la douleur émotionnelle dont vous souffrez maintenant, » s'entendaient-elles dire. « Si votre douleur est extrême, les abus ont dû être sévères ; et si vous ne vous rappelez pas avoir été abusées, c'est que vous en avez refoulé le souvenir. »

« J'avais entamé ma psychothérapie avec des blessures et des déceptions réelles et profondes, » écrit Laura. « Je venais de perdre l'une des relations les plus importantes de ma vie. J'avais

l'impression de perdre pied. Des problèmes divers d'ordre extérieur et pratique me causaient beaucoup d'angoisse, mais mon thérapeute ne semblait pas y prêter attention. Pour lui, il devait y avoir une peine plus profonde, enfouie, "refoulée". Si j'avais des "pulsions suicidaires" aussi fortes, c'est que j'avais dû refouler quelque chose de si horrible que seule une longue thérapie, accompagnée d'hypnose et de beaucoup d'efforts, pourrait me guérir. »

Elles voulaient aller mieux, se sentir mieux, vivre mieux, mais leur calvaire ne faisait qu'empirer. Si bien qu'elles finirent par s'abandonner corps et âme à la thérapie, abandonnant leur volonté, leur raison, et tout effort de contrôle sur leur vie. L'existence de Laura devint tellement « fusionnée et emmêlée » à celle de son thérapeute qu'elle ne pouvait plus penser seule. « Je pensais ce qu'il voulait que je pense. Je croyais ce qu'il voulait que je croie. Je devenais ce qu'il voulait que je devienne. »

« Ma psy avait ma photo sur son bureau, » se rappelle Erin. « À chaque séance, elle me disait plusieurs fois qu'elle m'aimait. Elle m'expliquait que j'avais encore besoin d'être maternée, comme allaitée. »

Lorsque leurs thérapeutes leur suggérèrent de s'intégrer à un groupe pour retrouver leurs souvenirs perdus, elles acceptèrent d'essayer, même si plusieurs étaient réticentes au début. « Je ne voulais pas y aller, » raconte Laura, « mais mon thérapeute me répondit que c'était parce que je transférais la peur de ma famille sur le groupe. Il me dit que je devais y aller. » Le thérapeute de Pamela l'encouragea à se joindre à une thérapie de groupe pour surmonter sa solitude : « Tu te feras beaucoup d'amies dans le groupe, et tu seras surprise de tes progrès ; tu seras comme portée par les autres femmes. »

Comme prévu, le seul fait d'être dans le groupe accélérait les choses. « Je me suis coupée de tout, sauf du groupe. Nous parlions toutes des mêmes choses : abus subis pendant l'enfance, inceste, sodomie, torture. Et nous nous terrifiions mutuellement. Je désirais tellement appartenir quelque part, et j'y étais enfin parvenu dans le groupe... » raconte Elizabeth.

« Le dénominateur commun des femmes de mon groupe était la solitude, » renchérit Pamela. « Nous étions toutes esseulées, désorientées, nous avions peur et nous recherchions toutes des souvenirs qui pourraient donner un sens à notre malaise. Je me disais que cette quête de souvenirs enfouis devait être bien réelle et sérieuse, puisque toutes ces femmes faisaient de même. »

En groupe, elles essayèrent plusieurs techniques étranges pour retrouver les souvenirs enfouis. Le psychothérapeute de Laura eut recours à une thérapie dite de « transes ». Il lui demanda de fermer les yeux et d'imaginer ce qui avait pu se passer autrefois, puis d'écrire dans son journal « tout ce qui lui passait par la tête. » Selon sa théorie, le fait d'écrire sans aucune censure dans un journal devait ramener à la surface les souvenirs inconscients. Ensuite, le psychothérapeute lisait le journal à voix haute. « C'est réel, » commentait-il alors. « Tout cela s'est vraiment passé. »

Si une personne du groupe affirmait qu'elle avait imaginé ou inventé les faits qu'elle avait écrits, le psychothérapeute en débattait avec elle. « Tu n'as rien inventé. Ton esprit a simplement de la difficulté à accepter la réalité de l'horreur, c'est pourquoi tu nies la vérité pour te protéger. Ce sont des souvenirs, et ils sont bien réels. »

Dans son journal, Laura exprima explicitement sa crainte que ses souvenirs ne soient pas réels.

> Il m'est difficile de croire aux rêves que je fais. J'ai mal aux épaules et aux bras, au point de devoir prendre des médicaments. Est-ce des douleurs réelles, ou des souvenirs de douleurs réelles ? Le passé a-t-il été aussi terrible que je le vois dans mes rêves ? Peut-être mes rêves sont-ils symboliques ? Peut-on confondre des mauvais rêves avec des *flash-back* ? Comment tant de choses ont-elles pu se produire sans que personne ne s'en aperçoive ? Si seulement je pouvais distinguer ce qui est réel et ce qui a été imprimé en moi par la télévision, par d'autres récits d'horreur ou par mon imagination. Tout cela est-il réel, ou n'est-ce qu'un jeu de mon esprit ?

Chacune de ces femmes se demandait si tout cela était réel ou imaginaire. Leurs thérapeutes répondaient gentiment : « Les survivants d'inceste sont souvent atteints d'une incrédulité paralysante, accompagnée de culpabilité et de haine de soi. Les doutes et le scepticisme sont une indication supplémentaire que les souvenirs sont réels. Ignorez vos doutes. Faites confiance à vos sentiments profonds. Lâcher prise de votre déni. Ne cherchez pas de preuves extérieures, parce qu'en général, il n'y en a pas. »

On avertissait les patientes de se méfier de tous ceux qui pourraient mettre leurs souvenirs en doute. Cette mise en garde visait évidemment en premier lieu la famille. « Il est de l'intérêt de votre famille que vos souvenirs restent enfouis. Elle essaiera de vous discréditer, parce qu'elle est prisonnière de son propre déni. »

Le « déni » était le mot magique, omniprésent, la vérité indiscutable. Les survivants sont en déni. Les familles sont en déni. Ceux qui abusent des enfants sont en déni. Le « déni » est la réponse à toutes les questions. Si les membres des familles accusées n'ont rien à dire, c'est parce qu'ils sont coupables ; s'ils prétendent être innocents, c'est qu'ils cachent quelque chose ; s'ils ne se rappellent pas un événement comme se le rappelle le survivant, c'est qu'ils sont en déni. Il y avait toujours une réponse, et elle faisait toujours appel au mot « déni ».

« Toute ta famille est en déni, » affirma son thérapeute à Erin.

« Une seconde ! » répondit Erin, agacée. « Tu procèdes comme si tu étais certain que j'ai subi un inceste, alors que je ne sais même pas moi-même ce qui m'est arrivé. »

« Beaucoup de mes clients qui ont subi un inceste ne savent pas ce qui leur est arrivé, » lui répondit le thérapeute. « La plupart sont en déni. »

Si vous êtes « en déni », cela veut dire que vous devez travailler davantage pour retrouver vos souvenirs. Quand Elizabeth demanda s'il était vraiment nécessaire de passer tellement de temps à rechercher des souvenirs dont la réalité restait douteuse, sa thérapeute lui répondit : « Tu es de plus en plus malade parce que tu ne fais pas assez d'efforts. » Lorsque Laura refusa de participer à certaines séances d'écriture en état de transe, son thérapeute lui dit qu'elle fuyait ses problèmes. « Tu n'as pas la volonté de travailler, » lui dit-il. Plus tard, après que Laura eut un *flash-back* où un jeune garçon lui pressait un oreiller sur le visage, son thérapeute la harcela avec la même question : « Quand vas-tu accepter le fait que ton frère a essayé de te tuer ? ».

« Mes psys me poussaient à me "rappeler" toujours plus de choses, alors que je commençais à donner des signes de psychose pendant mon traitement, » raconte Melody. « Je perdais petit à petit la capacité de faire la différence entre mon imagination et mes souvenirs réels. »

Lorsque la pression de la quête aux souvenirs était devenue trop forte pour Pamela, son thérapeute changea d'approche. « Tu te forces trop à retrouver tes souvenirs enfouis, » lui dit-il un jour. « Sois patiente. Parfois, le simple fait d'être en thérapie suffit à amorcer le processus de retour de la mémoire. Les souvenirs viendront quand ils seront prêts. »

Avec l'augmentation de la pression intérieure et extérieure, les femmes commencèrent à craquer. Melody fit une dépression nerveuse. Elizabeth essaya de se suicider. Le mariage de Pamela commença à sombrer. La dépression d'Erin s'aggrava. Laura était dévorée par la colère, la peur et les doutes. Elle commencèrent à se demander si l'on pouvait avoir confiance en quelqu'un en ce bas monde.

Quatre des cinq femmes se mirent à prendre des médicaments pour soulager leur état dépressif, leur colère, leur angoisse et leurs tendances suicidaires. Melody prenait quatre médicaments différents. Erin prenait du Prozac. Laura prenait des somnifères, des antidépresseurs, des « cachets pour calmer mes colères, des cachets contre pratiquement tout. » Elizabeth prenait de l'Atavan pour ses angoisses et un antidépresseur appelé Desyrel, dont l'un des effets secondaires est la somnolence ; elle prenait ce dernier en doses tellement fortes qu'elle dormait entre quinze et vingt heures par jour.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que les souvenirs ne commencent à se manifester, parfois de manière brutales. C'étaient des flashes, des intrusions soudaines d'images qui surgissaient dans l'esprit. Les souvenirs venaient sans prévenir, pendant qu'elles passaient l'aspirateur, se brossaient les dents, s'asseyaient pour dîner ou faisaient la sieste. Des images difformes s'incrustaient dans leur esprit : une expression faciale étrange, une main tendue, un hurlement de terreur, une poitrine, un pénis en érection, un foetus avorté, etc.. Elles s'efforçaient ensuite de distinguer l'imaginaire du réel. Ces flashes grotesques pouvaient-ils être des souvenirs ? S'ils n'en étaient pas, que signifiaient-ils ?

« Ce sont des souvenirs réels », répétaient les thérapeutes avec insistance, « et ce n'est que le début. » Pendant les séances particulières ou de groupe, au fil des heures et des semaines, les patientes travaillaient sur leurs *flash-back*, écrivant, réfléchissant, rêvant. Elles les analysaient et en discutaient entre elles à chaque occasion. Les images floues et fuyantes étaient interprétées comme des morceaux de souvenirs ; puis avec un peu de temps et d'efforts, les « souvenirs » devenaient plus précis, passaient en trois dimensions. Ce qui avait commencé comme une obscure silhouette aux contours imprécis, sans traits reconnaissables, se transformait en scène colorée et précise. Des détails comme la texture d'un couvre-lit, le motif d'un papier peint ou la sensation d'un menton mal rasé frottant la peau douce d'une joue pouvaient être vus, sentis, vécus autant de fois qu'il le fallait.

« Je faisais des exercices de relaxation profonde à la maison, et je me mettais moi-même dans ces états de transe, » raconte Erin. « Mais j'étais préoccupée par mes *flash-back* parce qu'ils ne ressemblaient pas à ceux décrits dans *The Courage to Heal*, qui sont d'une puissance à vous couper le souffle. Mes *flash-back* étaient plutôt des histoires qui se déroulaient dans mon esprit. »

Chacune de ces femmes finit par retrouver des souvenirs d'abus sexuels. Au début, leurs images mentales ne faisaient apparaître qu'un seul coupable : un père, une mère ou un frère. Mais les images mirent bientôt en scène d'autres coupables : oncles, tantes, grand-parents, pasteurs, amis ou voisins. Lorsque les souvenirs commençaient à apparaître, ils se limitaient à des attouchements ou des caresses. Mais avec le temps, l'éventail des images s'élargissait, comprenant la pénétration, le viol et la sodomie. En fin de compte, pour plusieurs de ces femmes, le spectacle mental finissait par inclure des cultes sataniques, des tortures sadiques, des rituels où l'on buvait du sang, et même des meurtres.

Alors que les souvenirs gonflaient, prenaient plus de consistance et se faisaient plus horribles, le groupe de Laura resserra les rangs. La loyauté envers le groupe était considérée comme fondamentale, et le contact avec la famille était considéré comme la violation ultime de l'intégrité du groupe. « J'étais constamment brimée et agressée verbalement parce que je vivais relativement près de ma famille, » rapporte Laura. Un des thérapeutes avertissait fréquemment sa patiente que ses parents étaient des membres haut placés d'une secte satanique ; il pensait que si elle essayait de rentrer en contact avec eux, ils la tueraient pour protéger leur secret. Les cartes d'anniversaire ou de Noël provenant des membres de la famille étaient interprétées par le groupe comme des messages subliminaux les poussant à retourner vers la secte et, si cela échouait, à susciter un état d'agitation mentale qui devait les pousser au suicide.

Bien qu'Erin ne participait pas à une psychothérapie de groupe, sa thérapeute l'encouragea à déménager du domicile parental. « Elle ne cessait de me répéter que j'étais une petite fille sans défense, vulnérable, » explique Erin. « Je pouvais entendre sa voix résonner dans ma tête, répétant sans cesse ces mots. »

Coupées de leur famille, assiégées de *flash-back*, paralysées par les doutes et la peur, ces femmes se raccrochaient à leur thérapeute comme un enfant perdu à un parent secourable. Elles avaient plus confiance en lui qu'en elles-mêmes. « Je l'idéalisais, » se souvient Pamela. « Il avait réponse à tout. Il semblait tellement sûr que les

abus s'étaient produits. Il avait une telle autorité, une telle confiance en lui, alors que je n'avais aucune confiance en moi. J'avais peur de moi-même. »

« C'était lui l'expert, le diplômé, » explique Melody. « J'avais confiance en lui. Je supposais qu'il avait raison. »

« Elle était mon gourou personnel, » dit Elizabeth. « Je croyais qu'elle m'aiderait à tout comprendre. »

« Elle était mon sauveur, » dit Erin. « J'avais complètement confiance en elle. »

« J'ai accordé ma confiance à cet homme du fond de mon âme, » écrit Laura. « Je partageais mes rêves avec lui, je lui confessais mes péchés. Il était ma mère, mon père, mon frère, ma soeur, mon meilleur ami, mon directeur de conscience, mon professeur, mon pasteur. Il était devenu *tout* pour moi. »

La thérapie suivait son cours, encourageant ces femmes à empiler les souvenirs horribles, qui les consumaient de peur et de colère. « J'étais remplie de haine, » dit Erin. « J'avais besoin de casser du verre, d'arracher des pages d'annuaires. »

« Ma colère était permanente, » écrit Laura. « Quand je sortais en voiture, je lançais des bouteilles de Coca par la fenêtre. Quand elles se brisaient, c'était comme un sédatif. Mais plus j'exprimais de colère, plus j'étais en colère. J'étais dans un état constant de colère. »

« Je me suis mise en arrêt de travail parce que je ne pouvais plus travailler sans avoir des *flash-back,* » dit Melody. « Les “souvenirs” devenaient de plus en plus choquants et violents, et chaque séance de thérapie me rendait un peu plus malade. Je commençais à montrer des signes inquiétants de dissociation de la personnalité. Mes symptômes s'aggravèrent avec la thérapie, jusqu'à ce que je finisse internée à l'hôpital pour dépression nerveuse. »

Pamela était devenue tellement obsédée par des pensées d'inceste et d'abus sexuels qu'elle évitait tout contact physique avec ses enfants. « J'avais peur de leur donner un bain ou de les embrasser parce que j'avais peur qu'une image perverse inconsciente ne vienne soudain me submerger. Je me forçais à les toucher, mais je me sentais coupable et j'avais peur que des gens m'observent pour savoir si j'abusais d'eux. J'avais peur de sortir de chez moi. J'étais une loque. »

Elizabeth finit par se convaincre qu'elle allait finir à l'asile et perdre la charge de ses enfants. Plutôt mourir, pensa-t-elle. Elle

essaya plusieurs fois de se suicider, tirant ses recettes d'overdose du manuel, le *Physician's Desk Reference*, sur le bureau de son thérapeute.

Toutes ces femmes qui ont bien voulu témoigner font maintenant partie de la catégorie des « rétracteurs » (*retractors*), dans le jargon des thérapeutes. On nomme ainsi les anciens patients qui ont rompu le charme et pensent que ce qu'ils prenaient jadis pour des « souvenirs » ont été implantés dans leur esprit par leur thérapeute.

L'horreur s'acheva de diverses manières, étranges et imprévisibles. Hospitalisée après une dépression nerveuse, Melody fut traitée par deux psychiatres qui remirent en question la pertinence d'interpréter au sens littéral des souvenirs qui n'existaient pas avant la thérapie. « Ils m'ont aidée à comprendre que mes souvenirs n'étaient pas de vrais souvenirs, mais des hallucinations, des constructions de mon imagination, » rapporte Melody.

Un jour, après plus de trois ans de thérapie avec sa psychiatre, Elizabeth apprit par le téléphone que son prochain rendez-vous était annulé. Aucune raison n'était donnée. Elizabeth appela le secrétariat, demandant avec insistance à parler à la psychiatre. Cette dernière lui dit qu'elle avait des raisons de croire que les membres du groupe « conspiraient » contre elle ; c'est pourquoi elle avait pris la décision difficile de rompre sa relation avec le groupe tout entier. Le lendemain, Elizabeth reçut un courrier recommandé dans lequel la psychiatre lui offrait de renouveler son ordonnance, tout en lui conseillant un autre psychiatre, parce qu'elle mettait fin à sa thérapie.

Erin commença à douter de ses souvenirs après le coup de téléphone d'un ami d'enfance. « Je t'ai connue depuis que tu avais quatre ans, et tes parents n'ont jamais abusé de toi, » lui dit-il. « Tu as été la victime d'une mauvaise thérapie. Je n'ai pas entendu parler de toi depuis deux ans. Quel genre de thérapeute peut te pousser ainsi à ignorer tes amis ? »

Après ce coup de téléphone, Erin vécut un moment de panique. J'avais tout abandonné pour cette thérapie, se dit-elle. Je commençai à me demander si je n'avais pas foncé tête baissée dans un mensonge absolu. Quelques mois plus tard, alors qu'elle était assistante dans une colonie de vacances, elle emmena un enfant faire un tour en bateau avec elle.

« Madame, je veux vous dire quelque chose, » lui dit la petite fille de huit ans, après un long silence. « Mon papa dort avec moi. »

Erin se retourna vers l'enfant, qui fixait le fond du bateau, les mains serrées les unes contre les autres, dans une expression de désespoir total. Elle reçut la vérité comme une gifle. « Je n'étais pas renfermée comme elle, » pensa-t-elle. « Je n'étais ni déprimée ni désespérée. J'ai eu une enfance heureuse. » Dans ce moment de lucidité, elle comprit que, sous l'effet de la thérapie, elle s'était construite une fausse identité. Elle n'était pas une survivante d'inceste.

Quant à Pamela, c'est son pasteur qui lui rendit visite un après-midi. Il écouta patiemment sa longue histoire d'abus, de survie et de thérapie. Avec d'infinies précautions, il lui dit que selon lui, le thérapeute l'avait induite en erreur. « Pardonne-moi si je me trompe, Pamela, mais il me semble évident que ton état empire ; tu ne te portes pas mieux. Quoi qu'il ait pu se passer autrefois, tu te trompes sur la manière d'y porter remède. »

Au début, Pamela fut irritée et prit une attitude défensive ; mais quand il la quitta, deux heures plus tard, elle riait pour la première fois depuis plusieurs années. « C'est lui qui m'autorisa à tout arrêter, » comprit-elle plus tard. Quelques jours après, elle raconta la visite de son pasteur à son thérapeute. Ce dernier, qui rangeait un dossier dans un placard, en claqua soudain la porte. « Comment cet homme ose-t-il nier ta douleur ? » lui dit-il.

Pamela croit que Dieu a répondu à ses prières de manière inattendue. « Je n'avais jamais arrêté de prier. Parfois, quand je pensais que je ne pouvais pas continuer parce que je souffrais trop, je me mettais à genoux et je m'en remettais à Dieu : protège-moi, aide-moi, donne-moi ces souvenirs ! À chaque fois que je priais, je sentais toujours la réponse dans mon coeur : "Sois patiente, la fin est proche." Je pense que Dieu m'a répondu, mais pas comme je m'y attendais. »

Les années ont passées. Elizabeth, Pamela, Melody, Laura et Erin retrouvent leur force et leur santé mentale. Mais la guérison est encore loin. Elles souffrent du temps perdu, des années passées dans un effort futile pour découvrir un passé qui n'a jamais existé. Elle regrettent la douleur qu'elles ont causée à leurs maris, enfants, parents et amis. Elles souffrent de leur innocence perdue, et de leur confiance trompée. Et elles blâment pour cela leurs thérapeutes.

« Je me suis coupée de ma famille à cause de mon psy, » dit Erin. « Quand j'ai arrêté la thérapie il y a deux ans, je me suis excusée auprès de mon père et de mon frère, que j'avais accusés de m'avoir

molestée. Ils ne m'en veulent pas pour ce qui s'est passé en thérapie, mais je souffre terriblement de culpabilité. Je suis submergée par des vagues de tristesse et d'anxiété, et je sens souvent que je n'ai plus le contrôle de ma vie. »

« Cette thérapie m'a volé plusieurs années de ma vie, que je ne retrouverai jamais, des années durant lesquelles je me suis aliénée de ma famille, » écrit Laura. « J'ai maintenant de grandes difficultés à accorder ma confiance à quelqu'un. Les professionnels me font très peur. Ma fille et moi sommes toujours dans une situation précaire, et nous avons failli perdre notre maison. Ma voiture ne marche pas. Je n'ai pas de mari, et j'aurais dû être plus présente auprès de ma fille. Toute mon énergie, tout mon être, tout ce que j'avais, je l'ai donné à mon thérapeute. »

« J'ai perdu mon travail ; mon mari a demandé et obtenu le divorce ; j'ai perdu ma famille, » dit Melody. « Je me sens mieux sur le plan émotionnel depuis que j'ai arrêté ma thérapie, mais je suis encore perturbée, et je me demande encore comment tout cela a bien pu se produire. »

Pamela fait écho à ce sentiment. « Comment tout cela a-t-il pu se produire ? »

« Comment la relation avec un thérapeute est-elle devenue le seul but de mon existence pendant quatre longues années ? » se demande Laura. « Comment ai-je pu vendre mon âme à un simple mortel ? »

Les réponses à ces questions continuent d'échapper à ces femmes, et elles sont encore aux prises avec leur honte, leur douleur, leur colère. Elles s'en veulent d'avoir accordé leur confiance si facilement et si totalement. Elles jurent qu'on ne les y reprendra plus. Et elles craignent pour d'autres, qui cherchent des réponses à de fausses questions. »

D'après leurs propres témoignages, des familles sont « réduites en pièces » par les « mauvais conseils » de thérapeutes « malavisés », ou « péchant par excès de zèle. » Des « négligences impardonnables » et des « traitements indignes de professionnels, contraires à la déontologie » contribuent à la « destruction insensée » de nombreuses familles. Certaines de leurs amies sont encore les prisonnières « du labyrinthe de mensonges et de tromperies, » toujours sous l'emprise des « illusions paranoïaques » des thérapeutes, toujours « assujetties à leur credo. »

L'ironie la plus cruelle se trouve dans la peur qu'Elizabeth, Pamela ou Laura ressentent à propos de leurs enfants. Elles savent

combien il est facile, pour les innocents et les naïfs, de croire dans une figure incarnant l'autorité, et combien cette confiance peut être vite abusée. Récemment, Elizabeth relisait avec sa fille de vingt ans la liste de symptômes, prise dans un livre écrit à l'usage des survivants d'incestes. « Tu sais Maman, » lui dit sa fille en riant, « cette liste me décrit parfaitement, ainsi que tous mes amis. »

« Cela nous a fait rire à l'époque, » dit Elizabeth, « mais cette conversation m'a effrayée. Comment savoir si, dans dix ou quinze ans, ma fille ne se retournera pas vers son passé en se demandant : que s'est-il vraiment passé autrefois ? Aurais-je refoulé des souvenirs ? Peut-être qu'un jour elle m'appellera pour me dire "Maman, je suis allée voir un thérapeute, et j'ai soudain retrouvé ce souvenir..." »

La voix d'Elizabeth hésite. Elle reprend sa respiration. « Allez savoir si elle ne m'accusera pas un jour ! »

Chapitre Cinq

UN EMPIRE DIVISÉ

Nous vivons dans un empire divisé, où certaines idées, émotions et actions viennent de Dieu, et leurs contraires de Lucifer. Pour la plupart des gens, il est aussi impossible de concevoir une morale sans péché qu'une Terre sans « Ciel ».

— Arthur Miller, *Les sorcières de Salem*

Les mouvements de masse peuvent surgir sans croyance en Dieu, mais jamais sans croyance en un Diable.

— Eric Hoffer, *The True Believer*

Quelque chose ne va plus dans la psychothérapie. Et, comme ce « quelque chose » est lié à la mémoire, je me retrouve au centre d'une controverse chaque jour plus amère et plus partisane. D'un côté, nous avons les « croyants » en la doctrine psychothérapeutique en vogue, pour qui l'esprit est capable de refouler des souvenirs, et qui acceptent sans réserve et sans critique l'authenticité des souvenirs retrouvés. De l'autre côté, on trouve les « sceptiques », pour qui la notion de refoulement est hypothétique et invérifiable, car elle repose sur des spéculations sans substance et des anecdotes qu'il est impossible de confirmer ou d'infirmer. Certains sceptiques sont moins réservés, qualifiant le refoulement de « psycho-magie » ou tout simplement d'imposture.

Les croyants prétendent mener un combat moral. Ils se voient sur la ligne de front, se battant pour protéger les enfants des prédateurs sexuels et assister les survivants dans leur long et difficile processus de guérison. Ils sous-entendent que toute personne ne se ralliant pas à leur croyance et à leur croisade contre le refoulement est un ennemi des femmes, des enfants, du progrès et, à l'extrême, un complice des pédophiles, voire un sataniste.

Les sceptiques se défendent de ces accusations en demandant des preuves, des confirmations, et en invoquant une quête scientifique de la vérité ; mais ils n'ont pas peur de lancer aussi des brûlots de leur fabrication. D'après les sceptiques les plus virulents, les thérapeutes spécialisés dans la fabrication de souvenirs opèrent dans un monde imaginaire fait de poudre de perlimpinpin et de monstres mythiques. Ces praticiens égarés et incompétents ne valent guère mieux que des occultistes charlatans. Ils sont lamentablement ignorants de la recherche scientifique moderne. Ils s'engagent dans des « analyses psychiatriques primitives », se rendent coupables de grossières simplifications ou d'extrapolations radicales et prennent « leurs préjugés incestueux » pour de la science. En greffant de faux souvenirs dans l'esprit de leurs patients crédules, ils font d'eux des « clients à vie » tout en démolissant leurs familles.

Ce débat dépasse la simple discussion académique sur la capacité de l'esprit à enterrer un souvenir puis à le ramener à la conscience des années plus tard. Les questions soulevées par la seule notion de refoulement touche un grand nombre de domaines, qui préoccupent de près ou de loin la psychologie cognitive ou clinique : le rôle de l'hypnose en thérapie et devant les tribunaux, le pouvoir de la suggestion, l'influence sociale, les diagnostics populaires de « stress post-traumatique » et de « personnalité multiple » (que l'*American Psychiatric Association* a rebaptisé « trouble dissociatif de l'identité »), les notions d'« enfant intérieur » et de famille dysfonctionnelle, devenus des clichés de la *pop-psychology,* la pornographie, le satanisme, les souvenirs de vies antérieures, les enlèvements par des extraterrestres, le pouvoir de la rumeur publique, les croisades morales, l'hystérie alimentée par les médias et, bien sûr, la notion de « politiquement correct ».

Les coups pleuvent et je m'abrite comme je peux. Mes recherches sur la malléabilité de la mémoire me rangent du côté des sceptiques, bien que je prête une oreille sympathique aux préoccupations des croyants. Je ne souhaite pas le retour de ce temps, pas si lointain, où les appels au secours des victimes étaient ignorés et les

accusations d'abus sexuels étaient traitées de lubies et reléguées aux oubliettes. Mais je ne peux pas non plus accepter l'idée que des thérapeutes fanatiques plantent sans vergogne des souvenirs dans les esprits vulnérables de leurs clients.

Je ne crois pas que le monde soit simplement noir et blanc. C'est pourquoi je tiens à pénétrer dans les zones grises de l'ambiguïté et du paradoxe, posant des questions, écoutant avec attention, m'efforçant de démêler les points de vue contradictoires. Je prends le temps de répondre aux longs courriers des croyants ; je passe des heures à discuter avec eux ; je vais les rencontrer à l'aéroport ou dans des cafés, où ils m'expliquent leurs points de vue, espérant me gagner à leur cause.

« Ne voyez-vous pas les dégâts que vous causez ? » me demandent-ils. « Tous les acquis du mouvement féministe dans les vingt dernières années seront détruits si vous et ceux qui pensent comme vous continuent à remettre ces souvenirs en question. »

« Si seulement vous pouviez voir la douleur que je vois, si seulement vous pouviez comprendre l'intensité de la douleur de mes clients, » plaide un thérapeute, « vous sauriez que ces souvenirs proviennent d'événements réels et non imaginaires. »

J'écoute et j'essaie de faire le poids des choses entre leur passion et la peine que je rencontre dans les histoires des « accusés ». Un septuagénaire me remet une lettre qu'il a reçue de l'avocat de sa fille. Sa femme à ses côtés, main dans la main, ils attendent patiemment que je finisse de lire le document officiel, frappé du sceau de l'avocat. La lettre commence par « Cher Monsieur *Smith,* »

> J'ai été engagé par votre fille, qui se prépare à vous attaquer en justice pour les dommages émotionnels graves que vous lui avez infligés pendant son enfance. Elle vient récemment de retrouver des souvenirs d'abus physiques et sexuels pervers que vous, son père, avez perpétrés sur sa personne alors qu'elle était mineure. Nous sommes prêts à abandonner les poursuites pour la somme de 250 000 dollars. Sans réponse de votre part sous quatre semaines à dater de la présente, nous engagerons les poursuites, exigeant une somme largement supérieure.

Une mère accusée me montre une photographie de son « bébé », la plus jeune de ses cinq enfants, qu'elle n'a pas vue depuis trois ans. « Elle est allée demander de l'aide à un thérapeute après avoir été sauvagement battue par son mari alcoolique, » explique la dame aux cheveux gris, la photographie entre ses mains. « Pendant la thérapie, elle nous a confié ses deux enfants, en bas âge. Mais après quelques

mois, elle a commencé à avoir des *flash-back* où son père abusait d'elle, depuis l'âge de cinq mois. Elle nous a écrit une lettre pour nous dire qu'elle ne voulait plus nous voir. Elle nous a interdit de voir nos petits-enfants, ou de leur parler. »

« Je ne suis pas un violeur d'enfants, » me dit un père accusé, les larmes roulant sur ses joues. « Comment ma fille a-t-elle pu dire de telles choses sur moi ? D'où viennent ces souvenirs ? »

Je décroche le téléphone et j'appelle les enfants qui sont la source des accusations, espérant une improbable réconciliation.

« Je ne peux pas changer la vérité, » me répond une voix.

« Il a fait ce qu'il a fait, il doit l'admettre et me demander pardon. »

« Je ne suis pas responsable de la souffrance de mes parents. »

« Tout ce que je veux, c'est faire en sorte que d'autres enfants ne puissent pas subir ce que j'ai subi. »

« La vérité m'a rendue libre. »

« Les parents mentent, » me dit une avocate spécialisée dans les affaires d'abus contre les enfants, le visage rouge de colère. Elle me cite les statistiques ressassées mais toujours aussi dérangeantes : à l'âge de dix-huit ans, une femme sur trois a été abusée sexuellement.

Je l'interromps gentiment . « Mais ces statistiques reposent sur une définition très générale de l'abus sexuel : toucher des seins ou des fesses par-dessus les vêtements, caresser une jambe, ou voler furtivement un baiser au cours d'une noce bien arrosée. »

« Si vous doutez des statistiques, » — la voix monte d'un ton — « pourquoi n'allez-vous pas rendre visite au centre local de lutte contre le viol, ou au refuge pour femmes battues ? Ces femmes et ces enfants ne sont pas des statistiques ; ce sont des personnes réelles, qui vivent une douleur réelle. »

J'ai décidé, depuis, de ne plus arguer sur les statistiques.

« La douleur est indescriptible, » me dit une mère accusée. « Si un enfant meurt, vous pouvez supporter la douleur, mais chaque matin je me réveille, et le même cauchemar recommence, et le soir je me couche avec lui, et je ne peux rien y changer. »

Ils me jettent tous le même regard implorant. *Est-ce que vous comprenez ? Est-ce que vous me croyez ?*

L'une des histoires les plus attristantes vient d'une femme de trente ans, qui suit elle-même une formation de thérapeute. Son histoire est d'autant plus compliquée qu'elle a été effectivement victime d'abus sexuel dans son enfance.

Je sais ce que signifie le fait d'être abusé, parce que j'ai été une victime moi-même. J'ai été sexuellement molestée alors que j'étais encore à l'école primaire. Je précise que mes parents n'étaient pas en cause. Et que je ne l'ai jamais oublié, pas un seul jour. Mais, comme c'est le cas pour beaucoup d'autres victimes, j'ai gardé le silence pendant vingt ans, par honte.

Un jour, j'ai fait part de mon histoire à ma soeur. Elle s'est mise à suspecter qu'elle avait aussi été abusée autrefois. Elle n'avait pas de souvenirs, pas d'indices, pas de visages, pas de noms, pas l'ombre d'une preuve. Elle, et une autre de mes soeurs, ont commencé à discuter de leurs idées, de leurs soupçons. Elles échangeaient sans cesse leurs pensées et leurs sentiments. Puis elles ont commencé à avoir des rêves où elles étaient molestées.

Elles ont accusé mon grand-père, mon oncle, puis mon père. Leurs accusations devenaient de plus en plus bizarres, mettant en cause ma mère et mon frère aîné, mes tantes, oncles, cousins, amis et voisins. Toute la famille s'écroulait comme un château de cartes, et mes parents ne pouvaient que contempler le désastre, impuissants.

Mon neveu, âgé de six ans, qui suivait une thérapie depuis plus d'un an et qui en était à son second thérapeute parce que le premier n'avait pas trouvé de preuve d'abus sexuel, commença à propager des accusations. Il dit que ma mère, mon père et mon frère aîné, qu'il n'avait pas vus depuis quatre ans, l'avaient sexuellement molesté. Deux semaines après qu'il eût mis en cause mes parents, je commençai ma carrière de thérapeute. Quatre jours après mes débuts, mon superviseur m'appela dans son bureau pour m'informer que mon neveu avait nommé encore d'autres personnes ; je faisais partie des personnes qui étaient censées l'avoir molesté. On me renvoya sur-le-champ, puis la Brigade des Mineurs ouvrit une enquête sur moi. L'enquête dura presque quatre mois avant que je sois innocentée.

J'ai moi-même été victime d'abus sexuels. Je préférerais me retrouver un couteau à la main près d'un cadavre couvert de sang, plutôt que d'être accusée d'avoir molesté sexuellement un enfant. Il ne se passe pas un jour sans que je ressente le vide laissé par les choses et les gens que j'ai perdus, sur le coup de ces accusations. Mais au plus profond de moi-même, je connais la vérité — le fait de mon innocence, dont seuls Dieu et moi-même sommes certains. Cela, personne ne peut me l'enlever.

Les thérapeutes ripostent : « Ces personnes sont en plein déni. »

« Ils se servent de vous, » me dit un ami. « Ils ont besoin de votre autorité d'expert pour légitimer leur déni. »

« Laissez tomber tout cela, avant que votre réputation ne soit détruite, » me conseille un autre ami.

Les sceptiques, eux, me demandent d'être moins modérée. « Il faut choisir son camp. »

« Des patients naïfs sont envoyés chaque jour à l'abattoir par des thérapeutes incompétents. »

« Ces psys sont pires que des imbéciles ignorants, » enrage un professeur de sociologie. « Ces sont des zélotes dangereux, et nous devons les arrêter. »

Les deux camps me préviennent que je me trouve sur un terrain miné. « Faites très attention à vous-même, » m'écrit un thérapeute.

« Soyez prudente, » me conseille un collègue.

Une lettre anonyme m'accuse de collaboration avec des satanistes. « Considérez que votre travail équivaut à nier l'existence des camps d'extermination pendant la Seconde Guerre Mondiale, » conclut la même lettre.

« Suis-je bien chez le docteur qui hait les enfant ? » s'enquiert une voix de femme au téléphone.

« J'ai une opinion sur le docteur Loftus, » annonce par téléphone un intervenant dans une émission de radio. « Je pense qu'elle est liée aux groupes chrétiens d'extrême-droite qui essaient de promouvoir la cause de la suprématie masculine... »

J'ouvre le journal pour apprendre la mort d'un homme, en faveur duquel j'avais témoigné dans un procès pour abus d'enfants. Deux ans plus tôt, Kaare Sortland et sa femme Judy avaient été accusés d'avoir molesté trois jeunes enfants dans leur crèche privée. Ils furent acquittés sur le premier cas. Le juge prononça un non-lieu pour les deux autres enfants, faisant remarquer que les enfants avaient commencé par nier avoir été abusés, et n'avaient changé d'avis qu'après de nombreuses séances de thérapie et des interrogatoires intensifs.

La nuit de son assassinat, Kaare entendit des bruits autour de sa maison et sortit pour voir ce qui se passait. Sa femme l'entendit crier « Non, je n'ai rien fait ! » Quelques secondes plus tard, il gisait, mourant, atteint en pleine poitrine de trois coups de pistolet de gros calibre.

Je me rappelle avoir rencontré, il y a quelques années, dans le café d'un hôtel de Washington, Herb Spiegel, un géant de la psychiatrie et de l'hypnose, et Ed Frischolz, un jeune psychologue cognitif qui exerce à Chicago. Nous eûmes une discussion animée

sur la mémoire, les médias et l'étonnant retour du phénomène connu sous le nom de refoulement. Je leur racontai quelques histoires et procès étonnants auxquels j'ai été mêlée. La discussion en arriva à l'agitation médiatique causée par la une du magazine *People*, étalant les souvenirs « refoulés » puis « retrouvés » de la star Roseanne Barr Arnold et ceux de l'ex-Miss America de 1958, Marylin Van Derbur.

Après un temps mort, Ed se détendit dans sa chaise et demanda : « D'après vous, qu'est-ce qui est en train de se passer ? » À l'époque, je ne pouvais savoir jusqu'où cette question me mènerait, jusqu'où je m'aventurerais hors de la tour d'ivoire de mes savantes et confortables recherches. Je me rappelle avoir ri un peu nerveusement, avoir pris congé de mes amis et, en courant prendre mon avion, leur avoir promis de poster des copies de mes articles récents. C'était une routine familière. Mais mon monde et ma vie étaient déjà sur la voie d'un changement radical et irréversible.

Je cherche à comprendre, précisément, « ce qui est en train de se passer. » Je mange du refoulement tous les jours, je vis avec, je le respire. Je me suis donnée à cette obsession parce que je crois que ce qui se passe actuellement est vital pour comprendre comment la mémoire fonctionne et comment elle déraille. J'ai décidé de quitter mon laboratoire pour explorer les phénomènes sur le terrain.

Qu'est-ce que le refoulement ? D'où les souvenirs refoulés proviennent-ils ? Sont-ils des reliques authentiques arrachées à un passé oublié, ou bien ne sont-ils que des jeux de miroirs qui se développent lorsque des suggestions ont été plantées dans un esprit vulnérable ? Quelle que soit la réponse, ces questions ont une importance critique. Le phénomène des « souvenirs retrouvés » nous renvoie à des questions sur la nature de notre propre psyché. Si nous sommes prêts à examiner ce phénomène sans préjugé, nous serons capables de découvrir des vérités profondes sur notre fonctionnement émotionnel et mental et, plus particulièrement, sur notre soif de guérir.

Guérir... de quoi ? Toute la question est là.

HISTOIRE VRAIE D'UN FAUX SOUVENIR

Quand vous avez perdu un être cher, il ne cesse de changer. Plus tard, vous vous demandez : est-ce bien la personne que j'ai perdue ? Des milliers de choses surgissent de votre mémoire ou de votre imagination, et vous ne savez plus faire la part des choses, reconnaître le vrai du faux.

— Amy Tan, *The Kitchen of God's Wife*

La mémoire, c'est ce qui sert à oublier.

— définition donnée par un enfant

Dans son roman *The Things They Carried*, Tim O'Brien distingue deux sortes de vérités : la vérité factuelle (*happening-truth*) et la vérité narrative (*story-truth*). La vérité factuelle est la réalité indiscutable, comparable à une photographie en noir et blanc. « À tel moment, il s'est passé ceci, puis ceci et encore cela. » La vérité narrative est la même photographie, mais coloriée par un artiste. On a rajouté à la surface inerte du passé le relief de la vie, on a réveillé les morts, suscitant des émotions, recherchant le sens.

Tirer des histoires du passé est une manière de « réunir l'âme et le corps, ou bien de fabriquer de nouveaux corps pour que les âmes y vivent, » explique O'Brien. Relatant son expérience de soldat au

Viêt-nam, il offre deux versions de son passé, aussi « vraie » l'une que l'autre.

> Voici la vérité factuelle. J'étais soldat. Il y avait beaucoup de corps, de vrais corps, avec des visages réels, mais j'étais jeune, et j'avais peur de regarder. Et maintenant, vingt ans plus tard, il ne me reste plus qu'une responsabilité sans visage, une douleur sans visage.
>
> Voici la vérité narrative. C'était un jeune homme d'environ vingt ans, mince, mort, presque délicat. Il était étendu au milieu d'un chemin d'argile rouge près du village de My Khe. Sa mâchoire était enfoncée dans sa gorge. Il avait un oeil fermé, l'autre était un trou en forme d'étoile. Je l'avais tué.

Les histoires donnent vie au passé. Nous pouvons nous imaginer à nouveau jeunes, ressentir les émotions que nous avions ressenties (ou que nous avions peur de ressentir), affronter les démons que nous ne pouvions que fuir alors, parce que nous étions trop peureux, trop jeunes, trop faibles, rêver à un autre dénouement, et même ressusciter les morts.

Mais il y a un danger. En habillant le squelette de la vérité factuelle de chair et de peau, nous risquons d'être pris au piège de notre propre histoire. Nous ne savons plus très bien où s'arrête la vérité factuelle et où commence la vérité narrative, parce que cette dernière, tellement plus vivante et détaillée, tellement plus *réelle,* devient notre réalité. Nous commençons à vivre nos propres histoires.

Un été, lorsque j'avais quatorze ans, ma mère, ma tante Pearl et moi-même étions en vacances chez mon oncle Joe en Pennsylvanie. Un beau matin ensoleillé, je me suis réveillée et ma mère était morte, noyée dans la piscine.

Voilà une vérité factuelle. La vérité narrative est différente. Je suis retournée bien des fois dans cette scène, par la pensée, et chaque fois, le souvenir a gagné en force et en substance. Je pouvais voir les pins, sentir leur odeur de résine, frissonner au contact de l'eau verte du lac, goûter le thé glacé de l'oncle Joe. Mais la mort elle-même était toujours restée vague, imprécise. Je n'ai jamais vu le corps de ma mère, et je ne pouvais pas l'imaginer morte. Mon dernier souvenir d'elle est lorsqu'elle est entrée sur la pointe des pieds dans ma chambre, la veille de sa mort, et qu'elle m'a embrassée en murmurant : « Je t'aime ».

Trente ans plus tard, à la fête des quatre-vingt dix ans de l'oncle Joe, ce dernier m'informa que c'était moi qui avais trouvé ma mère dans la piscine. Après le choc initial — « Non, c'était la tante Pearl, je dormais, je ne me souviens de rien » — les souvenirs commencèrent à revenir, lentement, de manière imprévisible, comme la fumée des feux de camp le soir. Je pouvais me voir, petite fille mince aux cheveux bruns, regardant les reflets bleus et blancs de la piscine. Ma mère, en robe de nuit, flotte, le visage vers le bas. « Maman, Maman ? » Je pose la question plusieurs fois, et ma voix enfle sous la terreur. Je commence à hurler. Je me rappelle les voitures de police, leurs gyrophares, et la civière avec la couverture propre et blanche, enveloppant le corps.

Bien sûr. Tout devient clair. Rien d'étonnant si j'ai été hantée par le souvenir des circonstances de la mort de ma mère... Le souvenir a toujours été présent, mais je ne pouvais pas le saisir. Grâce à cette nouvelle information, le puzzle était reconstitué. Peut-être ce souvenir, mort et maintenant ressuscité, pouvait-il expliquer mon intérêt pour les déformations de la mémoire, mon obsession pour le travail, mon désir insatisfait de sécurité et d'amour inconditionnel, et bien d'autres choses encore.

Pendant trois jours, mon souvenir ne cessa de gagner en substance. Puis, un matin, mon frère m'appela pour me dire que mon oncle, après vérification, avait réalisé qu'il s'était trompé : sa mémoire avait temporairement failli. Il se rappelait maintenant — et d'autres membres de la famille le confirmaient — que le corps de ma mère avait été découvert par la tante Pearl.

Après ce coup de téléphone, mon souvenir s'est dégonflé comme un ballon de baudruche crevé d'un coup d'aiguille. J'étais confondue par le degré de crédulité dont peut faire preuve un esprit pourtant sceptique, le mien. Il avait suffi d'une suggestion, recueillie en passant, pour que je me lance dans une quête intérieure de confirmations et que je crée mon propre souvenir. Quand il s'avéra que ce souvenir n'était qu'une fiction, je fus profondément déçue ; j'éprouvai un étrange attachement au film coloré de ma vérité narrative inventée. Ce faux souvenir m'avait réconfortée, avec sa précision. Il avait un début, un milieu, une fin, il était cohérent. Il avait rempli un vide angoissant : je savais enfin ce qui s'était passé ce jour-là. Quand tout cela se fut évanoui, je me suis retrouvée de nouveau seule avec quelques détails obscures, beaucoup de morceaux manquants et une douleur passagère.

Eileen Franklin, écolière rouquine aux taches de rousseur, et sa meilleure amie, Susan Nason, vivaient à Foster City, une banlieue de classe moyenne, à 25 kilomètres au sud de San Francisco. Le 22 septembre 1969, cinq jours avant son neuvième anniversaire, Susan disparut. Deux mois plus tard, son corps fut découvert dans un bois près de la route de Half Moon Bay, à environ 7 kilomètres à l'ouest de Foster City. Son crâne avait été fracassé par un objet lourd.

Le meurtre resta un mystère total pendant deux décennies. Puis, au cours d'un procès qui fit passer le mot « refoulement » dans le langage courant et rendit Eileen Franklin célèbre, la police accusa George Franklin, âgé de cinquante et un ans, du meurtre de Susan Nason. La seule preuve contre lui était le témoignage de sa fille, qui prétendait qu'elle avait assisté au meurtre mais en avait refoulé le souvenir pendant plus de vingt ans.

Voilà la vérité factuelle du cas Eileen Franklin. D'autres faits, indiscutables, seront découverts dans cette histoire sordide d'abus sexuel, de meurtre et de refoulement. Mais ils sont entrelacés si étroitement dans le canevas d'une histoire enfantine que personne, pas même Eileen Franklin, peut être sûr de ce qui s'est passé. La « vérité réelle » est enterrée avec une petite fille, assassinée il y a bien longtemps.

Tout commença dans une pièce remplie de soleil. Eileen Franklin, jolie jeune femme de vingt-neuf ans aux cheveux longs et roux, avait fini de bercer son fils, âgé de deux ans, et le regardait téter son biberon avec satisfaction. Sa fille était assise sur la moquette à ses pieds, avec deux amies. Elles étaient entourées de crayons et d'albums à colorier. Elles chantonnaient de temps en temps un air qui passait sur la stéréo. C'était une journée chaude et ensoleillée de l'hiver californien. Eileen regarda par la fenêtre, et se dit qu'il faisait assez chaud pour que les enfants sortent nager dans la piscine.

« C'est vrai, Maman ? » demanda la petite Jessica, âgée de six ans, en tournant son visage plein de taches de rousseur vers sa mère. Les rideaux filtraient le soleil, faisant ressortir les cheveux blonds de Jessica, dessinant sur le sol des raies d'ombre et de lumière. À cet instant, alors qu'Eileen Franklin regardait les yeux de sa fille, la mémoire lui revint, et son monde plongea dans le chaos.

Dans la scène bouleversante qui se présenta à son l'esprit*,

---

* D'après Harry MacLean, auteur du livre *Once Upon a Time*, il ne s'agit que d'une version, parmi cinq différentes données par Eileen pour expliquer comment la mémoire lui était revenue.

Eileen vit sa meilleure amie, Susan Nason, âgée de huit ans, assise sur un rocher, dans un bois. Derrière elle, en contre-jour, se découpait la silhouette d'un homme soulevant une grosse pierre au-dessus de sa tête. Alors que l'homme s'avançait, Susan leva les mains pour se protéger. Elle jeta vers Eileen un regard plein de terreur et d'impuissance. Quelques secondes plus tard, les bras de l'homme s'abattirent avec une force immense. Le bloc de pierre écrasa le crâne de Susan, et Eileen se boucha les oreilles pour ne pas entendre le bruit de la chair broyée et des os écrasés.

Dans ce flash fulgurant, Eileen crut avoir renoué contact avec le passé. Un souvenir qu'elle avait enfoui pendant deux décennies — les deux tiers de sa vie — était soudain revenu pour révéler la terrible vérité : elle avait été témoin du meurtre de sa meilleure amie. Mais le *flash-back* dévoilait un autre fait encore plus choquant : l'homme qui avait assassiné Susan Nason était George Franklin, le père d'Eileen.

Eileen essaya de fuir ce souvenir pendant plusieurs mois, mais, malgré ses efforts pour le repousser hors de sa conscience, il ne cessait de revenir, gagnant à chaque fois en précision. Eileen était terrifiée, mais elle avait surtout peur d'être devenue folle. Elle finit par divulguer son secret à son psychothérapeute, qui lui assura qu'elle était saine d'esprit. Finalement, elle se confia à son frère, à ses trois soeurs et à sa mère. En novembre 1989, dix mois après le retour de son souvenir, Eileen décida d'en parler à son mari, qui l'encouragea à appeler la police. Après plusieurs conversations avec le procureur du district de San Mateo, au cours desquelles Eileen révéla une connaissance détaillée du meurtre, Marty Murray, substitut du procureur, décida que son histoire était suffisamment crédible pour ouvrir une enquête. Les inspecteurs Robert Morse et Bryan Cassandro furent chargés de l'affaire.

Le 25 novembre 1989, Eileen était assise dans son salon en compagnie de Morse et Cassandro, pour raconter les détails étonnants d'une promenade qui se termina par un viol doublé d'un meurtre. Ses souvenirs étaient parfaitement formés, assortis de couleurs, de sons, de textures, d'émotions, de conversations rapportées mot pour mot. Les détectives échangeaient des regards surpris en écoutant cette femme ajouter détail sur détail, presque sans faillir. Elle paraissait sincère et son récit était cohérent avec les éléments réunis par l'enquête.

Son histoire commençait un lundi matin, le 22 septembre 1969, alors qu'elle était en classe de septième. George Franklin conduisait Eileen et sa soeur Janice à l'école dans le minibus Volkswagen de la famille, quand Eileen aperçut Susan. Elle demanda à son père de la prendre avec eux. Eileen se rappelle que, lorsque Susan monta dans le minibus, son père demanda à Janice de descendre.

George Franklin conduisit Eileen et Susan vers l'école, mais en prenant un chemin détourné. Puis il s'approcha de l'école primaire, comme pour les y déposer, mais leur déclara soudain qu'ils allaient faire l'école buissonnière. Ils continuèrent de rouler, puis le minibus se dirigea vers les collines, par la route de Half Moon Bay, quitta la route et s'arrêta dans un endroit boisé. Eileen et Susan jouèrent dehors dans les sous-bois pendant un moment, puis rentrèrent dans le minibus. Elles se mirent à courir entre le siège avant et l'espace arrière du minibus, où elles s'amusaient à sauter sur le matelas qui s'y trouvait.

George Franklin entra dans le minibus et commença à jouer avec elles sur le matelas. Eileen était sur le siège avant lorsqu'elle vit son père monter sur Susan. « Mon père cloua Susan au sol, » raconta Eileen aux inspecteurs. « Ses jambes pendaient hors du lit, vers le siège avant, et il lui tenait les bras écartés avec ses mains. Il tenait ses coudes appuyés des deux côtés de, euh ... son corps, et il a commencé à, euh ... se frotter contre elle, par à-coups ... et, euh ... il a continué à faire ça, alors je suis passée du siège avant vers l'arrière, où ils étaient, et j'ai vraiment eu peur quand j'ai regardé directement Susan. » Quand son père releva la robe de Susan, Eileen vit « quelque chose de blanc en-dessous, » peut-être un slip ou un maillot de corps.

Eileen se fit toute petite, à côté du lit, jusqu'à ce que son père en ait fini avec Susan. Alors, elle et Susan, qui pleurait, sortirent du minibus. Susan marcha jusqu'à « un sommet » où elle s'assit. Eileen resta près du minibus et ramassa une feuille, tombée d'un arbre. Quand elle leva la tête, elle vit le soleil qui filtrait à travers les arbres et son père, debout au dessus de Susan, tenant une grosse pierre dans les mains. Susan leva les yeux rapidement, puis regarda Eileen et se mit les mains sur la tête. La pierre s'abattit sur elle. Eileen hurla lorsqu'elle entendit le son des os écrasés.

Ensuite, son père l'attrapa et la jeta à terre, appuyant son visage par terre contre les feuilles. Il lui dit qu'il la tuerait si elle parlait à quiconque, et que de toutes façons personne ne la croirait, qu'on la mettrait dans un asile. Quand elle arrêta de hurler, il la tira vers lui et

l'assit sur son genou. Il lui dit d'oublier tout : c'était fini. Il sortit une pioche, ou une pelle, du minibus, et commença à creuser. Avec l'aide d'Eileen, il sortit le matelas du minibus, l'insultant impatiemment pour sa maladresse. Elle entra dans le minibus, baissa la tête et se recroquevilla sur son siège. La porte coulissante se referma, et le minibus démarra. Elle supplia son père de ne pas abandonner Susan, parce qu'elle aurait froid et peur. Mais son père continua de conduire, ignorant ses supplications. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, Eileen alla directement dans sa chambre et se mit au lit.

Quand Eileen eût fini son histoire, les inspecteurs la questionnèrent plus en profondeur. Elle répondit avec des détails encore plus étonnants. Y avait-il beaucoup d'arbres aux alentours ? C'était « modérément dense », répondit-elle, avec trois arbres étroits alignés et d'autres arbres sur la droite. Sur quel genre de route avaient-ils roulé ? Un chemin de terre, sans chaussée. N'avait-elle pas mentionné un anneau, dans l'un de ses appels téléphoniques à la police ? Oui, Susan portait une « bague en argent avec une pierre ... Elle avait les mains sur la tête » lorsque la pierre s'abattit sur elle.

À quelle distance Eileen se trouvait-elle quand son père s'approcha de Susan avec la pierre ? À peu près 6 mètres. Pendant qu'il molestait Susan, a-t-il dit quelque chose ? Il a dit « Susie ». Pas « Susan », précisa Eileen, mais « Susie ». Est-ce qu'il buvait ? Oui, il buvait une bière dans une « canette de couleur argentée, marron et blanche, avec un motif de montagne. » Que portait-il ? Un pantalon marron en velours côtelé, une chemise de laine, avec en dessous un maillot de corps à manches courtes et à col ras. De quelle couleur étaient ses cheveux ? « Entre roux et bruns, avec un peu de gris. » Susan a-t-elle dit quelque chose pendant que George Franklin la molestait ? Elle a dit « Non ! », puis elle a dit « Arrête ! »

La déposition s'acheva vers 15 h 22. Elle avait duré trois heures. Quand l'enregistrement fut transcrit, il s'étalait sur 32 pages, dactylographiées en double interligne.

Les inspecteurs quittèrent la maison d'Eileen Franklin, convaincus qu'elle avait dit la vérité. L'anneau, la pierre, le matelas, les bois environnants, et même les mains de Susan levées pour se protéger, correspondaient aux constatations faites sur le lieu du crime.

« Est-ce que tu crois ce qu'elle dit ? » demanda Cassandro à Morse, alors qu'ils s'en allaient.

« Ouais » répondit Morse.

« Moi aussi » dit Cassandro.

Trois jours plus tard, les inspecteurs se rendirent chez George Franklin à Sacramento et l'informèrent qu'ils étaient en train de réexaminer l'affaire Susan Nason, restée sans suite.

« Suis-je suspect ? » demanda Franklin. Cassandro lui répondit que oui.

« Ai-je besoin d'un avocat ? » fut sa seconde question.

Mais c'est la troisième question de Franklin qui fit définitivement basculer l'opinion des inspecteurs. « Avez-vous parlé avec ma fille ? »

Les inspecteurs spéculèrent qu'un innocent n'aurait jamais demandé spontanément s'il était suspect dans une affaire de meurtre. Et Franklin n'aurait pas mentionné sa fille s'il ne craignait qu'elle ne leur parle.* De plus, un innocent aurait été étonné, irrité, voire effrayé de se savoir suspecté. Mais George Franklin se tenait là, imperturbable, comme s'il attendait leur visite.

Le 28 novembre 1989, George Franklin fut placé en détention pour le meurtre de Susan Nason. La seule pièce à son encontre était le souvenir de sa fille.

Lorsque Doug Horngrad, l'avocat de George Franklin, m'appela pendant l'été 1990 et me demanda si je voulais bien témoigner en tant qu'expert dans le procès, je me rappelle avoir pensé : voici bien l'histoire la plus bizarre que j'aie jamais entendue. Où étaient les pièces à conviction ? Dans un crime de sang, on peut toujours se raccrocher à une pièce physique, une tache de sang, du sperme, l'arme du crime, ou sur un ensemble convergent d'indices. Mais cette affaire reposait entièrement sur la crédibilité des souvenirs d'une femme, à propos d'un événement qu'elle avait vu vingt ans plus tôt, alors qu'elle avait juste huit ans. Ce souvenir avait apparemment disparu sans laisser de traces, pour réapparaître tout récemment. Quelle confiance pouvait-on accorder à ce souvenir ? Comment pouvait-on monter un procès avec, pour unique pièce, ce souvenir sans confirmation ?

Horngrad expliqua que l'accusation et la défense argumenteraient les deux possibilités de base. L'accusation présenterait l'affaire en partant du point de vue que les souvenirs étaient authentiques ; si le jury acceptait cette thèse, cela signifiait que

---

* Les souvenirs des inspecteurs diffèrent sur la question de savoir si Franklin avait dit « mes filles » ou « ma fille ». Son autre fille Janice avait contacté la police cinq ans plus tôt pour discuter de ses soupçons : selon elle, son père aurait pu être impliqué dans le meurtre de Susan Nason.

George Franklin était coupable. La défense essaierait de prouver que les souvenirs n'étaient pas authentiques, mais constituaient plutôt une confusion entre un fait (Susan Nason a été assassinée) et une bonne dose d'imagination (Eileen Franklin croit avoir assisté au meurtre). Ma tâche, en tant qu'expert cité à la barre, consisterait à expliquer les processus fondamentaux de formation et de déformation de la mémoire. Si les souvenirs d'Eileen étaient faux, comment expliquer leur précision, leur cohérence avec les faits ? Comment Eileen avait-elle eu connaissance de la scène du meurtre, et pourquoi montrait-elle une telle assurance lorsqu'elle décrivait les événements ?

« A-t-elle révélé à la police des faits que seul un témoin oculaire aurait pu connaître ? » ai-je demandé à Horngrad.

« Tous les détails qu'elle a donnés aux inspecteurs se trouvent dans les journaux de l'époque, soit au moment de sa disparition, soit deux mois plus tard, quand on a découvert le corps, » me répondit-il. Il accepta de m'envoyer les coupures de journaux et les déposition initiales d'Eileen, de manière à ce que je puisse comparer les détails de ses dépositions avec les faits rapportés par la presse locale.

L'argumentation de l'accusation reposait sur le fait qu'Eileen connaissait des détails qu'elle n'aurait pas pu connaître sans assister au meurtre. Si la défense pouvait prouver que les détails critiques de l'histoire — à savoir la pierre, l'anneau et le matelas — avaient été largement rapportés par les médias et donc étaient connus de tous ceux qui lisaient les journaux, regardaient la télévision ou écoutaient parler les gens au courant du meurtre, cela signifiait qu'Eileen n'apportait rien de nouveau à la police. Le procès de George Franklin reposait entièrement sur la crédibilité à accorder aux « souvenirs » qu'Eileen admettait avoir oubliés jusqu'au moment où elle avait regardé dans les yeux de sa fille et « vu » les images du meurtre. Si tous les détails de ses souvenirs pouvaient provenir des articles parus sur le meurtre, alors ces souvenirs ne constituaient aucune preuve que George Franklin était le meurtrier ... Et comment pouvait-on condamner un homme sans preuve ?

Les articles de journaux furent révélateurs. Les détails décrits par Eileen dans sa déposition préliminaire correspondaient presque exactement aux faits rapportés. Trois mois après la disparition de la petite Susan, son corps fut retrouvé sous un matelas dans les broussailles, en bas d'un talus abrupte, sur une bretelle de dégagement de l'autoroute menant à Crystal Spring. Son crâne avait été fracassé, et des traces de sang apparaissaient sur un bloc de

pierre de trois kilogrammes retrouvé sur le site. Elle portait une robe bleue, des chaussettes blanches et des chaussures marron à boucle. La bague en argent qu'elle portait à la main avait été écrasée, et la pierre manquait ; elle fut découverte au cours d'une recherche ultérieure.

Ces faits furent rapportés par des articles de journaux publiés lorsque le corps de Susan fut découvert. Mais plusieurs de ces détails largement connus n'étaient pas complètement exacts. Susan portait deux anneaux : un anneau indien en argent à la main droite, et un anneau en or monté d'un topaze à la main gauche. Un journal fit la confusion entre les deux anneaux, affirmant que l'anneau d'argent portait une pierre ; vingt ans plus tard, dans sa déposition initiale aux inspecteurs Morse et Cassandro, Eileen répéta la même erreur, se rappelant un anneau écrasé contenant une pierre, sur la main droite de Susan.

Le matelas recouvrant le corps s'avéra constituer une autre confusion. Un journal parla d'un matelas, alors qu'un autre l'identifia correctement comme étant un sommier à ressorts (on s'aperçut plus tard qu'il était trop grand pour rentrer à l'arrière du minibus de Franklin.) Au moment des auditions préliminaires, six mois après sa déposition initiale aux inspecteurs Morse et Cassandro, Eileen avait changé sa description du « matelas » en « quelque chose ». « Il était accroupi sur le corps de Susan, en train de la recouvrir de pierres. Je crois que je l'ai vu mettre quelque chose sur elle. »

« ... la recouvrir de pierres » était un autre détail qui collait aux éléments connus du public sur le meurtre. Une pierre fut découverte dans un pli de la robe de Susan, et une autre non loin du corps. D'après les experts légistes, l'une de ces deux pierres a pu servir comme arme du crime. Pourquoi Eileen n'a-t-elle pas mentionné son père « la recouvrant de pierre » plus tôt, au moment de sa première déposition aux inspecteurs Morse et Cassandro ?

Au cours des auditions, Eileen changea aussi l'heure du meurtre, le faisant passer du milieu de la matinée à la fin de l'après-midi. George Franklin ne pouvait pas avoir pris Susan en voiture le matin, comme Eileen le déclara initialement, parce que Susan était allée à l'école ce matin-là. Elle rentra de l'école vers 15 h 00, salua sa mère qui cousait une robe pour son anniversaire ; elle lui demanda si elle pouvait aller à pied à la maison d'une camarade de classe pour lui rendre des chaussures de tennis qu'elle avait oubliées à l'école. Susan avait quitté son domicile vers 15 h 15. Plusieurs voisins se rappellent l'avoir vue passer sur le trottoir.

Margaret Nason commença à s'inquiéter vers quatre heures ou quatre heures et demie. Sa fille veillait toujours à l'informer de ses déplacements (et elle ne manquait jamais le goûter.) Margaret fit le tour du voisinage à bicyclette, à la recherche de Susan. Comme le temps passait et que Susan n'apparaissait pas, elle fut prise de panique. Les Nason appelèrent la police vers huit heures.

Peu de temps après sa déposition initiale aux inspecteurs Morse et Cassandro, Eileen changea l'heure du meurtre pour qu'il corresponde avec les faits connus. Plus elle pensait à la silhouette de son père, avec le soleil derrière lui, expliqua-t-elle, plus elle réalisa que le meurtre ne pouvait avoir eu lieu le matin. Eileen décida que Susan avait dû être assassinée tard dans l'après-midi, parce que, dans son esprit, elle pouvait voir le soleil filtrer à travers les arbres, bas sur l'horizon. Bien qu'elle déclarât plus tard que son souvenir s'était modifié vers la fin novembre, ou au début décembre 1989, elle n'informa le juge des changements que le 9 mai 1990, juste deux semaines avant l'audition préliminaire.

Eileen modifia aussi ses déclarations sur la présence de Janice dans le minibus. Elle avait affirmé aux inspecteurs que Janice était dans le minibus Volkswagen quand son père s'était arrêté pour prendre Susan, et que George Franklin avait fait descendre Janice. Mais dans sa déposition au procureur, le 9 mai, Eileen avait révisé ses souvenirs, affirmant qu'elle se rappelait avoir vu Janice dans un terrain près de l'endroit où son père s'était arrêté pour prendre Susan.

« Plus je me concentrais et plus j'essayais d'être certaine de la manière dont les choses s'était exactement passées, moins j'étais certaine de la présence de Janice dans le minibus. Et moins j'en étais certaine, plus j'essayais de me concentrer dessus et de me rappeler. Après — pendant une période, je dirais plusieurs semaines — il me semblait de plus en plus clair que je me rappelais l'avoir vue en-dehors du minibus, mais je n'en suis pas sûre. Je ne suis pas sûre si elle était dans le minibus dès le début, ou quoi. J'ai tendance à penser qu'elle était dehors. Je ne sais pas pourquoi j'ai d'abord cru qu'elle était à l'intérieur. »

Tous ces ajouts et ces retraits dans le récit d'Eileen confirment ce que les chercheurs savent sur la malléabilité de la mémoire. La mémoire se modifie avec le temps. Plus le temps passe, plus on peut s'attendre à des modifications. Avec chaque événement ultérieur qui se produit, avec chaque information nouvelle, la mémoire incorpore

des faits et des détails nouveaux, et le souvenir originel se métamorphose petit à petit.

Le « souvenir » d'Eileen m'était très compréhensible. Elle se rappelait clairement sa meilleure amie, et elle n'avait jamais oublié que Susan avait été brutalement assassinée. Mais que sont devenus ces deux faits fondamentaux, inoubliables, pendant les vingt années suivantes ? Il est au moins plausible qu'Eileen ait incorporé dans sa mémoire des faits glanés dans les journaux ou à la télévision, ajoutant des détails entendus au cours de discussions entre amies, créant une histoire cohérente. Selon moi, l'esprit d'Eileen avait enregistré ces informations éparses sur le meurtre inexplicable, les avait mélangées avec ses fantaisies et ses peurs, et les avait saupoudrées de rumeurs et d'insinuations. Eileen en était finalement arrivée à la conclusion erronée qu'elle était dans les bois et qu'elle avait assisté au viol et au meurtre de sa meilleure amie par son père. Son esprit avait progressivement construit autour de la vérité factuelle un scénario fictif.

L'accusation fit valoir que ce « souvenir » élaboré donnait une version exacte du passé, et invoqua le mécanisme du refoulement pour expliquer pourquoi Eileen avait oublié pendant vingt ans son rôle dans le meurtre. Les changements et les incohérences dans l'histoire d'Eileen ne prouvaient pas que le souvenir était faux, mais constituaient plutôt une preuve qu'il s'agissait d'un souvenir ancien, qui avait simplement besoin de quelques corrections.

Quand cette notion de refoulement était-elle apparue pour la première fois ? En novembre 1989, lorsqu'Eileen avait appelé la police pour donner sa première déposition aux inspecteurs Morse et Cassandro, elle n'avait jamais mentionné de souvenir « refoulé ». En fait, quand les inspecteurs lui demandèrent pourquoi elle avait attendu vingt ans pour se décider à accuser son père, elle expliqua simplement que le souvenir était devenu récemment plus clair, qu'il « n'était plus aussi vague qu'autrefois. » Par ailleurs, au cours de conversations téléphoniques enregistrées, elle avait mentionné plusieurs fois qu'elle avait gardé le secret parce que son père menaçait de la tuer si elle parlait.

Mais, quelques semaines après sa première déposition, vers la fin décembre 1989, dans une conversation téléphonique avec le procureur Martin Murray, Eileen affirma que « les détails du meurtre » ne lui étaient revenus que récemment, au cours d'une psychothérapie intensive. Peu de temps après cette conversation, elle donna des interviews à la presse, où elle expliquait que le souvenir

du meurtre était resté « bloqué » et lui était revenu soudain dans un « *flash-back* ». Elle affirma à un reporter du *Mercury* de San José qu'elle avait oublié le meurtre de Susan Nanson quelques jours seulement après qu'il eut lieu, et qu'elle ne s'était souvenue de rien jusqu'à ses *flash-back*. Elle se rappelait toutefois qu'enfant, lorsqu'elle passait à côté de la maison des Nason, elle sentait son corps se détourner ; cette réaction physique (« souvenir corporel »), disait-elle, lui était restée inexplicable jusqu'à ce que le contenu du souvenir refoulé redevienne conscient.

Eileen confirma à un reporter du *Los Angeles Times* que le souvenir du meurtre avait été « bloqué » immédiatement après les événements, et qu'elle ne s'était décidée à contacter la police qu'après le début de ses *flash-back*, notamment celui qui dépeignait son père debout au-dessus de Susan Nason, une pierre entre les mains.

Qu'est-ce qui avait bien pu déclencher les *flash-back* ? Le frère d'Eileen, George Junior, a une histoire intéressante à raconter. Eileen appela son frère en août 1989, pour l'inviter chez elle. Peu après son arrivée, Eileen lui confia qu'elle suivait une psychothérapie et qu'elle avait été hypnotisée. Le jour suivant, elle dit à son frère qu'elle avait vu, sous hypnose, son père tuer Susan Nason. En septembre 1989, Eileen raconta ses souvenirs à sa mère, lui expliquant aussi qu'ils lui étaient revenus au cours d'une séance de psychothérapie par hypnose.

Quelques mois plus tard, Eileen racontait une toute autre histoire. Après que son père fût arrêté et accusé du meurtre, Eileen appela son frère pour lui demander s'il avait parlé aux avocats de la défense. Lorsqu'il admit l'avoir fait, elle modifia promptement son histoire d'hypnose, et demanda son aide pour confirmer la nouvelle version. La mémoire lui était revenue au cours d'une psychothérapie classique, expliqua-t-elle : elle n'avait jamais été hypnotisée. Elle pria son frère, dans l'éventualité où la police l'appellerait, de ne pas parler d'hypnose.

Horngrad soupçonnait que, dans le courant de l'automne 1990, Eileen avait appris que ses souvenirs ne seraient pas recevables au tribunal s'ils étaient apparus sous hypnose. La mère d'Eileen, qui travaillait dans un cabinet d'avocat — ou bien un autre avocat de Los Angeles qu'elle avait consulté —, l'aurait informée de ces détails juridiques. La Californie, comme beaucoup d'autres états, ne reconnaît pas les témoignages fondés sur des souvenirs retrouvés sous hypnose. La recherche montre en effet de manière très

convaincante que l'hypnose crée un état de haute suggestibilité pendant lequel des souvenirs peuvent être amplifiés, fixés ou tout simplement implantés dans l'esprit d'une personne.

Au cours des auditions de mai 1990, confrontée au fait qu'elle avait parlé d'hypnose à son frère et à sa mère, Eileen prétendit leur avoir menti à cette époque. Elle disait ne jamais avoir été hypnotisée, et n'avoir parlé d'hypnose à sa famille que pour les pousser à la croire, pensant que l'hypnose aurait ajouté de la crédibilité à ses dires. Eileen nia également une histoire rapportée par sa soeur aînée, Kate. Kate avait témoigné qu'Eileen l'avait appelée un jour, au début novembre 1989, quelques semaines avant de contacter la police, pour lui dire que le souvenir du meurtre de Susan Nason lui était revenu dans un rêve. Elle avait eu des cauchemars, avait-elle confié à Kate, et avait décidé de recommencer une psychothérapie. Peu après, elle avait eu un rêve dans lequel elle voyait son père assassiner Susan Nason.

L'image mentale d'Eileen était-elle un *flash-back*, un rêve ou un souvenir induit par hypnose ? L'accusation affirmait avec véhémence qu'il ne s'agissait d'aucune de ces trois possibilités. Il s'agissait purement et simplement d'un souvenir refoulé. « Refoulé » signifie que le souvenir n'avait pas simplement été oublié, ou tenu secret délibérément. Cela signifiait qu'à cause de la nature traumatique du meurtre, l'esprit d'Eileen avait réagit en retirant le souvenir de sa mémoire consciente. Le souvenir avait disparu sans laisser de traces, tenu hermétiquement à l'écart du niveau conscient pendant deux décennies. Si quelqu'un lui avait dit, au cours de ces vingt années : « Eileen, est-il possible que tu aies assisté à la mort de Susan ? » ou plus précisément : « Ton père a-t-il assassiné ta meilleure amie ? », elle aurait réagi en niant avec force cette éventualité, sans réveiller le moins du monde son souvenir. Le souvenir s'était évanoui, ne donnant plus aucun signe de vie ; pas le moindre indice ne pouvait trahir sa présence.

« Le refoulement » : un mot qui évoque de sombres secrets, des trésors enfouis, des chambres pleines de toiles d'araignées et de poussière, avec des bruits étranges venant d'on ne sait où. Le refoulement est le concept le plus mystique, le plus romantique et le plus fascinant de la psychologie de la mémoire. La théorie est la suivante : il se passe *quelque chose* de si choquant et de si effrayant que l'esprit le court-circuite et que le fonctionnement normal de la mémoire est gravement perturbé. Un souvenir tout entier, ou peut-

être un fragment de souvenir, est arraché et dissimulé. Où ? Personne ne le sait, mais on peut imaginer une étincelle électrique, des neurones qui crépitent et le souvenir qui s'engouffre vers les oubliettes les plus inaccessibles de la mémoire. Il restera là des années, des décennies, peut-être à jamais, isolé et figé. Il demeurera en sommeil, séparé de l'agitation fébrile de la conscience.

Le temps passe. Puis, quelque chose se produit. Les rayons du soleil filtrent à travers les arbres. Une ceinture noire est posée là, par terre, comme un serpent. Un mot ou une phrase est lâché, ou bien un silence étrange mais familier plane. Et, soudain, le souvenir surgit des profondeurs, comme un objet parfaitement préservé dans les glaces réapparaissant à la débâcle.

Pourquoi la surface gelée de l'esprit se met-elle à fondre, faisant revenir vers la conscience un souvenir enfoui ? Où ces souvenirs sont-ils restés cachés toutes ces années ? Et comment savoir si ce souvenir ressuscité, bien qu'apparaissant réel au toucher, à l'ouïe, à la vue, n'est pas un mélange de fait et de fiction, de rêve et d'imagination, de peurs et de désirs ?

Lorsque j'ai commencé à chercher des réponses à ces questions dans les revues académiques et les manuels scientifiques, je fus confrontée à un silence inquiétant. C'est comme si le refoulement lui-même était entré en sommeil depuis Freud, il y a à peu près cent ans. Ce dernier fut le premier à proposer la théorie d'un mécanisme de défense qui protégerait l'esprit conscient des expériences et des sentiments douloureux. La seconde édition du livre *Human Memory* de Roberta Klatzky ne mentionne pas le refoulement dans son index. Le manuel sur la mémoire humaine d'Eugene Zeckmeister et Stanley Nyberg ne mentionne pas non plus le refoulement en index.

Je finis par trouver quelques informations sur le refoulement dans le livre d'Alan Baddeley sur la mémoire humaine. Baddeley, qui compte parmi les chercheurs sur la mémoire les plus distingués de Grande Bretagne, discute la conviction de Sigmund Freud selon laquelle les émotions ont le pouvoir de bloquer la mémoire. Il cite le cas d'une femme de vingt ans, traitée par Pierre Janet, son contemporain, qui souffrait de troubles de la mémoire causés par la longue maladie, puis la mort, de sa mère. Le fait d'éviter délibérément certains souvenirs semble crucial à Baddeley, qui conclut en disant qu'« il est très difficile d'évaluer dans quelle mesure le patient est incapable d'accéder aux souvenirs stressants, et dans quelle mesure il choisit de ne pas y accéder. »

Baddeley avance que, bien que l'on trouve des indices des effets puissants de l'émotion sur la mémoire, démontrer le refoulement dans la vie de chaque jour est « beaucoup moins aisé, » et que les « tentatives pour démontrer le refoulement dans des conditions expérimentales ... ont été étonnement difficiles à produire. » Bien que beaucoup de praticiens insistent sur la réalité du phénomène du refoulement, « de telles affirmations relèvent plus de la croyance que de la vérité scientifique. Lorsque quelqu'un voit partout des signes de refoulement, on peut dire, comme pour la beauté qui n'existe que dans l'oeil de l'admirateur, que le refoulement n'est qu'un concept dans l'esprit du psychologue. »

Je me suis tournée vers la recherche clinique, consultant plusieurs livres bien connus sur l'inceste et les traumatismes. Dans le livre très acclamé de la psychiatre Judith Lewis Herman, *Father-Daughter Incest*, le terme de « refoulement » est introuvable, aussi bien dans le texte que dans l'index. J'ai trouvé des références au refoulement dans l'ouvrage classique d'Alice Miller sur les effets des traumatismes de l'enfance, *The Drama of the Gifted Child.* Miller insiste sur la nécessité pour le patient de découvrir la vérité qui « se cache dans l'obscurité de son passé. » Cependant, Miller souligne que l'on ne découvre pas cette vérité en recherchant des souvenirs historiques, factuels, mais plutôt en ramenant à la surface les besoins et les émotions intenses que l'enfant traumatisé a coupé de sa conscience, parce qu'il vivait dans un environnement hostile. Dans l'introduction à son livre, elle écrit : « L'expérience nous a enseigné que nous ne possédons qu'une seule arme durable dans notre combat contre la maladie mentale : la découverte et l'acceptation émotionnelles de la vérité dans l'histoire unique et individuelle de notre enfance. » Et elle conclut dans les pages finales : « Quand le patient aura vraiment, par ses efforts, résolu au niveau émotionnel l'histoire de son enfance et ainsi retrouvé la sensation de vivre, le but de l'analyse aura été atteint. »

Il semble juste de conclure, à partir des écrits d'Alice Miller, que toute « vérité » découverte dans nos souvenirs refoulés ou inconscients est de nature émotionnelle. Sigmund Freud, qui introduisit l'idée de refoulement dans la littérature psychanalytique, mettait lui aussi l'accent sur la nature émotionnelle du contenu refoulé. Freud voyait le refoulement comme un mécanisme de défense servant à repousser, ou à supprimer les émotions, les besoins, les pulsions, les sentiments ou les intentions, dans le but d'empêcher la « douleur » psychique (ressentie diversement comme traumatisme, angoisse,

culpabilité ou honte). Dans un article publié en 1915, Freud décrivit le phénomène du refoulement de manière concise : « L'essence du refoulement consiste simplement dans la fonction de rejet ou d'exclusion de quelque chose hors du conscient. »

Elizabeth von R., l'une des plus célèbres patientes de Freud, a été citée comme un exemple classique de refoulement. Au cours de ses séances avec Freud, Elizabeth ressentait une douleur physique insoutenable à chaque fois qu'elle s'apprêtait à exprimer le désir inconscient que sa soeur meure afin qu'elle puisse épouser son beau-frère. Freud compara le processus consistant à découvrir les idées et les désirs refoulés à l'excavation, « strate après strate » d'une « cité enfouie ». Mais de telles « fouilles » psychologiques dans le terrain des souvenirs refoulés devaient procéder lentement, car à chaque pelletée de terre enlevée par Freud, les patients se débattaient désespérément pour combler le vide. Les sentiments et les expériences enfouis étaient, dans le discours imagé de Freud, « stratifiés de façon concentrique autour du noyau pathogène... plus nous creusons en profondeur, plus il est difficile de reconnaître les souvenirs remontant à la surface, jusqu'au point où, nous approchant du noyau, nous tombons sur des souvenirs que le patient désavoue, alors même qu'il les reproduit par ses comportements. »

Les rêves et les désirs interdits étaient considérés par Freud comme des signaux de l'arrivée imminente de matériaux émotionnels refoulés. Dans le cas de « l'homme aux loups », autre cas célèbre de Freud, le patient se rappela soudain avoir été séduit par sa soeur après des rêves prémonitoires. Et les désirs sexuels refoulés de Mademoiselle Lucy R. pour son employeur contribuaient apparemment à ses symptômes hystériques. Dans un article publié en 1893, Freud décrivit sa conversation avec Lucy :

> « Mais, si vous saviez que vous aimiez votre employeur, pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ? »
>
> « Je ne le savais pas — ou plutôt, je ne voulais pas le savoir. Je voulais faire sortir cette idée de ma tête et ne plus y penser, et je crois y être parvenue récemment. »

Freud se servit du cas de Lucy pour démontrer son hypothèse selon laquelle « une idée doit être intentionnellement refoulée hors du conscient » pour que des symptômes hystériques puissent se développer. Ainsi, d'après la définition freudienne originelle, le refoulement peut être un processus intentionnel, délibéré, consistant

à repousser des émotions, des idées ou des pensées hors du conscient.

Je me demande ce que Freud penserait du cas Eileen Franklin, qui prétendait avoir des souvenirs refoulés d'un tout autre genre — des souvenirs retirés de sa mémoire par des mécanismes entièrement *inconscients*. Son récit d'une perte de souvenir pendant deux décennies, par suite d'un traumatisme grave, s'accorde-t-il avec la théorie de Freud ? Ou bien représente-t-il une élaboration fantaisiste des spéculations de Freud sur le fonctionnement de l'inconscient ? J'ai trouvé, en continuant à chercher des informations sur le refoulement, un article fascinant intitulé « Ne balayons pas le refoulement sous le tapis : vers une psychologie cognitive du refoulement », par Matthew Erdelyi. Erdelyi affirme que le concept freudien originel de refoulement en tant qu'acte délibéré ou intentionnel a été complètement négligé par les théoriciens et les praticiens modernes, pour lesquels le refoulement n'opère que comme mécanisme inconscient de défense.

> « Un consensus quasi universel s'est dégagé sur cette question... Il est admis que les mécanismes de défense, sans exception, fonctionnent inconsciemment. Ce point de vue est tellement répandu qu'aujourd'hui la plupart des théoriciens traitent cette notion non comme une hypothèse, mais comme un composant à part entière de la définition du phénomène. »

Erdelyi fit un sondage parmi des étudiants pour déterminer la fréquence de l'expérience de refoulement, conscient ou inconscient. Quatre-vingt-cinq des quatre-vingt-six sujets interrogés admirent faire usage du « refoulement conscient », défini comme « l'exclusion hors de la conscience de souvenirs ou de pensées douloureux, dans le but d'éviter une gêne psychologique. » De plus, la plupart des sujets se rappelaient les mécanismes *inconscients* dont ils se servaient pour rejeter les souvenirs hors du conscient. Erdelyi en déduisait que « le refoulement est une évidence quasi universelle. »

Bien, pensai-je, où tout cela nous mène-t-il ? Il me semblait que ce que Freud avait voulu comme une simple métaphore — l'image poétique d'émotions et d'expériences enterrées dans un compartiment secret et inaccessible de l'esprit — avait été pris au sens littéral. Freud se servait du refoulement comme d'une allégorie, un conte destiné à illustrer les profondeurs insondables et inconnues de l'esprit humain. Mais aujourd'hui, peut-être déroutés par la comparaison métaphorique et enclins à prendre les choses à la lettre, nous imaginons que nous pouvons tenir entre nos mains l'inconscient

et son contenu. Des souvenirs entiers, soutiennent certains, peuvent être enterrés pendant des années puis exhumés sans que le matériau d'origine n'ait vieilli ou ne se soit dégradé.

Freud était fasciné par les interactions complexes entre les sentiments sexuels ou agressifs, les désirs, les fantasmes et les pulsions de l'enfance, ainsi que par leur capacité à exercer un effet pathogène sur l'adulte. Il mettait l'accent sur la nature émotionnelle et pulsionnelle des contenus refoulés. Mais les analystes modernes se sont engagés dans une chasse à la vérité factuelle, historique, littérale.

Les vrais problèmes sont apparus lorsque ces doctes spéculations sur le refoulement ont été réinterprétées par des praticiens écrivant pour le grand public. Ainsi, dans le livre *Secret Survivors* d'E. Sue Blume, le refoulement est défini comme une collection d'automatismes inconscients, communs à tous les survivants d'incestes :

> La survivante d'inceste développe un répertoire de comportements destiné à préserver le secret ... Ces comportements ne sont ni calculés ni conscients. Ils deviennent automatiques et, au fil des années, presque partie intégrante de sa personnalité. Elle nie avoir été abusée en refoulant le souvenir de son traumatisme. C'est la manifestation primaire du « secret » : l'inceste devient le secret qu'elle protège de tous, y compris d'elle-même. *Le refoulement, sous une forme ou sous une autre est virtuellement omniprésent chez les survivantes.*

The Courage to Heal: A Guide for Women Survivors of Child Sexual Abuse s'est vendu à un demi-million d'exemplaires. Dans la préface, Ellen Bass, co-auteur, avertit le lecteur qu'elle n'est pas « formée académiquement dans la discipline de la psychologie » et que « rien de ce qui est présenté ici n'est basé sur des théories psychologiques. » Fortes de ce préambule, les auteurs dispensent des conseils spécifiques concernant les souvenirs refoulés. « Si vous n'arrivez pas à vous souvenir de cas précis [d'abus] ... mais si vous avez néanmoins le sentiment que quelque chose vous est arrivé dans ce sens, alors il s'est bien passé quelque chose. » Cette généralisation grossière est suivie d'une section intitulée « Mais je ne me rappelle pas », dans laquelle il est dit à la lectrice que ses sentiments peuvent être pris comme preuve « qu'il s'est passé quelque chose » même si les souvenirs n'ont pas encore refait surface.

> Peut-être pensez-vous que vous n'avez pas de souvenirs, mais il vous arrive, lorsque vous commencez à parler de ce que vous vous

rappelez, qu'apparaissent des sensations, des réactions et des souvenirs qui constituent ensemble une information substantielle. Vous n'avez pas besoin du genre de souvenirs demandé dans un tribunal pour dire « on a abusé de moi. »

L'idée selon laquelle les souvenirs d'incestes commencent avec des sensations ou des images vagues qui finissent par s'agglutiner pour former des réminiscences complètes et cohérentes se trouve aussi dans un autre livre populaire destiné aux survivants d'inceste : *Reclaiming Our Lives: Hope for Adult Survivors of Incest.* Les auteurs, Carol Poston et Karen Lison décrivent l'expérience d'une femme qui avait des « souvenirs refoulés » d'inceste. Elle rêva d'une petite fille patinant sur une rivière gelée. Dans son rêve, elle essayait désespérément d'avertir la petite fille que des monstres et des serpents couraient sous la glace, essayant de la percer pour la dévorer. Mais, comme c'est souvent le cas dans les rêves, il lui était impossible de l'avertir. Pour les auteurs du livre, le rêve était clairement révélateur de l'inceste. Confirmant le préjugé de son thérapeute, la patiente se rappela quelques jours plus tard des expériences incestueuses dans son enfance. Maintenant qu'elle avait une « relation de confiance avec un thérapeute et un groupe de survivants, qui la comprenaient et l'acceptaient, » les souvenirs commençaient à affluer. « En général les femmes ne font pas immédiatement le lien » entre leurs rêves et l'inceste : telle est la conclusion que les auteurs tirent de cette histoire. « Elles peuvent ne pas se rappeler pendant des années que l'inceste s'est produit : la mémoire a cette faculté surprenante de ne revenir que lorsque le survivant est capable de les affronter. »

Dans *Adult Children of Abusive Parents*, Steven Farmer établit un lien entre l'intensité traumatique des abus encourus en bas âge et la capacité à en refouler les souvenirs. « Plus l'abus a été grave, plus il est probable que vous en ayez refoulé le souvenir. » Il offre plusieurs exercices pour aider le lecteur à « soulever le couvercle du refoulement. »

Au fur et à mesure que je lisais ces livres populaires sur l'inceste, je trouvais difficile d'échapper à la conclusion que, si une chose donne la *sensation* d'être réelle, alors cette chose *est* réelle, même si je n'en ai pas le souvenir (sans parler de preuve). Comme chez Freud, les sensations et les émotions sont les seules choses qui comptent. Mais, dans ce remake d'une vieille thèse, les sensations sont importantes non plus en elles-mêmes, mais parce qu'elles constituent des symptômes d'abus réels. Les émotions sont prises

pour un signe sûr que, quelque part dans l'inconscient, un souvenir d'abus est en hibernation, attendant d'être découvert. Si vous, le lecteur, pensez que vous avez peut-être été abusé, et si vous ressentez la colère et la douleur caractéristique des souvenirs refoulés d'abus, vous êtes alors encouragés à suivre à l'aveuglette le fil d'Ariane de ces émotions, qui vous conduira le long de la route glissante de l'inconscient à la recherche de souvenirs oubliés depuis longtemps.

Si un patient persiste à ne pas se souvenir, les psychothérapeutes suggèrent de nombreuses techniques créatives pour traquer les souvenirs. Ainsi, *The Courage to Heal Workbook* (suite et compagnon pratique du *Courage to Heal*) comprend un exercice pour ceux qui pensent avoir été abusés mais n'ont pas été capables de localiser leurs souvenirs. On peut partir des sensations de honte et d'humiliation pour essayer de déclencher les souvenirs oubliés d'abus.

> Si vous ne vous rappelez pas ce qui vous est arrivé, écrivez ce que vous vous rappelez. Ou bien écrivez tout ce qui, dans vos souvenirs, peut ressembler à des abus sexuels ; la première fois où vous vous avez ressenti la honte ou l'humiliation, par exemple... Commencez avec ce que vous avez. Si vous utilisez bien les souvenirs que vous avez, vous en recevrez davantage.

Certains auteurs suggèrent de procéder par tâtonnements et devinettes pour accéder aux souvenirs enfouis. « Lorsque la cliente ne se rappelle pas ce qui lui est arrivée, les encouragements du thérapeute à "deviner" ou à "inventer une histoire" l'aideront à retrouver le matériau perdu, » écrit carrément la thérapeute Karen Olio. Olio décrit l'expérience d'une de ses clientes qui pensait avoir été abusée sexuellement mais ne se rappelait aucun incident spécifique. Au cours d'une soirée entre amis, elle devint très nerveuse en présence d'un enfant de trois ans. Elle ne savait pas ce qui la gênait, mais ressentait le désir de dire à la fillette de garder sa robe baissée. Lorsqu'elle fut encouragée en thérapie à raconter une histoire sur ce qui pourrait arriver à l'enfant, la cliente finit par raconter, en larmes, ses premiers souvenirs d'abus. Elle s'était servie de l'histoire, d'après le thérapeute, pour « dépasser ses inhibitions cognitives et exprimer le contenu de sa mémoire. » Plus tard, elle « fit sienne la conscience d'être la petite fille de l'histoire. »

La puissance curative de la mémoire est souvent mise en valeur dans ces cas de souvenirs refoulés. Dans un cas remarquable, Betsey, une femme de trente-huit ans, qui avait derrière elle une histoire de

boulimie, d'alcoolisme et des épisodes d'automutilation, fut hospitalisée après une violente phase d'alcoolisme. Elle commença par nier qu'elle avait été abusée dans son enfance, mais, après six mois de thérapie, elle se mit à se « souvenir » de son père la forçant à se mettre à genoux pour lui faire une fellation. Elle se rappela aussi son père la menaçant de lui « couper les bras » si elle parlait. Son thérapeute pensait que ses actes d'automutilation étaient une répétition des traumatismes passés, coïncidant avec la remontée vers le conscient de ses souvenirs d'abus. Betsey guérit petit à petit, et arrêta de se mutiler. Le thérapeute conclut : « Le fait de retrouver les souvenirs d'inceste et d'en discuter avec d'autres êtres humains a amélioré la capacité de cette femme à entretenir des relations intimes. »

Certains thérapeutes semblent disposés à croire à l'authenticité de souvenirs fraîchement débloqués, quel que soit leur degré d'extravagance. Dans son best-seller autobiographique intitulé *Michelle Remembers*, Michelle Smith relate ses séances de psychothérapie, au cours desquelles elle était régulièrement hypnotisée. Après plusieurs mois, elle commença à « se rappeler » avoir été emprisonnée à l'âge de cinq ans par sa mère (décédée depuis), accompagnée d'une assemblée effrayante de satanistes. Michelle se rappela des rituels sanglants conduits par un certain Malachi et une infirmière sadique vêtue de noir ; il y avait aussi des dizaines d'adultes dansant et psalmodiant, qui dépeçaient avec leurs dents des chatons vivants, coupaient des foetus en deux pour frotter leurs membres disloqués sur son ventre, la pénétraient d'un crucifix et la forçaient à uriner et déféquer sur la Bible. Quand Michelle se rappelait ces incidents d'abus rituels, ainsi que d'autres, elle développait des symptômes physiques appelés « souvenirs corporels », dont une inflammation cutanée sur le cou, qu'elle et son thérapeute interprétèrent comme une marque laissée par la queue de Satan. Un gros plan en noir et blanc du cou de Michelle est reproduit dans le livre, avec cette légende détaillée : « À chaque fois qu'elle revivait le moment où Satan lui enroulait sa queue brûlante autour du cou, une inflammation cutanée aux contours précis apparaissait sous la forme de l'extrémité de la queue de Satan : la forme du pique des jeux de carte. »

Ces ouvrages populaires ne conseillent que rarement au lecteur de vérifier leurs souvenirs éventuellement arrachés au refoulement, ou de leur chercher une confirmation extérieure. En fait, la thèse qui émerge de cette littérature populaire est qu'exiger des preuves est en

soi une violence contre le patient. Et si le patient exprime des doutes sur ses propres souvenirs, le thérapeute est supposé insister sur la réalité des événements et convaincre le patient que l'abus a vraiment eu lieu. Même si les souvenirs sont abracadabrants et les accusations qui en dérivent potentiellement dévastatrices, le survivant s'entend dire qu'il n'est pas responsable de fournir des preuves de ses souvenirs. Comme Bass et Davis l'écrivent dans *The Courage to Heal* :

> Si vos souvenirs d'abus sont encore flous, il est important de réaliser que l'on essaiera peut-être de vous confondre à propos de détails... Vous n'êtes pas responsable de prouver que l'on a abusé de vous.

Pourtant le problème, aussi bien pour l'accusateur que pour l'accusé, consiste bien à déterminer si un souvenir retrouvé est une représentation raisonnablement exacte de la réalité passée, un mélange de faits et de fiction, ou une invention complète. La psychologie, malgré ses indéniables progrès au cours de ce siècle, n'a pas encore mis au point de méthode pour lire infailliblement dans les esprits ; en l'absence de preuves matérielles, nous ne savons tout simplement pas comment évaluer la « vérité » objective d'un souvenir. C'est peut-être pourquoi Sigmund Freud, toute comme Alice Miller et d'autres théoriciens de la psychologie, ont fortement mis l'accent sur la vérité narrative, sur le contenu émotionnel des souvenirs refoulés, plutôt que sur leur vérité factuelle, historique.

Malgré cela, dans le climat des années 70 et 80, sensibilisé à la question de l'inceste, des praticiens bien intentionnés ont commencé à se faire les apôtres d'une approche psychothérapeutique demandant une foi aveugle dans la véracité des souvenirs refoulés. Ceci afin de favoriser un climat de confiance, essentiel à la bonne marche de la thérapie. Par exemple, dans un article de nature scientifique publié en 1979, Alvin Rosenfeld et ses collègues reconnaissent qu'il est difficile d'apprécier dans quelle mesure les histoires d'incestes rapportées par les patients appartiennent au domaine de la fantaisie ou de la réalité. Ils suggèrent néanmoins que les thérapeutes penchent du côté de la réalité, parce que le fait de ne pas croire leurs patients pourrait éloigner ces derniers de la thérapie, et peut-être les mener à la psychose. Bien qu'il soit « difficile de savoir si le récit d'un abus est un souvenir, un fantasme, ou le souvenir d'un fantasme, » écrivent les auteurs, les thérapeutes devraient garder une « attitude ouverte », car « il est beaucoup plus dangereux de refuser

la vérité en la cataloguant comme fantasme que de faire l'inverse. » En présumant l'exactitude d'un récit d'inceste, le thérapeute favorise « une atmosphère de confiance dans laquelle l'accusation peut être explorée complètement, puis délaissée si elle s'avère fausse. »

Dans les situations cliniques, lorsqu'un patient parle de manière confidentielle avec un thérapeute, déterminer si un souvenir est réel ou imaginé peut sembler n'avoir qu'une importance mineure. Si les patients sont guéris, insistent les thérapeutes, il importe peu de savoir s'ils se sont débattus avec des fantasmes, des souvenirs de fantasmes ou des souvenirs d'événements réels. Si un souvenir n'est pas réel, mais qu'il est perçu comme réel par la personne qui se le remémore, ne doit-on pas dire que, dans un sens fondamental, il *est* réel ? Toute expérience personnelle possède sa vérité émotionnelle, qui ne doit pas être niée ou minimisée.

Soit. Mais quand un souvenir refait surface, de manière soudaine et explosive, après deux décennies, avec force couleurs, textures, sons, odeurs et émotions, tous remarquablement préservés, et qu'un homme est accusé de meurtre sur la base de ces détails, la portée clinique de ce souvenir doit partager la scène avec ses implications juridiques. Eileen Franklin, submergée par des réminiscences invérifiables, ne cessait de « voir » le viol et le meurtre de sa meilleure amie, revivant sans cesse l'horreur dans son esprit. Alors que ce cas était porté au tribunal, et que la liberté d'un homme en dépendait, il devenait impératif que quelqu'un pose la question du sceptique : ce souvenir, riche et terrifiant, était-il un cauchemar, un épisode psychotique, ou une véritable révélation sur le passé lointain ?

Le Docteur Lenore Terr devait témoigner, en qualité d'expert cité par l'accusation, dans le procès de Franklin. J'étais curieuse de voir comment cette psychiatre, praticienne et professeur, spécialiste des enfants traumatisés (elle s'est rendue célèbre pour son travail sur les enfants kidnappés de Chowchilla, en Californie) expliquerait le concept de refoulement. Je me suis procuré son livre récemment publié, *Too Scared to Cry,* et le lut d'un bout à l'autre. J'ai été très surprise par son contenu.

Bien que je n'y ai pas trouvé de définition ou de description du « refoulement » (comme dans la plupart des publications scientifiques sur les traumatismes et l'inceste, le terme n'apparaissait même pas dans l'index), j'y ai trouvé une définition de la « suppression », que Terr caractérise comme étant « entièrement consciente, ne constituant donc pas un mécanisme de défense. » Par opposition,

donc, le refoulement (défini par Freud et accepté par une majorité de praticiens comme un mécanisme de défense) était-il entièrement inconscient ? Ce n'est pas si simple. Terr affirme clairement et à plusieurs reprises que des événements soudains et rapides submergent les défenses de l'enfant et créent des « souvenirs brillants, clairement descriptibles » qui sont « bien plus clairs, détaillés et persistants que ... les souvenirs ordinaires. » Les mécanismes de défense ne sont stimulés que lorsqu'un enfant est soumis à un traumatisme ou un état de terreur *continu* ou *répétitif.* Alors ces mécanismes de défense peuvent interférer avec la formation, le stockage et le rappel de la mémoire.

Comment cette théorie du traumatisme pouvait-elle s'appliquer à Eileen Franklin ? Il me semble clair que l'expérience d'Eileen devrait tomber dans la catégorie des traumatismes « soudains et rapides » ce qui, d'après Terr, devrait laisser une empreinte permanente, détaillée et indélébile dans son esprit. Terr avait beaucoup à dire sur la nature des souvenirs traumatiques, et ses théories me semblaient confirmer que si Eileen Franklin avait assisté au meurtre de sa meilleure amie, elle s'en serait souvenue. Terr écrit en effet que les « expériences horribles créent des images mentales permanentes. »

> ... le souvenir traumatique est beaucoup plus clair, détaillé et durable que le souvenir ordinaire ... Les enfants traumatisés ne nient pas en général un événement choquant...

J'ai été particulièrement frappée par la comparaison de Terr entre l'esprit traumatisé et une caméra équipée d'un objectif supérieur et d'un film à l'épreuve de la corrosion :

> Le souvenir d'un traumatisme est filmé avec une intensité lumineuse supérieure à la normale. Et le film ne semble pas se désintégrer comme les films ordinaires. Comme si un objectif de qualité supérieure était utilisé, capable de percevoir chaque détail, chaque ligne, chaque ride.

Cette analyse de la mémoire ne s'accordait pas du tout avec mes travaux de laboratoire sur les effets corrosifs du stress et des traumatismes. J'ai conduit plus de vingt études sur ce sujet, et la plupart corroborent la théorie selon laquelle les expériences stressantes sont dommageables à la mémoire. Reprenons l'analogie de la caméra dont Terr se sert, et supposons que notre système mémoriel fonctionne comme une caméra de qualité supérieure, équipée d'objectifs à haute performance et de films indestructibles. Supposons de plus que les conditions d'éclairage sont toujours

optimales. Que se passe-t-il lorsque nous sommes stressés ? Peut-être que nous oublions de fermer le compartiment du film, et tout le film est perdu par exposition à la lumière. Ou peut-être que nous rembobinons le film, oubliant de le retirer, et nous filmons à nouveau, entraînant une double exposition. Ou bien nous oublions de retirer le bouchon de protection de l'objectif. Ou bien nos mains tremblent si fort que les images sont troubles. Ou bien nous faisons la mise au point sur un détail central, un pistolet, par exemple, enregistrant ce souvenir mais oubliant beaucoup d'autres aspects de l'expérience. Ce que je veux dire, c'est que, quelle que soit la qualité de votre équipement, le stress vous empêchera en général de vous en servir correctement.

L'accusation dira sans doute que mes découvertes de laboratoire n'ont pas grand chose à voir avec les événements de la vie réelle. Au cours de nos recherches expérimentales, nous ne pouvons pas kidnapper ou torturer nos sujets. Nous ne pouvons pas pointer sur eux un pistolet chargé ou leur demander de soulever une voiture d'une tonne qui écrase leur enfant. Nous ne pouvons pas les menacer de perdre l'amour de leur vie ou les soumettre toute leur vie à une peur incessante. Les situations traumatisantes que nous reproduisons en laboratoire sont bien douces comparées aux traumatismes de la vie réelle.

Les expérimentateurs en psychologie parviennent cependant à étudier les processus fondamentaux de la mémoire : formation, archivage et consultation. Nos découvertes, documentées et reproductibles, peuvent être généralisées aux situations de la vie réelle. De plus, il me semblait clair que, quelque que soit la thèse retenue — mes recherches expérimentales montrant que les stress réduit l'exactitude des souvenirs, ou les cas cliniques de Terr montrant que les événements traumatiques créent des « images mentales permanentes » — elles allaient toutes deux à l'encontre de la validité des souvenirs refoulés d'Eileen Franklin. Si le stress (et, bien sûr, le temps) font que la mémoire se détériore, pourquoi les souvenirs d'Eileen Franklin sont-ils apparus, vingt ans plus tard, avec des détails aussi époustouflants et colorés ? Si, comme l'avance Lenore Terr, les événements traumatiques créent des souvenirs clairs, détaillés et persistants et si, comme elle l'avance, les enfants traumatisés ne rejettent pas leurs souvenirs par le phénomène du déni, comment Eileen a-t-elle été capable de repousser hors de son conscient le souvenir du meurtre de Susan Nason pendant presque vingt ans ?

Plus déroutée que jamais, j'appelai l'avocat de la défense, Doug Horngrad. « Avez-vous une idée de la manière dont le Docteur Terr compte se tirer d'affaire, au vu de ses théories, publiées récemment, sur le caractère permanent, indélébile, des souvenirs chez les enfants traumatisés ? »

Il avait une idée sur la question, car le Docteur Terr avait tout juste apporté un raffinement à sa théorie. Dans un article scientifique qui allait être publié sous peu, elle distinguait deux types de traumatismes : les traumatismes de type I, et les traumatismes de type II. Le type I était une expérience ou un événement ne s'étant produit qu'une seule fois ; selon elle, cela produisait des souvenirs nets, exacts et indélébiles. Le type II était causé par des incidents multiples, ou des événements prolongés. Les souvenirs refoulés entraient en scène dans ce second type d'expériences traumatiques car, d'après la théorie de Terr, les enfants soumis à des abus répétés apprennent à anticiper les abus et à s'en protéger en « dissociant » et en refoulant les souvenirs. Cela leur permet d'éviter la douleur d'avoir à se rappeler le traumatisme prolongé et cela leur permet de découvrir une manière de fonctionner « normalement » dans un environnement perpétuellement stressant et violent.

L'accusation, prévoyait Horngrad, essaierait de faire correspondre cette théorie à l'histoire d'Eileen Franklin. Elle avancerait que l'unique événement traumatique de la vie d'Eileen (avoir assisté au meurtre de Susan Nason) avait pris place au sein d'une série prolongée, quotidienne d'événements traumatiques, comprenant des abus physiques, émotionnels et sexuels au domicile des Franklin. L'accusation alignerait des témoins pour montrer que George Franklin avait abusé de sa femme et de ses enfants ; ces pièces monteraient un scénario crédible pour expliquer pourquoi Eileen avait refoulé le souvenir du meurtre de sa meilleure amie.

La théorie des types I et II était certainement intriguante, mais je ne connaissais aucune étude formelle capable d'étayer l'idée selon laquelle un type de souvenir traumatique pouvait être absorbé dans un autre type, de telle sorte que les mécanismes mémoriels normaux du premier type soient supplantés par les mécanismes du second. Pendant que j'essayais de raisonner dans ce labyrinthe théorique, je commençai à comprendre qu'il était impossible de gagner cette discussion par la logique. Mes études de laboratoire et mes découvertes expérimentales n'étaient qu'un frêle bouclier de papier contre le dragon à deux têtes du souvenir traumatique. Comment combattre une telle créature mythique, insaisissable et si fascinante pour un jury ?

J'étais particulièrement gênée par le fait que l'accusation cherchait à lier les allégations d'abus physiques, sexuels et émotionnels dans la maison des Franklin avec le meurtre de Susan Nason. Aucun indice de nature scientifique, aucune pièce issue de l'expertise des médecins légistes, ne liait George Franklin au meurtre de Susan Nason. Mais si l'accusation pouvait injecter dans l'esprit collectif du jury que George Franklin était un monstre qui avait abusé de ses propres filles, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour conduire le jury à l'imaginer en train d'abuser sexuellement de Susan Nason, de l'assassiner pour se protéger, puis de menacer de mort le seul témoin, sa fille, si elle parlait.

George Franklin était-il un mari violent et un père abusif ? En principe, dans le contexte de ce procès, la réponse à cette question importait peu, parce que Franklin n'avait pas été accusé d'abus émotionnel, sexuel ou physique. Il était accusé du meurtre d'une fillette de huit ans. Un pédophile peut être un monstre, mais cela n'en fait pas automatiquement un meurtrier.

Plus troublée que jamais, je me retournai vers le livre de Terr. Recherchant la logique qui sous-tendait sa thèse, je fus divertie par des remarques fascinantes sur l'écrivain de romans d'horreur, Stephen King. Après avoir lu les livres de King et analysé les interviews qu'il avait données, le Docteur Terr identifie deux traumatismes majeurs dans sa vie : la disparition de son père quand il avait deux ans, et un accident de train qui s'était produit alors qu'il avait quatre ans. Elle pense que ces traumatismes continuaient de l'affecter. « Steven King souffre encore des séquelles d'un événement traumatique de son enfance, » ce que confirmeraient ses symptômes persistants : cauchemars, peurs, un sens « d'absence de futur » et un « déni actif ».

Le « déni » est déduit de l'insistance répétée de King qu'il ne se rappelle rien de l'accident de train. Voici sa version du traumatisme, extraite de son livre, *Danse macabre* :

> L'événement se produisit quand j'avais à peine quatre ans, et c'est peut-être pourquoi l'on m'excusera de ne me rappeler que l'histoire [rapportée par ma mère], et non les faits eux-mêmes.
>
> D'après Maman, j'étais parti jouer chez un ami — sa maison était à côté d'une ligne de chemin de fer. À peu près une heure après être parti, je suis revenu chez moi, blanc comme un fantôme (dit-elle). J'ai refusé de parler pendant le reste de la journée ; je refusais de lui dire pourquoi je n'avais pas attendu qu'elle vienne

me chercher, ou pourquoi je n'avais pas téléphoné pour dire que je voulais rentrer à la maison. Je ne voulais pas non plus dire pourquoi la maman de mon copain m'avait autorisé à rentrer seul, au lieu de me raccompagner.

Il s'avéra que le gosse avec qui j'avais joué avait été écrasé par un train de marchandises pendant qu'il jouait ou traversait la voie (plusieurs années plus tard, ma mère me dit qu'ils avaient ramassé les morceaux dans un panier en osier). Ma mère n'a jamais pu savoir si j'étais à côté de lui au moment de l'accident, ou si je n'étais pas encore arrivé, ou si j'avais déjà quitté la scène de l'accident. Elle avait peut-être sa propre idée sur la question. Mais, comme je l'ai dit, je n'ai aucun souvenir de l'incident en dehors de ce qu'on m'en a dit quelques années plus tard.

King insiste sur le fait qu'il ne se rappelle pas avoir vu son ami écrasé par un train, mais Lenore Terr pense qu'il en a refoulé le souvenir. Pour donner du poids à son argumentation, elle affirme que l'âge de quatre ans est « un peu vieux pour parler d'amnésie totale due à l'immaturité du développement. » Terr se réfère à l'amnésie infantile, c'est-à-dire l'incapacité qu'ont les adultes de se souvenir des événements antérieurs à l'âge de deux ou trois ans. Si King avait quatre ans lorsque son ami fut tué, et si l'amnésie infantile s'achève généralement vers trois ans, Terr affirme qu'il devait se rappeler *quelque chose*. De plus, poursuit-elle, King fait preuve de symptômes révélateurs, montrant qu'il a assisté à l'accident : il était rentré à la maison livide, refusant de parler, et aujourd'hui, il remet en scène sans cesse le traumatisme originel dans ses romans d'horreur, décrivant des trains fous, des voitures meurtrières ou des explosions de bouches d'incendie. Elle trouve d'autres appuis dans les romans de King *It* et *Pet Semetary*, dont les personnages fictifs souffrent d'amnésies passagères et de souvenirs partiels qui sont peut-être plus « proches de l'expérience réelle de l'auteur que les affirmations autobiographiques de ce dernier sur son amnésie totale. »

En d'autres termes — si j'interprète les choses correctement, mais je reconnais être un peu déroutée —, même si Stephen King prétend ne pas avoir de souvenir de cet événement traumatique, il est clair qu'il avait vu son ami se faire écraser par un train, parce qu'il montre les symptômes communs aux survivants de traumatismes, et qu'il ne cesse de mettre en scène ses souvenirs à travers ses personnages fictifs, lesquels peuvent faire face au traumatisme à sa place.

La théorie de Terr était merveilleusement cohérente, elle expliquait tout, et personne ne pouvait prouver qu'elle avait tort. Qui, en effet, pourrait prouver que Stephen King *n'était pas là* quand son ami fut tué ? Même si King ne se rappelle pas l'événement, comment peut-il prouver qu'il n'y a pas assisté ? Le même raisonnement pouvait être appliqué au cas d'Eileen Franklin. Si Terr pouvait déclarer en toute confiance, d'après quelques symptômes prétendument révélateurs, que Stephen King avait vu son ami se faire écraser par un train, même s'il ne s'en rappelle pas, elle pouvait en dire autant, et même bien plus, à propos d'Eileen Franklin, qui non seulement acceptait les théories de Terr mais sollicitait son expertise afin d'authentifier ses récits de souvenirs refoulés.

Terr parla en effet de Stephen King durant son intervention au procès de Franklin. Elle parla au jury d'un rencontre vécue : il lui arriva d'entendre une conversation venant d'une table voisine de la sienne, dans le café d'un hôtel. Un homme expliquait son besoin de tuer beaucoup de gens dans ses livres et dans ses films, « parce que cela fait vraiment partie de moi. » Il s'agissait bien sûr de Stephen King. Terr résuma le sens de cette anecdote pour le tribunal : « La personne qui a été traumatisée ne peut arrêter ce genre de comportement, il la suit partout. Cette personne peut très bien ne pas savoir pourquoi le comportement est lié au traumatisme, mais il est bien là, et il doit être répété. »

Avec cette anecdote amusante, Terr expliqua clairement que les souvenirs refoulés d'Eileen Franklin n'étaient pas si surprenants, après tout. N'ayant pas encore retrouvé son souvenir, Stephen King ne savait pas que son comportement répétitif était formé par son traumatisme d'enfance ; mais Eileen Franklin, qui avait retrouvé ses souvenirs traumatiques, était capable de voir jusqu'à quelle profondeur elle avait été affectée. L'écrivain et la femme au foyer avaient en commun des événements tragiques qui s'étaient produits dans leur tendre enfance ; ces événements avaient été si pénibles que leurs esprits s'étaient fermés, refoulant les souvenirs vers l'inconscient. Pendant des années, il n'en resta plus que les symptômes, à savoir des comportements obsessifs qui allaient les marquer pour toujours comme « *victimes de traumatisme* ».

Dès lors, armé de ce diagnostic, on pouvait expliquer tous les retournements et les particularités de la personnalité d'Eileen Franklin. Oui, elle avait menti sur la question de l'hypnose... mais

c'était compréhensible, parce qu'elle était une *victime de traumatisme*. Oui, elle avait fait usage de drogues et avait été arrêtée pour prostitution... mais son comportement est cohérent, vu qu'elle est une *victime de traumatisme*. Oui, elle avait refoulé un souvenir pendant vingt ans... mais c'est une réaction de défense commune aux *victimes de traumatisme*. Tout ce que la défense pouvait dire pour remettre en question la crédibilité d'Eileen en tant que témoin pouvait être renversé et présenté comme un symptôme permanent du traumatisme originel, qui avait laissé une cicatrice profonde et indélébile sur sa psyché.

Mon tour arriva le 20 novembre 1990. Je présentai pendant deux heures mes expériences sur la distorsion de la mémoire. J'expliquai à la cour que la mémoire s'estompe avec le temps, perdant des détails, de l'exactitude ; avec les années, les souvenirs affaiblis sont de plus en plus vulnérables aux informations reçues après-coup (les faits, idées, conclusions et opinions recueillis après l'événement).

J'expliquai au jury une série d'expériences que j'avais menées, où l'on projetait un film simulant un cambriolage. À la fin du court métrage, un enfant reçoit une balle en pleine tête. Les sujets qui avaient regardé le film avec la fin choquante étaient capables de se rappeler les détails avec une exactitude moindre que ceux qui avaient regardé le même film sans sa fin violente. Cette étude, expliquai-je, nous montre les distorsions qui peuvent se produire pendant la phase d'acquisition du souvenir, lorsque l'événement se produit et que l'information est déposée dans le système mémoriel.

D'autres études nous renseignent sur les phases de rétention ou de restitution de la mémoire, après qu'une période de temps se soit écoulée, lorsqu'on nous demande de nous rappeler un événement ou une expérience particulière. Des centaines d'expériences comprenant des dizaines de milliers d'individus ont démontré que l'information acquise après-coup peut être incorporée à la mémoire, contaminant, augmentant ou déformant le souvenir originel.

Je décrivis une étude que j'avais conduite, dans laquelle des sujets regardaient le film d'une attaque à main armée, où des coups de feux étaient tirés, puis un rapport télévisé contenant des détails erronés sur cette attaque. Quand on leur demandait de se rappeler ce qui s'était passé au cours de l'attaque, beaucoup de sujets donnaient un récit comprenant des détails erronés provenant du rapport télévisé. Dès que ces détails étaient insérés dans l'esprit d'une personne par une information après-coup, ils étaient adoptés comme

vérités et défendus férocement en tant que tels. Les sujets résistaient à toute suggestion que leurs souvenirs richement détaillés puissent être déformés ou contaminés, et affirmaient avec beaucoup de confiance que ce qu'ils avaient vu était ce que leur mémoire, adaptée et révisée, leur disait qu'ils avaient vu.

Elaine Tipton, représentant l'accusation, essaya de persuader le jury que mes études sur la déformation de la mémoire n'avaient presque rien, sinon rien, à voir avec les souvenirs refoulés d'Eileen Franklin. Ses questions allaient dans ce sens : vous étudiez la mémoire normale, et l'oubli ordinaire, et alors ? Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le souvenir extraordinaire qui nous occupe ?

« Il ne vous a jamais été demandé de vous prononcer sur la capacité d'une personne à reconnaître précisément son propre père, n'est-ce pas ? » me demanda Tipton.

« Je ne pense pas avoir eu à traiter précisément ce genre de cas, » répondis-je.

« Vous n'avez jamais mené d'études dans lesquelles vous testiez la capacité d'une personne à retrouver puis à décrire un événement qui s'était passé vingt ans auparavant ? »

« Je ne me souviens pas avoir mené une telle étude, et il n'existe pas beaucoup d'études sur un tel intervalle de temps, » répondis-je.

« Et, en fait, aucune de vos études ne porte sur des sujets ayant des souvenirs refoulés d'un événement auquel ils avaient assisté antérieurement, n'est-ce pas ? »

J'admis que mes recherches avaient porté sur la déformation de souvenirs non refoulés. J'étais tentée de demander comment je pouvais étudier un souvenir qui n'existait pas, ou au moins qui n'était pas à la disposition du conscient. Mais je me retins.

Tipton continua de marteler l'idée selon laquelle les souvenirs refoulés n'obéissent pas aux mêmes règles que les souvenirs ordinaires. « Étant donné qu'aucune de vos études ne concerne les effets, par exemple, de l'information après-coup sur un souvenir qui n'appartient pas au conscient (un souvenir refoulé), reconnaissez-vous que vos découvertes ne s'appliquent pas nécessairement aux souvenirs refoulés ? »

J'expliquai que, dans ce cas, je ne pouvais que faire des hypothèses. Mais j'ajoutai que, d'après mes prédictions scientifiques, les informations acquises après-coup auraient le même impact déformant et contaminant sur les souvenirs refoulés que sur les souvenirs non refoulés.

Tipton dirigea ensuite son attention sur les types de déformation qui se produisent dans les expériences que je mène. Mes études portent en général sur les détails d'un événement donné ; elles n'affectent pas le souvenir qu'un événement s'est produit. Les détails pourraient par exemple être : « Dans quelle main tenait-il le pistolet ? » ou : « Le voleur avait-il une moustache ? » ou bien encore : « Le voleur portait-il des gants ? »

« Mais vous n'avez jamais eu de réponse indiquant que le sujet pensait que l'homme participait à un match de base-ball au lieu d'être en train d'attaquer un supermarché, n'est-ce pas ? » me demanda Tipton.

« Je ne pense pas que cela se soit produit au cours de mes études, » répondis-je.

« Donc, vos études se concentrent sur la capacité d'une personne à se remémorer les détails d'un événement, et non pas sur sa capacité à se rappeler la nature de l'événement. Est-ce exact ? »

« C'est en effet le principal objet de ces études : le souvenir des aspects spécifiques de l'événement, » répondis-je.

Une fois de plus, Tipton avait réussi à imposer l'idée que le souvenir extraordinaire d'Eileen Franklin n'avait pas à obéir aux règles des souvenirs ordinaires. Le fait que ce souvenir était refoulé l'autorisait à obéir à d'autres règles. Les chercheurs cognitifs ne pouvaient pas l'étudier ou le comprendre, parce que le refoulement est trop complexe et trop mystérieux, qu'il fait partie de l'inconscient et des processus insondables de l'esprit humain.

J'étais de plus en plus frustrée. En science, tout repose sur les faits et les preuves. Nous appelons cela la méthode scientifique. Les scientifiques dignes de ce nom ne peuvent pas déclarer que la Terre est ronde ou que la force de la gravité nous garde les pieds au sol sans offrir de preuves de ce qu'ils avancent. Une théorie scientifique doit être « réfutable », ce qui veut dire qu'il est possible, au moins en principe, à un autre scientifique de mettre au point une expérience destinée à prouver que la Terre n'est pas ronde, ou que la gravité ne nous garde pas au sol.

Mais comment un scientifique recherche-t-il des preuves permettant de confirmer ou d'infirmer un processus mental qui met en jeu des événements intérieurs se produisant spontanément, sans prévenir ? Et comment un scientifique peut-il prouver, ou réfuter, le fait qu'un souvenir retrouvé spontanément représente toute la vérité, rien que la vérité, plutôt qu'un mélange de réalité et d'imagination ou, peut-être, une invention pure et simple ?

Assise dans le box des témoins, répondant aux questions du procureur, je commençai à ressentir la puissance de cette chose nommée refoulement. J'avais l'impression d'être à l'église, discutant avec un prêtre de l'existence de Dieu.

« Nous n'avez pas mené d'études, n'est-ce pas, dans lesquelles vous étiez capables de prouver ou de nier l'existence de Dieu ? »

« Non, je n'ai pas mené de telles études. »

« Vos découvertes, qui traitent du réel et du vérifiable, ne s'appliquent pas à l'inconnu, à l'invérifiable. Êtes-vous d'accord ? »

« Je suis d'accord. »

« Vos études se concentrent sur les détails particuliers, pas sur l'ensemble, la vision générale. Est-ce exact ? »

« Oui, c'est exact. »

Je commençai à réaliser que le refoulement était une entité philosophique, entraînant un acte de foi de la part de ses adhérents. Pour ceux disposés à croire, aucune discussion « scientifique » ne les persuaderait de renoncer. La science, avec son besoin inné de quantifier et de raisonner sur du solide, se trouvait prise au dépourvu face aux pouvoirs mythiques du refoulement. Le tribunal baignait dans la crédulité, les opinions des jurés et de l'audience semblaient prédéterminées. Mes études scientifiques apparaissaient comme un embarras, certes, mais insuffisant pour détourner le jury de la foi dans le souvenir d'Eileen Franklin, c'est-à-dire de la condamnation de George Franklin.

Les délibérations du jury commencèrent neuf jours plus tard, le 29 novembre 1990. Le jury rendit son verdict le lendemain : George Franklin était coupable de meurtre au premier degré.

Je ne doute pas qu'Eileen Franklin croie sans l'ombre d'un doute que son père ait assassiné Susan Nason. Les images du meurtre étaient si claires et si détaillées que pour elle, ces images ne pouvaient qu'être le reflet de la vérité. Avec le temps, les visions imprécises des *flash-back* s'étaient assemblées en une scène cohérente et tangible. Des morceaux épars de souvenirs étaient revenus se greffer sur le noyau originel, créant un réseau complexe et intégré d'images, d'émotions, d'expériences et d'opinions.

Mais je crois fortement à la possibilité que toute cette concoction ne soit pas fondée sur des faits concrets, mais soit les émanations vaporeuses de souhaits, de rêves, de peurs et de désirs. L'esprit d'Eileen, opérant indépendamment de la réalité, s'était mis à collectionner les ambiguïtés et les incohérences, les ficelant ensemble

en un paquet qui lui fournit ensuite une image du passé cohérente mais complètement fausse. L'histoire d'Eileen est *son* histoire, mais c'est une histoire qui ne s'est jamais produite.

Le Docteur David Spiegel, qui a aussi témoigné pour la défense, est d'accord avec ce scénario. Professeur de psychiatrie à la faculté de médecine de Stanford, Spiegel croit qu'il est possible que des souvenirs échappent au conscient par le mécanisme de défense connu sous le nom de « dissociation ». Ce mécanisme agit pour contrôler les sensations douloureuses en limitant l'accès d'une personne à ses souvenirs. Mais même si un souvenir traumatique échappe au conscient, certains symptômes le trahissent obligatoirement. Spiegel a écrit dans un article scientifique publié après le procès :

> La recherche indique que les enfants exposés à des événements traumatiques violents identifient correctement l'événement traumatique et le considèrent comme cause de stress (87% dans un de nos échantillons). Ils souffrent d'une imagerie intrusive, craignent une réapparition du traumatisme, perdent intérêt dans les activités ordinaires, évitent tout ce qui leur rappelle l'événement et sont irrités par le seul fait d'y penser. Le fait qu'Eileen ne montre aucun de ces symptômes après le meurtre semble indiquer qu'elle n'y a pas assisté.

Spiegel conclut en disant qu'une « combinaison de fantasmes et de culpabilité à propos de la mort de son amie, couplée avec les images de la cruauté de son père, ont pu la conduire à construire un faux souvenir qu'elle s'est mise à croire. »

Si le souvenir d'Eileen est faux (et alors, bien sûr, nous devons accepter le fait que nous ne serons jamais certains de ce qui s'est vraiment passé), que pouvons-nous conclure de l'esprit d'Eileen Franklin ? Est-elle « malade », dans le sens de mentalement instable ou dérangée ? Je ne le pense pas, sauf à considérer que nous sommes tous malades. Nous devons considérer le fait aujourd'hui bien documenté que des milliers de personnes intelligentes et saines d'esprit, dépourvues de psychopathologie, parlent, terrorisées, de leurs expériences à bord de soucoupes volantes : sous hypnose, ou parfois spontanément, elles se rappellent, de manière claire et précise, avoir été enlevées par des extraterrestres. Considérons également le fait que des milliers d'êtres humains, raisonnables, fonctionnant normalement, racontent calmement et avec une conviction profonde, leurs « souvenirs de vies antérieures ». Elles se *rappellent* avoir déjà vécu.

Des milliers d'autres personnes, à la suite de phénomènes neuraux mal connus, rapportent des visions d'êtres chers disparus depuis longtemps, voire des visions de Dieu, de la Vierge Marie ou de Satan. Ces perceptions peuvent s'implanter comme des souvenirs d'expériences réelles, qui sont rappelés avec une profonde émotion.

Hildegarde de Bingen, la mystique du douzième siècle, pouvait voir la Cité de Dieu dans ses visions fulgurantes, remplies de lumières aveuglantes, d'anges et de halos brillants. Eut-elle vraiment droit à une vision du Ciel avant de mourir ? Certains observateurs modernes pensent que les révélations célestes de Hildegarde étaient induites par ses migraines. Comme l'écrit le neurologue Oliver Sacks dans *Migraine: The Evolution of a Common Disorder* :

> [Les visions d'Hildegarde] nous offrent un exemple unique de la manière par laquelle un événement physiologique banal, indésirable et dépourvu de signification pour une majorité des gens, peut devenir, dans une conscience privilégiée, le substrat d'une vision extatique suprême.

La prophétesse des Adventistes du Septième Jour, Ellen White, entrait soudainement en transe. Ses yeux roulaient en arrière pendant qu'elle répétait d'une voix monotone certaines phrases ou certains gestes. Ses « visions » lui révélaient que la masturbation est fatale, que les perruques sont causes de folie et que certaines races avaient évolué à partir de relations sexuelles avec des animaux. White était-elle folle ? Feignait-elle ses visions afin de gagner des prosélytes à sa religion ? Tandis que ses fidèles pensent que ses visions étaient divinement inspirées, certains croient que ses « accès » étaient dues à des crises d'épilepsie, peut-être causées par des blessures à la tête survenues lorsqu'elle avait neuf ans.

Les visions étranges, les apparitions bizarres et les hallucinations de l'au-delà n'ont pas nécessairement une intensité apocalyptique. On estime que de 10 à 25 pour cent des êtres humains normaux ont fait, au moins une fois dans leur vie, l'expérience d'une hallucination : ils ont entendu une voix, senti des fleurs inexistantes ou vu un être cher disparu depuis des années. Carl Sagan, professeur d'astrophysique à l'Université Cornell, affirme qu'il a entendu son père et sa mère appeler son nom une douzaine de fois depuis leur mort. « Ils me manquent tant qu'il ne me paraît pas étrange que mon cerveau puisse de temps en temps provoquer une réminiscence lucide de leurs voix, » écrit Sagan.

Les hallucinations sont une part de la nature humaine. Après tout, les rêves ne sont-ils pas les hallucinations d'un esprit qui dort ? Les enfants imaginent des monstres et des personnages de contes de fées ; les adultes affirment avoir reçu la visite d'extraterrestres ou avoir vécu d'autres vies, et environ 10 pour cent d'Américains disent avoir vu un ou deux fantômes. Ces personnes ne mentent pas. Elles ont vu, entendu, senti et expérimenté *quelque chose*. Mais ce « quelque chose » était-il réel ?

Lorsque des clients de psychothérapies décrivent les scènes de leur enfance avec force détails réalistes, et éprouvent des émotions cohérentes avec ces scènes, on comprend que les thérapeutes, et tous ceux qui écoutent le récit, soient impressionnés. Les expressions émotionnelles intenses, les signes physiques de peur et de panique, et l'abondance de détails convainquent facilement un tiers que quelque chose s'est effectivement passé. Comment quelqu'un pourrait-il inventer un souvenir, puis feindre autant de rage, d'horreur, de douleur ? Pourquoi des gens se soumettraient-ils à ce genre d'angoisse émotionnelle ?

En ce qui concerne les psychothérapeutes, même s'ils sont prêts à accepter la possibilité que des souvenirs soient inventés, ils se trouvent devant une grande difficulté. Ces praticiens consciencieux et compatissants s'investissent pour créer une atmosphère de sécurité et de confiance dans laquelle les patients peuvent exprimer leurs émotions et dire la vérité sur leur passé. En grande partie, l'habileté et la perspicacité d'un thérapeute peut être mesurée par sa capacité à faire émerger des matériaux douloureux, profondément enfouis. Comment ces praticiens pourraient-ils alors trahir la confiance de leurs patients (et remettre en question leurs propres méthodes d'investigation) en mettant en doute leurs souvenirs et les émotions attachées ?

Il est facile de comprendre pourquoi les thérapeutes sont si impressionnés par l'angoisse émotionnelle exprimée par leurs patients lorsque ces derniers se rappellent les abus passés, et il est tout aussi facile de comprendre pourquoi ils hésitent à douter des souvenirs refoulés d'abus sexuels, ou à chercher à les vérifier. Ils craignent de détruire la confiance, et par là même la relation thérapeutique, ce qui pourrait pousser le patient à mettre fin à la thérapie, et peut-être le pousser à la psychose.

Mais la raison la plus forte de croire à ces souvenirs refoulés est tout simplement que l'incrédulité mène à des interrogations inconfortables. Ne pas croire oblige à remettre en question la confiance que

nous plaçons en notre propre psyché, et le sens que nous avons de la stabilité de notre individualité. Dans le cas d'Eileen Franklin, nous voulons croire, tout comme elle, que son histoire est exacte. Nous avons besoin de croire son histoire parce que cela signifie que nos esprits fonctionnent correctement, efficacement, engrangeant l'information, la triant, l'archivant, et la retrouvant plus tard dans ses moindres détails. Dans ce monde extérieur chaotique, sur lequel nous avons si peu de contrôle, nous avons besoin de croire que nos esprits, au moins, nous sont soumis. Nous avons besoin de croire que nos souvenirs, intrinsèquement fiables, nous rattachent à notre passé et donnent un sens à notre vie. Comme l'écrit le psychologue social Carol Tavris, notre mémoire est la table des matières de notre esprit. Qui aurait l'énergie, ou les ressources émotionnelles, nécessaires à la réécriture du livre tout entier ?

L'idée que notre esprit puisse nous jouer des tours, nous induire à croire en une réalité déformée, voire en des fables, cette idée nous dérange profondément. Si nous ne pouvons pas nous fier à notre propre esprit, en qui donc pourrions-nous avoir confiance ? Si notre esprit est capable de produire des affabulations sur le passé, avec tellement de détails intenses et de réalisme, où se trouve alors la frontière entre la vérité et le mensonge, entre la réalité et la fiction, entre la santé mentale et la folie ?

Pour ma part, je pense que cette frontière est perméable, mal gardée, et que nous la franchissons tout le temps, dans nos rêves, nos désirs, notre imaginaire. La mémoire est le véhicule qui nous transporte de la réalité à l'imagination et inversement, aussi vite que nous sommes capables de mettre en scène des histoires colorées et cohérentes à partir du quotidien bien réel. Notre mémoire nous raconte des histoires, et nous écoutons, pris sous le charme. Nous voulons connaître notre passé, nous avons besoin de réponses à nos questions, nous cherchons à résoudre nos incertitudes et nos ambiguïtés. La mémoire, serviteur loyal et fidèle, se plie à nos souhaits.

Pourquoi Eileen Franklin en est-elle venue à croire qu'elle avait vu son père assassiner sa meilleure amie ? Comment son esprit a-t-il pu fabriquer un souvenir à partir de morceaux de réalité et de productions psychiques fantaisistes, finissant par croire que tout cela constituait la pure vérité ? À un niveau plus pratique, quelle motif pourrait la pousser à envoyer son père en prison pour un meurtre qu'il n'a pas commis ?

Dans son livre, *Sins of the Father*, Eileen nous fournit quelques réponses à ces questions. Elle décrit son enfance comme ayant été extrêmement violente. « Les scènes de violence de mon père, et la manière dont il nous parlait étaient terrifiantes, » écrit Eileen. Elle se rappelle son petit frère, George Junior, lui avouant qu'il avait tellement peur de son père qu'il gardait une batte de base-ball sous son lit. Sa mère endurait des abus aussi bien émotionnels que physiques, et sa soeur Janice affirmait qu'elle avait été abusée sexuellement à plusieurs reprises par son père.

Pendant la plus grande partie de son enfance et de son adolescence, Eileen ne croyait pas avoir été abusée par son père, mais après quelques années de psychothérapie, elle finit par se « souvenir » de certains incidents spécifiques. Dans l'un de ses souvenirs particulièrement troublant, elle se rappelle avoir été abusée physiquement et sexuellement par son père, dans la baignoire, à l'âge de cinq ans. Alors qu'Eileen discutait de ses souvenirs avec son psychothérapeute, celui-ci lui expliqua que l'esprit humain est, en fait, capable d'enterrer un événement traumatique ou pénible dans l'inconscient. Le souvenir refera surface en temps utile et, en revenant vers le conscient, il perdra sa capacité à nuire. Eileen apprit aussi en thérapie que la capacité à ramener vers le conscient des souvenirs longtemps enfouis est cruciale dans le processus de guérison.

Quelques semaines après s'être « remémoré » l'épisode de la baignoire, Eileen retrouva le « souvenir » d'un autre événement qui s'était produit lorsqu'elle avait huit ou neuf ans. Elle se trouvait dans une maison inconnue avec son père et un autre homme. « J'étais sur quelque chose qui ressemblait à une table. Mon père me retenait l'épaule gauche d'une main, et avait posé l'autre sur ma bouche. Je vis le visage d'un homme noir. J'ai entendu rire. J'ai senti une douleur transperçante, horrible, vers le bas de mon corps. J'ai essayé de crier, mais je ne pouvais pas à cause de la main de mon père. »

Pendant six mois, Eileen crut qu'elle avait été violée par un homme noir, inconnu. Quand sa mère lui suggéra que le violeur était peut-être un ami de la famille, l'esprit d'Eileen se mit à reconstruire la scène, transformant l'inconnu noir en un homme blanc qu'elle connaissait très bien.

Mais, quelle que soit la manière dont ces souvenirs ont pu être façonnés, décousus puis assemblés à nouveau, ils n'en causent pas moins de grands ravages émotionnels, comme la douleur et la rage d'une femme adulte contemplant son enfance, se rappelant des tortures indicibles infligées par son propre père. Le souvenir le plus

important de la vie d'Eileen, cependant, se situe probablement à l'âge adulte. Sa fille, Jessica, avait deux ans. George Franklin était venu leur rendre visite, et Eileen l'avait laissé seul dans le salon avec sa fille. Lorsqu'elle revint, elle trouva son père tenant sa fille sur la table, « examinant avec attention ses organes sexuels, lui ouvrant les lèvres vaginales avec les doigts. J'étais stupéfiée. "Que fais-tu ?" fut tout ce que je pus dire. »

Que se passa-t-il dans l'esprit d'Eileen en cet instant, puis plus tard, quand le souvenir revint sans cesse la hanter ? Peut-être d'autres images commencèrent-elles à apparaître brusquement dans son esprit, des images de son père molestant sa soeur, giflant sa mère, donnant des coups de pied à son petit frère. Peut-être son imagination a-t-elle commencé à peindre des images hallucinatoires du futur, où elle pouvait voir sa fille adolescente, certainement très belle, peut-être timide, et toujours désireuse de plaire à son grand-père si prévenant. L'esprit d'Eileen a-t-il projeté le passé dont elle se souvenait vers un futur imaginé, intensifiant ses craintes pour la sécurité de sa fille ?

Sa douleur était certainement intense, son anxiété submergeante. Pendant des années, elle avait lutté pour comprendre son enfance malheureuse, et le meurtre de sa meilleure amie en faisait partie. Adolescente, elle était troublée, dépressive, se faisait renvoyer de l'école, touchait à la drogue et à la prostitution, faisait des tentatives de suicide. Peu après vingt ans, elle épousa un homme dominateur et endura pendant plusieurs années un mariage sans amour. Un modèle de comportement s'était établi, semble-t-il, et elle ne pouvait échapper à l'angoisse obsédante qui caractérise nombre de victimes.

Sa rage et sa douleur, si diffuses, cherchaient une cible, un exutoire. Elle apprit en psychothérapie que ses symptômes — les peurs répétitives, les irruptions d'images, les retours de souvenirs — étaient des indications claires d'un stress post-traumatique. On lui fit comprendre qu'elle avait parfaitement le droit de se sentir victime, car elle ne cessait de reproduire le modèle de comportement autodestructeur acquis dans son enfance. Elle apprit que sa confusion, sa colère, sa douleur, ses dépressions, tout cela pouvait être considéré comme autant de preuves qu'elle avait été traumatisée et abusée dans son passé.

Les paroles si souvent répétées par son thérapeute résonnaient dans son esprit : elle était en droit d'éprouver de la colère, sa douleur était légitime. Elle ne pourrait se débarrasser de ses blessures d'enfance, être libre de s'exprimer, véritablement elle-

même, que lorsqu'elle accepterait que ses émotions sont réelles, valides. Personne n'a le droit de s'opposer à cette recherche de sa vraie personnalité, et elle pouvait légitimement haïr tous ceux qui l'avaient maltraitée autrefois. Toute personne remettant en question ses souvenirs ou demandant des preuves était un obstacle au processus de guérison. Eileen était une victime de traumatisme, une survivante.

Comprenant la rage et la douleur d'Eileen, nous pouvons peut-être commencer à comprendre la scène paroxysmique qui se produisit dans son salon, lorsque Jessica avait six ans et se retourna soudain vers sa mère. L'expression de Jessica était déroutante pour sa mère. Eileen se rappelle avoir regardé droit dans les yeux de sa fille, et avoir été frappée par la ressemblance avec Susan Nason, lorsqu'elle avait huit ans. Les deux filles, l'une disparue vingt ans plus tôt, l'autre bien vivante, auraient pu être soeurs.

Une image brutale en recouvrit une autre, et dans cet instant de souvenir choquant, le squelette se recouvrit de chair, et Susan Nason revint à la vie un court instant. Eileen pouvait voir dans son esprit la silhouette de son père, les mains levées, et le regard terrorisé de son amie. Elle pouvait l'entendre hurler, entendre la pierre broyant les os et la chair, puis le silence effrayant.

La colle qui reliait les images les unes aux autres venait de la culpabilité, de l'angoisse, de la peur et, sans doute plus important encore, de son besoin désespéré de protéger ses enfants. Elle ne pouvait plus rien faire pour sa meilleure amie (« Je ne pouvais pas la protéger, je ne pouvais pas l'arrêter. Je ne savais pas ce qui allait se produire ») mais, devenue une mère de vingt-neuf ans, elle pouvait, au moins, sauver ses propres enfants. Sa culpabilité et son impuissance face au drame entourant Susan attisèrent le feu de son instinct protecteur de mère : « Chaque jour, en regardant les visages de Jessica et d'Aaron, je savais que j'avais mes enfants et que les Nason n'avaient pas Susan. Cela me culpabilisait, je me sentais en partie responsable de la douleur des Nason. C'était ma faute si le crime n'avait jamais été résolu. »

Soulager la douleur, mettre fin aux tourments, protéger ses enfants ... était-ce là des motifs suffisants pour souder les horreurs du passé et les peurs du futur en un seul faux souvenir ? Ou le désir de justice et de revanche d'Eileen Franklin est-il d'un ressort beaucoup plus personnel ? Est-il possible que son esprit ait créé ce souvenir dans une tentative désespérée de contrôler le passé incontrôlable et de donner un sens à sa vie abîmée ?

Dans les deux pages finales de son livre, Eileen décrit l'angoisse causée par le souvenir déterré. « Je me regarde dans le miroir et compare le visage que je vois avec mes photos datant d'avant le souvenir ... Toute trace de joie a disparu de mes yeux. »

« Toute trace de joie a disparu, » mais Eileen a gagné une sensation de contrôle et de pouvoir sur son père.

> Il avait le pouvoir d'éteindre une grande partie de mon esprit... Si je ne maîtrise pas tout ce qu'il m'a fait, si je laisse une partie de ma mémoire dans son état de refoulement, alors mon père gagne. Je dois faire sortir, et mettre à mort, toutes sortes d'horreurs avant de vraiment pouvoir dire que je l'ai battu. Si je continue à vivre en étant terrifiée à l'idée de me rappeler davantage, c'est lui qui a gagné.

Et c'est pourquoi, peut-être, l'esprit d'Eileen a créé le souvenir, dans l'espoir de vivre le restant de sa vie libre de toute peur. Avec la puissance créatrice de la mémoire comme seule arme, elle a été capable de punir son père pour les traitements abusifs infligés à sa famille, et ainsi prendre sa revanche sur le passé. Mais tout cela lui a coûté cher, et la revanche était peut-être illusoire. Car, une fois les vannes de la mémoire ouvertes, les images terrifiantes se sont déversées comme un déluge sans fin. Aucun refuge, aucune issue en vue. « Je veux m'enfuir, oublier les souvenirs, mais mon esprit court aussi vite que moi. Il n'existe pas d'endroit où je puisse aller sans mon esprit. »

Les souvenirs d'Eileen se sont emparés d'elle, corps et âme.

J'ai encore une histoire à raconter. Je ne me suis retrouvée face à face avec Eileen qu'une seule fois, à New York, au cours d'un débat télévisé. Après qu'Eileen eût décrit le souvenir refoulé du meurtre de sa meilleure amie, la présentatrice se tourna vers moi et dit d'un ton incrédule : « Croyez-vous vraiment que ce dont Eileen se souvient n'est pas ce qui s'est passé ? »

« Je pense qu'il existe au moins une théorie alternative plausible : Eileen a cru voir tout cela, alors qu'il s'agissait d'un souvenir créé, » répondis-je.

Le public trépignait, secouant la tête de désapprobation dans ma direction. La présentatrice se tourna vers l'audience : « Je ne pense pas que vous la croyez ! » Elle planta le microphone en face d'une femme d'âge mûr. « Pourquoi ne la croyez-vous pas ? »

« Je ne peux pas croire que l'on désire ce genre de sentiments, que l'on désire perdre autant de moments de sa vie, » dit la

spectatrice. « Pourquoi voudrait-elle souffrir si elle n'y était pas forcée ? Pourquoi voudrait-elle endurer tant de choses ? Ça n'a pas de sens. »

Eileen, vêtue d'une robe noire élégante aux épaules rayées de rose et de bleu, hocha la tête, une expression de douleur sur le visage. Je portais un tailleur beige et un long collier de perles. L'audience continua de faire entendre son hostilité à l'égard de mon point de vue sceptique. Je gardais tant bien que mal un sourire stoïque.

Après l'enregistrement en studio, je pris l'ascenseur et, dans le hall d'entrée, j'aperçus une femme aux long cheveux roux qui entrait dans la boutique de souvenirs de la chaîne de télévision. Je me suis approchée un peu (je ne recherchais pas une confrontation directe) pour regarder Eileen se promener dans les rayons, où s'empilaient des porte-clés, des tasses, des T-shirts et autres souvenirs frappés du sigle de la chaîne télévisée. Elle s'arrêta pour prendre une tasse, la retourna pour voir son prix, puis la reposa à sa place. Elle se dirigea alors vers le rayon des T-shirts et déplia une chemise pour adultes, pour voir si elle lui allait. Trop grande ? Trop petite ?

Je la regardais, fascinée par sa beauté et son allure. Je suppose que j'espérais comprendre quel genre de femme elle était, ce qui motivait sa vie, maintenant qu'elle était loin des caméras et des micros de la télévision. À un moment donné, elle jeta un regard vers le hall, comme si elle attendait quelqu'un. Son regard tomba juste sur moi, mais elle ne montra aucun signe qu'elle m'avait reconnue. Quelques minutes plus tard, je pris ma mallette et sortis pour appeler un taxi et rentrer chez moi.

Voilà la vérité narrative de ma rencontre avec Eileen. La vérité factuelle est beaucoup moins intéressante. Je me suis rendue à New York en janvier 1992, et je suis passée à l'émission *A Closer Look* sur la chaîne télévisée NBC, en compagnie d'Eileen Franklin. Je portais un tailleur beige, et Eileen une robe noire. L'audience a préféré la version de l'histoire racontée par Eileen à la mienne. L'audience fronça les sourcils et trépigna quand j'ai essayé d'expliquer comment les souvenirs peuvent être déformés. J'ai fait de mon mieux pour garder le sourire pendant que l'audience faisait entendre son incrédulité et son hostilité.

Je peux confirmer tous ces faits parce que j'ai une cassette vidéo de l'émission. Mais, pour le reste de l'histoire, bien qu'elle soit claire et précise dans mon esprit, je n'ai pas de preuves. Me suis-je vraiment trouvée à l'extérieur de la boutique de souvenirs, épiant

Eileen alors qu'elle prenait une tasse pour regarder son prix ? (Existe-t-il vraiment une boutique de souvenirs dans le bâtiment de la chaîne NBC ?) A-t-elle vraiment déplié une chemise ? Peut-être était-ce une chemise pour enfants ? Est-ce que je l'ai regardée depuis le hall pendant plusieurs minutes, ou simplement aperçue dans le hall alors que je courais prendre mon taxi ? Peut-être était-ce quelqu'un d'autre, avec des cheveux roux et longs ? M'a-t-elle regardée, m'a-t-elle reconnue ? Peut-être ai-je imaginé toute la scène ?

Même dans cette rencontre insignifiante avec mon passé, je ne suis pas sûre où finit la vérité factuelle et où commence la vérité narrative.*

* En 1995, après appel, la condamnation de George Franklin a été annulée, les « souvenirs retrouvés » ayant été déclarés non recevables s'ils ne sont pas confirmés par des preuves. George Franklin a aussitôt attaqué en justice sa fille Eileen, son psychothérapeute, ainsi que les inspecteurs qui ont mené l'enquête. (Information transmise par l'auteur à l'éditeur)

Chapitre Sept

PERDU DANS UN CENTRE COMMERCIAL

Je me rappelle que j'étais perdu et que je vous cherchais. Et je me suis mis à pleurer. Et Maman est venue et a dit : « Où étais-tu ? Ne recommence jamais ça ! »

— Chris, sujet d'expérimentation à l'Université de Washington.

L'histoire d'Eileen Franklin (dans sa propre version) satisfait la conception populaire du fonctionnement de la mémoire. Nos métaphores les plus familières mettent l'accent sur l'exactitude et l'efficacité de la mémoire. Nous nous imaginons que les souvenirs sont catalogués dans des bibliothèques microscopiques, extensibles à l'infini. Ou peut-être sont-ils conservés avec soin comme des bits d'information dans un ensemble fini des puces informatiques minuscules, ou bien encore enregistrés dans des cassettes vidéo, bien étiquetées et classées, toujours disponibles pour un usage ultérieur.

Ces métaphores modernes et technologiques révèlent un profond besoin d'ordre et de cohérence. Nous aimerions croire que nos esprits fonctionnent d'après une méthode fiable. Nous pensons qu'il existe une stratégie bien définie dans la soupe chimique du cerveau, même si nous commençons à peine à comprendre à quoi elle pourrait « ressembler ». Nous aimerions penser que quelque chose, quelque part, que j'appelle « moi », est toujours aux commandes.

Il y cinquante ans, une série d'opérations du cerveau sembla confirmer que nos esprits ont, véritablement, le contrôle de tout, régulant avec une virtuosité époustouflante les stimuli innombrables et complexes recueillis chaque jour. Wilder Penfield, chirurgien neurologue, opéra les cerveaux de plus d'un millier de patients épileptiques, soulevant une partie du crâne pour retirer des morceaux de cortex, dans l'espoir de réduire l'intensité des crises. Les patients étaient anesthésiés mais restaient conscients pendant l'opération. Avant de retirer des tissus du cerveau, Penfield se servait d'un stimulateur électrique pour repérer les fonctions des différentes parties du cerveau.

Lorsque leurs lobes temporaux furent stimulés, quarante patients rapportèrent avoir eu des *flash-back,* c'est-à-dire des images mentales ou des expériences sensorielles qu'ils interprétaient comme des souvenirs. Une jeune femme s'écria : « J'ai cru entendre une mère appeler son jeune garçon, quelque part. J'ai l'impression que cela s'est passé il y a des années... dans le quartier où je vis. » Quand on déplaça légèrement l'électrode, elle dit : « J'entends des voix. Il est tard, il fait nuit, il y a un carnaval autour de moi, une sorte de cirque ambulant. Je viens juste de voir plusieurs remorques dont ils se servent pour transporter les animaux. »

Ces témoignages de *flash-back* étaient extrêmement convainquants et semblaient apporter la preuve que les expériences et les émotions sont inscrites de manière permanente dans le cerveau. Le reporter du *New York Times* concluait : « Il n'y a pas de doute que les électrodes de Penfield suscitaient une activité dans l'hippocampe, situé dans le lobe temporal, bousculant des souvenirs distants et intimes dans le flot de la conscience du patient. » Une métaphore empruntée à la pêche offrait une image amusante : une électrode est plongée sous la surface calme du cerveau. Soudain, elle tressaille. Un souvenir, plein de vie et d'énergie, émerge des eaux et vient bondir sur la terre ferme du conscient : une belle prise !

Dans ses écrits, Penfield était en faveur d'une analogie plus prosaïque : celle d'un magnétophone, car selon lui, les souvenirs laissent « une trace permanente dans le cerveau... comme si un magnétophone avait tout enregistré. »

Mais les stimulations cérébrales de Penfield prouvent-elles réellement que tous nos souvenirs sont fidèlement enregistrés et stockés quelque part dans les profondeurs de nos lobes temporaux ? Une étude plus approfondie nous révèle que seul un faible pourcentage (3,5 pour cent) des patients ont rapporté avoir eu des

flash-back. De plus, rien ne confirme que ces *flash-back* correspondent bien à des souvenirs d'événements réels. Parmi les quarante patients ayant parlé de souvenirs, vingt-quatre ont affirmé avoir seulement entendu un « bruit » correspondant à un souvenir : des voix, de la musique ou d'autres sons reconnaissables. Une patiente décrivit son souvenir comme « une sorte de son dans le lointain, comme si des gens chantaient. » Lorsqu'on lui demanda ce que les gens chantaient, elle répondit : « Je ne sais pas. C'était comme un groupe de vieilles personnes, sans doute des cantiques. »

Dix-neuf patients ont affirmé avoir vu une personne, un objet reconnaissable, ou une scène entière, et douze patients rapportèrent des expériences à la fois auditives et visuelles. Mais il semblait tout aussi probable que ce petit groupe de patients mélangeait réalité et fantaisie, faisant appel à l'imagination pour combler les vides. Par exemple, la jeune femme qui se rappelait avoir entendu « une mère appeler son jeune garçon » se rappela que cela s'était passé « dans le quartier où je vis. » Plus tard, elle prétendit que c'était « dans l'entrepôt de bois. » Mais quand on la questionna, elle affirma n'avoir jamais été dans un entrepôt de bois.

Cette patiente mélangeait apparemment des morceaux épars de fantaisie et de réalité en un tout qu'elle reconnaissait comme un souvenir, un peu comme un esprit endormi fabriquerait ses rêves en battant l'huile des faits et le vinaigre de la fantaisie en une vinaigrette extravagante. De fait, en relisant les travaux de Penfield, le psychologue cognitif Ulric Neisser concluait que ces souvenirs rapportés « semblent en tous points comparables aux rêves, que l'on considère généralement comme des constructions synthétiques, et non des réminiscences littérales. »

Dans ce mélange imprévisible de rêves, de désirs et de pulsions, les métaphores élégantes et linéaires ne fonctionnent pas. Il est peut-être réconfortant d'imaginer la mémoire comme un processus prévisible et fiable ; mais la vérité est moins rassurante. Les recherches récentes, faisant appel à une cartographie sophistiquée du cerveau, indiquent que la mémoire n'est pas un archivage d'images et d'expériences, mais plutôt un réseau d'innombrables activités distinctes, chacune accomplie dans un endroit spécifique du cerveau.

Les scientifiques tendent à penser que la formation d'un souvenir commence avec l'identification d'objets et de caractéristiques dans l'espace, par le système visuel. À chacun de ces sites originels de perception, les cellules du cerveau reçoivent l'ordre de stocker certaines impressions dans le but d'une restitution ultérieure ; après

avoir reçu leurs instructions, les cellules subissent des transformations physiques spécifiques. Le petit organe connu sous le nom d'hippocampe* relie ces endroits distincts, intégrant les diverses sensations en une expérience unique qui est alors gravée pour constituer un souvenir. À chaque fois qu'un souvenir spécifique est rappelé, les connexions entre les cellules du cerveau sont renforcées.

Nous pouvons donc imaginer que le cerveau est rempli de centaines de milliers de minuscules « filets » d'information reliant des emplacements neuraux distincts. Tirez sur le fil d'un souvenir bien particulier, et tout le filet sera déplacé ; les couches environnantes et superposées de souvenirs seront aussi dérangées. Pour compliquer encore les choses, le matériau de la mémoire est fait de sang, de composés chimiques et d'électricité, ce qui donne une combinaison plutôt volatile. Des filets s'emmêlent, des noeuds se forment, des trous ou des failles apparaissent, déchirant le matériau délicatement tissé. Bien que l'esprit s'efforce vaillamment de réparer ces imperfections, il ne s'avère pas toujours être une brodeuse émérite.

Arrêtons-nous sur le souvenir d'un événement qui s'est produit le 18 août 1967, au stade de Fenway Park, à Boston. Tony Conigliaro, âgé de vingt-trois ans, joueur de base-ball des *Red Sox* de Boston, se trouvait face au *pitcher* Jack Hamilton des *Angels* de Californie. Hamilton lança une balle rapide dirigée directement sur Conigliaro, qui la reçut en plein visage.

« Je n'avais jamais atteint un type avec autant de force, » se souvient Hamilton. « Il est tombé d'un coup, évanoui. » Conigliaro ne se remit jamais complètement de sa blessure et se retira du baseball en 1975. Il mourut en 1990 à l'âge de quarante-cinq ans. L'incident changea aussi Hamilton pour toujours. « J'ai dû vivre avec ça, y penser tout le temps, » rapporta Hamilton au *New York Times*, à la mort de Conigliaro. Hamilton était âgé de cinquante et un ans et propriétaire d'une chaîne de restaurants. « Quand je regarde du base-ball à la télévision, chaque fois que quelqu'un est touché par une balle, j'y pense encore. C'était le sixième tour lorsque cela s'est produit. Je crois que le score était 2-1, et qu'il était le huitième batteur chez eux. Je n'avais aucune raison de lancer la balle vers lui. » Hamilton se rappelle qu'ils jouaient de jour et non de nuit, parce qu'il se souvient avoir rendu visite à Conigliaro plus tard

* L'hippocampe n'est probablement important que pour la mémoire « épisodique » (la mémoire des événements et expériences de notre vie). L'« apprentissage procédural », comme par exemple apprendre à rouler à bicyclette ou nouer ses lacets, met apparemment en oeuvre d'autres structures.

dans la journée, à l'hôpital. Il se rappelle s'être demandé, après l'accident, s'il reviendrait jouer à Fenway Park cette année-là pour une autre série de matches ; il se décida finalement à faire le déplacement.

Au cours des années, Hamilton pensa des centaines de fois à cet incident, enregistré en public, qui avait changé sa vie. Mais son souvenir n'avait plus grand-chose à voir avec la réalité. L'accident ne s'était pas produit au sixième tour, mais au quatrième ; le score n'était pas 2-1 mais 0-0 ; Conigliaro n'était pas le huitième batteur mais le sixième ; le match se jouait en nocturne, et Hamilton ne revint pas cette année-là à Fenway Park parce que la tragédie s'était produite au cours du dernier match des *Angels* à Boston.

Ce sont, bien sûr, des détails, et tout le monde sait que le temps peut obscurcir même les souvenirs les plus marquants de notre vie. Réviser ou altérer légèrement un souvenir réel n'équivaut pas à créer un souvenir à partir de rien. Et pourtant, aussi bien dans les anecdotes rapportées que dans les études expérimentales, les chercheurs ont montré qu'il est possible de croire que l'on a vécu quelque chose qui ne s'est jamais produit. Voici le récit célèbre d'un faux souvenir raconté par le psychologue Jean Piaget :

> L'un de mes premiers souvenirs remonterait, s'il était vrai, à ma deuxième année. Je peux encore voir, très clairement, la scène suivante, à laquelle j'ai cru jusqu'aux environs de quinze ans. J'étais assis dans ma poussette, que ma nurse promenait le long des Champs Élysées, lorsqu'un homme essaya de me kidnapper. Je fus retenu par la sangle de la poussette ; la nurse s'interposa bravement entre le voleur et moi. Elle fut quelque peu égratignée, et je peux encore voir vaguement les marques sur son visage ... Vers l'âge de quinze ans, mes parents reçurent une lettre de mon ancienne nurse ... elle voulait confesser ses fautes passées, et particulièrement rendre la montre qu'elle avait reçue en récompense ... Elle avait inventé toute l'histoire .. J'avais donc entendu, enfant, ce récit, que mes parents croyaient, et l'avais projeté dans le passé sous la forme d'un souvenir visuel.

Bien sûr, Piaget était très jeune, et le souvenir, bien que dramatique, eut un dénouement heureux. On ne doute pas qu'avec des enfants plus âgés et des souvenirs plus traumatiques, les détails fussent encore mieux préservés. Ou bien doit-on en douter ?

Le 24 février 1984, un tireur fou vida plusieurs chargeurs de munitions sur les professeurs et les enfants dans un terrain de jeux, dans une école primaire de Los Angeles. Un passant et un enfant

furent tués ; treize autres enfants et un employé du terrain de jeux furent blessés. Plusieurs semaines après l'attaque, des chercheurs de l'Université de Californie de Los Angeles, participant à un programme de prévention des conséquences de traumatismes, violences et deuils chez les enfants, interviewèrent 113 enfants (10 pour cent du total des effectifs), dans l'espoir de mieux comprendre la nature et les conséquences de leurs souvenirs traumatiques.

Une des enfants se rappelait qu'elle sortait par la porte principale de l'école menant au terrain de jeux, avec la fille qui fut tuée par la suite. Quand la fusillade éclata, elle avait déjà descendu la moitié de l'escalier, et elle se retourna immédiatement pour aller chercher sa soeur. Elle rapporta aux chercheurs que, lorsqu'elle retourna vers l'escalier, elle vit l'enfant mort étendu sur le terrain de jeux, le tireur debout sur son corps. Mais, de la position où elle se trouvait, elle n'aurait pas pu voir la victime. De plus, le tireur ne s'était jamais trouvé sur le terrain de jeux. Plusieurs heures après la fusillade, une équipe de la brigade d'intervention prit d'assaut un appartement de l'autre côté de la rue, pour découvrir que le tireur s'était donné la mort.

Un garçon, qui était en vacances pendant la fusillade, se remémorait des « souvenirs » précis de la terrible journée. Il était sur le chemin de l'école, raconte-t-il, lorsqu'il vit quelqu'un étendu sur le sol, entendit des coups de feu, et rentra chez lui en courant. Une petite fille raconta aux chercheurs qu'elle se trouvait à l'entrée la plus rapprochée du tireur quand la fusillade éclata. La vérité est qu'elle ne se trouvait pas directement sur la ligne de tir, mais à environ un demi-pâté de maisons du terrain de jeux. Beaucoup d'enfants, qui n'étaient pas à l'école ce jour-là, vinrent examiner la cour de l'école le jour suivant ; en reconstituant mentalement l'événement, ils finissaient par se « souvenir » que leur visite avait eu lieu le jour de la fusillade.

Les expérimentateurs ne peuvent pas, pour des raisons éthiques évidentes, simuler la scène d'une attaque à main armée pour sonder plus en profondeur les souvenirs traumatiques. Mais ils peuvent faire usage de techniques de suggestion ou d'influence pour essayer d'injecter un souvenir légèrement traumatique dans l'esprit de leurs sujets. C'est ce qu'ont fait le psychologue Jeffrey Haugaard et ses collègues dans une expérience récente, au cours de laquelle des enfants de quatre à sept ans regardaient une cassette vidéo de courte durée (trois minutes et demie). Dans une version de la cassette, une petite fille joue près de la piscine de son voisin, alors qu'on lui a

demandé de ne pas jouer là. Le voisin la trouve près de sa piscine, s'approche d'elle jusqu'à environ un mètre, lui dit qu'il ira se plaindre à la police, et la renvoie chez elle. Le voisin ne touche pas une seule fois à la fillette, et ne fait aucun geste indiquant qu'il a l'intention de la frapper. Après la rencontre, la fillette rentre chez elle.

Dans la scène suivante, la fillette ment au policier qui vient la voir. Lorsqu'elle reconnaît s'être rendue près de la piscine, elle ajoute : « Mais le voisin m'a frappée deux fois avant de me laisser rentrer chez moi. » Le policier répond : « Il t'a frappée ? Il t'a frappée avant de te laisser rentrer chez toi ? » Et la fillette répond : « Oui, il m'a frappée. »

Après avoir entendu la fillette « mentir », un certain nombre d'enfants en arrive à croire qu'ils avaient bien vu le voisin la frapper. Ils avaient le souvenir erroné de coups qui n'avaient jamais été portés ; ils offraient même des détails. Sur les 41 rapports erronés (soit 29 pour cent du total), 39 enfants se rappellent que l'homme avait frappé la fillette près de la piscine, un enfant déplace l'assaut jusque dans la maison de la fillette et le dernier ne pouvait spécifier exactement où la fillette se trouvait lorsqu'elle fut frappée.

Alison Clarke-Stewart et William Thompson de l'Université de Californie, à Irvine, ont mené une autre étude fascinante sur des jeunes enfants. Des enfants de cinq et six ans observaient un incident dans lequel un personnage (surnommé par les chercheurs « Chester le Molesteur ») suivait deux scénarios possibles en manipulant une poupée. Soit Chester nettoyait la poupée, soit il jouait avec elle de manière suggestive et brutale. Lorsque Chester jouait le scénario de « nettoyage », il menait différentes actions en prononçant des paroles relatives à l'acte de nettoyage. Par exemple, il pulvérisait un peu d'eau sur le visage de la poupée en disant : « Cette poupée est sale, il faut la nettoyer. » Puis il regardait sous la robe de la poupée en disant : « Je ferais mieux de regarder ici pour voir si c'est aussi sale. » Chester redressait les bras et les jambes tordus de la poupée, et coupait avec les dents un fil qui dépassait.

Lorsque Chester jouait le scénario « méchant » ses actions étaient essentiellement les mêmes, mais ses paroles étaient différentes. « Allons ma mignonne. J'aime bien jouer avec les poupées. J'aime leur jeter de l'eau à la figure. J'aime bien regarder sous leurs habits. J'aime bien les mordre et leur tordre les bras et les jambes. »

Après avoir assisté au spectacle de Chester et de sa poupée, on posait des questions aux enfants. Dans certains cas, les questions des expérimentateurs étaient incriminantes, accusant Chester de jouer au lieu de faire son travail. Quand on demandait aux enfants de décrire ce que Chester faisait à la poupée, les enfants qui n'avaient pas été soumis à un interrogatoire suggestif fournissaient des réponses raisonnablement correctes. Mais beaucoup d'enfants questionnés de manière suggestive rapportaient des souvenirs qui s'accordaient avec les suggestions, se rappelant que Chester avait malmené méchamment la poupée alors qu'en vérité il s'était contenté de la nettoyer.

Dans une série d'études menées par Nicholas Spanos, des sujets adultes recevaient des suggestions hypnotiques leur demandant de régresser avant la naissance, vers une vie antérieure. Un nombre significatif de participants développèrent effectivement des identités qui reflétaient les attentes transmises par hypnose. Lorsque des sujets recevaient la suggestion qu'ils avaient été abusés sexuellement dans leur enfance, ils rapportaient plus d'abus que les sujets qui n'avaient pas reçu cette suggestion. Il suffisait d'une suggestion pour qu'ils se rappellent avoir été abusés dans leur passé. « Ces résultats, » conclut Spanos, « sont en accord avec les rapports indiquant que les clients en thérapie fabriquent parfois des pseudo-souvenirs complexes et élaborés qui sont en accord avec les attentes de leur thérapeutes. »

De ces expériences, et de bien d'autres, les psychologues spécialisés dans la déformation de la mémoire déduisent que les souvenirs sont reconstruits par assemblages de morceaux de fiction et de faits, et que les faux souvenirs peuvent être induits par les attentes ou les suggestions de l'entourage. Mais comment pouvons-nous, nous autres scientifiques, convaincre quiconque en dehors de notre cercle restreint que ces études sont applicables au phénomène des souvenirs refoulés, ou des souvenirs retrouvés en thérapie ? Cette question devint encore plus pressante après le procès de George Franklin. Le monde entier, semblait-il, avait perdu la tête à cause des souvenirs refoulés.

« Une histoire d'inceste : Miss America triomphe de la honte », annonçait la couverture du magazine *People* du 10 juin 1991. « Les gens me demandent pourquoi je n'avais pas parlé de ce qui m'était arrivé, » écrivit Marylin Van Derbur, ex-Miss America, dans l'introduction à sa révélation des abus sexuels de son enfance, étalée sur quatre pages. « Pour survivre, je m'étais divisée en une enfant diurne, qui riait et se trémoussait, et une enfant nocturne, qui se

couchait dans une position foetale, jusqu'à ce que mon père me déplie. Jusqu'à l'âge de 24 ans, l'enfant diurne n'eut jamais connaissance de l'enfant nocturne. »

Quatre mois plus tard, *People* relatait une autre histoire de souvenirs refoulés d'abus sexuels : « La confession courageuse de Roseanne : j'ai survécu à un inceste. » Les souvenirs de Roseanne Arnold commencèrent avec une série de cauchemars, dans lesquelles elle rêvait qu'elle était molestée. Quand elle se réveillait en hurlant, son mari attrapait du papier et un crayon, prenant note des détails du rêve pour que Roseanne s'en souvienne par la suite. Dans les mois qui suivirent, Roseanne Arnold commença à souffrir de pulsions suicidaires et de diverses difficultés liées à l'intimité et à la confiance. Elle alla chercher de l'aide en psychothérapie. Au fil des séances individuelles ou de groupe, elle commença à retrouver des souvenirs où sa mère abusait d'elle, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge de six ou sept ans, puis d'autres souvenirs de son père la molestant jusqu'à ce qu'elle quitte son domicile à l'âge de dix-sept ans. « Il n'arrêtait pas de poser ses mains sur moi, » révélait Roseanne dans l'article paru dans *People*. « Il me forçait à m'asseoir sur ses genoux, à le cajoler, à jouer avec son pénis dans la baignoire. Il faisait des choses grotesques et dégoûtantes : il courait après moi avec ses excréments pour essayer de me les mettre sur la tête ; il s'allongeait sur le dos en ma présence et jouait avec ses organes sexuels. C'était la chose la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer. »*

Dans un encadré jouxtant la confession de Roseanne Arnold, la psychiatre Judith Lewis Herman spéculait sur la capacité de l'esprit à créer un emplacement spécial pour les souvenirs traumatiques. « Beaucoup d'enfants apprennent à créer un compartiment secret dans leur esprit où les souvenirs sont stockés mais ne peuvent être retirés que plus tard. Le déclenchement sera souvent une réminiscence spécifique de l'abus. À partir du moment où l'on a ouvert un accès aux souvenirs, ces derniers peuvent pleuvoir en déluge. »

Newsweek publia un article sur les survivants de l'inceste à la même date que l'article de *People*. Dans l'article de *Newsweek*, Roseanne Arnold expliquait que ses souvenirs, qu'elle avait refoulés pendant plus de trente ans, lui étaient revenus comme de « petits tressaillements de la mémoire. Puis ils venaient de plus en plus forts... ma tête éclata. C'était comme de mauvais souvenirs, dix fois plus forts. » Elle conservait néanmoins des doutes. « Des voix me

---

* Les deux parents de Roseanne Arnold nient avoir abusé d'elle.

disaient : tu as tout inventé. Peut-être as-tu tout compris de travers. Peut-être que tu inventes tout pour attirer l'attention. »

De nombreuses autres personnes, beaucoup moins célèbres, ajoutèrent leurs voix au choeur des adultes qui avaient retrouvé des souvenirs d'abus sexuels en psychothérapie. Le magazine *Time* présentait le cas d'une femme de Chicago, âgée de trente-six ans, qui fut submergée de souvenirs d'abus remontant à l'époque où elle portait encore des couches. Elle affirmait pouvoir se rappeler son grand-père la molestant alors qu'elle était couchée, sans défense, sur la table à langer. Une autre femme mentionna au *Time* que, en faisant l'amour avec son mari pendant sa nuit de noces, elle se rappela soudain avoir été violée et sodomisée par un professeur, deux décennies plus tôt. Elle engagea des poursuites et reçut 1,4 million de dollars de dédommagements de son école, un établissement religieux.

Les souvenirs refoulés sont même entrés dans la littérature, sans parler du cinéma. *A Thousand Acres,* roman de Jane Smiley, lauréate du prix Pulitzer, décrit Ginny, qui a refoulé tout souvenir de ses abus par son père, bien que sa soeur Rose discute fréquemment avec elle de ses souvenirs non refoulés d'abus. Un jour, Ginny monte l'escalier de sa maison d'enfance et s'allonge sur son ancien lit. Un souvenir l'assaille littéralement.

> Je savais qu'il avait été ici avec moi, que mon père s'était couché avec moi dans ce lit, que j'avais contemplé le haut de sa tête, son début de calvitie au milieu de la chevelure poivre-et-sel, que je l'avais senti sucer mes seins. C'est le seul souvenir que je pus endurer avant de sauter du lit en criant. Tout mon corps tremblait et des gémissements sortaient de ma bouche... Je me suis allongée sur le parquet du couloir parce que j'avais peur de m'évanouir et de tomber dans l'escalier.

Betsy Petersen décrivit le retour soudain de souvenirs refoulés dans son autobiographie, *Dancing with Daddy*. Petersen faisait un jour du jogging lorsqu'une « pensée me vint à l'esprit, comme projetée sur un écran : j'ai peur que mon père ne m'ait fait quelque chose. » Ressentant une sensation d'urgence et un désir de savoir si quelque chose s'était réellement passé, Petersen discuta de ses peurs avec un psychothérapeute :

> « J'ai une histoire à vous raconter, » dis-je à Kris, ma thérapeute, quelques jours plus tard... « Je ne sais pas si j'ai inventé ça, ou si c'est réel. »

Elle écouta, puis répondit : « Cela te semble n'être rien de plus qu'une histoire, parce que, lorsque ce genre de choses se produit, tout le monde agit comme si rien ne s'était produit. »

« Tu veux dire que cela a réellement pu se produire ? » Mais je n'étais pas sûre de vraiment vouloir connaître la vérité.

Selon ma thérapeute, il était probable que cela s'était produit.

Pour étayer sa théorie, la thérapeute affirma que les symptômes de Betsy constituaient une preuve de l'abus. Une relation détériorée avec son père alcoolique, des rêves troublants apparus récemment, une incapacité à se sentir proche de ses enfants et diverses difficultés sexuelles, tout cela laisser supposer un abus. Lorsque Petersen demanda comment il était possible d'oublier des expériences aussi significatives et terrifiantes, sa thérapeute lui dit que les victimes d'abus sexuels refoulent souvent leurs souvenirs pour survivre. La thérapeute rassura sa cliente : si elle avait été abusée, les souvenirs finiraient par revenir.

Mais Petersen ne se contenta pas de laisser les souvenirs refaire surface par eux-mêmes : elle commença immédiatement à creuser, faisant usage de ses talents pour l'écriture et la recherche. « Je ne me souvenais pas de ce que mon père m'avait fait, c'est pourquoi j'essayais de tout reconstituer, » explique-t-elle dans son livre. « Je me suis servie de tous mes talents, comme reporter, romancière et universitaire, pour rendre la reconstitution aussi exacte et précise que possible. Je me servais des souvenirs que je possédais déjà pour en trouver d'autres. »

Comme ce fut le cas pour cette femme dont parlait le magazine *Time*, qui avait poursuivi en justice son ancien professeur, beaucoup de souvenirs retrouvés ont suscité des procès. Un avocat de San Diego m'appela un jour à propos d'un procès dans lequel une femme de vingt-sept ans s'était soudain rappelée qu'elle avait été molestée par son père. Les souvenirs refoulés, qui étaient revenus au cours d'une « intervention thérapeutique », faisaient état « d'actes obscènes comprenant, entre autres, le fait de toucher et caresser les parties génitales, la fornication et la fellation. » Un souvenir retrouvé en thérapie se concentrait sur un incident qui s'était prétendument passé dans la chambre à coucher des parents alors qu'elle avait trois ans. Son père l'avait appelée dans la chambre pendant qu'il se masturbait, et l'avait forcée à le regarder et à lui toucher les parties génitales.

À peu près au même moment, un autre procès bizarre se déroulait en Californie. Une septuagénaire et son mari, ce dernier décédé depuis peu, étaient accusés par leurs deux filles adultes de

viol, sodomie, sexe oral, torture par électrochocs et meurtre rituel de nourrissons. La fille aînée, qui avait quarante-huit ans au moment du procès, prétendait qu'elle avait été abusée jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. La cadette parlait d'abus jusqu'à l'âge de quinze ans. Une petite-fille affirmait aussi avoir été abusée par sa grand-mère jusqu'à l'âge de huit ans.

Les souvenirs apparurent lorsque les filles adultes entrèrent en psychothérapie en 1987 et 1988. Après le naufrage de son troisième mariage, l'aînée commença une thérapie et finit par se diagnostiquer elle-même comme victime de personnalité multiple et d'abus rituels sataniques. Elle persuada sa soeur et sa fille de commencer une thérapie, et se joignit à leurs séances pendant la première année. Les deux soeurs prirent également part à des séances de thérapie de groupe avec d'autres patientes souffrant de personnalité multiple et persuadées d'avoir été victimes d'abus rituels sataniques.

En thérapie, l'aînée se rappela un incident horrible qui s'était produit alors qu'elle avait quatre ou cinq ans. Sa grand-mère avait attrapé un lapin, lui avait coupé une oreille et l'avait aspergée de sang. Puis, elle avait remis le couteau à sa petite-fille, exigeant qu'elle tuât l'animal. Lorsque l'enfant avait refusé, sa mère lui avait versé de l'eau brûlante sur les bras. Lorsqu'elle eut treize ans, sa soeur portant encore des couches, un groupe d'inconnus (elle réalisa plus tard qu'il s'agissait des membres d'une secte sataniste) exigèrent que les soeurs éventrent un chien avec un couteau. Elle se rappela être forcée à regarder pendant qu'un homme, qui avait menacé de trahir le secret de l'existence de la secte, était brûlé avec une torche. D'autres membres de la secte étaient soumis à des électrochocs au cours de rituels qui se déroulaient dans une grotte. La secte la poussa même à assassiner son propre nouveau-né. Lorsque la cour lui demanda de fournir plus de détails sur ces événements horribles, elle dit que sa mémoire lui faisait défaut, parce qu'elle avait été fréquemment droguée par les membres de la secte.

Le jury déclara la mère coupable d'avoir négligé ses filles, sans plus : il refusa d'approuver les sommes exigées pour dommages subis. Toutes les tentatives d'appel ont échoué.

Un avocat de l'Illinois m'écrivit pour me demander des informations sur le « manque de fiabilité » des souvenirs refoulés, et se plaindre que, dans ce genre de procédures, les accusés sont systématiquement présumés coupables. « Plusieurs de mes clients sont aux prises avec des accusations provenant de membres de leur famille, et qui remontent à 15 ou 25 ans, » m'expliquait-il dans sa

lettre. « Les accusés sont présumés coupables, que les accusations soient de nature criminelle ou non. »

Coupables jusqu'à preuve du contraire. La peur et la frustration engendrées par la présomption automatique de culpabilité transparaissaient dans toutes les lettres que je recevais des « accusés ». Une femme m'écrivit du Michigan. Sa fille de trente-six ans, après « une année de psychothérapie, m'accuse maintenant d'abus... de manière très similaire à Roseanne Arnold ou l'ex-Miss America, Marilyn Van Derbur. » Un homme de quatre-vingts ans, vivant en Géorgie, essayait désespérément de comprendre pourquoi sa fille de cinquante-trois ans avait soudain retrouvé des souvenirs selon lesquels il aurait abusé d'elle dans son enfance. Une Californienne m'explique que son mari, mort récemment, était accusé d'abus sexuels par sa fille de trente-cinq ans. L'accusation disait aussi que le vieux couple avait molesté le petit-fils.

Un couple de retraités du Colorado était accusé par leur fille unique, âgée de trente-trois ans, d'abus sexuels et de rituels sataniques. Plusieurs mois après la confrontation avec ses parents, la fille fut hospitalisée pour dépression nerveuse aggravée. Elle essaya de se pendre à l'hôpital avec ses draps ; elle survécut à sa tentative de suicide mais subit de graves dommages au cerveau. Ses parents ramenèrent leur fille à la maison et prirent la responsabilité de veiller sur elle.

Un homme de soixante-treize ans révéla qu'il avait été accusé trois ans plus tôt par ses trois filles, âgées de trente-sept, quarante et quarante-deux ans. « Sans l'amour et le dévouement complets de ma chère épouse, et le soutien de mon fils chéri, j'aurais été complètement anéanti, » écrivit-il. Son histoire était longue et bouleversante. Sa plus jeune fille était née avec une malformation de la vessie, ce qui entraînait des infections fréquentes, une énurésie et des opérations chirurgicales pendant son enfance. Elle commença une thérapie après le suicide de son mari. Le thérapeute lui dit qu'elle avait tous les symptômes de quelqu'un qui a été molesté sexuellement en très bas âge. Son problème de vessie fut interprété non comme une déformation congénitale, mais comme la conséquence évidente d'une pénétration vaginale forcée pendant son enfance, très probablement par son père.

« Ce que je vous écris me donne envie de vomir, » dit la lettre. Lorsque sa fille discuta de ses doutes avec ses soeurs, ces dernières acceptèrent d'entreprendre une thérapie. Au bout de plusieurs mois, elle étaient convaincues que leurs difficultés émotionnelles et

sexuelles persistantes étaient aussi le résultat d'abus sexuels. L'aînée se rappela avoir entendu des pas dans l'escalier qui menait à sa chambre et avoir pensé : « Oh non, encore lui. » Après des tentatives infructueuses de retrouver des souvenirs spécifiques en thérapie, elle participa à une retraite spirituelle. Pendant sa retraite, il lui arrivait de fixer un mur nu. C'est dans ces conditions qu'elle « sut » tout-à-coup qu'elle avait été abusée lorsqu'elle était petite. La seconde fille n'avait pas de souvenirs réels, mais ressentait un rejet et une aliénation intenses à l'égard de ses parents. Grâce à une série de séances hypnotiques de *rebirthing**, elle régressa jusqu'au point où, elle aussi, retrouva des souvenirs d'abus sexuels dans son enfance.

Lorsque l'épidémie de souvenirs refoulés commença à se répandre et à infester les médias, je ne suis pas sûre de m'être posée les bonnes questions : « Que se passe-t-il ? Où cela va-t-il mener ? Comment étudier ce phénomène et le comprendre ? » Je n'avais pas prévu l'ampleur que prendrait le phénomène et les dégâts qu'il ferait. Mais très vite, je n'eus même plus le temps de chercher les réponses. J'étais trop occupée à trier les lettres et les messages qui s'amoncelaient sur mon bureau, sachant que si je ne parvenais pas à traiter la pile de papiers de la veille, je serais enterrée sous celle du lendemain. Je n'arrêtais pas de penser que tout cela ne pouvait durer, que cette hystérie allait vite retomber. Mais cela durait, et empirait. Jour après jour, les appels à l'aide pleuvaient, tous plus désespérés les uns que les autres.

Dans l'espoir de comprendre un peu mieux le problème des souvenirs refoulés, et non sans un certain soulagement d'échapper au chaos de mon bureau, je pris l'avion pour San Francisco le 18 août 1991, pour assister au congrès annuel de l'*American Psychological Association*. La même semaine, Mikhaïl Gorbachev annonçait la désintégration imminente de l'Union Soviétique. Née dans les années 50, j'ai grandi dans la peur de l'empire soviétique ; je garde des souvenirs précis d'exercices de simulation d'attaques aériennes russes, où nous devions nous cacher sous nos pupitres en nous protégeant la tête. J'aurais dû me réjouir avec le reste du monde de la chute du monde communiste. Mais je me sentais engloutie dans cet univers étrange des faux souvenirs qui était venu m'envelopper.

* Une technique psychothérapeutique régressive tout-à-fait caractéristique, dirigée essentiellement vers le souvenir émotionnel de la naissance et de la petite enfance. Le *rebirthing* s'est récemment développé en France, parfois associé à la recherche des « vies antérieures ». (NdT)

Lorsque je lisais les journaux ou regardais le journal télévisé, je riais et j'applaudissais avec tout le monde, pensant que tout cela était extraordinaire ; puis je me retirais dans mes cogitations confuses sur les souvenirs refoulés. Le monde entier était préoccupé par la fin de la guerre froide, et je ne pouvais penser à autre chose qu'aux souvenirs enfouis d'abus sexuels.

Les congrès annuels de l'APA sont énormes, avec des milliers de participants et un programme aussi épais qu'un manuel. Je feuilletai le programme, cochant les conférences et les débats auxquels je voulais prendre part, et mis par écrit mon programme pour la semaine. Une conférence en particulier m'intriguait. Georges Ganaway, professeur de psychiatrie à l'Université Emory et directeur d'une unité sur les troubles dissociatifs dans un hôpital psychiatrique, parlait sur le thème : « hypothèses alternatives concernant les souvenirs d'abus rituels sataniques ». Ganaway, comme je l'appris dans une conversation de couloir du congrès, était partie prenante dans une controverse sur le lien entre les troubles de personnalité multiple et les souvenirs d'abus rituels sataniques.* Beaucoup de ses collègues en étaient arrivés à la conclusion que des traumatismes infantiles pouvaient mener à une personnalité multiple, symptôme où l'identité se fracture et des personnalités dissociées (des « *alters* ») protègent la personnalité-hôte en gardant secrets les souvenirs horrifiants. Ganaway croyait cependant que la personnalité multiple était un diagnostic très surexploité et recommandait la prudence face aux efforts pour retrouver les souvenirs d'abus. Faisant référence à ces souvenirs comme à des « reconstructions » ou à des « pseudo-souvenirs », Ganaway avançait que les scénarios brutaux mettant en scène des rituels sanglants et des tortures sataniques reflétaient plus la « réalité psychique » que la réalité historique.

Si les souvenirs ne sont pas réels, d'où viennent-ils, et pourquoi les patients sont-ils si disposés à y croire ? Dans sa conférence, Ganaway mettait les faux souvenirs sur le compte de la mauvaise application, ou de l'abus, de l'hypnose. Il tenait les psycho-

---

* L'appellation « trouble de la personnalité multiple » (*MPD* pour *Multiple Personnaliy Disorder* en anglais) est en train d'être changée en « trouble dissociatif de l'identité » (*DID* pour *Dissociative Identity Disorder* en anglais). Le Docteur David Spiegel, secrétaire d'un comité de l'*American Psychiatric Association* responsable de la révision du *Diagnostic and Statistical Manual III-R* de la profession psychiatrique explique que la nouvelle appellation est introduite parce que les patients souffrant de personnalité multiple (*MPD*) « n'ont en réalité qu'une personnalité diminuée, plutôt que plusieurs personnalité. » Le comité espère que l'image négative et la controverse suscitées par les abus du diagnostic de *MPD* seront réduites par la nouvelle appellation.

thérapeutes responsables, s'étonnant que tant de thérapeutes expérimentés ne se rendent pas compte de la nature impressionnable de leurs patients. Les individus atteints de désordres dissociatifs graves sont faciles à hypnotiser, faciles à convaincre, fantasment facilement et entreront spontanément dans un « état de transe auto-hypnotique », particulièrement au cours d'entrevues stressantes, comme les séances de thérapie. Dans leurs interactions avec ces patients, des thérapeutes imprudents peuvent renforcer leurs illusions, voire leur implanter involontairement des souvenirs.

De graves problèmes surviennent, d'après Ganaway, lorsque les thérapeutes rentrent dans le jeu des « souvenirs » retrouvés de leurs patients, les acceptant comme historiquement corrects. Selon lui, les entités et processus susceptibles d'être incorporés dans les souvenirs reconstruits incluent fantasmes, déformation, déplacement, condensation, symbolisation et affabulation pure et simple. Ajoutez à cette soupe mystificatrice la nature impressionnable du patient, sa facilité à être hypnotisé, son goût du fantasme, et vous vous retrouvez avec, comme le dit Ganaway, « un pot-pourri de faits, de fantasmes, de déformations et d'affabulations » capable de confondre les thérapeutes les plus expérimentés.

Les thérapeutes peu qualifiés, influençables eux-mêmes par la rumeur publique, ou bien remplis d'idées fixes (du type : « Tous les patients atteints de personnalité multiple ont été rituellement abusés » ; « La mémoire fonctionne comme un magnétoscope interne » ; « La guérison n'est possible que si le patient retrouve ses souvenirs enfouis ») risquent beaucoup plus de confondre la fiction et les faits. Par le ton de sa voix, la tournure de ses questions et son air d'acquiescer, un thérapeute peut encourager involontairement son patient à accepter les « souvenirs » comme réels, renforçant ainsi les illusions du patient ou implantant des faux souvenirs dans son esprit. Ganaway mettait en garde ces thérapeutes incompétents : ils causaient beaucoup de tort aussi bien à leurs patients qu'à leur profession.

Ganaway ne cessa de stigmatiser la crédulité des psychothérapeutes et de recommander la prudence. Les thérapeutes doivent éviter que leur interaction avec leurs clients ne créent ou ne renforcent les souvenirs illusoires de ces derniers. Ils doivent se garder d'implanter des souvenirs d'abus, que ce soit en les suggérant ou en les prédisant. En effet, à partir du moment où une suggestion a été semée dans l'esprit d'un patient, elle peut germer et donner naissance à un « souvenir-écran » élaboré, qui empêche d'accéder

aux expériences d'enfance réelles, plus ou moins pénibles mais relativement anodines. Le fantasme d'un traumatisme est graduellement structuré en un souvenir qui accède au rang de certitude, se construisant sur un besoin de distinguer clairement le bien et le mal, et permettant au patient de se considérer comme « spécial » et digne de l'attention et de la compassion du thérapeute.

Ganaway illustre sa discussion par plusieurs cas fascinants. Sarah, une patiente âgée de cinquante ans et atteinte de trouble de la personnalité multiple, se servait de « souvenirs-écrans » pour essayer de se protéger d'une expérience infantile pénible. Au cours d'une séance de thérapie, « Carrie », un « *alter* » de cinq ans que Sarah ne connaissait pas jusqu'alors, apparut spontanément pour décrire sa participation dans un meurtre collectif rituel près de la maison natale de Sarah. « Carrie » révéla que douze petites filles de sa classe de catéchisme avaient été ligotées, violées et brutalement assassinées. Le chef de la secte, qui fréquentait la même église que Sarah, épargna cette dernière. En racontant cette sinistre histoire, « Carrie » était devenue très émotionnelle, comme si elle était revenue dans le passé et regardait à nouveau l'horrible spectacle.

Après que « Carrie » se fût retirée, Sarah chercha à confirmer son souvenir. Elle prétendait que d'autres *alters* lui disaient que « Carrie » avait encore d'autres histoires d'épouvante à raconter. Ganaway prit une position neutre, refusant de se prononcer sur la validité du souvenir et laissant sa patiente tirer les conclusions elle-même. Deux séances plus tard, « Sherry », un autre *alter* infantile déjà connu, vint confesser qu'elle avait inventé toute l'histoire, créant « Carrie » pour essayer de masquer la terreur qu'elle ressentait lorsqu'elle se rappelait un vrai souvenir d'enfance : sa grand-mère lui lisait des magazines de style « détective », sans omettre un seul détail horrible.

Ganaway en concluait que Sarah avait inventé le « souvenir-écran » du massacre du catéchisme pour préserver l'image affectueuse et protectrice de sa grand-mère. En permettant à son « *alter* » de mélanger la fiction du massacre avec ses expériences réelles, elle parvenait à cacher la réalité intolérable des abus émotionnels de sa grand-mère derrière un paravent élaboré de fantaisie et d'illusion. Le souvenir créé constituait un ensemble de scénarios spectaculaires qui devaient faire oublier l'arrière-plan réel.

Générés par le patient pour essayer de déguiser ou de masquer des formes prosaïques d'abus infantiles, les souvenirs-écrans constituent l'une des sources des pseudo-souvenirs d'abus rituels.

Mais une source encore plus puissante de ces pseudo-souvenirs est « l'implantation iatrogénique », expliqua Ganaway. On dit qu'une maladie est « iatrogénique » lorsqu'elle est produite par le médecin (ou le thérapeute) ou résulte de ses activités. Ainsi, les attitudes, les attentes et le comportement du thérapeute peuvent suggérer et renforcer les pseudo-souvenirs d'abus horribles retrouvés par le patient. Dans ce cas, le traitement crée la maladie.

Ganaway raconta l'histoire étonnante d'Ann, une jeune femme qui avait été traitée sans résultat quelques années auparavant pour un trouble de la personnalité multiple venant des abus de sa grand-mère psychotique. Alors qu'Ann était enceinte de sa deuxième fille, ses symptômes dissociatifs réapparurent et elle recommença une thérapie avec un psychothérapeute diplômé d'un doctorat, et spécialisé dans le traitement des personnalités multiples. Le thérapeute, qui avait assisté à plusieurs séminaires sur les SRA (*Satanic Ritual Abuse*), et qui avait de forts préjugés sur la question, commença à explorer la possibilité que la grand-mère d'Ann ait été de mèche avec des « satanistes ». Y avait-il un groupe, ou bien une secte ? demanda le thérapeute. Portaient-ils des habits particuliers ? Des bébés participaient-ils aux rituels ? Ann était-elle présente ?

Ann répondit non à toutes ces questions. Le thérapeute lui demanda de rentrer chez elle, de se relaxer en pensant à toutes les possibilités et d'essayer de se remémorer tous les détails. Dans des séances ultérieures, sous hypnose, Ann finit par reconnaître qu'elle avait appartenu à une secte. Durant la transe hypnotique, Ann communiquait par oui ou par non au moyen de signaux digitaux.* De cette manière, son thérapeute entra en « contact » avec plusieurs *alters* satanistes. Ces derniers lui confièrent que la secte avait l'intention de sacrifier le futur bébé. Après son état de transe hypnotique, Ann écouta son thérapeute lui révéler les plans des *alters*. Elle se montra sceptique, faisant valoir que ses « souvenirs » sous hypnose ne lui semblaient pas réels. Elle pensait que les *alters* pouvaient mentir et demanda à son thérapeute de l'aider à distinguer les faits de la fiction. Rejetant les inquiétudes de sa patiente, le thérapeute l'informa que la richesse des détails et la cohérence de ses souvenirs confirmaient qu'elle avait bien été impliquée dans une secte sataniste.

* Ce genre de communication non verbale par gestes est appelée communication idiomotrice. Un doigt de la main droite sert à dire « oui, » un autre doigt de la main droite sert à dire « non » et un doigt de la main gauche indique « stop » (c'est-à-dire mettre fin à la procédure).

Les séances se poursuivirent et le thérapeute s'appliqua à renforcer les souvenirs d'Ann, qui communiquait par gestes pendant qu'il posait des questions directrices et suggestives. Quand Ann eut ses premières contractions, son thérapeute prit l'initiative d'organiser une surveillance permanente du bébé. Ann n'était autorisée à voir son enfant que brièvement, sous bonne garde, parce que son thérapeute craignait qu'un *alter* sataniste, programmé dans l'esprit d'Ann, apparaisse pour accomplir le sacrifice demandé. Le personnel de l'hôpital et des forces de sécurité suivirent les conseils du thérapeute et firent un effort pour renforcer la sécurité de l'hôpital et sauver l'enfant des griffes meurtrières de la secte sataniste.

Ann fut finalement transférée dans l'unité psychiatrique du Docteur Ganaway par son mari, médecin, lequel était préoccupé par la thérapie de sa femme et les étranges mesures de protection entourant son enfant. En deux jours de psychothérapie, pendant lesquels le personnel psychiatrique n'essaya ni de renforcer, ni de nier les souvenirs d'abus sataniques, l'ensemble de ces souvenirs « s'évapora spontanément. » Ann en arriva à la conclusion qu'elle avait imaginé les souvenirs d'« abus rituels sataniques » en réponse à l'attention et à la prévenance que lui montrait son thérapeute pour avoir confessé son appartenance dans une secte. Après cela, elle craignait par dessus tout de se faire exploiter à nouveau par un thérapeute manipulateur se servant de techniques hypnotiques envahissantes.

J'étais enthousiasmée. Ganaway affirmait avec force et persuasion que les thérapeutes peuvent involontairement implanter des suggestions qui mènent à la création et au développement rapide de faux souvenirs d'abus. J'écoutais un psychiatre de renom qui reconnaissait ouvertement et en toute indépendance qu'il avait constaté, en milieu clinique, les mêmes processus de déformation et d'implantation de souvenirs que ceux que j'avais observés en laboratoire. Il confirmait que des souvenirs pouvaient être déformés, voire créés, par le ton de la voix, la tournure des questions, de subtils signaux non verbaux ou des expressions d'ennui, d'impatience ou d'intérêt. En un mot, il croyait que dans certains cas — dans beaucoup trop de cas, d'après lui — les thérapeutes créaient précisément les problèmes qu'ils voulaient guérir.

Jusqu'où pouvait-on généraliser les conclusions de Ganaway ? Si un thérapeute peut implanter involontairement un souvenir dans l'esprit d'un patient très impressionnable, et si ce souvenir peut engendrer toute une floraison d'autres souvenirs, la même chose est-

elle possible avec un patient atteint de problèmes moins graves ? Dans ce cas, les souvenirs ne seraient peut-être pas aussi spectaculaires que ceux des patients à tendance dissociative, avec leurs *alters* et leurs visions paranoïaques et sanglantes de tortures et d'abus rituels. Mais, dans des conditions adéquates, n'est-il pas possible de cultiver des pseudo-souvenirs détaillés dans le sol fertile d'un esprit normal ?

Je me suis présenté à Ganaway après la conférence, le mettant brièvement au courant de mon expérience dans le procès Franklin et du déluge de courrier et d'appels téléphoniques en provenance de parents accusés.* « Vous rencontrez des cas extrêmes dans vos travaux avec des patients atteints de MPD et de souvenirs de SRA, » lui dis-je, me sentant mal à l'aise avec ces sigles qui m'étaient encore peu familiers. « Mais n'est-il pas possible que le même potentiel de contamination et d'implantation existe au sein de la population plus vaste des personnes simplement désorientées qui s'aventurent dans les cabinets de psychothérapie à la recherche de solutions aux problèmes de la vie ? »

« Je pense que le même danger existe là aussi, » dit Ganaway, sans que cela semble l'étonner. « Deux sources de contamination en particulier conduisent à la création de pseudo-souvenirs. Nous pouvons tous être influencés par des livres, des journaux, des sermons, des conférences, des films et la télévision. Par exemple, l'exposition à des programmes télévisés basés sur des drames vécus, où se côtoient faits et reconstitutions de crimes supposés, peut être une source puissante de contamination, engendrant peurs, rêves et fantasmes dans des esprits influençables. L'autre source importante de contamination est l'ensemble des suggestions ou des attentes exprimées par une personne en position d'autorité avec laquelle le patient désire entretenir une relation particulière. »

« En d'autres termes, un psychothérapeute, » coupai-je.

Il acquiesça. « Supposez qu'un patient désire l'approbation d'un thérapeute et ressente le besoin d'apparaître intéressant, spécial. Ou peut-être une patiente se sent-elle “coincée”, inquiète que sa thérapie ne la mène nulle part. Maintenant, supposons que le thérapeute de cette patiente soit convaincu que les abus sexuels ont atteint la proportion d'une épidémie nationale et que la grande majorité des gens qui rentrent dans son cabinet ont été abusés rituellement ou sexuellement. Supposons de plus que le thérapeute pense que la

---

* Ma conversation avec le Docteur Ganaway a été reconstituée avec sa collaboration.

mémoire fonctionne comme un magnétoscope, enregistrant toutes les émotions et les expériences pour les stocker à l'abri. Nous avons alors toutes les conditions propices à la création d'un faux souvenir, et je crois que ces conditions sont réunies chaque jour dans des centaines de séances de psychothérapie. »

« Mais pourquoi des patients voudraient-ils incorporer dans leur histoire, dans leur être même, des souvenirs aussi pénibles, aussi brutaux ? » C'était la question que tout le monde me posait. « Qu'est-ce qui peut bien pousser les gens à se poser en victimes, et à dépeindre ceux qu'ils aiment comme des montres de cruauté ? »

« Les souvenirs-écrans procurent un sentiment d'importance, d'originalité, voire un sentiment d'aventure, » expliqua Ganaway. « Un patient peut avoir été simplement brimé ou négligé quand il était enfant, et il se sent médiocre. Rien de sensationnel, rien d'extraordinaire ne lui est jamais arrivé, et pourtant il se sent victime. Ce type de situation psychologique, fréquente, et bien d'autres facteurs, peuvent pousser un patient influençable à se retirer dans ses fantasmes. Ses pseudo-souvenirs élaborés peuvent l'aider à se sentir spécial et digne de l'attention du psychothérapeute. Si le psychothérapeute se laisse emporter par la fascination, s'il pose des questions spécifiques, suggestives, exprimant la surprise, le dégoût, la foi ou l'incrédulité, alors le patient est fortement influencé par ce qu'il sent qu'on attend de lui. En d'autres termes, la réaction du thérapeute peut agir comme un catalyseur pour cristalliser le matériau imaginaire en un souvenir concret. »

J'avais une dernière question : « En tant que praticien, comment savez-vous si les souvenirs d'un patient sont réels ou imaginaires ? »

« S'il n'y a pas de confirmation indépendante, je ne connais aucune méthode par laquelle un thérapeute peut conclure avec certitude, » répondit Ganaway. « Les privations ou les abus réels peuvent affecter le développement de la réalité psychique d'un enfant, et rien ne permet à un thérapeute, des années plus tard, de différencier avec certitude ce qui est réel et ce qui est imaginaire. »

« La plupart des thérapeutes formés aux techniques psychodynamiques comprennent et respectent ce fait, » ajouta Ganaway, « car c'est l'exploration et la compréhension du *sens* des fantasmes, des peurs et des désirs inconscients, qui a été le centre d'attention des thérapies psychanalytiques classiques, plutôt que la recherche de la base factuelle qui sous-tend les souvenirs personnels. Ce n'est que récemment, depuis que certains thérapeutes, appartenant à des écoles théoriques nouvelles ou agissant de leur propre initiative, ont

commencé à ignorer complètement l'influence psychodynamique des fantasmes inconscients sur les souvenirs de leurs patients, que l'épidémie actuelle de "souvenirs d'abus" est apparue. La "psychologie de la victime" a commencé à fleurir dans notre société. Freud se retournerait dans sa tombe s'il savait comment ces thérapeutes ont simplifié, déformé et bradé sa théorie complexe de l'esprit pour satisfaire à leurs idéologies. Il faudra des années pour restaurer la confiance du public dans l'efficacité de la thérapie psychanalytique, après les dommages causés par ce que j'appelle la *MacThérapie* (le fast-food des pseudo-thérapies des années 80 et 90). »

Je m'envolai pour Seattle avec le sentiment d'une direction plus précise dans mes recherches. Les observations cliniques de Ganaway apportaient toutes les pièces du puzzle : la vulnérabilité des clients, la naïveté des thérapeutes, la crédulité de la société, une peur diffuse des abus sexuels. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était de parvenir à rassembler toutes ces pièces dans une expérimentation psychologique. La plus grande difficulté était de résoudre la question de comment vérifier ou infirmer l'authenticité des souvenirs perdus puis retrouvés. Il m'étais impossible de prouver qu'un souvenir apparu en thérapie soit faux, mais peut-être pouvais-je contourner le problème. Il me fallait mettre au point un montage expérimental me permettant de créer de faux souvenirs. Je pourrais ainsi montrer qu'il est possible de créer un souvenir entier pour un événement traumatique qui ne s'est jamais produit.

Le lendemain de mon retour à Seattle, j'ai réuni un groupe d'étudiants en psychologie pour discuter sur la possibilité d'implanter le souvenir entier d'un événement fictif. Des dizaines d'idées furent proposées puis rejetées, et nous avons compris que nous étions confrontés à plusieurs problèmes apparemment insurmontables. Tout d'abord, le souvenir implanté devait être au moins modérément traumatique, car, si nous parvenions à injecter dans l'esprit de nos sujets un souvenir agréable, ou même un souvenir légèrement désagréable, les critiques diraient que nos découvertes ne sont pas généralisables aux souvenirs d'abus sexuels.

Deuxièmement, pour reproduire le processus thérapeutique, le souvenir devait être implanté par une personne que le sujet admirait : un membre de sa famille, un ami ou une autorité respectée. Mais nous ne pouvions être froidement manipulateurs et risquer d'endommager la relation entre le sujet et « l'implanteur ». Nous ne pouvions pas non plus occasionner à nos sujets des stress émotionnels inutiles,

soit lors de la création du pseudo-souvenir, soit après-coup, lorsque les sujets apprendraient qu'ils avaient été trompés intentionnellement. Il fallait mettre au point une expérience suffisamment puissante pour démontrer qu'il est possible d'implanter des faux souvenirs, mais suffisamment inoffensive pour obtenir l'approbation du *Human Subjects Committee* de l'université, qui contrôle que les projets de recherche ne sont pas dangereux pour les participants.

Nous trouvâmes de nombreuses idées mais dûmes ensuite les abandonner, jugeant qu'elles ne seraient pas assez concluantes ou trop traumatisantes. Je commençais à me demander s'il était possible de mettre au point une expérience de faux souvenirs. Peut-être le seul moyen était-il d'étudier des anecdotes réelles montrant que la mémoire est malléable même pour les expériences les plus traumatiques. En fait, un ami et collègue était justement engagé dans cette voie, menant une expérience sur les souvenirs de l'explosion de la navette spatiale *Challenger* en 1986.

À deux reprises, le matin suivant l'explosion, puis deux années et demie plus tard, le psychologue cognitif Ulric Neisser posa aux mêmes quarante-quatre étudiants la question suivante : « Dans quelles conditions avez-vous entendu parler pour la première fois de la catastrophe de *Challenger* ? » Bien que la plupart des sujets décrivissent leurs souvenirs vieux de deux ans et demi comme « clairs », aucun d'entre eux n'était complètement exact, et plus du tiers étaient, d'après Neisser, « follement inexacts ». Considérons l'exemple suivant :

> Janvier 1986. Je me trouvais en classe de religion quand des personnes sont entrées et ont commencé à parler de l'explosion. Je ne connaissais pas les détails, sauf que la navette avait explosé. Après le cours, je suis rentrée dans ma chambre et j'ai regardé le programme de télévision qui en parlait, et c'est là que j'ai appris tous les détails.

Deux ans et demi plus tard, cette étudiante avait déjà oublié son cours de religion ; son nouveau souvenir faisait apparaître une camarade de chambre, un flash télévisé et un coup de téléphone :

> Septembre 1988. Quand j'ai entendu parler de l'explosion pour la première fois, j'étais assise dans ma chambre de dortoir de première année avec ma camarade, et nous regardions la télévision. C'est apparu dans un flash télévisé et nous avons toutes les deux été totalement choquées. J'étais vraiment bouleversée, alors je suis montée à l'étage supérieur pour en parler avec une amie, et puis j'ai appelé mes parents.

Ce qui est encore plus surprenant que ces modifications dans les souvenirs originels, ce sont les réactions éberluées des étudiants lorsqu'ils furent confrontés à leurs écrits originaux. Ils ne pouvaient pas croire que leurs souvenirs révisés étaient erronés ; même après avoir lu et relu les questionnaires qu'ils avaient remplis le lendemain de l'explosion, les étudiants étaient certains que leurs souvenirs modifiés étaient plus exacts et « réels ». « C'est bien mon écriture, donc ce doit être vrai, » expliqua un étudiant, « mais je me rappelle encore que tout s'est passé comme je viens de vous le dire [deux années et demie plus tard]. Je ne peux rien y faire. »

Les études de Neisser remettent en question l'idée répandue selon laquelle les émotions fortes créent des souvenirs précis et durables. Le psychologue William James avait contribué à cette notion, disant il y a plus d'un siècle : « Une impression peut être si frappante qu'elle laisse une cicatrice sur les tissus cérébraux. » L'explosion de *Challenger* a certainement laissé une forte impression sur l'esprit des spectateurs, mais c'était comme si le cerveau avait décollé la cicatrice pour aller la recoller ailleurs. Qu'est-ce qui pouvait bien déclencher ces transplantations ?

Cette question faisait l'objet de mes études sur les effets déformants de l'information acquise après-coup. Mais pour l'instant, j'étais préoccupée par mon projet d'un autre type d'expérience, un type qui n'était pas sans évoquer *Le Meilleur des Mondes* : je voulais impressionner le cerveau de quelqu'un avec le souvenir de quelque chose qui ne s'était jamais produit, créant une impression vivante mais totalement imaginaire. Je ne voyait toujours pas comment y parvenir.

Vers la fin octobre, je m'envolai vers l'Université de Géorgie pour y donner ma conférence habituelle sur ce que j'appelle l'effet déformant de l'information. Lorsque des personnes assistent à un événement, puis sont ultérieurement exposées à des informations nouvelles et trompeuses à propos de cet événement, qu'advient-il de leur souvenir originel ? Je réponds à cette question par des observations tirées de la vie de tous les jours et par des expériences de laboratoire qui démontrent que l'on peut pousser des gens à se rappeler un événement ou un objet d'une manière qui diffère de la manière dont ils s'en rappelaient initialement. À partir du moment où une personne adopte un souvenir reconstitué, elle a tendance à y croire aussi fortement que s'il s'agissait de souvenirs authentiques ; elle peut même aller jusqu'à remplacer d'anciens vrais souvenirs par de nouveaux faux souvenirs.

Cette conférence était le bon moment pour placer des anecdotes amusantes, et je leur ai raconté une courte histoire sur l'habitude de l'ancien président Reagan de confondre fait et fiction. Comme on peut s'y attendre, la fiction dans l'histoire de Reagan vient des films populaires, à l'époque où il était acteur. Pendant les campagnes électorales de 1976, 1980 et 1984, Reagan raconta à plusieurs reprises une histoire d'héroïsme, qui se passait dans un bombardier B-1 au cours d'un raid au-dessus de l'Europe, pendant la deuxième Guerre Mondiale. Un B-1 est touché par une tir de DCA et le mitrailleur est blessé. Un jeune homme sans expérience se met à hurler de terreur en s'apercevant qu'il ne peut pas s'éjecter de son siège. Son commandant, plus âgé, plus expérimenté et plus courageux, le réconforte en lui disant : « Ne t'en fais pas, fiston, nous descendrons ensemble. » Reagan terminait l'histoire les yeux embués, rappelant que le commandant reçut la médaille d'honneur du Congrès à titre posthume pour son héroïsme.

Un journaliste curieux vérifia les 434 médaillés d'honneur de la deuxième Guerre Mondiale, et n'y trouva pas la citation. Il trouva, par contre, une scène tirée d'un film tourné en 1944, *A Wing and a Prayer*, dans lequel le pilote d'un bombardier anti-torpille de la Marine resta aux commandes de son avion jusqu'à ce qu'il s'écrase, avec son radio blessé, après que le mitrailleur eût péri. « On y va ensemble, » avait dit le pilote. Le journaliste découvrit aussi une histoire du *Reader's Digest* dans laquelle le mitrailleur, mais pas le pilote, resta jusqu'à la fin dans l'avion avec un membre de l'équipage blessé. Le dernier homme à sauter rapporta le mot du mitrailleur : « T'en fais pas, on y va ensemble. »

Lorsque la Maison Blanche fut interrogée sur l'exactitude des récits du président Reagan, qui étaient toujours présentés comme étant factuels, un porte-parole répondit : « Si vous racontez la même histoire cinq fois, elle devient vraie. » Derrière la réponse astucieuse, un vrai débat avait cours dans la Maison Blanche pour savoir si le président savait ce qu'il faisait quand il racontait des histoires inventées, ou s'il ne pouvait réellement pas distinguer les films de la réalité.

Cette histoire provoque toujours des gloussements dans la salle, et j'ai profité de la bonne humeur générale pour m'aventurer dans les eaux dangereuses des souvenirs refoulés. J'ai raconté l'histoire des souvenirs refoulés d'Eileen Franklin et j'ai terminé ma conférence par une question qui était aussi un appel à l'aide. « Se pourrait-il, » demandai-je, « que le souvenir d'Eileen ait été façonné par une

imagination débordante et encline au fantasme, sur la base de quelques morceaux épars de l'histoire véritable fournis par les journaux, la télévision et les conversations ? Je cherche un moyen d'étudier le phénomène des faux souvenirs en laboratoire, mais je n'ai pas encore pu imaginer comment m'y prendre. Si quelqu'un a des suggestions, je serais très heureuse de les entendre. »

Le matin suivant, Denise Park, une psychologue cognitive qui étudie le traitement de l'information chez les vieillards, me conduisit à l'aéroport. Ses deux enfants, Rob et Colleen, étaient assis derrière et écoutaient poliment, pendant que j'expliquais à leur mère combien j'étais frustrée dans mon projet d'expérience sur l'implantation de souvenirs.

« Je veux implanter un souvenir tout entier, » dis-je à Denise, « pas simplement une partie de souvenir. Et le souvenir doit être de nature traumatique, mais pas trop, sinon l'expérience serait rejetée pour des raisons d'éthique. »

Denise réfléchit pendant un moment. Puis, dans une soudaine inspiration, elle dit : « Pourquoi pas le souvenir de s'être perdu ? »

« Perdu ? » répétai-je. Nous passions à côté d'un gigantesque centre commerciale, et l'idée germa dans ma tête. « Perdu dans un centre commercial, par exemple ? »

« C'est idéal, » dit Denise, « parce que cela fait appel aux pires cauchemars des parents : perdre de vue leur enfant dans un endroit immense, rempli d'inconnus. Qu'en pensez-vous, Rob et Colleen ? » Elle regarda ses enfants dans le rétroviseur. « Quelle impression ça vous ferait de vous perdre dans un centre commercial ? »

« Ça ferait très peur, » répondirent-ils à l'unisson.

Colleen gigota sur la banquette arrière. « Je préfère ne même pas y penser, » dit-elle.

« Et si un parent, ou un aîné, faisait la suggestion initiale ? » dis-je après avoir regardé Denise se comporter avec ses enfants.

« Génial ! » Denise s'enthousiasmait. « Tu aurait alors tous les ingrédients que tu cherches : un événement traumatique, une personne en position d'autorité faisant les commentaires suggestifs, et le sujet vulnérable, influençable. »

« Et c'est suffisamment inoffensif, » ajoutai-je. Je pensais pouvoir faire accepter l'idée au *Human Subjects Committee*. « Et si ça marche, tu pourras prouver que tu as implanté entièrement le faux souvenir d'un faux événement d'enfance. Ce serait encore mieux que l'anecdote de Piaget. »

L'histoire de la tentative d'enlèvement de Jean Piaget, que j'ai citée plus haut, est le meilleur exemple à la disposition des psychologues pour illustrer l'implantation d'un souvenir dans un esprit vulnérable par une figure d'autorité. Mais ce n'est pas une illustration parfaite, parce que, dans ce cas précis, l'histoire avait été dite et redite et faisait partie du folklore familial. Nous ne savons pas quand et comment le souvenir de Piaget avait commencé, ni combien de fois il s'était métamorphosé au cours des années. En revanche, l'idée du centre commercial permettrait de contrôler exactement ce qui était suggéré et, si la suggestion était acceptée, nous pourrions observer le souvenir prendre racine et grandir.

Plus je pensais à cette idée, plus elle me plaisait. Une semaine ou deux plus tard, pendant une réception, je parlais avec un ami que je n'avais pas vu depuis longtemps. « Quoi de neuf en recherche sur la mémoire ? » me demanda-t-il. Je lui parlai de la controverse sur les souvenirs refoulés et de mes tentatives pour étudier le phénomène en laboratoire. J'ai mentionné la nouvelle idée du centre commercial.

« C'est le cauchemar de tous les parents, » dit-il immédiatement, faisant écho au sentiment de Denise Park. « Je ne peux imaginer combien ce serait effrayant de perdre Jenny, même quelques minutes. » Il me montra sa fille, assise dans un coin de la pièce, apparemment ennuyée par les conversations de cocktail.

« Quel âge a-t-elle ? » demandai-je.

« Elle vient d'avoir huit ans. »

« Penses-tu qu'il est possible de la convaincre qu'elle s'est perdue dans un centre commercial quand elle avait cinq ans ? »

« Impossible, » dit-il en riant. « Jenny est très logique, très rationnelle, et elle a une mémoire fantastique. » Il haussa les épaules. « Mais pourquoi ne pas essayer ? »

Il appela Jenny, lui passa un bras autour du cou, et me présenta. Je lui demandai si sa famille avait des projets pour les vacances. Qu'allait-elle faire pendant les vacances ? Avait-elle une lettre pour le père Noël ? Quels cadeaux voulait-elle ? Son père se servit de ces questions pour faire dériver la conversation vers le centre commercial.

« Hé, Jenny, tu te rappelles la fois où tu t'es perdue dans le centre commercial de Bellevue ? »

Le visage de Jenny exprima l'étonnement, comme si elle essayait de se rappeler quelque chose, sans y parvenir.

« Tu avais cinq ans, » lui suggéra son père, « et c'était à la même époque de l'année, à peu près un mois avant Noël. »

« Ça fait trois ans, Papa. » Jenny avait l'air un peu embarrassée et enfonça son coude dans les côtes de son père. « Comment veux-tu que je me rappelle aussi loin ? »

« Tu ne te rappelles pas ? J'ai dû aller au magasin *Eddie Bauer* pour acheter un cadeau à Maman, et tu voulais jouer sur le manège. » Le manège est un endroit familier au centre commercial de Bellevue. « Puis, quand je suis sorti du magasin quelques minutes plus tard, tu avais disparu. »

Jenny garda son expression perplexe.

« Je suis allé voir chez *Nordstrom*, le magasin de jouet, puis dans un magasin de chaussures, avant de te retrouver. »

Jenny hocha la tête lentement. « Oh oui, je crois que je me rappelle, » dit-elle. « Je te cherchais partout, et je n'arrivais pas à te trouver. »

« Tu avais peur, Jenny ? » lui demandai-je. Elle secoua la tête sans vouloir répondre.

« Moi, j'avais peur, » lui dit son père.

Jenny sourit et se blottit contre lui. « Pas autant que moi, » répondit-elle.

Je n'arrivais pas à y croire. En cinq minutes, avec quelques suggestions et quelques encouragements de son père, Jenny avait accepté un faux souvenir et l'avait embelli de quelques détails de sa fabrication. Elle se rappelait s'être perdue, elle se rappelait cherchant son père partout, et elle se rappelait avoir eu peur. En moins de temps qu'il ne faut pour faire cuire un oeuf, nous avions créé un faux souvenir.

La semaine suivante, j'annonçai le projet du mois à ma classe de psychologie cognitive. « Je veux que vous essayiez de créer, dans l'esprit de quelqu'un, le souvenir d'un événement qui ne s'est jamais produit. Vous pourriez essayer de convaincre votre camarade de chambre qu'il a mangé du poulet hier soir, plutôt qu'un hamburger. Ou bien convaincre un ami qu'il vous doit de l'argent, et qu'il est temps de rembourser. »

Je donne ce type d'exercice chaque année, mais cette fois-ci, j'y ai ajouté un nouvel élément. « Je me demande depuis un certain temps s'il est possible d'injecter dans le cerveau de quelqu'un le souvenir entier d'un événement fictif. Par exemple, serait-il possible de faire croire à quelqu'un qu'il s'est perdu dans un centre commercial quand il était enfant, alors que cela ne lui est jamais arrivé ? »

Lorsque les étudiants me rendirent leurs copies trois semaines plus tard, deux étudiants avaient mis au point un moyen pour créer le

souvenir de s'être perdu. Brittany, une fillette de huit ans, avait été convaincue par sa mère qu'elle et sa meilleure amie s'étaient perdues à l'âge de cinq ans à Selby Ranch, un grand lotissement résidentiel. Voici l'histoire que la mère de Brittany raconta à sa fille, comme s'il s'agissait de la vérité :

> Une gentille vieille dame, qui vivait dans le lotissement, trouva Brittany et l'emmena dans son appartement pour lui donner un biscuit. La dame avait une très belle fille, mannequin à San Francisco, qui donna des ballons gonflables à Brittany.

Dix-huit jours plus tard, un ami de la famille vint interviewer Brittany sous le prétexte de rassembler des informations pour un article sur les souvenirs d'enfants, à paraître dans le journal de l'école. Enregistrant la conversation, l'ami écouta plusieurs vrais souvenirs avant d'en venir au souvenir faux. Brittany ne parvint pas à se souvenir d'un des événements réels, son sixième anniversaire, à la ferme de sa tante.

« Tu ne te souviens pas ? » lui demanda l'étudiant.

« Non. C'était chez nous, à Houston. »

« Tu ne te rappelles pas ce que vous avez fait ? »

« Non, » répondit Brittany.

« Tu te rappelles qui était là ? »

« Non... euh, Samantha était là. Non, elle n'y était pas. Elle n'était pas encore née. »

Mais, quand on lui demanda de parler de son faux souvenir, elle avait toute une histoire à raconter.

« Te rappelles-tu où tu étais ? »

« À Selby Ranch... Je ne peux pas me rappeler à quoi ça ressemblait. Mais je pense que c'était là. Il y avait du foin. C'était vers *Halloween*, on voyait des citrouilles partout... »

« Qui était avec toi ? »

« Euh... Christina, Camille... et moi... et ma maman, nous allions voir nos grand-parents. »

« Que faisiez-vous ? »

« Eh bien, nous étions en train de jouer, et... mais Christina est partie. Je crois qu'elle devait téléphoner, ou quelque chose comme ça. Et alors moi et Camille nous sommes allées jouer dans les bois. Et... euh... je ne me rappelle plus ça, mais je crois que ça c'est passé quand nous sommes allées à la maison de cette dame. Sa fille était mannequin. Et alors nous avons fait cuire des biscuits chez elle. Et puis ma maman a fini par nous retrouver. »

Brittany continua d'embellir le faux souvenir. La gentille dame qui l'avait recueillie ne lui avait pas simplement donné un biscuit, mais en avait fait cuire tout une fournée avec son aide. La maison de la dame était devenue un « petit cottage en dehors de Selby Ranch. » Et Brittany se rappelait les paroles exactes de sa mère lorsqu'elle l'avait retrouvé : « Dieu merci je t'ai retrouvée, je te cherchais partout. »

Un autre étudiant, Jim Croan, créa un faux souvenir dans l'esprit de son frère de quatorze ans, Chris. Dans la première phase de son étude, Jim présenta à Chris quatre courtes descriptions d'événements d'enfance, dont trois seulement étaient vrais. Chris devait écrire quelque chose à propos des quatre événements, chaque jour, pendant cinq jours, notant tous les faits ou toutes les descriptions qui lui revenaient à l'esprit. S'il ne pouvait pas se rappeler de nouveaux détails, il devait se contenter d'écrire : « Je ne me rappelle pas. »

Le faux souvenir fut introduit dans ce paragraphe :

> C'était en 1981 ou en 1982. Je me rappelle que Chris avait cinq ans. Nous étions partis faire des courses dans la galerie commerciale de la cité universitaire de Spokane. Après une courte panique, nous avons retrouvé Chris, qu'un homme âgé, grand (je crois qu'il portait une chemise de flanelle) menait par la main le long de la galerie. Chris pleurait en tenant la main de cet homme. Ce dernier expliqua qu'il avait trouvé Chris pleurant comme une fontaine quelques instants auparavant, et qu'il essayait de l'aider à retrouver ses parents.

Dans son journal tenu durant cinq jours, Chris donna les détails suivants :

> Jour 1 : Je me rappelle un peu cet homme. Je me rappelle que je pensais : « Oh, il est vraiment cool ! »
> Jour 2 : Ce jour-là, j'avais tellement peur de ne pas revoir ma famille. Je savais que j'étais dans le pétrin.
> Jour 3 : Je me rappelle Maman me disant de ne jamais recommencer.
> Jour 4 : Je me rappelle aussi la chemise de flanelle de cet homme.
> Jour 5 : Je crois me rappeler les magasins.

En résumant par la suite ses souvenirs, Chris produisit un détail nouveau : il se rappela une conversation avec l'homme qui l'avait trouvé (« Je me rappelle que cet homme m'a demandé si j'étais perdu. »)

Chris essayait-il simplement d'aider son frère en élaborant ce « souvenir » ? Les réponses de Chris à un autre souvenir semblent écarter cette possibilité. Le premier jour, Chris écrivit à propos de cet événement vrai : « Je ne me rappelle pas. » Et, les quatre jours suivants : « Je ne me rappelle toujours pas. »

Peut-être Jim avait-il tout simplement fait appel à un vrai souvenir ? Chris s'était peut-être vraiment perdu dans une galerie commerciale quand il avait cinq ans. Pour mettre cette possibilité à l'épreuve, Jim présenta à sa mère le « souvenir » de Chris concernant la galerie commerciale, et lui demanda si elle se rappelait l'événement. Le premier jour elle dit : « J'ai essayé de penser à ce jour, mais j'ai du mal à me rappeler les détails. » Le deuxième jour : « Je me suis efforcée de me souvenir de ce jour. Je nous vois en train de chercher les pieds de Christopher sous des rayons de vêtements, mais honnêtement parlant, je ne peux pas savoir s'il s'agit de cette fois-là. » Après cinq jours d'efforts, elle résuma ses sentiments : « Pour une raison ou pour une autre, je m'en veux de ne pas parvenir à m'en souvenir. »

Quelques semaines plus tard, Chris fut interviewé à nouveau, et il eut à décrire chacun des quatre événements, les notant suivant leur clarté, de 1 (pas clair) à 11 (extrêmement clair). Pour le faux souvenir de la galerie commerciale, il donna sa seconde meilleure note : 8. Quand il lui fut demandé de décrire précisément ce « souvenir », Chris fournit une abondance de détails :

> J'étais avec eux pendant un instant, et je crois que je suis allé voir le magasin de jouets, *Kay-Bee Toys*, et, euh... nous nous sommes perdus, et je cherchais partout, et je me suis mis à penser : « Oh non ! je suis dans un mauvais pétrin. » Et alors, je... j'ai pensé que je n'allais jamais revoir ma famille. J'avais vraiment peur, vous savez. Et alors ce vieil homme, je pense qu'il portait une chemise en flanelle bleue, il est venu vers moi... il était plutôt âgé. Il était un peu chauve, en haut... il avait comme une couronne de cheveux gris... et il portait des lunettes.

Dans la phase finale de l'expérience, Chris fut informé par son frère que l'un des souvenirs était faux. Savait-il quel souvenir avait été implanté ? Chris choisit un des vrais souvenirs. Quand il apprit que le souvenir de la galerie commerciale était le souvenir faux, il n'arriva pas à y croire.

> Vraiment ? Non, parce que je croyais que c'était... Je crois me rappeler que j'étais perdu et que je vous cherchais... Je m'en

souviens bien... Je me suis mis à pleurer. Et Maman est finalement arrivée et m'a dit, « Où étais-tu ? Ne recommence jamais ! »

J'étudiai les trouvailles de mes étudiants, j'écoutai plusieurs fois les enregistrements dans lesquels Chris et Brittany décrivaient leurs faux souvenirs. Plus j'examinais leurs travaux, plus j'étais convaincue que nous avions trouvée la bonne idée pour nos expériences formelles. Ces données brutes et préliminaires nous montraient qu'il était possible d'implanter dans l'esprit d'une personne influençable un souvenir d'enfance complètement faux. Non seulement c'était possible, mais c'était même étonnamment facile.

La méthode utilisée pour créer le faux souvenir de Chris semblait presque idéale, mais il nous fallait résoudre quelques problèmes avant de mettre au point une proposition définitive pour notre étude. Par exemple, nous voulions inclure des sujets plus âgés dans notre recherche, mais les centres commerciaux ne s'étaient répandus qu'à partir des années 70. Nous avons modifié le projet et essayé à nouveau nos idées sur John, vingt-deux ans, et Bill, quarante-deux ans.

Avec l'aide de sa tante, nous avons convaincu John qu'il s'était perdu dans un grand magasin d'articles de sport à l'âge de cinq ou six ans (« Je me rappelle vaguement être en haut de l'escalier mécanique, en train de pleurer »). Et, avec l'aide sa soeur, nous avons convaincu Bill qu'il s'était perdu dans le grand magasin *Sears* quand il avait cinq ou six ans. « Je me rappelle à quoi ressemblait *Sears* à Santa Monica... Ou alors, c'était *J.C. Penney's* ? » Bill raconta, essayant de ranger en ordre logique les détails de son souvenir fraîchement implanté : « J'étais paniqué. Où sont Papa, Maman et Linda ? J'avais peur... Je me vois encore montant et descendant les escaliers de *Sears*. Je me rappelle les sonneries de l'ascenseur de *Sears*. Maintenant, je me rappelle, c'était *Sears*, pas *J.C. Penney's*. »

Ces cinq cas offraient la preuve qu'il est possible de créer des faux souvenirs d'événements d'enfance. On avait suggéré à cinq personnes, de huit à quarante-deux ans, des souvenirs d'incidents qui ne s'étaient jamais produits. Le souvenir leur semblait vraiment réel. Ils étaient tout disposés à s'étendre sur des détails qui n'avaient même pas été donnés au cours de la suggestion initiale : tout cela indiquait que le souvenir était bien réel pour eux. Jenny se rappelait avoir eu peur. Brittany embellit son histoire de citrouilles, de foin et de fournées de biscuits. Chris se rappelait des conversations mot pour mot, une calvitie et des lunettes. John se rappelait être en haut

d'un escalier mécanique, en train de pleurer. Bill imaginait des sonneries d'ascenseurs.

Nous n'avions pas de procédure claire à l'esprit, mais nous étions optimistes. Nous avions trouvé un moyen de produire des faux souvenirs, sachant que ce moyen ne ferait aucun mal à ceux qui participeraient à notre étude. (En fait, tous nos sujets, dans les cas préliminaires, avaient apprécié leur rôle dans notre étude, réagissant avec bonne humeur et étonnement quand ils avaient appris que les expérimentateurs avaient trafiqué leur mémoire avec succès.) Nous remplîmes des questionnaires interminables et soumirent notre dossier de proposition au *Human Subjects Committee*.

L'étude allait être menée en deux étapes majeures. Dans la première étape, il serait demandé aux sujets de décrire quatre souvenirs d'enfance. Ces souvenirs devaient se rapporter à des événements s'étant produits quand ils avaient à peu près cinq ans, mais le quatrième serait le faux souvenir de s'être perdu dans un centre commercial ou dans un autre lieu public. Les sujets devaient donner des détails sur les quatre souvenirs pendant plusieurs jours ; un groupe tiendrait un journal pendant cinq jours, alors que l'autre ne tiendrait un journal que pendant deux jours. Dans la deuxième étape de l'expérience, qui aurait lieu environ deux semaines plus tard, un chercheur viendrait interviewer les sujets sur leurs souvenirs pour déterminer s'ils se « rappelaient » les faux événements. On demanderait aux sujets de noter la clarté de leurs souvenirs sur une échelle allant de 1 à 10.

Nous étions impatients de commencer l'expérience et de répondre ainsi à certaines questions cruciales sur l'implantation de faux souvenirs. Quelles serait notre taux de réussite dans l'implantation de faux souvenirs ? Comment les sujets noteraient-ils la clarté de leurs faux souvenirs ? Que nous enseigneraient les comparaisons entre les « vrais » et les « faux » souvenirs ? Les vrais souvenirs contiendraient-ils plus d'émotions, plus de détails, plus de crédibilité ?

La réponse du *Human Subjects Committee* se fit attendre deux mois. Il malmena notre projet. « Que se passera-t-il si vos sujets sont sous stress émotionnel et sont affectés par le caractère trompeur de votre expérimentation ? » demandèrent les membres du comité dans leur rapport écrit. « Comment allez-vous écarter les sujets vulnérables ? Que ferez-vous si quelqu'un est déprimé en apprenant la supercherie ? Que ferez-vous si un sujet trouve le faux souvenir

étrangement semblable à un fait qui s'est vraiment passé ? Vos sujets ne se sentiront-ils pas trahis par cette manipulation ? »

Nous répondîmes avec soin aux préoccupations du comité, mettant au point une procédure pour écarter les sujets psychologiquement instables, une autre pour prendre soin des participants qui pourraient trouver le souvenir implanté gênant, et d'autres stratégies pour effacer la confusion, désamorcer les tensions et recréer la confiance. Il nous fallut attendre à nouveau, les doigts croisés. Lorsqu'on nous avertit que le *Human Subjects Committee* avait approuvé une version modifiée de l'expérience dite du « centre commercial », nous nous mîmes immédiatement à recruter des étudiants pour nous aider à interviewer nos sujets et analyser les données.

Quelques mois plus tard, alors que l'étude était en cours, une des étudiantes qui participait aux recherches frappa à la porte de mon bureau. Elle avait à la main un exemplaire du magazine *Cosmopolitan*.

« Je n'ai pas l'habitude de lire ça, » dit-elle en riant, me montrant la couverture exhibant un mannequin en bikini, « mais je n'ai pas pu résister à l'article intitulé "Des questions sur le sexe (qui intéressent même les *cosmo-girls* les plus aventureuses)". Regardez la troisième question. »

Je lus tout haut la troisième question, et sa réponse.

QUESTION : Mes seins sont sensibles, je n'aime pas que quelqu'un y touche. Je sais que cela ne me rend pas très attractive aux hommes, alors, est-ce que je devrais me forcer à sourire pendant que ça fait mal ? Vu que mes seins sont petits, est-ce que la sensibilité pourrait avoir une cause surtout psychologique ?

RÉPONSE : Une gêne de ce genre veut en général dire qu'il y a un lien entre vos seins et une expérience déplaisante dans votre passé. Lorsque vous étiez très jeune, peut-être quelqu'un vous a-t-il caressé, ou émis un commentaire défavorable sur vos seins ; cela a été si gênant que vous en avez refoulé le souvenir... Je vous suggère d'essayer de trouver d'où cette gêne peut bien venir.

Je me rappelle avoir reposé le magazine et avoir secoué la tête, non pas tant par dépit, mais presque croyant être en train de rêver.

« Eh bien, qu'est-ce vous en pensez ? » me demanda l'étudiante, presque joyeuse.

« Je pense qu'un nouveau souvenir refoulé est en passe d'être retrouvé, » lui répondis-je.

Chapitre Huit

UNE FAMILLE DÉTRUITE

> *Dans ce "double lien" typique de notre temps, inspiré par la psychothérapie, le fait même de nier est la preuve du* « déni », *l'indicateur pathologique qui fait d'une déclaration d'innocence une preuve virtuelle de culpabilité.*
>
> — *Family Therapy Networker*, sept-oct 1993

Aucune relation parents-enfants n'est parfaite. Quand nous contemplons notre passé, il nous arrive de regretter que nos parents ne nous aient pas prodigué plus d'attention, plus de respect, plus d'amour. Ce sont des aspirations universelles, et même ceux qui ont grandi dans les foyers les plus heureux ressentent des moments de regret lorsqu'ils pensent à ce qui fut et à ce qui aurait pu être.

L'histoire de *Doug Nagle* et de sa famille* suscite plusieurs questions importantes. Les aspirations que je viens de mentionner, insolubles et parfois douloureuses, peuvent-elles se métamorphoser avec le temps et la pression de l'entourage, en de faux souvenirs d'abus ? *Jennifer Nagle*, âgée de quinze ans, commença une psychothérapie sans aucun souvenir d'avoir été abusée sexuellement.

---

* Ce chapitre est basé sur une histoire vraie, mais pour protéger la vie privée de la famille, nous avons modifié certains faits et fait usage de pseudonymes. (Les seules personnes identifiées par leur vrai nom sont l'avocat de Doug Nagle, Steve Moen, et les experts cités au tribunal, John Yuille et Elizabeth Loftus.) L'histoire a été recréée à partir de nombreux documents légaux : dépositions, auditions préliminaires, transcriptions de séances thérapeutiques et témoignages à la barre. Les entrevues avec Steve Moen ont confirmé les faits de base.

Après dix mois de thérapie intensive, elle avait retrouvé des souvenirs détaillés d'abus. D'où ces souvenirs étaient-ils venus, et pourquoi étaient-ils apparus si soudainement, avec une telle force émotionnelle ? Il est d'autant plus difficile de trouver des réponses que, dans ce cas, les accusations venaient de deux filles. Les demandes de « preuves » des sceptiques étaient satisfaites car, dans cette affaire, les accusations d'une fille fournissaient la confirmation nécessaire aux accusations de l'autre.

Ayant accepté de témoigner en tant qu'experte dans le procès criminel de Doug Nagle, j'ai vite compris à quel point les preuves apparaissaient accablantes à première vue. Mais, comme vous le découvrirez, dans cette affaire, les faits ne peuvent être résumés en de simples formules. La seule vérité que nous puissions affirmer avec une conviction absolue, c'est qu'une famille, qui vivait normalement à une certaine époque, a été lentement et méthodiquement détruite par un système qui est supposé protéger les innocents.

« Ils m'ont avertie que tu serais sans doute en déni. »
« Le déni, ça veut dire que tu es dangereux. »
« Tu es en déni profond. »

Doug Nagle croyait vivre un cauchemar. Il regarda autour de lui, toucha le dessus de lit, enfonça son pied dans la moquette, tripota son alliance entre ses doigts. Il essaya de cligner des yeux, soupirer, éternuer, retenir sa respiration, tout ce qu'il pouvait pour faire disparaître le mauvais rêve et revenir à la réalité. Mais en vain. Il se trouvait dans le vrai monde. Il était dans sa chambre à coucher, il était neuf heures du soir et sa femme, *Debbie*, venait à l'instant de l'accuser d'avoir abusé sexuellement de deux de ses quatre filles, environ dix ans plus tôt.

La voix de Debbie avait été étrangement calme et distante pendant qu'elle avait détaillé les accusations. *Kristen*, vingt-trois ans, leur fille aînée, venait de retrouver des souvenirs d'abus sexuels commis par son père. Kristen avait aussi dit à sa soeur de quinze ans, *Jennifer*, qu'elle pensait que son père l'avait aussi molestée. Quand Kristen avait appelé la psychothérapeute de Jennifer pour discuter avec elle de ses craintes, cette dernière avait immédiatement appelé Debbie. Ensemble, elles avaient pris la décision d'appeler le *Child Protection Services**.

« Le CPS ? » demanda Doug. Il n'en croyait pas ses oreilles.

* L'équivalent de notre Brigade de Protection des Mineurs. (NdT)

Debbie confirma d'un geste de la tête. « La thérapeute de Jennifer et les agents du CPS recommandent que tu quittes la maison temporairement. »

« Mais je n'ai jamais abusé de mes enfants, » protesta Doug.

« Ils m'ont avertie que tu serais peut-être en déni. »

« Ce n'est pas possible. »

« Le déni, ça signifie que tu es dangereux. »

« S'il te plaît, Debbie, dis-moi... Qu'est-ce que j'ai fait ? »

« Tu es en déni profond. »

Trois semaines plus tard, Doug était assis dans le bureau d'un psychologue, essayant de se préparer à une évaluation de déviance sexuelle. Debbie lui avait lancé un ultimatum : s'il ne se faisait pas évaluer par un psychologue patenté, elle le forcerait à quitter la maison et il ne reverrait plus jamais ses enfants. Doug était un homme plutôt petit, la quarantaine, portant un costume trois-pièces et des lunettes épaisses pour corriger sa myopie. Il attendait, nerveux, anxieux de comprendre le malheur qui s'était abattu sur sa famille. Dans sa profession de conseiller juridique en ressources naturelles dans une grande exploitation forestière, il était habitué à négocier des différents, apaiser des querelles et trouver des compromis. Si tout le monde acceptait de parler, se répétait-il à lui-même, si les faits et les sentiments pouvaient être mis clairement sur la table, un compromis pourrait être trouvé, et tout retournerait à la normale.

Mais personne ne voulait lui parler. Personne ne voulait lui dire ce qu'on l'accusait d'avoir fait à ses enfants. Jennifer avait quitté la maison et vivait chez un ami. Il lui avait écrit une lettre mais n'avait pas osé l'envoyer sans demander à Debbie de la lire et d'approuver son contenu. Debbie avait dit qu'elle transmettrait la lettre à Jennifer, mais Doug n'avait aucun moyen de savoir si elle l'avait fait. Quand il avait demandé s'il pouvait se joindre à sa famille pour le service du dimanche à l'église, Debbie avait répondu que sa présence serait « déplacée ». Elle ne voulait même pas l'autoriser à être seul avec *Anna*, sa plus jeune fille de douze ans, qui ne l'avait accusé de rien.

En trois courtes semaines, sa vie avait sombré. Il était confus, frustré et désespéré ; il lui arrivait d'éclater en sanglots à n'importe quel moment. Il ne pouvait pas travailler parce qu'il ne parvenait pas à se concentrer longtemps sur des questions juridiques complexes. Ses amis et ses collègues lui prodiguaient conseils et réconfort, mais leurs suggestions ne faisaient qu'augmenter sa peine. Un avocat spécialisé en affaires criminelles le prévint de faire attention à tout ce

qu'il allait dire ou faire, notamment chez le psychologue chargé de l'évaluer. « Il existe une caste de psys spécialisés dans les abus sexuels, tous politiquement orientés. Ils sont apparus dans la dernière décennie, » lui confia l'avocat, « et ils ont au moins deux bonnes raisons de ne pas vouloir aider quelqu'un qui est accusé d'abus sexuels. Tout d'abord, ils craignent les poursuites pour erreur professionnelle (vous pourriez aller molester quelqu'un en sortant de leur bureau). Ensuite, les gens du CPS ne veulent rien avoir à faire avec des psys qui prennent parti pour la défense. C'est une question de sous : un psy n'a rien à gagner en défendant des gens comme vous. »

« Monsieur Nagle, » la voix grave le tira de ses pensées. Le Docteur *Barker* serra la main de Doug et le conduisit vers un bureau sombre aux murs tapissés de livres et aux fauteuils profonds. Après les présentations, le psychologue demanda à son nouveau client de décrire son problème.

Doug expliqua la version courte de l'histoire, la seule qu'il connût. Sa femme l'avait informé que leur fille aînée, Kristen, l'avait accusé d'avoir abusé d'elle sexuellement ; Kristen croyait qu'il avait aussi abusé de sa petite soeur, Jennifer. Il ne connaissait pas les détails des abus supposés — quand, où et comment ces choses s'étaient passées — et il ne savait pas si Jennifer était d'accord avec les accusations de sa grande soeur.

« Je n'ai aucune idée de ce dont on m'accuse, » dit Doug, s'efforçant de maîtriser ses émotions. « Debbie ne m'a rien dit, et je n'ai aucun souvenir d'avoir abusé de mes enfants. J'essaie de prendre responsabilité pour toutes ces accusations : j'ai même essayé de me convaincre que tout cela s'était produit, mais que j'en avais refoulé le souvenir, tout comme mes filles ont, apparemment, refoulé leurs souvenirs. C'est ainsi que Debbie décrit le processus : le refoulement. Je suis prêt à envisager cette éventualité. Mais je ne comprends pas comment j'aurais pu molester mes enfants et ne rien me rappeler, pas le moindre détail. Cela ne me semble pas possible. Pourtant, Debbie me dit que cela arrive aux autres tout le temps. »

Doug commença à pleurer. « C'est vraiment un moment très difficile, » dit-il pour s'excuser, mais sans essuyer ses larmes. « Je ne sais plus où j'en suis, je suis complètement perdu. J'ai été accusé, mais je ne sais pas ce que j'ai fait. Et je ne sais pas quoi faire, où aller, à qui demander de l'aide. »

« J'ai deux recommandations à vous faire, » dit le Docteur Barker, après avoir donné le temps à son client de se remettre.

« D'abord, je pense que nous devrions procéder à une évaluation de déviance sexuelle. Deuxièmement, je vous recommande de trouver un thérapeute pour vous aider à surmonter cette situation. Je peux accomplir l'une ou l'autre de ces deux tâches, mais pas les deux simultanément. »

Après une courte discussion, Doug accepta d'aller voir une psychothérapeute. Il voulait que sa femme et ses filles prennent part aux séances de thérapie, et il pensait qu'elles se sentiraient mieux avec une femme. Il demanda également au Docteur Barker de procéder à l'évaluation de déviance sexuelle.

« Combien de ces évaluations avez-vous conduites ? » demanda Doug.

« Plus de deux mille. »

Deux mille ! pensa Doug. Cela semblait beaucoup pour un psychologue de son âge. Il lui fallut du courage pour poser la question suivante : « Et combien parmi ces deux mille étaient-ils innocents ? »

Le Docteur Barker hésita un moment. « Un, peut-être deux, » finit-il par répondre.

Au cours de sa deuxième séance, Doug passa une batterie de tests psychologiques, après lesquels le Docteur Barker lui posa des questions détaillées sur sa vie sexuelle. Doug n'était pas habitué à parler ouvertement de questions intimes, mais il se força à surmonter son embarras pour répondre à chaque question avec une totale honnêteté.

À l'âge de onze ou douze ans, il s'était livré à des expériences sexuelles avec les garçons de sa troupe de scouts. « Sexe oral ou anal ? » demanda Barker, levant son stylo en attente. Rien de tout cela, répondit Doug, il s'agissait juste de toucher et d'explorer. À l'école, il avait donné rendez-vous à des jeunes filles de manière sporadique, allant jusqu'à les embrasser ou les caresser, mais, encore une fois, rien de sérieux. Sa première relation sexuelle remontait à l'époque de ses études supérieures ; elle dura six mois. Il épousa Debbie en terminant ses études. Il lui avait été fidèle, à l'exception de quelques « accidents » avec des femmes rencontrées au travail. Mais ces incidents regrettables s'étaient produits il y avait bien des années.

Debbie et lui avaient été mariés vingt-trois ans et avaient une vie sexuelle conventionnelle. Il devinait vouloir faire l'amour plus souvent qu'elle, mais c'est souvent le cas dans les couples, n'est-ce

pas ? Ce n'était pas un gros problème. Doug expliqua qu'il était plutôt passif, prêt à se plier aux désirs des autres, pas « macho » pour deux sous. Il n'aimait pas les dissensions ou les disputes, préférant l'arbitrage et le compromis. Il ne poussait pas Debbie à des rapports intimes si elle n'était pas intéressée. Ces deux dernières années, elle semblait avoir perdu intérêt dans le sexe. C'était peut-être sa faute. Au lit, il n'était pas un amant émérite.

Mais tout de même, se demandait-il tout haut, c'est difficile d'être un grand amant quand votre partenaire n'est pas intéressée, qu'elle ne demande jamais à faire l'amour et fait comprendre qu'elle veut que tout se passe vite pour qu'on en finisse au plus tôt. Peut-être Debbie n'était-elle pas intéressée par le sexe parce qu'elle était fatiguée et tendue : elle devait élever quatre enfants, avec un mari dont la carrière lui prenait tout son temps. Lorsqu'ils s'en allaient en week-end seuls, loin du téléphone, des tâches ménagères, des querelles, des crises, des rendez-vous chez le médecin, des sorties sportives et des délais à tenir, le sexe se passait bien.

« N'est-ce pas ordinaire ? » demanda Doug à Barker. « Peut-on s'attendre à beaucoup plus après un certain âge ? »

Barker le regarda sans vouloir répondre.

« Debbie est très religieuse, » dit soudain Doug, passant à autre chose. « Il y a cinq ou six ans, elle s'est engagée dans un groupe, la Communauté des Colossiens, qui affirme que la plupart de ceux qui croient être chrétiens ne sont pas vraiment "sauvés". Seuls quelques-uns sont de "vrais chrétiens", les autres sont les victimes d'une conspiration de type *New Age*. Elle en conclut qu'elle était une vraie chrétienne, et moi pas. Cette réalisation semblait lui causer beaucoup de peine, mais il y avait aussi un élément de fierté, du style : "je suis sincère, mais tu ne l'es pas, j'ai la foi, pas toi." Sa religion m'effrayait parce qu'elle semblait reposer sur la colère, la peur et la méfiance. Où étaient la paix et la joie ? À quoi bon la religion, si elle vous laisse effrayé, angoissé, méfiant et hargneux ? »

Barker remua d'impatience dans son fauteuil.

« Je mets ça sur le tapis, » expliqua Doug, « parce que, quelques années plus tard, Debbie quitta la Communauté des Colossiens. Nous n'en n'avons jamais parlé depuis, mais j'étais soulagé. Puis, quelques jours après m'avoir accusé de molester Kristen et Jennifer, elle prétendit que je l'avais poussée à quitter la communauté. Elle dit qu'elle n'avait jamais voulu la quitter, mais qu'elle avait senti qu'elle le devait parce que je n'aimais pas ce groupe. Je me demande si cela fait partie des raisons pour lesquelles nous avons commencé à avoir

des problèmes sexuels. Peut-être que cela a aussi un lien avec ces accusations. »

Le Docteur Barker écoutait avec respect, prenant des notes, hochant la tête occasionnellement. Mais il était clair qu'il voulait parler de Doug, pas de sa femme, et de surcroît de ses expériences sexuelles, non de religion. Il amena doucement la conversation vers le volontariat de Doug auprès des jeunes. Pendant les années où il travaillait avec des jeunes défavorisés, des jeunes gens, ou des jeunes filles s'étaient-ils sentis attirés par lui ? S'était-il senti attiré vers eux ?

Doug reconnut qu'il se sentait occasionnellement attiré physiquement vers les adolescentes qu'il conseillait, mais affirma clairement qu'il n'avait jamais fait un geste déplacé.

« Mais il y a un élément sexuel dans votre attraction vers les jeunes ? » demanda le Docteur Barker.

« Eh bien, je suppose que c'est possible, » dit Doug. « Je trouve beaucoup de ces jeunes attachants, et j'aime travailler avec eux. Mais rien de sexuel, de près ou de loin, ne s'est jamais produit dans mes relations avec eux. Je suis très conscient des problèmes que l'on rencontre quand on travaille avec des jeunes, et j'ai toujours essayé d'être sensible et responsable dans mes relations avec eux. »

Doug se demandait où ces questions pouvaient mener. Il n'avait jamais eu de problèmes avec ceux que sa famille appelait les « EDA », les Enfants Des Autres. Pendant des années il avait prodigué des conseils, des services, de l'amitié, un soutien émotionnel et financier à des jeunes en difficulté, des fugueurs, des enfants adoptés ou des membres de sa paroisse. Debbie avait lancé l'idée que la famille établisse un « fonds pour les EDA », une bourse de vingt-cinq dollars par semaine à dépenser pour les EDA en pizzas, sorties au bowling, au golf miniature ou au cinéma. Les Nagle avaient temporairement adopté plusieurs enfants en rupture de foyer. Parmi eux il y avait Ryan, un fugueur, qui avait un problème avec d'alcool et la drogue. Un jour, Ryan s'était offert une virée de trois jours, dépensant tout le chèque qu'il avait reçu pour rembourser ses parents. Debbie l'avait mis à la porte. Mais Doug avait gardé le contact avec lui, lui achetant à manger, allant le chercher aux urgences après qu'il se soit fait battre, le conduisant chez ses parents lorsque des dealers le recherchaient, lui envoyant des cartes de voeux et des colis pour qu'il sache que quelqu'un dans ce monde s'intéressait à lui.

Tout cela ressemblait à un effort sincère pour rendre le monde meilleur. Mais les questions du Docteur Barker semblaient suggérer que Doug avait une obsession anormale pour les jeunes, qui avait pour origine ses expériences homosexuelles dans sa troupe de scouts.

« Je peux vous aider dans votre problème avec les jeunes, » dit le Docteur Barker. Je vais vous donner des capsules d'ammoniac et quand vous sentirez une attraction sexuelle, ouvrez-en une et respirez. »

Doug essaya de rester respectueux. Le docteur était l'expert, pas lui. Il ne voulait pas remettre en question son autorité ou sa capacité à diagnostiquer. Mais tout de même, il n'était pas assis là, se soumettant à ses questions de plus en plus indiscrètes sur son histoire sexuelle à cause d'un problème avec les EDA. Il était là parce qu'il avait été faussement accusé d'avoir molesté ses filles.

« Nous pourrions peut-être parler de cela plus tard, » dit Doug. « J'ai un gros problème dans ma famille, et j'ai besoin d'aide. Pourquoi ne pas faire un test au détecteur de mensonges ? Je suis disposé à subir un test pour prouver mon innocence. »

« Je ne vous le recommande pas, » dit le Docteur Barker. « Les risques d'erreur sont trop grands parce que les questions sont trop émotionnelles et les accusations trop vagues. »

« Et le sérum de vérité ? » Doug ne savait plus à quoi se rattacher. Il était avocat dans des affaires administratives, il avait terminé son droit vingt ans plus tôt, mais n'avait aucune expérience du droit pénal. Mais il savait qu'il s'agissait d'établir la vérité, et qu'il existait des produits aidant à cela. Il était prêt à tout essayer.

Barker secoua négativement la tête. « Le sérum de vérité, » expliqua-t-il, « peut provoquer des souvenirs réels aussi bien que des fantasmes, et même les praticiens les plus expérimentés ont beaucoup de difficulté à démêler les faits de la fiction. »

« Que puis-je faire pour découvrir une fois pour toutes si j'ai fait ce qu'ils disent que j'ai fait ? » Doug s'aperçut aussitôt du vice logique caché dans sa question. J'en rirais, pensa-t-il, si je n'avais pas le coeur brisé.

« Vous ne pouvez rien faire, » répondit Barker. « Il n'y a aucun moyen de savoir si vous avez refoulé ce souvenir. »

« Attendez. Je voudrais comprendre, » dit Doug, s'efforçant de contrôler ses émotions. Il savait que sa colère n'était que l'extériorisation de la peur terrible qui montait en lui. « Je ne peux pas dire, simplement, “Je ne me rappelle pas avoir abusé de mes enfants” et

vous convaincre, vous ou tout autre expert, que je ne les ai pas molestés. Si je ne peux pas me rappeler ces incidents, soit j'en ai refoulé le souvenir, ce qui veut dire que je suis coupable, soit je suis en déni, et ce déni est tenu pour preuve de ma culpabilité. »

« C'est complexe, » reconnut Barker. Il prit un moment pour relire ses notes. « À quel moment avez-vous atteint la puberté ? » demanda-t-il.

Doug soupira. Encore des questions personnelles. « J'ai commencé à éjaculer peu après mon onzième anniversaire. »

« Une puberté précoce est souvent le signe d'abus sexuels, » dit le Docteur Barker en prenant des notes. « Avez-vous eu des problèmes d'éjaculation ? »

« J'ai eu un léger problème d'éjaculation précoce entre vingt et trente ans, » répondit Doug. « Mais quand j'ai fait l'effort concerté de ralentir mes rapports, le problème a disparu. »

« L'éjaculation précoce peut aussi être le signe d'abus sexuels, » dit Barker.

Doug ne savait plus où il en était. Barker voulait-il insinuer qu'il avait été abusé sexuellement dans son enfance ?

Le psychologue regarda sa montre et annonça que la séance était terminée. « Rencontrons-nous à nouveau la semaine prochaine à la même heure, » dit-il. « Et demandez à votre femme de venir. »

Une semaine plus tard, Doug attendit dans le hall de réception pendant que Debbie passait une heure et demie avec le Docteur Barker. Lorsque Doug fut finalement invité dans le cabinet, Barker lui dit qu'il devait prendre une décision importante. Il était d'avis que Doug quitte la maison familiale.

Doug était interloqué. « La plupart des psychologues seraient-ils d'accord avec cette décision ? » demanda-t-il. Il se tourna vers Debbie. « Tu ne penses pas que je mérite une contre-expertise ? »

« La plupart des experts qualifiés et réputés seraient d'accord avec moi, » dit Barker posément. Debbie avait l'air fâchée que Doug remette en question l'opinion du Docteur Barker.

Doug considéra ses options. Barker était considéré comme un des meilleurs experts sur les questions d'abus sexuels dans la région. Si Doug voulait à tout prix voir un autre psychologue, il faudrait des semaines pour avoir un rendez-vous, il devrait répondre aux mêmes questions, revivre les mêmes émotions et en arriver au même point. Demander un autre avis ne ferait que retarder le processus consistant à réparer sa famille, et irriter sa femme un peu plus.

« Si vous pensez que c'est ce qu'il faut faire, et que c'est dans l'intérêt de la famille, je déménagerai, » dit Doug.

Le Docteur Barker se tourna vers Debbie. « Est-il toujours aussi impulsif ? »

Au cours des séances suivantes, Doug subit de la part du Docteur Barker une pression croissante pour qu'il avoue. Barker semblait insinuer qu'il ne pouvait l'aider à se rappeler que s'il commençait par admettre qu'il avait abusé de ses filles. Mais comment, se demandait Doug, pouvait-il avouer ce dont il ne se souvenait pas ?

« Si vous avouez et acceptez de suivre une thérapie à long terme, » répondit Barker aux questions de Doug, « l'affaire ne sera pas pénale. Vous pourrez voir vos enfants et, après une période de traitements intensifs, vous rentrerez chez vous. La vie retournera à la normale. »

« Je ne peux pas reconnaître des choses que je n'ai pas faites, » répéta Doug. « Mais je suis prêt à considérer la possibilité que j'ai refoulé des souvenirs, et j'essaierai toutes les techniques que vous recommandez pour les retrouver. »

« Une imagerie visuelle pourrait aider, » suggéra Barker. Debbie venait de lui faire part de ses soupçons que son mari eût été abusé sexuellement par son *oncle Frank*, le frère de sa mère, qui avait quinze ans de plus que Doug. L'oncle Frank avait vécu dans la maison d'enfance de Doug pendant trente-trois ans, depuis l'époque où Doug avait trois mois jusqu'à sa mort, en 1987.

Barker demanda à Doug si son oncle l'avait touché d'une manière qui l'aurait affecté. Doug répondit négativement. L'oncle Frank était plutôt étrange et excentrique, reconnut Doug, mais il ne l'avait jamais molesté.

« Relaxez-vous et imaginez que vous êtes à nouveau dans la maison de votre enfance, » suggéra Barker. « Vous êtes jeune et vulnérable, et vous avez décidé de rendre visite à l'oncle Frank dans sa chambre. Pouvez-vous me dire à quoi elle ressemblait, ce qu'elle sentait ? »

« Ça sent le renfermé, c'est humide, » dit Doug, les yeux fermés. « La chambre de l'oncle Frank est au sous-sol et elle n'a qu'une petite fenêtre, en haut, dans le mur. »

« Comment est le couvre-lit ? Pouvez-vous le sentir sur vos bras, sur vos jambes ? Pouvez-vous vous rappeler une excitation sexuelle ? »

« Oui, » répondit Doug. « Je me rappelle m'être masturbé là, quand j'avais douze ans. »

« Comment savez-vous que vous aviez douze ans ? »

« La radio venait d'annoncer le premier vol du *Spoutnik.* C'était en 1956. Je suis né en 1944. »

« Rappelez-vous votre enfance, » dit Barker, comme s'il voulait tout recommencer. « Avez-vous jamais ressenti que l'on faisait intrusion dans votre vie privée ? »

« Oui. » Doug voulait être sincère. La vérité était la seule chose qui lui restait.

« Où ? »

« Dans la baignoire. »

« Qui était avec vous ? »

« Ma mère. »

« Que s'est-il passé ? »

« Ma mère m'a donné le bain jusqu'à ce que j'aie dix ou douze ans. Elle disait que je ne serais pas propre si je le faisais tout seul. Je me rappelle que, la dernière fois qu'elle m'a baigné, j'avais des poils pubiens. Ça m'embarrassait. »

« C'est un abus sexuel, » annonça Barker.

Doug n'était pas d'accord, arguant qu'il ne pensait pas que sa mère ait retiré une « stimulation sexuelle » de ces bains, pas plus que lui. Mais en quelques minutes, Barker l'a convaincu que sa mère avait abusé de lui. À la fin de la séance, Doug était en larmes.

Quelques jours plus tard, Doug décida de raconter à sa femme l'expérience émotionnelle qu'il avait eue en apprenant qu'il avait été abusé sexuellement par sa mère. Il espérait qu'elle constaterait ainsi combien il faisait d'efforts, combien il était prêt à envisager toutes les possibilités. Mais, au fur et à mesure qu'il décrivait le souvenir qu'il avait retrouvé pendant la séance de thérapie, Debbie s'éloigna de lui, avec sur le visage un mélange de répulsion et de triomphe.

« Je le savais ! » s'écria-t-elle. « Tu as été abusé, et c'est ce qui explique pourquoi tu as abusé de tes enfants ! »

« Quoi ? » Doug était complètement désemparé par sa réponse.

« Il est prouvé que les abus sexuels sont transmis de génération en génération, » dit Debbie. « Si l'on a été abusé par ses parents ou ses proches, il est probable que l'on abusera aussi de ses enfants. »

Doug la regarda avec des yeux exorbités. Que pouvait-il faire, que pouvait-il dire qui ne soit pas retourné contre lui pour prouver sa culpabilité ?

Deux semaines plus tard, le Docteur Barker annonça qu'il avait suffisamment d'informations pour terminer son évaluation.

« Je ne comprends pas, » protesta Doug. « Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe, pourtant je suis le premier concerné. Comment pouvez-vous évaluer ma situation après quelques entrevues avec moi et ma femme ? Vous n'avez pas parlé avec mes enfants, mes parents, mes amis, et vous ne me connaissez même pas ! Comment prétendez-vous avoir assez d'informations pour m'évaluer et donner des avis qui influenceront le restant de ma vie ?

Barker essaya de calmer son client. Il permettrait à Doug de lire une ébauche de son rapport et compléter certains points avant d'en tirer une version définitive.

Doug refusa l'offre. « Comment pourrais-je remplir les vides si je me souviens pas d'avoir abusé de mes enfants ? » demanda-t-il. « Nous avons besoin de données réelles, de faits précis, pas de toutes ces devinettes et de cette spéculation sur les souvenirs refoulés. Je ferai tout ce qu'il faut pour aller au fond des choses. Je veux bien passer au détecteur de mensonges, prendre du sérum de vérité. Dites-moi que faire, et je le ferai. »

« Ces procédures sont trop risquées, » dit Barker, répétant son avis précédent. « Je vous conseille d'aller voir un avocat. »

« Je n'ai pas encore de problèmes juridiques. Il s'agit pour l'instant d'un problème médical, d'une question de santé mentale. Ma famille est en train de s'écrouler. Nous avons besoin d'aide. »

Barker observa son client pendant un moment, puis secoua lentement la tête. Il attrapa un bloc-notes et écrivit l'adresse d'un bureau où Doug pourrait obtenir un test de détection de mensonge, tout en l'avertissant que l'obtention d'un rendez-vous pourrait prendre du temps.

« Que puis-je faire en attendant ? » demanda Doug.

« Vous avez besoin d'une thérapie pour vous en sortir, » dit Barker en lui recommandant une collègue.

« Dressez-moi une liste de toutes les raisons qui pourraient vous empêcher d'admettre que vous avez abusé de vos enfants, » suggéra la psychothérapeute.

« Ce ne sera pas difficile, » répondit Doug. « Je peux penser à toute une série de raisons. D'abord, personne ne veut faire de mal à ses enfants, ou l'admettre si cela a été le cas. Je pourrais aller en prison, perdre mon travail, mes amis, devenir un paria. Il y a toutes sortes de raisons. Mais je ne me rappelle pas avoir abusé de mes

enfants. En plus, je ne suis pas le genre de personne qui abuserait sexuellement d'un enfant, encore moins de ses propres enfants. Je pense que l'abus d'enfants est l'un des pires crimes que l'on puisse imaginer. J'aime mes enfants et je ne leur ferai jamais de mal intentionnellement. »

Doug se demanda s'il avait commis une erreur en prononçant le mot « intentionnellement ». La thérapeute en déduirait-elle qu'il aurait pu abuser de ses enfants *involontairement* ? Le terme « intentionnellement » donnerait-il un poids additionnel à la théorie du refoulement ?

« Je ne cherche pas vraiment à éviter d'admettre que j'ai abusé d'eux, » expliqua-t-il avec précautions. « Simplement, je ne peux pas me rappeler avoir abusé d'eux. Et je ne pense pas que j'aurais pu oublier avoir fait une chose aussi terrible. Mon esprit ne fonctionne pas ainsi. Tout le monde me répète que j'ai abusé de mes enfants et que j'en ai refoulé le souvenir, mais il m'est difficile d'accepter l'idée que j'aie pu bloquer toute une série d'événements. »

« N'avez-vous pas oublié un certain nombre d'expériences dans votre vie ? » demanda la thérapeute.

« Bien sûr, » dit Doug. « J'ai oublié beaucoup de choses qui se sont passées autrefois, comme tout le monde. »

« N'êtes-vous pas un optimiste, quelqu'un qui préfère se rappeler ce qui est positif et espérer que tout ira pour le mieux ? »

« Oui, on peut dire cela. »

« Pensez-vous que Debbie pourrait avoir des raisons de croire que vous avez abusé de vos enfants ? »

« Elle prétend avoir des raisons, » reconnut Doug.

« Pourriez-vous m'en donner la liste ? »

« Elle dit qu'elle a confiance dans les enfants, et ces derniers pensent que j'ai abusé d'eux. Elle pense que j'ai été abusé quand j'étais enfant, et elle prétend que l'abus d'enfant se transmet de génération en génération. Mais je ne suis pas du tout convaincu que l'on ait abusé de moi quand j'étais petit. Mais le plus important, c'est que pour rien au monde je n'abuserais de mes enfants, et il me semble impossible que j'aie pu abuser d'eux et en refouler tout souvenir. »

« Comment pouvez-vous dire cela, Mr Nagle ? » La thérapeute semblait exaspérée.

Doug tenta d'expliquer ses sentiments envers ses enfants. Il les aimait plus que tout au monde, plus que son travail, plus que sa propre vie. Il ne trahirait jamais cet amour en leur causant du tort,

physiquement ou sexuellement. Sa mère n'avait pas été sensible à sa vie privée, et, contrairement à ce que pensait Debbie, cela ne l'avait rendu que plus sensible, certainement pas moins, aux besoins de ses propres enfants.

Doug chercha une anecdote qui prouverait à la thérapeute sa gentillesse, sa sensibilité envers les enfants, montrant qu'il n'est pas le genre de personne à abuser de ses enfants. Il se rappela une tradition établie dans sa famille, celle du « voyage de sixième ». Quand chacun de ses enfants était entré en sixième, il les avait emmenés faire un voyage spécial, à deux, pendant une semaine. Il était allé à Washington avec Kristen, dormant une partie du temps à l'hôtel et l'autre partie chez des amis. Il avait emmené *Alison* à Washington puis à Orlando, en Floride : *Disney World, Circus World, Sea World.* Il était allé avec Jennifer à Washington et à Williamsburg, en Virginie. Il avait emmené Anna au Festival Shakespeare à Ashland, dans l'Oregon. Il se rappelait avoir eu conscience, à chaque fois, que le fait de descendre dans un hôtel avec une fille de onze ans devait paraître bizarre. Il se rappelait s'être efforcé de respecter l'intimité de ses filles, leur laissant tout le temps nécessaire pour prendre leur douche, s'habiller, se coiffer. Il expliqua à la thérapeute qu'il avait essayé d'être sensible à leurs besoins.

« Monsieur Nagle, vous ne vous rappelez que ce que vous voulez vous rappeler, » lui dit la thérapeute. « Vous avez probablement arrangé tous vos souvenirs pour qu'ils soient en accord avec l'idée que vous vous faites de vous-même. »

« Voulez-vous dire que les seuls souvenirs qui comptent sont ceux qu'on n'a pas ? » demanda Doug. « Laissez-vous entendre que tous les bons souvenirs du temps que j'ai passé avec mes enfants sont probablement faux ? »

« Oui, » dit la thérapeute, secouant la tête avec assurance, « c'est exactement ce que je veux dire. »*

Doug essaya de se rappeler avoir abusé de ses enfants pendant tout le mois d'avril. Malgré ses efforts, sa mémoire restait vierge. Il finit par s'en remettre à sa femme. « Comment puis-je retrouver ces souvenirs si je n'ai pas la moindre idée de ce dont je dois me souvenir ? De quoi Kristen et Jennifer m'accusent-elles exactement ? »

---

*Un an plus tard, la thérapeute reconnut devant l'avocat de Doug Nagle qu'elle avait alors fait pression sur ce dernier pour qu'il se rappelle, croyant l'aider. Elle pensait que si Doug avouait, il éviterait l'emprisonnement et pourrait retrouver sa famille.

Debbie répondit qu'elle ne pouvait révéler de détails sans en parler au préalable avec la thérapeute de Jennifer. Quelques semaines plus tard, Doug appela pour savoir si elle avait des informations à lui donner.

« La thérapeute de Jennifer et moi-même essayons de l'aider à se rappeler, » dit Debbie.

« À se rappeler quoi ? » demanda Doug.

« Je ne peux pas te révéler les détails, » dit Debbie. « La thérapeute de Jennifer dit que tu dois te rappeler par toi-même. Elle ne veut pas contaminer tes souvenirs. »

« Sais-tu que le Docteur Barker a interviewé Kristen, et qu'elle n'affirme plus être témoin oculaire ? » Doug décida de jouer sa carte maîtresse — sa seule carte, en fait. « Elle a admis qu'elle ne m'a en fait jamais vu toucher Jennifer. Elle se rappelle simplement m'avoir vu allongé au lit avec Jennifer, tout habillé, les deux mains visibles. Jennifer était sous les draps, alors que j'étais au-dessus des draps. J'avais l'habitude de m'allonger avec les enfants lorsqu'ils allaient se coucher, Debbie. Tu te rappelles, n'est-ce pas ? » Il ne pouvait contenir son ton sarcastique.

« C'est tout ce que je faisais, je m'allongeais avec Jennifer, essayant de la faire s'endormir. Rien dans la description de Kristen ne suggère que j'aie eu de contacts sexuels. Je veux que tu dises à Jennifer exactement ce que Kristen a dit au Docteur Barker, et que tu la laisses en tirer toute seule les conclusions. »

« Je ne le ferai pas, » dit Debbie. « Suggérer à Jennifer que les abus ne se sont pas produits ne pourrait que l'embrouiller un peu plus. »

« La vérité ne l'embrouillera pas ! » Doug perdit soudain son calme. « Toi et ta thérapeute, vous l'embrouillez en essayant de lui faire se rappeler quelque chose qui ne s'est jamais produit ! Si tu ne le lui dis pas, je le ferai ! »

Le 10 mai 1990, Debbie prit rendez-vous avec Doug à son bureau. À l'instant où elle rentra, il sut que quelque chose de fondamental avait changé : le sol s'effaçait sous ses pieds. Se sentant mal à l'aise, il suggéra une promenade.

« Quelque chose s'est passé ? » demanda-t-il après qu'ils eurent marché en silence un certain temps.

« Jennifer vient de retrouver des souvenirs, » dit Debbie. Elle semblait anormalement calme, complètement maîtresse d'elle-même. « Maintenant, nous pouvons engager des poursuites contre toi. »

« Vous allez m'attaquer en Justice ? » Doug se sentit couler à pic. Il essaya de se raccrocher à quelque chose, fit appel à l'amour de sa femme pour les enfants. « Pense aux enfants, Debbie. Pense à ce qu'un bataille légale ferait à nos enfants. »

Elle lui jeta un regard, rajusta son sac à main. Son expression en disait plus que tous les discours possibles : *Nous te tenons.*

« Une bataille légale nous déchirerait. Debbie, s'il te plaît, je ne veux pas me battre avec vous là-dessus. Je veux que nous nous en sortions tous seuls. »

Entendant la douleur que trahissait sa voix, elle sembla s'adoucir. « Je suis désolée que les choses évoluent ainsi, » dit-elle. Lorsqu'ils retournèrent à son bureau, elle prit rendez-vous avec le supérieur hiérarchique de Doug. Doug apprit plus tard que Jennifer avait demandé la garantie que son mari ne serait pas renvoyé avant la fin du procès.

Le 19 mai 1990, vingt jours après que Jennifer eût retrouvé ses souvenirs, un inspecteur de la *Special Assault Unit* appela Doug.

« Nous voudrions que vous passiez au détecteur de mensonges, » dit le détective.

« On m'a conseillé de prendre un avocat, » dit Doug.

« Cela ne vous empêche pas de passer un examen avant, » dit le détective.

« Je veux bien passer un test, » dit Doug, « mais j'ai besoin d'en comprendre les règles de base. Va-t-on me demander des détails des incidents ? Personne ne m'a dit ce dont on m'accuse, et on m'a averti que le test pourrait ne pas être fiable si les questions ne sont pas précises. »

L'inspecteur ne répondit pas immédiatement. Doug reformula ses inquiétudes. « Si les questions ne sont pas assez précises, les résultats pourraient ne pas être concluants, ou peut-être incriminants. »

« Nous ne révélerons pas les accusations jusqu'à ce que vous soyez officiellement inculpé, » lui dit l'inspecteur.

« Aurai-je mon mot à dire sur la manière dont l'examinateur déterminera comment le test sera administré ? » demanda Doug.

« Écoutez, Monsieur Nagle, je suis l'inspecteur et vous êtes le suspect. C'est moi qui décide, pas vous. »

« Dans ce cas, je vais prendre un avocat, nous nous reverrons ensuite, » dit Doug.

« C'est à vous de choisir, bien sûr, » dit l'inspecteur, qui voulait avoir le dernier mot. « Mais je sais que vous êtes coupable. Vous

avez accepté de subir une évaluation de déviance sexuelle, et un innocent n'aurait jamais fait cela. »

Doug appela ses amis juristes, leur demandant de lui recommander un avocat. Il trouva, en tête de liste, un certain Steve Moen, décrit comme « méthodique », « prudent » et « cérébral ». Doug s'entretint avec Moen, qui accepta de le représenter.

« L'inspecteur dit qu'il est convaincu que je suis coupable parce que je me suis fais examiner pour déviance sexuelle, » expliqua Doug à son avocat.

« C'est une conclusion logique, » dit Steve. « Les accusés n'acceptent généralement pas de se soumettre à ce genre d'évaluation, à moins de vouloir plaider coupable, espérant accélérer le processus. »

La réponse technique de l'avocat énerva Doug. Il s'agissait de sa vie. Il s'agissait de sa famille, de sa réputation, de sa carrière.

« Je ne comprends pas, » dit Doug. « Debbie m'a dit que je devais passer une évaluation. Elle m'a dit que sinon, je n'aurais plus le droit de voir mes enfants. Personne ne m'a jamais dit que se faire évaluer serait considéré comme une preuve de culpabilité. »

« Vous auriez dû prendre un avocat il y a plusieurs mois, » répondit Steve d'une vois monocorde.

« Mais il s'agissait d'un problème de santé mentale, non d'un problème légal, » dit Doug, incapable de contenir sa colère.

« Plus maintenant. » Le ton de Steve lui rappelait le jour où il avait été appelé dans le bureau du proviseur pour une infraction mineure à l'école secondaire. « Vous n'êtes plus en primaire, » lui avait lancé le proviseur avec sa voix basse. « *Et vous vous êtes mis dans de sales draps*. »

« Je vous conseille d'empêcher le Docteur Barker de mener à bien son évaluation, » dit Steve. « Je peux m'en charger à votre place, si vous le voulez. »

« Mais si Debbie apprend cela, elle dira que c'est une preuve supplémentaire de ma culpabilité. »

« Ce qu'elle pense n'a aucune importance. »

« Ça en a pour moi, » dit Doug. « Ma priorité, c'est de sauver notre mariage et de rassembler ma famille. »

« Notre priorité, c'est de vous éviter d'aller en prison — si nous y parvenons, » dit Steve. « Je vais appeler l'inspecteur de la *Special Assault Unit* pour lui dire que vous ne voulez pas vous soumettre au détecteur de mensonges. C'est trop risqué dans le cas qui nous

occupe. Nous n'avons pas besoin de prendre ce genre de risque maintenant. Je vous conseille aussi de garder un profil bas. Ne parlez à personne de ces accusations. »

L'expression de Doug poussa Steve à lui demander : « À combien de personnes avez-vous parlé de votre situation ? »

« À des dizaines de personnes, » reconnut Doug. « À mes collègues de bureau, à ma famille, à mes amis, aux membres de ma paroisse. »

Steve laissa échapper un soupir. « À partir de maintenant, faites-vous tout petit. Ne faites rien, ne dites rien, car n'importe quoi pourrait être retenu contre vous. »

Doug soupira amèrement. Mais quand les gens sont accusés d'un crime, ils savent au moins ce dont on les accuse. Quand apprendrait-il ce dont on l'accusait ? Comment pouvait-il continuer à vivre jusque-là sans en parler ?

« Je ne peux pas me faire tout petit, » dit-il à son avocat. « Je souffre trop. Je dois parler de ma situation, sinon je m'effondre. J'ai perdu ma femme, mes enfants, et mon passe-temps préféré, qui est d'aider les enfants des autres. Je suis en passe de perdre mon travail. »

« Vous savez, n'est-ce pas, que vous pourriez perdre votre licence de juriste si vous êtes condamné ? » Steve alla fouiller dans sa bibliothèque, trouva les règles sur les mesures de radiation dans la profession de juriste, et feuilleta les documents.

« Je n'y ai jamais pensé. Mon travail, maintenant, c'est tout ce qui me reste. » Doug s'arrêta de parler et essaya de se reprendre. « J'ai peur d'aller en prison. Mais, l'idée de ce que traversent mes enfants en ce moment me fait encore plus peur. Mes enfants pensent que je leur fais du mal. Ils souffrent. Je ne peux pas supporter de les voir souffrir ainsi. Comment puis-je me taire, comment puis-je me faire petit quand ma famille est en train de voler en éclats ? »

Steve était préoccupé par la stabilité émotionnelle de son client. Doug avait besoin d'une assistance psychologique que le Docteur Barker, dans son rôle d'expert, ne pouvait lui dispenser. « Je vais vous recommander quelqu'un qui serait à même de vous aider. Le Docteur Carson, psychiatre légiste, a beaucoup d'expérience dans les cas d'abus sexuels. Mais je ne vous envoie pas vers lui pour des raisons juridiques. Il très intuitif, et je pense qu'il serait à même de comprendre les tensions et les conflits que vit votre famille. Peut-être peut-il vous aider à reconstruire votre famille. »

Le Docteur Carson écouta l'histoire de Doug et lui posa des questions sur son passé médical et sexuel. C'était le même domaine que le Docteur Barker avait couvert, mais Doug se sentait plus à l'aise cette fois. Peut-être, se dit-il en lui-même, suis-je à bout de forces. Ou bien j'ai des problèmes si graves que ma vie privée et ma dignité ne comptent plus.

À la troisième séance, Carson lui demanda à brûle-pourpoint : « Êtes-vous coupable, oui ou non ? »

« Je ne pense pas. »

« C'est oui ou non. Vous êtes coupable, ou non coupable ? »

« Je ne sais pas. Je ne pense pas. »

« Ne dites pas cela. » Carson était impatient, pianotant sur le bureau. « Cette réponse ne fait que rendre les choses plus confuses. Elle fait croire à tout le monde que vous êtes coupable. Soit vous êtes coupable, soit vous ne l'êtes pas. »

« Je ne pense pas être coupable. »

« Alors, vous n'êtes pas coupable. »

« En effet, je ne pense pas être coupable. »

« Cessez de dire cela. » Carson éleva la voix, irrité. « Vous savez si vous avez abusé de vos filles, ou pas. Personne d'autre que vous ne le sait. Est-ce que vous l'avez fait, oui ou non ? »

« Je ne pense pas. Non. Non, je ne suis pas coupable. »

Pourquoi est-ce si difficile de dire « non » ? se demanda Doug. Il se rappela la première nuit, lorsque Debbie lui lança les accusations. « Je n'ai jamais abusé de mes enfants, » lui avait-il répondu, et elle s'était fâchée, l'accusant d'être en « déni ». Elle parlait même de « déni profond ». Après cela, la spirale descendante avait commencé. Jennifer avait quitté la maison et, en fin de compte, c'est lui qui avait dû déménager. Il n'avait même pas le droit de rendre visite à sa plus jeune fille sans la présence d'un surveillant. Et bientôt, il passerait en cour criminelle.

Il avait toujours nié les accusations, mais que cela lui avait-il rapporté ? Rien de bon. Pourquoi ne pouvait-il pas simplement dire « Je ne me rappelle pas ». Debbie et tous les thérapeutes devraient soit accepter ce qu'il dit, soit penser qu'il est un menteur. Il essayait d'être responsable. Il essayait de faire face aux accusations. S'il disait « Non, je n'ai pas abusé de mes enfants, » cela voulait dire qu'il montrait sa femme et ses enfants du doigt, les traitant de menteurs. Il ne pouvait s'y résoudre. Sa femme et ses enfants comptaient plus que tout. Il ne les trahirait pas. Il était prêt à affronter la possibilité, aussi improbable fût-elle, qu'il ait abusé d'elles et refoulé

tout souvenir de ses actes. Ainsi, en bonne conscience et en toute honnêteté, il pouvait dire simplement : « Non, je ne me rappelle pas. »

Il contempla Carson avec une certaine confusion. Pourquoi cet homme, un psychiatre, ne pouvait-il pas comprendre ce qui se passait dans son esprit ?

« Est-ce que vous mentez ? Êtes-vous coupable, oui ou non ? » Les questions commençaient à le rendre fou. Il était fatigué de cette inquisition.

« Laissez tomber, » dit-il à un certain moment. « Je ne mens pas. Je ne changerai pas mon histoire, et si vous ne me croyez pas, je ne peux rien y faire. J'en ai assez de vos jeux stupides. »

Carson le regarda, apparemment indifférent à sa colère. Carson se servait-il de ses questions comme d'un aiguillon psychologique pour le mener vers une certaine réaction ?

« Essayez-vous de me mettre en colère ? » demanda Doug au psychiatre. « C'est bien ce que vous essayez de faire ? »

« Vous ne vous mettez pas facilement en colère, » dit le Docteur Carson impassiblement.

Doug admit qu'il lui était difficile d'exprimer la colère. Il expliqua à Carson ses problèmes chroniques d'indigestion et d'insomnie, causés, lui semblait-il, par le fait qu'il réprimait ses émotions. En 1971, il avait eu une infection de la prostate qui ne voulait pas guérir. Un de ses amis, psychiatre, l'avait persuadé qu'il était déprimé, et qu'il ne guérirait de l'infection que lorsque les causes de sa dépression seraient découvertes et traitées. Il avait accepté d'aller voir un psychiatre. Ce dernier avait suggéré qu'il ressentait peut-être de la colère contre Debbie.

« Je savais que j'étais frustré contre elle, » dit Doug, « et, à divers moments de notre mariage, j'ai eu des problèmes de communication avec elle. Elle croit me comprendre mieux que moi-même et elle me dit toujours que je suis quelqu'un d'irritable, d'hostile. Mais je ne me considère pas comme irritable ou hostile, et mes amis et collègues ne me voient pas comme ça. »

« Peut-être Debbie reconnaît-elle en vous des émotions ou des comportements qui sont en fait les siens, » dit le Docteur Carson.

Doug y réfléchit quelques instants. Peut-être n'était-ce pas si farfelu, après tout. Debbie prétendait qu'il était « manipulateur », « directif », alors que d'autres personnes voyaient plutôt Debbie ainsi. Elle prétendait qu'il était distant, alors qu'elle se mettait souvent à fixer le vide, perdant le fil des conversations. Peut-être

sentait-elle qu'elle avait été abusée dans son enfance, projetant ses sentiments sur ses propres enfants ? Peut-être n'avait-elle pas été littéralement abusée, mais en avait le *sentiment* ? Ces sentiments douloureux, ambigus, avaient influencé sa relation avec son mari et ses enfants. Plusieurs années auparavant, les soeurs cadettes de Debbie avaient dit à Doug qu'elle les avait aidées à grandir ; pendant son adolescence, elle avait été plus la compagne et la confidente de son père que sa fille. La relation de Debbie avec son père était-elle malsaine ? Doug commença à se poser des questions. Cela pouvait-il expliquer pourquoi elle jalousait le fait que Doug soit si affectueux et amical avec ses enfants ?

« Vous devez commencer à réagir, » dit le Docteur Carson.

« Réagir contre quoi ? Je ne sais même pas contre quoi je devrais réagir ! »

« Si vous n'avez pas abusé de vos enfants, dites-le leur clairement et avec force. Ne baissez pas les bras, ne gémissez pas sur vos problèmes, redressez la tête et battez-vous ! »

Pendant les séances avec le Docteur Carson, ce dernier semblait hériter de la colère de son patient. Il lui arrivait d'élever la voix, de frapper sur la table pour appuyer ce qu'il disait, de gesticuler comme s'il était frustré. Doug se demandait ce qui pouvait bien se passer. Le Docteur Carson voulait-il lui montrer comment se mettre en colère, comment *être* en colère ? Sa colère était-elle feinte ou réelle ? Et si elle était réelle, de quoi était-il fâché ? Les paroles de Doug l'avaient-elles affecté personnellement ? Qui, ici, était le thérapeute, et qui était le patient ?

« J'ai l'impression que vous voulez m'enseigner à exprimer ma colère, » dit Doug un jour. « C'est peut-être important dans ma thérapie personnelle, mais tout cela dépasse le cadre personnel. Il s'agit de ma femme et de mes enfants. Je crains que vous ne me poussiez à faire quelque chose qui pourrait leur causer du tort. »

« Je suis là pour vous aider, » dit simplement le Docteur Carson.

« J'ai besoin de votre aide. Mais j'ai aussi besoin du meilleur avis sur la manière d'aider ma femme et mes enfants. Je dois distinguer les moments où vous essayez de m'aider de ceux où vous essayez d'aider ma famille. Soyons clairs sur ce point. »

« J'ai peur de ne pouvoir toujours faire cette distinction, » dit Carson.

Doug se prit la tête dans les mains. Bien sûr, Carson était psychiatre, pas devin : comment pouvait-il distinguer ce qui pouvait aider son patient de ce qui pouvait aider la famille de son patient ?

Seul le patient pouvait en décider. Mais comment arriver à une décision en l'absence d'informations ? De quoi ses enfants avaient-ils besoin ? Doug se sentit plus dérouté que jamais. Oui, il était d'accord, il devait relever la tête et clamer son innocence, mais auparavant, il avait besoin de comprendre les risques. Comment ses actions affecteraient-elles sa famille ?

Doug réalisa qu'il commençait à penser de plus en plus comme un avocat : soyez prudent, faites-vous petit, ne faites rien sans réfléchir. Mais il n'était pas toujours d'accord avec la manière prudente. Bien qu'il eût d'excellentes raisons de se contenir, il avait aussi de bonnes raisons d'exprimer sa colère. Mais quand devait-il agir, quand devait-il penser, quand devait-il parler ?

Son avocat lui apprenait à être prudent, craignant qu'il ne dise ou fasse ce qu'il ne fallait pas, alors que son thérapeute lui enseignait la spontanéité émotionnelle, le poussant à dire ou à faire des choses qui pourraient faire mal à ses enfants. Quelle était la bonne approche, que faire dans les différentes situations possibles, dans quelles proportions agir ?

Malgré sa confusion, Doug était reconnaissant aux deux hommes de lui apprendre de nouvelles manières de penser et de réagir. Steve Moen était méticuleux, recherchant les faits, et il avait un intellect puissant. Si les faits et la raison devaient décider de l'issue du procès, Steve devait gagner. Mais Steve était si prudent. Il voulait tellement protéger son client que cela risquait aussi de l'aliéner de sa famille.

À l'opposé de son avocat, son thérapeute le poussait à se relever et à se battre, au risque de porter atteinte à ses relations avec sa famille. Et pourtant, en suivant les conseils du Docteur Carson, Doug se sentait plus fort, apprenant à exprimer sa colère de manière plus appropriée, commençant à s'extraire du double rôle de victime et d'abuseur qu'on essayait de lui faire jouer. Il apprenait à anticiper les actions de sa femme. Debbie voulait tellement garder les enfants hors de son atteinte que ceux-ci n'avaient jamais eu la chance d'entendre sa version des faits. Peut-être le Docteur Carson avait-il raison. Peut-être devait-il trouver une manière de faire comprendre à ses enfants qu'il était innocent.

Il n'avait pas le droit de voir Jennifer, mais il pouvait passer plusieurs heures avec Anna, environ une fois tous les quinze jours. Pendant l'une de ses visites, Doug décida de dire à sa fille que les accusations contre lui étaient fausses ; il n'avait jamais abusé de ses soeurs, il ne pourrait jamais faire de mal à ses enfants. Quelques

semaines plus tard, alors que Doug dînait seul dans son appartement il ressentit fortement combien sa famille lui manquait. Il appela à la maison, et Anna lui répondit. Ils parlèrent quelques minutes. À la fin de la conversation, Doug dit à Anna combien il l'aimait.

Le lendemain, Debbie l'appela, furieuse. « Anna m'a parlé de votre conversation, » dit-elle d'un ton accusateur. « Tu dois mettre fin à ces tentatives de manipulation pour la rendre confuse. »

« Elle me manque, » dit Doug, essayant de relever la tête, comme le lui avait conseillé Carson. « J'ai besoin de la voir. »

« Uniquement quand j'en décide, » dit Debbie en raccrochant le téléphone.

Doug écrivit une lettre à sa femme le soir même, lui faisant part de son intention d'appeler plus souvent, et de son désir d'obtenir un arrangement plus généreux concernant le droit de visite à Anna. Il attendit la réponse de Debbie. Une semaine plus tard, Debbie l'appela pour arranger une entrevue en compagnie du pasteur de leur église.

« Je demande le divorce, » annonça-t-elle durant la rencontre. « Je ne désire pas particulièrement un divorce, mais j'ai peur que le *Child Protection Services* ne vienne m'enlever les enfants. »

« Je ne comprends pas, » dit Doug.

« Tu as menacé de venir voir les enfants, tu refuses de rester à l'écart. Je dois les protéger d'une manière ou d'une autre. »

« Mais c'est toi qui ne veux pas me laisser voir Anna ! » Doug essaya de garder une voix calme. « Tu ne m'as pas permis de lui parler, de lui écrire ou de venir la voir. Tes règles ne me permettent aucun contact avec mes enfants, pas même avec le seul enfant qui ne m'accuse de rien. Tout ce que je veux, c'est changer les règles, pour revoir Anna. »

« Les juges n'avancent pas assez vite, » dit Debbie, refusant de regarder son mari. « Tes actions m'ont forcée à demander le divorce, afin de pouvoir obtenir un mandat t'interdisant de voir les enfants. »

Doug voulait dire à Debbie qu'elle n'avait pas besoin de demander le divorce pour obtenir une telle décision judiciaire, mais à quoi bon ? De toutes façons, il ne serait plus autorisé à voir ses enfants.

L'expression de Debbie changea. « Jennifer veut te voir, » dit-elle. « Elle t'attend dehors, dans la voiture. »

« Jennifer veut me voir ? » Doug ne pouvait imaginer ce qui se passait. Ils venaient de parler d'un mandat d'arrêt pour l'empêcher de voir Anna, qui ne l'avait jamais accusé, et maintenant Debbie

allait lui faire rencontrer Jennifer, qui l'accusait de choses terribles. Doug n'avait pas vu Jennifer et n'avait parlé pas avec elle depuis le début de l'affaire, cinq mois plus tôt.

Debbie quitta la pièce. Quelques minutes plus tard, Jennifer entra.

« Jennifer. » Doug avait peine à parler. Il voulait tellement passer ses bras autour d'elle, l'embrasser, la serrer contre lui, pour ne plus la laisser partir. « Veux-tu que le pasteur reste ici ? »

« Ça m'est égal, » dit-elle en haussant les épaules et en souriant à son père, « Ça n'a pas d'importance. »

Doug se rappela le conseil de prudence de Steve Moen : ne rien faire qui puisse être suspect, de loin ou de près. Il demanda au pasteur d'assister à l'entrevue. Doug s'enquit auprès de Jennifer de ses études, de ses amis, de ses plans pour l'été. Il vint à bout de ses questions. Un silence gêné s'ensuivit.

« Papa, je pense que tu l'as fait, » dit finalement Jennifer. « Mais je t'ai pardonné. Je suis allée à un camp de l'église, et mes amies ont prié avec moi. Je ne t'en veux plus, je n'ai plus peur de toi. »

Doug ne pouvait détacher les yeux de sa fille. Je l'aime tellement, se répétait-il, je l'aime tellement, tellement...

« Je voudrais pouvoir te voir à nouveau, » dit-il.

« Moi aussi. »

Doug essaya de montrer combien il voulait passer du temps avec elle. Il ne voulait pas l'effrayer ou l'influencer d'une manière ou d'une autre. « Peut-être que nous pourrions nous revoir, pour aller manger une pizza ou des hamburgers, toi, moi, Maman et Anna, » suggéra-t-il.

« Ce serait sympa, » dit-elle. « J'aimerais bien. »

Une semaine plus tard, il appela Debbie pour arranger une sortie. « Hors de question ! » lui répondit Debbie.

« Mais pourquoi ? »

« J'ai promis au procureur que je ne te laisserais plus jamais voir les enfants, » dit-il.

Le 14 septembre, Doug Nagle fut inculpé. L'acte d'accusation concernait un viol au premier degré sur Jennifer, supposé avoir eu lieu entre le 8 décembre 1984 et le 7 décembre 1985, lorsque Jennifer avait dix ans, et quatre attentats à la pudeur, un par an, entre les huit ans et les onze ans de Jennifer. Chacun des cinq chefs d'inculpation suffisait à le faire radier de la profession juridique et à l'envoyer en prison.

Le 22 septembre, Doug Nagle plaida non coupable et accepta une décision lui interdisant tout contact avec sa femme et ses quatre enfants. Il fut détenu dans la prison du conté et enfermé dans une cellule de détention. Les toilettes, éclaboussées de vomissures, étaient bouchées par les papiers et les excréments.

Lorsque l'officier remplit les formulaires d'incarcération, il commenta : « Tout ça ressemble à un foutu divorce. » Doug en fut surpris : rien, dans les formulaires, ne mentionnait un divorce. Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Là, au moment le plus inattendu, il avait rencontré un peu de gentillesse et de compréhension.

Sorti de prison quelques heures plus tard, Doug rencontra Steve Moen et commença à organiser sa défense. « Je veux que nous coopérions avec la partie adverse, » dit-il à son avocat. « Nous devrions parler au procureur et nous mettre d'accord pour trouver des experts neutres pour qu'ils rencontrent tout le monde, évaluent la situation et soumettent leur rapport aux deux parties. Je renoncerai à tous mes privilèges. »

Steve Moen respira profondément. Il n'avait jamais rencontré un client comme Doug Nagle. L'homme était extrêmement brillant, diplômé de la *Stanford Law School*, il était l'un des juristes en ressources naturelles les plus respectés dans le Nord-Ouest des États-Unis, et il se comportait pourtant comme un enfant : naïf, impressionnable, innocent.

« Comment nous y prendrons-nous pour obtenir leur coopération ? » dit Doug, exprimant sa surprise face au manque de transparence en droit pénal. Le premier travail, dans les affaires civiles, consistait à rassembler tous les documents de l'opposition, puis à dresser une liste de leurs témoins et à obtenir les dépositions pour savoir exactement ce que les témoins et les experts avaient l'intention de dire. En droit civil, on joue cartes sur table, alors qu'en droit pénal, on joue à cache-cache.

Doug n'attendit pas la réponse de Steve Moen à sa question. « Je vais me soumettre au détecteur de mensonges, » annonça-t-il. « Cela montrera que je dis la vérité, et peut-être l'accusation sera-t-elle plus encline à considérer que rien ne s'est passé, que tout repose sur un tragique malentendu. »

« Un test au détecteur de mensonges est trop risqué, » dit Steve. « Nous n'avons aucune garantie que vos résultats seront négatifs. »

« Je m'en tirerai, » dit Doug, « parce que je dis la vérité. »

« Les détecteurs de mensonges mesurent les réponses physiologiques à des questions bien ciblées, ayant un lien avec les faits controversés, » expliqua Steve avec prudence. « Le simple fait que vous disiez la vérité ne veut pas dire que vous en sortiez blanchi. Et même si c'était le cas, ces tests ne sont pas recevables par le tribunal. Tout cela ne résoudrait pas vos problèmes. »

Doug se demanda s'il parviendrait à convaincre son avocat de voir les choses à sa manière. « Nous avons besoin de bien nous entendre maintenant, ou bien tout finira mal, » dit-il. « Ma famille sera détruite. Nous ne nous en remettrons jamais. Laissez-moi passer au détecteur de mensonges pour prouver mon innocence. »

« Je n'y consentirai que si vous en comprenez bien les limites, » dit Steve. « Tout d'abord, vous devez savoir que, même si vos résultats sont négatifs, l'accusation ne les considérera pas comme une preuve d'innocence. Deuxièmement, si vous tenez vraiment à subir un test, je recommande fortement que vous le fassiez dans un bureau privé de bonne réputation, sans lien avec le système judiciaire. De cette manière, si vous échouez, l'information ne pourra pas être retenue contre vous par la police ou le procureur. »

Doug accepta les conditions, et prit rendez-vous dans un bureau privé. Il échoua au test. Doug fut stupéfié lorsque l'examinateur lui remit les résultats du test.

« Quelque chose ne tourne pas rond, » dit-il. « Je ne sais pas pourquoi j'ai échoué au test, mais je n'ai jamais abusé de mes enfants. Je veux recommencer le test. »

Il revint quelques jours plus tard. Malgré l'insistance de Doug, l'examinateur refusa de lui faire passer un second examen. « Vous êtes trop émotionnel, trop confus, et vous échouerez encore une fois, » dit-il pour conseiller Doug. « Comprenez une chose, c'est la guerre. Vos enfants vous détruiront si vous ne contre-attaquez pas. »

« Je ne peux pas me battre contre mes enfants, » dit Doug. « Je n'en veux pas à mes enfants. Ce sont des victimes, comme moi. J'en veux aux psychothérapeutes, et il m'arrive d'en vouloir à ma femme. Mais j'aime mes enfants et, la plupart du temps, j'aime encore ma femme. Je veux sauver notre mariage. »

« C'est une noble pensée, » lui répondit l'examinateur, « mais vous finirez en prison si vous ne changez pas d'attitude. Attaquez vos enfants, sinon ils vous détruiront, c'est l'un ou l'autre. »

Doug rentra chez lui, se mit à genoux et pria pendant plusieurs heures. Il se sentit plus calme. Les soi-disant experts avaient tous

tort. Il continuerait à aimer ses enfants. Il aurait foi que l'amour triompherait de la haine.

Le matin suivant, il se réveilla tôt, en proie à la colère. Comment mes enfants pouvaient-ils se laisser avoir, qui pouvait leur faire croire toutes ces choses ? se demanda-t-il. Ne peuvent-ils comprendre le mal qu'ils me font, qu'ils se font à eux-mêmes, à toute la famille ? Seul et misérable, il pleura et gémit. Puis, tout aussi soudainement, sa colère le quitta. Il se sentit à bout de forces, calmé par une réalisation soudaine. Peut-être en voulait-il plus à ses enfants qu'il ne le pensait ; peut-être le détecteur de mensonges avait-il détecté cette colère profonde et latente. Il écrivit une lettre au Docteur Carson, l'informant qu'il avait échoué au détecteur de mensonges et lui faisant part de ses réflexions.

Lorsque Doug dit à Steve Moen qu'il avait eu une longue conversation avec l'examinateur après son passage au détecteur de mensonges, et qu'il avait écrit au Docteur Carson, l'avocat devint furieux. « Si, par l'intermédiaire de Carson, le procureur apprend que vous avez échoué au détecteur de mensonges, votre femme l'apprendra sans doute et tout le monde, dans cette affaire essentiellement émotionnelle, en conclura que vous êtes coupable, » fulmina Steve.

« Mais je ne peux pas mentir à propos des résultats de mon examen, » répondit Doug. « Je dois être absolument honnête, c'est tout ce qui me reste. »

Steve se fit violence pour parler calmement. « Vous devez comprendre, Doug, que les gens qui sont déjà convaincus de votre culpabilité se serviront des résultats du test pour confirmer leurs soupçons. »

« Je ne peux rien faire pour convaincre de mon innocence des gens qui me considèrent déjà comme coupable, » dit Doug.

« Votre priorité doit être de vous protéger et de construire votre ligne de défense, » insista Steve.

« Non, ma priorité, c'est ma famille, » rétorqua Doug. Mais, dans cette divergence sur les priorités, il réalisa la profondeur de son ambivalence et la signification de sa colère. Il ne voulait pas aller en prison pour quelque chose qu'il n'avait pas fait. Sacrifierait-il sa famille pour se sauver ? S'il en arrivait à ce choix terrible, sa liberté plutôt que l'amour et le respect de Jennifer, pourrait-il affirmer au tribunal : « Ma fille ment » ? Pouvait-il faire cela à Jennifer ? Il avait déjà tellement perdu. Sa tragédie se transformerait-elle en trahison,

le père et la fille s'accusant mutuellement de mentir, devant un tribunal ? Devrait-il abandonner tout ce en quoi il croyait ?

« Nous devons cesser de communiquer avec la partie adverse, » dit Steve. « Je vais annuler le rendez-vous du Docteur Carson avec le procureur. »

« Non, » dit Doug. « Nous devons garder ouvertes nos lignes de communication. »

La discussion se poursuivit. Steve appela son associé, et les deux hommes essayèrent d'impressionner Doug par la gravité de la situation. « Il ne s'agit pas de droit civil, mais de droit pénal, » lui dirent-ils. Le procureur pense que vous êtes pédophile, le genre d'homme qui violerait ses propres filles. Ils ne cherchent pas à communiquer, mais à condamner. Ils veulent vous envoyer en prison. »

Doug refusa de modifier sa position, ce qui motiva Steve à appeler le Docteur Carson. À la surprise générale, Carson était d'accord avec Steve : ils devaient essayer de communiquer avec la partie adverse.

« Ça ne marchera pas, » dit Steve.

« C'est moi le client, bon sang, » dit Doug en se fâchant. « C'est ma vie. Je suis prêt à prendre le risque. »

Steve et son associé essayèrent une autre approche. « Vous êtes un client très difficile, » lui dirent-ils. « Vous êtes naïf, innocent. Ce n'est pas vous qui devriez prendre ces décisions légales complexes. »

« Je n'ai rien à faire de votre condescendance, » répliqua Doug. « Vous ne me comprenez pas, et vous vous fichez bien de ma famille. Vous voulez faire étalage de votre habileté légale en me faisant acquitter. Que ma famille soit détruite au passage vous laisse indifférents. »

Les avocats finirent par gagner la discussion, et le rendez-vous du Docteur Carson avec le procureur fut annulé.

« Bon, comment nous y prendre avec cette lettre que Doug a écrite à Carson pour lui dire qu'il avait échoué au détecteur de mensonges ? » demanda Steve à son associé. « Si le procureur en a connaissance, tous les efforts du Docteur Carson pour que les différents psychologues, psychothérapeutes et psychiatres impliqués dans cette affaire se rencontrent pour résoudre cette affaire conduiront au désastre. »

« Je m'en fiche. » Doug interrompit leur dialogue. « À quoi bon aller voir un psychiatre si vous ne pouvez pas lui dire ce que vous pensez ? »

Les avocats décidèrent que Carson continuerait à traiter Doug, mais qu'il était trop risqué de s'en servir comme témoin à la barre.

« Avez-vous fait part à quelqu'un d'autre du résultat de votre passage au détecteur de mensonges ? » demanda Steve.

« Ma mère, ma soeur, trente ou quarante personnes pendant la fête de Noël organisée par ma société, quelques personnes de mon église. » Doug se sentait combatif, provocateur.

« Est-ce que Debbie et vous allez à la même église ? »

« Autrefois, oui, mais maintenant, je vais dans une autre église. »

« Vous en avez parlé avec les membres de votre nouvelle église ? »

« J'en ai parlé dans les deux églises. »

À en juger par l'expression de Steve Moen, Doug savait exactement ce que l'avocat pensait de lui : cet homme est fou.

« Écoutez, » dit Doug pour tenter de désamorcer la tension. « Je suis au bord du gouffre. Je fais ce que je peux pour ne pas m'effondrer. Je parle avec des gens, j'écoute leur avis, j'essaie de raisonner. Ce n'est pas si facile d'être accusé d'avoir molesté vos propres enfants. Que feriez-vous à ma place ? »

« Je n'aurais rien dit à personne à propos du détecteur de mensonges. » dit Steve.

Un mois avant le procès, Steve demanda à voir son client. « Nous avons des problèmes, » dit-il en lui remettant la transcription d'une conversation entre Jennifer Nagle et le *Docteur Stein*, psychologue légiste engagé par la défense. Stein était connu et respecté dans la profession juridique pour son impartialité dans les affaires de garde d'enfants.

Steve lut le document à voix haute :

> Jennifer Nagle : Je me rappelle, j'étais sous la douche, j'avais environ neuf ans. J'ai du mal à me rappeler les âges. Et alors, tout d'un coup, mon père est dans la douche avec moi, sans habits. Et alors il a commencé à me laver avec du savon en bas entre les jambes, et alors j'ai commencé à saigner, je ne me rappelle pas, mais alors je ne sais pas comment ni quand il est parti, je me rappelle que je pleurais et qu'il y avait du sang dans la baignoire.

Steve s'arrêta de lire et regarda Doug, essayant de sonder sa réaction. « J'ai bien peur que cela soit plutôt spécifique, » dit-il finalement.

Doug sentit un frisson de peur. Est-ce que son propre avocat doutait de lui ? « Nous prenions souvent des bains et des douches

ensemble, » essaya-t-il d'expliquer. « J'avais l'habitude de la savonner. Mais c'était quand elle était petite, un ou deux ans, trois au plus. Je ne me rappelle pas être dans le bain avec elle quand elle était plus grande. J'étais sensible à ce genre de situation, parce que ma mère prenait des bains avec moi quand j'étais plus grand que ça, et cela m'avait beaucoup gêné. Je ne ferais jamais cela avec un enfant. » Il se demanda si Jennifer ne mélangeait pas ses souvenirs. Peut-être se rappelait-elle des souvenirs de bains plus précoces, les mélangeant avec un autre souvenir où on l'avait lavée après qu'elle se soit blessée. Mais comment pouvait-elle apporter autant de détails sur quelque chose qui ne s'était jamais passé ?

« Kristen entre en scène à la page vingt-quatre, » dit Steve. « Lorsque Kristen était en Europe, il y a quelques années, elle écrivit une lettre à Jennifer. Apparemment, Kristen y affirmait avoir été abusée par votre oncle, et pensait que quelqu'un d'autre avait aussi abusé d'elle. Jennifer a dit à Stein : "Kristen dit qu'elle se rappelle avoir été abusée par quelqu'un d'autre, mais elle ne se rappelle pas qui ; et que, si j'avais une idée là-dessus, je devais lui en parler. Mais je n'avais aucune idée là-dessus." Et Stein a demandé : "Vous ne lui en avez pas parlé, ou bien vous n'en aviez aucune idée ?" Jennifer a répondu : "Je n'en avais aucune idée." »

Steve tourna la page. « Maintenant, voici le premier souvenir d'abus de Jennifer. "J'allais terminer ma thérapie... Puis, Kristen est venue et m'a parlée de notre père ; ce qu'il lui avait fait et, d'après elle, ce qu'il m'avait fait aussi, bien qu'elle n'en soit pas sûre. C'est là que tout a commencé. C'était comme... je ne pourrais pas expliquer ce qui s'est passé. Quelque chose d'instinctif. Comme si un boulet de canon m'avait atteinte à l'estomac... tout d'un coup, il devint parfaitement clair que ce qu'elle avait dit était vrai." »

Doug pensait que la clé était Debbie, et non Kristen. « Ne voyez-vous pas ? » demanda-t-il à Moen. « Elle était la première à croire que j'avais abusé des enfants. Ensuite, elles se sont monté la tête mutuellement. Jennifer n'avait aucun soupçon d'avoir été abusée jusqu'à ce que Kristen le lui suggère. Une fois la suggestion semée, les "souvenirs" ont commencé à se développer et Kristen, Debbie et la thérapeute se sont mises à répéter à Jennifer que ses souvenirs étaient littéralement vrais. Toute l'histoire commence et finit avec Debbie. C'est elle qui a induit le restant de la famille à croire que l'on avait abusé de moi dans mon enfance, puis avait convaincu Jennifer et Kristen que j'avais abusé d'elles. La note prouve ma théorie. »

Steve avait en effet reçu une note manuscrite, le 22 février 1991, d'un psychothérapeute que Doug et Debbie avaient consulté lorsqu'ils avaient eu des problèmes conjugaux. Le thérapeute indiquait que, deux années plus tôt, bien avant que Kristen ou Jennifer ne mentionnent la possibilité d'abus sexuel, Debbie avait « exprimé des soupçons à l'encontre de Monsieur Nagle... De ces deux personnes, je serais enclin à trouver Monsieur Nagle plus crédible. » Mais la note du psychologue n'était pas recevable au tribunal parce qu'il ne voulait pas témoigner à la barre, pour des raisons déontologiques. Du reste, même s'il acceptait de témoigner, Debbie invoquerait le secret professionnel pour empêcher son témoignage.

Pour compliquer encore les choses, le Docteur Stein, le psychologue légiste qui avait interviewé toute la famille, rejetait les vues de Doug selon lesquelles Debbie jouait un rôle d'influence majeur. Pour lui, c'est Kristen qui était à l'origine des accusations. C'est Kristen qui avait écrit à Jennifer en 1989 pour lui révéler ses souvenirs fraîchement retrouvés d'abus commis par l'oncle Frank. Elle avait ajouté qu'elle avait peut-être été abusée par quelqu'un d'autre, dont elle ne se rappelait plus, et demandait à Jennifer si elle avait des idées sur la question. Jennifer avait dit au Docteur Stein qu'à cette époque, elle n'en « avait aucune idée. » Ce n'est que plus tard, lorsque Kristen se rappela que c'était son père qui avait abusé d'elle et qu'elle suggéra qu'il avait pu abuser aussi de Jennifer, que Jennifer fut convaincue soudainement que sa soeur disait était vrai.

Steve savait que Doug voulait désespérément découvrir ce qui était arrivé à sa famille et prouver ses théories au cours du procès. Mais tout avocat digne de ce nom sait que la défense ne prouve jamais rien ; l'accusation a la charge de prouver l'affaire au-delà de tout doute raisonnable. Si Steve faisait des efforts au cours du procès pour débrouiller les courants psychologiques complexes qui traversaient la famille de Doug, il ne ferait qu'apporter de l'eau au moulin du procureur tout en obscurcissant le point fort de la défense, à savoir : personne ne pouvait être certain de ce qui s'était passé.

Nous ne saurons jamais si tout a commencé avec Debbie ou Kristen, pensa Steve en lui-même. Il s'éclaircit la gorge. « C'est mon rôle, en tant qu'avocat, de faire une offre à la partie adverse, » dit-il. « Ce matin, l'accusation a proposé de s'entendre si vous plaidez coupable sur un chef d'accusation. Ils ne requerront alors pas la prison. Bien sûr, toute condamnation pénale sur une affaire de moeurs entraînerait votre radiation. »

Doug ne parvenait pas à croire ce qu'il entendait. Mon avocat me demande de plaider coupable ! pensa-t-il. « Je n'accepterai jamais de plaider coupable, » dit Doug, sa voix tremblant de colère. « Pas question. Un jour, mes enfants comprendront qu'il ne s'est rien passé. Il ne s'est rien passé. Et quand cela se produira, il aura été très important que je n'aie jamais lâché prise. Si je plaide coupable, mes enfants seront induits en erreur pour toujours. Je passerai le reste de ma vie en prison s'il le faut, mais je ne plaiderai pas coupable. Je ne m'y résoudrai jamais, » ajouta-t-il comme s'il craignait que Steve n'ait pas compris ce qu'il voulait dire.

Doug sortit en claquant la porte. Il était profondément secoué par la manière dont son avocat lui avait calmement transmis l'offre de l'accusation. Il savait que s'il consentait à plaider coupable pour éviter la prison, ses enfants ne croiraient jamais qu'il était innocent. Il serait montré du doigt comme pédophile pour le restant de sa vie, quelqu'un qui avait violé ses propres enfants. La réalité de la situation lui apparut soudain dans toute son horreur : il avait déjà un pied dans la prison.

Steve Moen tressaillit en entendant claquer la porte. Il s'assit un moment, essayant de rassembler ses idées. J'aurais préféré ne jamais entendre parler du mot « refoulement » pensa-t-il. Il reprit les transcriptions des séances avec le Docteur Stein, conduites à la demande du juge, et les relut. Puis il prit, de l'autre côté de son bureau, la photocopie des notes écrites par la thérapeute personnelle de Jennifer. Relisant plusieurs fois ces notes, il fut frappé par la différence entre les brefs résumés de la thérapeute, de trois ou quatre phrases, et la transcription dactylographiée, au mot-à-mot, des séances de Stein avec Jennifer.

La première séance de Jennifer avec sa thérapeute personnelle se produisit le 21 juin 1989, deux jours après qu'elle eût essayé de se suicider par overdose d'un médicament acheté en pharmacie. Lorsqu'elle fut interrogée sur sa dépression, elle mentionna des chagrins récents : elle n'aimait pas les riches « snobs » de son école, sa meilleure amie venait de déménager en Californie, et une autre de ses amies vivait trop loin. Mais elle ne pouvait donner une seule raison valable de se suicider.

Lorsque sa thérapeute lui demanda de décrire ses parents, elle décrivit son père comme égoïste et travailleur. Il se comportait souvent, disait-elle, « comme un gosse. » Elle dépeignit sa mère

comme une personne très organisée, peu ou pas émotionnelle, et insensible.

La même critique de Jennifer envers son père ressortait de ses séances avec le Docteur Stein, pensa-t-il, prenant la transcription de la séance du 15 avril. À peu près à mi-séance, Jennifer dit à Stein : « Mon père aimait les enfants. Il passait beaucoup de temps avec les jeunes, à l'église, aussi... Vous savez, c'était un bon père. ... il était très distrait, il ne se rappelait pas toujours tout. »

Et, sur la page suivante : « Il passait vraiment beaucoup plus de temps avec nous que les pères de beaucoup de mes amis. Il nous emmenait dans des tas d'endroits et on faisait des choses avec lui. Il n'était pas le genre de père qui exigent que vous soyez parfait, que vous ayez toujours les meilleures notes et tout ça. C'était pas ce genre de père. »

Lorsque Stein demanda à Jennifer si son père l'avait embarrassée ou humiliée de quelque manière que ce soit, elle répondit qu'il « ne faisait que des trucs normaux pour un père. Il chantait dans la voiture avec mes amis, des choses comme ça... il est vraiment bizarre... Il chantait... qu'est-ce qu'il chantait ? *"Clémentine"* ... Il essayait de danser, ça pouvait être embarrassant. »

« Vos amis pensaient-ils qu'il était un peu bête ? » demanda Stein.

« Oui, » répondit Jennifer.

Steve se surprit à sourire à la pensée de Doug Nagle, ce type aux grosses lunettes, juriste en milieu de carrière, chantant et dansant en face de sa fille adolescente et de ses amis. Il n'avait pas eu le privilège de voir cet aspect de son client.

Vers la fin de la séance, Jennifer dit : « De jour, c'était sans doute un père idéal, mais, la nuit, il faisait des choses horribles. »

Steve revint sur les notes de la thérapeute, et fut à nouveau frappé par la différence entre les transcriptions littérales de Stein et ces notes de thérapie, écrites peut-être plusieurs heures après les séances. Il arrivait que trois séances entières soient résumées en une seule page. Il était impossible de savoir ce que la thérapeute avait fait pour obtenir une réponse particulière, comment elle formulait ses questions, ou ce qu'étaient ses attentes. Faisait-elle des commentaires suggestifs ? Comment Jennifer répondait-elle aux questions de sa thérapeute ? Est-ce qu'elle hésitait, balbutiait, demandait qu'on reformule les questions ? Refusait-elle de répondre ou remettait-elle

en question les suppositions de la thérapeute ? Les notes ne permettaient pas de répondre à ces questions.*

Steve ne pouvait s'empêcher de s'imaginer combien toute l'affaire aurait été différente si les séances chez la thérapeute avait été enregistrées. Les choses seraient bien différentes si les thérapeutes enregistraient ou filmaient chaque séance. On saurait peut-être dans quelle mesure un thérapeute peut influencer la pensée de son patient par sa manière de formuler ses questions, ses gestes, ses regards ou ses silences.

Steve poursuivit la lecture. Le 20 septembre 1989, la thérapeute de Jennifer continua de rassembler des informations sur l'histoire et le tempérament de la famille Nagle. Jennifer décrivit à nouveau son père comme un bourreau de travail, souvent distrait et perdu dans ses pensées, mais aussi doté d'un bon naturel et affectueux.

Le 4 octobre, la thérapeute nota qu'elle continuait à rassembler des informations sur l'histoire de sa patiente et commençait à se concentrer sur « la possibilité d'abus passés ».

La possibilité d'abus passés. Lorsque Steve lut ces mots, il fronça les sourcils. Qu'est-ce qui pouvait suggérer des abus passés : la thérapeute ou sa cliente ? Encore une fois, la réponse ne pouvait pas être trouvée dans ces notes éparses et cryptiques.

Le 11 octobre 1989, Jennifer discuta de ses sentiments de solitude et d'aliénation de ses parents. Alors que les séances se poursuivaient en octobre et en novembre, les commentaires les plus courants de la thérapeute étaient : « Les progrès sont lents. » En se basant sur les notes, il était clair pour Steve qu'elle essayait d'aider sa cliente à être plus spécifique. Jennifer commença à rapporter des « progrès » dans son estime personnelle. La thérapeute et sa cliente continuèrent à explorer les causes possibles de sa dépression.

Le 13 décembre, la thérapeute mentionna encore la « lenteur des progrès » chez Jennifer. Bien que sa cliente trouve plus facile de définir et d'exprimer ses sentiments, elle ne pouvait pas cerner les raisons de sa dépression.

Le 24 janvier 1990, la thérapeute nota qu'elle avait reçu un appel téléphonique de Kristen, qui pensait qu'elle pourrait aider sa soeur en partageant avec elle les souvenirs des abus commis par son père, qu'elle venait de retrouver en thérapie. La thérapeute discuta de l'appel de Kristen avec Jennifer, qui était préoccupée par sa soeur,

* C'est un problème courant. Les notes des thérapeutes sont généralement trop brèves pour donner une bonne idée de ce qui se passe dans les séances.

mais ne pouvait pas fournir de « détails ». Jennifer accepta que Kristen se joigne à leur prochaine séance de thérapie.

Le mot « détails » frappa Steve. La thérapeute avait-elle demandé à Jennifer si elle connaissait les détails des soupçons d'abus de Kristen, ou avait-elle suggéré que peut-être Jennifer pourrait identifier des « détails » par elle-même ? Jennifer cherchait-elle par elle-même des détails, ou bien la thérapeute suggérait-elle des souvenirs spécifiques qui n'existaient pas jusqu'alors ? Il était toujours impossible de trancher.

Le 7 mars 1990, les notes de la thérapeute remplissaient une page entière, pour la première fois depuis le début de la thérapie de Jennifer, huit mois plus tôt. La séance avait été décidée pour donner suite à un appel téléphonique de Kristen, le 20 février. Kristen n'avait pas seulement discuté de ses souvenirs d'abus par son père, mais avait révélé qu'elle avait observé certains « incidents » suggérant que Jennifer aussi avait été molestée. Au cours des séances de thérapie communes, Kristen ne divulgua pas les détails de ces incidents ; Jennifer devint agitée et déprimée, craignant que Kristen ait pris contact avec la thérapeute pour lui révéler précisément ces détails.

Le 13 mars, la thérapeute nota qu'elle avait consulté un collègue, qui lui avait conseillé de déclarer l'affaire au *Child Protective Services*, l'agence gouvernementale responsable d'enquêter sur les abus sexuels sur mineurs. Deux jours plus tard, Debbie Nagle appela la thérapeute pour demander si Jennifer devait rester à la maison avec son père. Tout en se disant certaine que ses enfants étaient parfaitement en sécurité, la thérapeute conseilla de trouver un placement temporaire pour Jennifer.

Un peu plus tard dans la même journée, la thérapeute rapporta l'affaire au CPS.

Le 26 mars, Debbie appela pour dire que le Docteur Barker avait recommandé à Doug de quitter sa maison pour au moins six mois, de manière à ce que Jennifer puisse retourner à la maison. La même journée, les quatre soeurs se retrouvèrent chez la thérapeute pour partager leurs impressions et leurs expériences. Alison, la seconde fille, était ouvertement hostile à Kristen et à la thérapeute, refusant de croire que son père eût été capable d'abuser de ses enfants. Anna était effondrée. Jennifer soutenait Kristen. La thérapeute espérait que la séance faciliterait la communication entre les soeurs.

Deux jours plus tard, Jennifer exprima qu'elle avait des sentiments mitigés quant à la poursuite de la thérapie. Ses raisons

furent analysées, et la thérapeute conclut que ses réticences étaient dues à son désir d'éviter la douleur causée par ses abus sexuels passés.

Le mois suivant, Jennifer était déprimée et peu communicative, bien qu'elle acceptât de poursuivre la thérapie. Une autre séance fut menée avec Kristen, que la thérapeute décrivit de manière laconique : « Kristen est coopérative, Jennifer encore déprimée. »

Une semaine plus tard, le 25 avril, Jennifer était toujours déprimée et continuait à douter de la possibilité d'abus sexuels.

Mais, le 9 mai, les doutes et les sentiments mitigés prirent fin d'un coup. Jennifer avait retrouvé ses souvenirs. Ils étaient incroyablement clairs et détaillés. Elle se rappelait avoir été violée par son père, en classe de septième ou de huitième. Elle se rappelait que, vers l'âge de quatre ou cinq ans, son père lui avait pris les poignets et s'était allongé sur elle. Elle se rappelait avoir crié, s'être débattue, à chaque fois qu'il essayait de s'approcher d'elle. Elle se rappelait qu'il l'avait embrassée dans le cou et sur la poitrine, qu'il l'avait forcée à toucher son pénis, qu'il lui avait mis la main entre les jambes.

Les abus avaient commencé, se rappelait-elle, lorsqu'elle était très jeune. Elle en était certaine parce que la soeur de sa mère lui avait dit, deux jours plus tôt, qu'elle pensait que Jennifer avait été abusée avant même l'âge de deux ans. Sa tante se rappelait être au lit avec Jennifer, qui avait commencé à ramper et à gigoter autour d'elle et sur elle. Le « comportement sexuel » précoce de l'enfant avait convaincu sa tante que Jennifer avait été abusée par son père.

En juin, Jennifer, Kristen, Anna et Debbie étaient parties en voyage en Europe pendant trois semaines, et la thérapeute de Jennifer participa à un séminaire dirigé par Laura Davis, co-auteur du livre *The Courage to Heal*.

Le 2 juillet, Jennifer dit à sa thérapeute qu'elle comprenait l'importance de parler de ses abus passés. La thérapeute lui offrit un exemplaire du livre *The Courage to Heal*, et partagea avec elle ce qu'elle avait appris dans le séminaire. Beaucoup de survivantes croient qu'elles ont inventé leurs souvenirs, confia-t-elle, et beaucoup pensent qu'elles sont devenues folles. La question du pardon fut évoquée, et la thérapeute dit à Jennifer qu'elle n'avait pas à pardonner à son père.

Une semaine plus tard, Jennifer retrouva un autre souvenir d'abus, qui s'était produit lorsqu'elle avait quatre ans. Son père avait éjaculé dans sa bouche. Elle avait vomi et il l'avait frappée.

Le 11 juillet, Jennifer demanda une séance supplémentaire parce qu'elle se sentait submergée par la culpabilité et la honte, et avait peur d'être responsable de ce qui lui arrivait. Sa thérapeute la rassura, lui disant que ses abus n'étaient pas sa faute, notant qu'il fallait encore travailler cette question.

Jennifer et sa thérapeute se rencontrèrent encore vingt-trois fois entre août 1990 et janvier 1991 ; les notes de la thérapeute sur ces séances ne couvraient que dix pages. Leurs conversations semblaient s'élargir vers des discussions relatives aux amis, aux petits amis et aux problèmes d'estime personnelle. Une thérapie par l'art sembla aider Jennifer à faire face à ses problèmes de colère et de désespoir. Elle continua à « progresser », tout en exprimant cependant des sentiments de tristesse à propos de ses souvenirs.

Les notes s'achevaient le 29 janvier en faisant remarquer que Jennifer était déprimée par le procès annoncé. Elle craignait particulièrement d'être interrogée, à la demande du juge, par un psychologue qui ne s'intéresserait peut-être pas à sa version des faits.

Steve Moen replaça les notes de la thérapeute dans leur dossier et prit encore une fois le cahier noir qui renfermait les transcriptions des conversations du Docteur Stein avec Jennifer. Stein était le psychologue au sujet duquel Jennifer avait exprimé son inquiétude dans sa séance finale avec sa thérapeute. Steve relut les transcriptions une dizaine de fois. Il en conclut que Stein s'était montré compatissant envers les sentiments de peur et de trahison de Jennifer.

Dans leur avant-dernière séance, le 28 mai, un mois avant le procès, Stein demanda à Jennifer de décrire son père.

> Stein : Comment était-il ?
>
> Jennifer Nagle : Il n'était pas très affectueux... Il était souvent parti. Il était distrait. Mon père m'a manqué... Il était toujours au travail... Il travaillait beaucoup.
>
> Plus tard, à la fin de la séance, cette conversation eut lieu :
>
> Stein : Ton père était-il égoïste ?
>
> Jennifer Nagle : Je ne pense pas. Il ne donnait pas beaucoup à sa famille, mais il donnait aux autres. À des garçons.
>
> Stein : Il m'a dit la même chose. Franchement, je pense que vous avez tort tous les deux, mais ce n'est que mon opinion.

Jennifer Nagle : Vous voulez dire qu'il n'est pas égoïste ?

Stein : Non, je pense qu'il l'est.

Jennifer Nagle : De quelle manière ?

Stein : Je pense qu'il est loin de donner à qui que ce soit.

Jennifer Nagle : Je ne sais pas. Il ne donnait pas à sa famille, ça je peux le dire. Mais il y avait beaucoup d'autres enfants qui l'admiraient, vous savez, beaucoup.

Stein : Ce qu'il vous fallait, c'était plus que des cadeaux, ou sortir quelque part... Vous souffriez psychologiquement, et c'est précisément là qu'il ne vous donnait pas.

Jennifer Nagle : Je pense que personne dans ma famille ne donnait rien, sur le plan émotionnel.

Stein : C'est aussi ce que je vois. Est-ce que tu pourrais me dire quelque chose d'autre sur la relation entre toi et ton père, ou ta famille au sens large, avant que nous en finissions ?

Jennifer Nagle : Je pense que nous n'étions pas une famille. Au moins, je pense que moi, je ne faisais pas partie de la famille. Ils formaient peut-être une famille sans moi. Je ne sais pas.

Stein : Je ne pense pas que c'était vrai. Mais même si c'était vrai, ce n'était pas de ta faute.

Jennifer Nagle : C'est ce qu'ils me disent.

Stein : Si seulement tu pouvais y croire.

Jennifer Nagle : Je m'y emploie.

Steve Moen pensait que toute l'affaire reposait sur cette conversation, bien dactylographiée, perforée et placée dans ce classeur à l'attention de juristes comme lui. Jennifer était une jeune fille sensible, solitaire, qui avait vécu une douleur émotionnelle profonde dans son enfance. Elle voyait sa mère comme un personnage froid et insensible, ce qui la poussait à chercher l'amour et le soutien auprès de son père. Mais ses sentiments envers son père étaient profondément conflictuels. Steve se rappela une conversation dans laquelle Doug essaya de démêler les courants émotionnels complexes de sa famille. « J'ai essayé de créer une amitié avec Jennifer, » avait dit Doug à Steve, « mais elle gardait toujours ses distances. Je pense qu'elle essayait de protéger sa mère, qui était jalouse parce que j'étais proche de nos deux filles les plus jeunes. » Doug décrivit une lettre qu'il avait écrite à Jennifer alors qu'elle était en visite chez son grand-père sur la côte est. « Je veux apprendre à mieux te connaître, » avait-il écrit.

Jennifer répondit en disant qu'elle ne voulait pas être proche de son père parce qu'elle avait besoin de « son propre espace » mais qu'il pouvait la conduire, avec ses amies, quand il le voulait. Doug respectait le désir d'espace de Jennifer et, quand cela était possible, il conduisait Jennifer et ses amies dans leurs activités diverses. Mais, comme ses difficultés de communication avec sa fille persistaient, il avait essayé de parler de leur relation malaisée. « Je sens que nous ne sommes pas très proches, » dit-il, « mais je suis content que tu te sentes proche de ta mère. »

« Mais je me sens plus proche de toi, Papa, » avait dit Jennifer.

Repensant aux souvenirs de Doug de ces conversations, et d'autres détails qu'il avait eu le privilège de connaître sur sa famille, Steve savait que quelque chose de douloureux s'était passé. Peut-être que rien n'avait jamais été « normal » entre Doug, Debbie et leurs enfants. Mais, pour autant qu'il connaissait la nature humaine, il ne pouvait croire que Doug Nagle était coupable d'avoir abusé sexuellement de ses enfants.

Le procès dura trois semaines. Doug ne fit pas usage de son droit à être jugé par un jury. Il plaça son sort entre les mains du juge *Malcolm Ward.*

Dans son témoignage, Debbie expliqua qu'elle n'avait pas voulu, tout d'abord, croire que son mari eût abusé de ses enfants. Mais, après avoir écouté les récits de ses filles, elle ne put s'empêcher d'arriver à cette conclusion. Elle était posée, calme, parfaitement maîtresse d'elle-même : « Le témoin idéal pour l'accusation, » glissa Steve à l'oreille de Doug. Mais Doug était troublé par son attitude décontractée dans le box des témoins. Avant l'entrée du juge, elle blaguait, échangeant des histoires avec le substitut du procureur. C'est comme si elle aimait ça, pensa-t-il. Était-ce un comportement normal pour une femme dont le mari passait en justice pour avoir abusé sexuellement de ses enfants ? Dans quel monde étrange se trouvait-il ?

Après le témoignage de Debbie, ce fut le tour de Jennifer. Elle expliqua à la cour qu'elle avait des sentiments très forts quant à la « possibilité » que son père ait pu abuser d'elle, et elle interprétait ces sentiments comme une preuve que quelque chose avait dû se passer, même si elle n'avait pas pu, dès le début, se souvenir d'incidents précis. La plupart de ses souvenirs étaient revenus pendant l'été et l'automne 1990, et elle décrivit avec exactitude le procédé utilisé pour « générer » ces souvenirs. À chaque fois qu'elle

se sentait anxieuse, nerveuse ou insomniaque, elle savait qu'un souvenir traumatique était prêt à émerger de son inconscient. Après s'être assurée qu'elle disposait d'un bon soutien émotionnel, elle essayait de se relaxer et de laisser vagabonder son esprit, pour permettre aux souvenirs de remonter vers le conscient.

Pendant son témoignage, Jennifer évita soigneusement de regarder dans la direction de son père. À un moment particulièrement chargé d'émotion, le procureur se plaça entre elle et la table de la défense. C'était un message lourd d'implications : imaginez ce qu'a pu être la vie de cette enfant, si la seule vue de son père la fait souffrir.

Le juge Ward décida au début du procès que les seules preuves qu'il pouvait retenir de la part de Kristen seraient la description de son rôle dans le développement des souvenirs de sa soeur cadette. Il savait que toute discussion des souvenirs supposés de Kristen ne ferait qu'embrouiller un procès déjà compliqué. Kristen témoigna qu'elle avait téléphoné à la thérapeute de Jennifer, offrant de partager ses souvenirs d'abus, ainsi que ses soupçons selon lesquels Jennifer aurait pu avoir souffert également d'abus. Son appel téléphonique, expliqua-t-elle, n'était motivé que par son désir d'aider sa soeur à progresser en thérapie. Dans son contre-interrogatoire, Steve Moen essaya de montrer que Kristen avait interféré avec la thérapie de sa soeur et avait contribué au développement de faux souvenirs en suggérant que Jennifer avait pu être abusée par son père.

Alison, la seconde fille, témoigna avoir été choquée au commencement par les accusations, et avoir complètement soutenu son père. Mais, avec le temps, elle avait fini par sentir qu'elle ne pouvait plus prendre le parti de son père contre sa mère et ses soeurs. Lorsqu'on lui demanda de décrire sa mère, Alison la caractérisa comme « déprimée ». Et, sans y être invitée par la défense, Alison raconta une dispute avec Kristen, pendant la rencontre entre les quatre soeurs, le 26 mars, chez la thérapeute. Alison témoigna qu'elle et Kristen s'étaient disputées parce qu'elle pensait que Kristen « mentait ». Kristen « mentait souvent, » expliqua Alison, et ses mensonges avait causé du tort à sa famille plusieurs fois dans le passé.

La soeur de Debbie, *Marge*, témoigna que, selon elle, Doug avait abusé de Jennifer « depuis un âge inférieur à deux ans. » Elle déduisait cela d'un incident qui s'était produit en 1976. Marge avait 21 ans, et elle avait passé un mois dans la maison des Nagle pendant

que Debbie et Doug voyageaient en Europe. Une nuit, Jennifer, qui n'avait que 21 mois, se tortillait dans son berceau. Lorsque Marge la prit et s'allongea avec elle dans son lit, Jennifer « gigota » d'une manière que sa tante interpréta comme sexuellement suggestive. Marge pensait que Jennifer avait appris ce « comportement sexuel » de son père.

Au cours du contre-interrogatoire, Marge reconnut avoir fait part de « l'incident » le 7 mai 1991, deux jours avant que Jennifer ne « retrouve » ses souvenirs.

Le dernier témoin à charge fut la thérapeute de Jennifer, qui soutenait l'authenticité fondamentale des souvenirs retrouvés par sa cliente. Au cours de son contre-interrogatoire, Steve Moen établit que la thérapeute de Jennifer n'avait fait aucune tentative pour évaluer de manière critique la « vérité historique » des souvenirs de sa cliente. Bien que les psychothérapeutes existent pour se préoccuper de ce qui « se passe dans l'esprit de leurs patients, » n'ont-ils pas aussi le devoir de se préoccuper de l'exactitude historique de souvenirs faisant état d'abus ? Si les thérapeutes ne font pas ces vérifications, s'ils refusent de se servir de leur sens critique pour évaluer les faits, n'est-il pas probable qu'ils se fourvoient en traitant des patients pour des problèmes qu'ils n'ont pas ?

Doug passa à la barre et témoigna qu'il n'avait jamais abusé de ses enfants, ni d'aucun autre enfant. Ses expériences sexuelles dans sa troupe de scouts furent discutées en détail par l'accusation.

De nombreux témoins furent entendus, disant que Doug avait la réputation de toujours dire la vérité. *Scott Jensen*, un membre du groupe de jeunes de l'église, âgé de quinze ans, dont Doug avait gagné l'amitié, témoigna qu'il avait accompagné Debbie et Jennifer au cours d'un voyage de mission au Mexique en 1990. D'après le témoignage de Scott, Jennifer lui avait dit, au cours de trois conversations différentes, que sa thérapeute, sa mère et sa soeur croyaient toutes que son père avait abusé d'elle, mais qu'elle n'en avait pas le moindre souvenir. Dans un interrogatoire mené par Steve Moen, Scott cita Jennifer ainsi : « Maman n'arrête pas de me dire que c'est vrai. La thérapeute et Maman n'arrêtent pas de me dire que ça s'est passé, mais je ne me rappelle pas, et ils ne veulent pas m'écouter. »

Le pédiatre des Nagle témoigna qu'au cours de ses visites médicales, c'était pour lui une routine de chercher des signes d'abus sexuels. Pendant toutes les années où il avait traité Jennifer et ses

soeurs, il n'avait pas trouvé la moindre raison de suspecter un abus. Quatre experts témoignèrent pour la défense. Le Docteur Stein présenta les résultats de son évaluation légiste, et ses conservations avec Jennifer Nagle. Le Docteur Yuille, professeur de psychologie au Canada, discuta d'une méthode controversée pour distinguer entre les accusations fausses et vraies. En tant qu'expert sur les cas d'abus d'enfants, le Docteur Carson témoigna que les expériences homosexuelles d'adolescence de Doug se situaient dans la « normale » et ne pouvaient servir à soutenir les accusations selon lesquelles il aurait violé ses filles 35 ans plus tard. Le Docteur Loftus parla de l'influence des suggestions sur la mémoire.

Les plaidoiries finales eurent lieu le lundi 1er juillet 1991. Le même jour, le juge Ward annonça son verdict. Après un long passage en revue des témoignages, Ward annonça que Doug Nagle était acquitté de tous les chefs d'accusation.

Doug regarda Debbie, Alison et Anna quitter précipitamment le tribunal. *Acquitté*. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Était-il innocent, ou simplement non coupable ? L'acquittement lui rendrait-il sa vie, rassemblerait-il sa famille ? L'acquittement lui évitait la prison, et il en était reconnaissant. Mais qu'est-ce que cela changeait d'autre ?

Jennifer était entourée d'un groupe de gens qu'il ne connaissait pas. S'approchant de la table de l'avocat général, il demanda s'il pouvait parler avec sa fille.

« Je ne peux plus vous en empêcher » lui lança le procureur.

Il s'avança vers le groupe qui entourait sa fille. « Jennifer, veux-tu parler avec moi ? »

Plusieurs personnes lui chuchotèrent des conseils. Il distingua : « Tu n'es pas obligée de lui parler, » et une femme prit Jennifer par l'épaule, la retournant physiquement pour qu'elle ne voie plus le visage de son père. Mais Jennifer interrompit tout-à-coup le groupe. « C'est mon père, » dit-elle en marchant vers lui.

« Je t'aime, » lui dit Doug. « Je t'aimerai toujours. »

Jennifer lui passa les bras autour du cou, posant sa tête sur son cou, et lui dit les seules paroles qui pouvaient vraiment lui toucher le coeur. « Je t'aime aussi, Papa. »

Pendant les trois jours qui suivirent, Doug essaya de joindre sa famille, mais personne ne répondait au téléphone. Le quatrième jour, il réussit à joindre Debbie. Lorsqu'il demanda s'il pouvait parler à

Anna ou à Jennifer, Debbie lui dit de ne plus rappeler. À partir de cet instant, continua-t-elle, toute communication avec la famille devrait passer par les avocats chargés du divorce.

Les avocats arrangèrent une rencontre entre Jennifer et Doug, mais Debbie annula la rencontre au dernier moment. Elle dit à Doug qu'elle et la thérapeute de Jennifer pressaient Jennifer de couper toutes les communications avec son père, au moins temporairement. Autoriser Jennifer à le rencontrer reviendrait à lui transmettre un « message ambigu ».

Doug laissa des messages sur le répondeur de la psychothérapeute de Jennifer, mais elle ne répondit jamais. Finalement, quand il la harcela au téléphone, la thérapeute finit par lui répondre et reconnut qu'elle avait conseillé à Jennifer et à Debbie de ne pas coopérer avec ses tentatives d'obtenir une évaluation indépendante de leur situation. Elle ajouta qu'elle refuserait de lire toute lettre ou tout document qu'il lui enverrait, qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui, point final.

Anna et Alison informèrent l'avocat de Doug chargé du divorce qu'elles n'étaient pas psychologiquement prêtes à revoir leur père. Elle seraient peut-être disposées à considérer une réconciliation dans le futur. Jennifer refusa de voir Doug après que, selon ses propres paroles, il eût « agressé » sa thérapeute au téléphone. Elle avait apparemment été induite à croire, à tort, que Doug avait l'intention d'attaquer la thérapeute en justice.

Vers la mi-janvier 1992, Jennifer fut internée dans un hôpital psychiatrique. Doug n'apprit son hospitalisation que deux semaines plus tard, lorsqu'il reçut une facture de sa compagnie d'assurance-santé.

Le 1er mars, un ami appela Doug pour lui dire que Jennifer était retournée à l'hôpital psychiatrique. Elle refusait de rentrer à la maison pour vivre avec sa mère et essayait de trouver d'autres arrangements.

Dix jours plus tard, Jennifer sortit de l'hôpital psychiatrique. Elle alla vivre temporairement chez des amis.

Doug et Debbie divorcèrent peu de temps après le procès, et Doug s'est remarié depuis. Sa femme, qui a deux enfants adultes d'un précédent mariage, est psychologue du travail. Pour elle, et pour son propre équilibre mental, Doug essaie de vivre au présent. Cela marche parfois. Pendant plusieurs heures, il parvient à oublier la douleur d'avoir perdu ses enfants. Mais la douleur menace sans

cesse de revenir à tout moment sans prévenir. Il se remet à penser à sa vie avec Debbie et essaie de se rappeler les bons moments vécus ensemble. Leur mariage a échoué pour une raison encore mystérieuse, et leurs enfants en ont énormément souffert. Il se rassure en se disant : « Nous ne sommes pas des êtres méchants, et nous n'avons jamais eu l'intention de faire du mal à nos enfants. » Il s'est passé quelque chose, quelque chose de terrible, d'incompréhensible, d'incontrôlable. Une machine infernale avait été mise en branle et s'était emballée, écrasant tout sur son passage.

Doug ne s'attend pas à comprendre comment ni pourquoi cette tragédie l'a frappé, lui et sa famille. Les catastrophes arrivent, sans logique apparente, comme les guerres, les ouragans, les accidents de voiture et les chutes de tuiles. Cette fois, pour des raisons inconnues, le sort l'avait frappé.

Il prie, à genoux et avec ferveur, ou bien tout bas dans la journée, que Jennifer soit délivrée de sa douleur, et qu'elle trouve la guérison, l'oubli du passé. Il vit dans la terreur que le téléphone ne sonne pour lui apprendre que Jennifer a *encore essayé de se suicider*. Il ne s'autorise pas à penser qu'elle puisse réussir un jour. Il écrit des lettres à ses enfants, mais les garde dans un endroit secret, attendant la permission de communiquer avec eux. Il attend le jour où il pourra les revoir, les embrasser, leur dire combien il les aime et combien ils lui ont manqué.

Il apprend à reconstituer ses souvenirs en faisant abstraction des accusations, des séances de thérapie et des scènes du procès. Bien que les récents souvenirs douloureux continuent à l'oppresser, il parvient mieux à fixer dans son esprit les souvenirs plus anciens, pour les évoquer quand il a besoin de se rappeler que sa famille était autrefois heureuse et unie. Doug Nagle sait que la mémoire n'est pas infaillible ; il sait bien que ses souvenirs « heureux » contiennent aussi des déformations et des exagérations. Mais les détails, aussi agrandis, réduits ou imaginés soient-ils, le réconfortent et lui donnent l'espoir qu'un dénouement heureux est encore possible.

Son souvenir favori est particulièrement vivant. Il sait, à partir des transcriptions des conversations du Docteur Stein avec Jennifer, que ce souvenir est aussi agréable à sa fille. Il aime penser que lorsqu'il voyage dans le passé et qu'il se sent envahi par les couleurs et les détails sensoriels de ses souvenirs, Jennifer fait de même, avec le même plaisir. Il se sent proche d'elle dans ces moments, comme s'il pouvait sentir sa présence, partager ses sentiments, comprendre ses espoirs. Leurs âmes sont unies dans le souvenir.

Ils mettent à flot un canot dans les eaux calmes et froides de Puget Sound. Les nuages duveteux tournent au rose avec la fin du jour. Les vagues montent et descendent sous eux, alors qu'ils rament jusqu'à environ cent mètres de la rive. Jennifer a sept ou huit ans. Ses cheveux sont rassemblés en queue-de-cheval. Elle le regarde accrocher des morceaux de hareng sur l'hameçon en fronçant du nez. « Pouah, Papa, » dit-elle en se tortillant. Il est clair qu'elle admire son courage.

Le canot tangue doucement. Après un moment, la canne se plie et elle crie avec sa voix claire d'enfant : « Un poisson, un poisson ! » C'est son moment favori : ramener le poisson au moulinet, l'apercevoir pour la première fois, sans doute une rascasse ou une roussette, bien que parfois ils leur arrive d'attraper un petit saumon. Mais arrive le moment qu'elle aime le moins. Elle ferme les yeux et se bouche les oreilles pendant que son père prend un morceau de bois et frappe le poisson sur la tête.

Ils rament vers la rive, surpris par la rapidité avec laquelle le soleil disparaît derrière les montagnes, à l'ouest. Jennifer a un peu peur alors qu'il se prennent la main sur le chemin étroit bordé de conifères hauts et touffus. Une corne de brume résonne, signalant un bateau en route vers Tacoma, et Jennifer saute.

« Il fait noir, Papa, » dit-elle, regardant l'obscurité avec appréhension.

« Je te protège, » lui assure-t-il

« Promis ? » demande-t-elle ?

« Pour l'éternité, » lui répond-il.

Chapitre Neuf

L'UTOPIE RÉGRESSIVE

Il arrive que le psychothérapeute doive creuser longtemps avant de découvrir que l'inceste est la source des symptômes de sa cliente.

— Wendy Maltz et Beverly Holman, *Incest and Sexuality*

Avant de « retrouver » ses souvenirs d'abus perpétrés par son père, Jennifer Nagle avait été exposée à deux livres, l'un mince et l'autre épais, sur le sujet de la « survie » et de la guérison après l'inceste. La conseillère psychologique de l'école de Jennifer lui avait remis une brochure de dix pages, publiée par une organisation de soutien aux victimes du viol, et intitulée : *Incest: A Book for Survivors (Inceste : Un livre pour les survivants)*, et sa psychothérapeute lui avait remis *The Courage to Heal.* Malgré une différence de 485 pages, les deux livres partagent les même idées directrices, qui forment la base de la thérapie par les souvenirs retrouvés, dite aussi thérapie régressive. Ces idées directrices sont les suivantes :

- L'inceste et l'abus sexuel infantile existent dans des proportions épidémiques. La brochure affirme qu'une femme sur quatre et qu'un homme sur six ont été abusés sexuellement dans leur enfance. *The Courage to Heal* cite des statistiques selon lesquelles une fille sur trois et un garçon sur sept sont abusés sexuellement avant l'âge de dix-huit ans.

- De nombreux symptômes de psychopathologie adulte (parmi lesquels l'anxiété, les accès de panique, la dépression, les troubles sexuels, les difficultés relationnelles, les comportements abusifs, les troubles de l'alimentation, la solitude et les tentatives de suicide) proviennent de réactions à long terme à des abus sexuels durant l'enfance.

- Un pourcentage significatif de survivants adultes bloquent complètement leurs souvenirs traumatiques à travers des mécanismes inconscients et défensifs de refoulement.

- Le fait d'accéder à ces souvenirs et de les accepter comme réels est une étape critique dans le processus de guérison.

- Les psychothérapies individuelles ou de groupe peuvent permettre la guérison.

On peut résumer le message central en quelques mots : l'inceste est épidémique, le refoulement omniprésent, la découverte des souvenirs refoulés est possible et la thérapie peut y aider.

Dans ce chapitre, nous examinerons en détail chacune de ces idées générales, après quoi nous décrirons les techniques spécifiques utilisées pour retrouver les souvenirs refoulés. Il convient de préciser de nouveau une chose : lorsque nous faisons usage du terme « refoulement », nous ne nous référons pas à « l'oubli ordinaire » qui consiste simplement à ne pas penser à un événement pendant une période de temps, puis à y penser de nouveau. Le refoulement se réfère au bannissement, dans l'inconscient, d'un événement traumatique ou d'une série d'événements traumatiques. Les souvenirs dits refoulés sont prétendument retrouvés en thérapie, lorsque le patient est exposé à un « travail en profondeur sur la mémoire » : interrogatoires suggestifs, visualisation guidée, régression dirigée, hypnose, interprétation des souvenirs corporels, analyse des rêves, thérapie par l'art, travail sur la colère et la douleur et thérapie de groupe.

Nous sommes sceptiques à l'égard des capacités de ces techniques thérapeutiques agressives de découvrir une vérité historique. Mais cela ne signifie pas que nous remettions en question la réalité des abus sexuels sur les enfants, pas plus que la réalité des souvenirs traumatiques. Nous ne mettons pas en doute le

traumatisme subi par l'enfant qui a été abusé sexuellement, et nous ne doutons pas non plus de la souffrance des hommes et des femmes qui gardent en secret des souvenirs d'abus qu'ils n'ont jamais oubliés. En outre, nous n'exprimons aucune réserve sur les talents des thérapeutes qui travaillent avec acharnement et compassion pour permettre à des personnes d'exprimer et de surmonter des souvenirs qui sont restés trop pénibles pendant des années pour être exprimés verbalement. Beaucoup d'individus maltraités vivent longtemps avec le sombre secret de leurs abus passés et ne trouvent le courage de discuter de leurs traumatismes d'enfance que dans l'environnement encourageant et « empathique » de la thérapie. Nous ne remettons aucunement en question la vérité de ces souvenirs. Nous questionnons uniquement la validité des souvenirs que l'on appelle « refoulés »* c'est-à-dire ceux qui n'existaient pas jusqu'à ce que quelqu'un se lance à leur recherche.

PRINCIPES GÉNÉRAUX

L'INCESTE EST ÉPIDÉMIQUE

Le premier principe du mouvement des survivantes d'inceste, et celui qui est généralement avancé avec le plus de force, est que l'inceste est beaucoup plus courant qu'on ne l'imagine d'ordinaire. La psychiatre Judith Lewis Herman a qualifié l'inceste d'« expérience commune et centrale chez les femmes. » La thérapeute et écrivain célèbre E. Sue Blume prétend, dans son livre *Secret Survivors,* que « l'inceste est si commun que l'on peut parler d'épidémie... Plus des trois quarts de mes clientes sont des femmes qui ont été molestées dans leur enfance par quelqu'un qu'elles connaissaient. »

Des statistiques sont immédiatement avancées pour consolider ces affirmations alarmantes. Beverly Engel, dans l'introduction à son livre *The Right to Innocence: Healing the Trauma of Childhood Sexual Abuse,* donne des statistiques provenant de trois sources : un sondage d'août 1985 du *Los Angeles Times* estimant qu'environ 38 millions d'adultes américains ont été abusés sexuellement dans leur

* La controverse sur le refoulement a atteint un tel degré que certains praticiens et spécialistes de la protection des enfants préfèrent se servir de synonymes tels que « perdus », « enfouis » ou « dissociés » pour qualifier ces souvenirs refoulés. Mais, comme le note le psychologue David Holmes, « le refoulement, même rebaptisé, reste le refoulement et l'absence de preuves s'applique à tous les synonymes. »

enfance : l'étude du Docteur Henry Giaretto, portant sur 250 000 cas reportés au *Child Sexual Assault Treatment Program*, indiquant qu'une femme sur trois et un homme sur sept ont été abusés sexuellement avant l'âge de 18 ans ; l'étude de 1986 de la sociologue Diana Russell, portant sur 930 femmes à San Francisco et révélant que 38 pour cent d'entre elles avaient été molestées avant l'âge de 18 ans. Lorsque des formes non physiques de contact (par exemple, exhibition des parties génitales) étaient comptabilisées, plus de la moitié des sujets de Russell rapportaient avoir été abusées.

Ces statistiques sont effrayantes, mais, d'une certaine manière, elles sont présentées pour nous réconforter, comme l'écrit Engel : « Rassurez-vous. Vous vous êtes peut-être senties isolés dans votre douleur, mais vous n'avez plus raison de l'être. Beaucoup d'autres comme vous ont souffert de la même douleur, de la même peur, de la même colère. Vous n'êtes pas seule. »

Les statistiques sont immédiatement suivies de définitions et d'illustrations d'incestes. Des questions sont soulevées et les réponses affirmées avec force. Blume écrit :

> L'inceste suppose-t-il une relation sexuelle ? L'inceste doit-il être génital ? Implique-t-il qu'il y ait eu contact physique ? La réponse est non... L'inceste n'est pas nécessairement un rapport sexuel. En fait, il ne nécessite pas forcément de contact physique. Il y a beaucoup d'autres manières de s'immiscer sexuellement dans l'espace ou les sens d'un enfant. L'inceste peut se produire à travers des paroles, des sons ou même par l'exposition de l'enfant à des scènes ou à des actions qui sont sexuelles mais qui ne requièrent pas sa participation.

Blume illustre son propos avec plusieurs exemples d'abus incestueux : un père rôdant autour d'une salle de bain où se trouve un enfant, ou bien faisant intrusion dans sa chambre sans frapper ; un frère aîné forçant sa soeur à se déshabiller ; un conducteur de bus ordonnant à une écolière de s'asseoir à ses côtés ; un oncle montrant des images pornographiques à un enfant de quatre ans ; la jalousie possessive, ou la suspicion d'un père à l'égard du petit ami de sa fille ; les demandes répétées d'un cousin à connaître les expériences sexuelles d'un adolescent. L'événement lui-même n'est pas considéré comme le plus important pour déterminer s'il y a eu inceste ; ce qui compte, c'est moins ce qui est fait que la « manière » dont c'est fait, car c'est cela qui détermine l'expérience subjective de l'enfant. Ainsi, l'abus sexuel peut découler de la « manière » dont un pasteur

embrasse un enfant à la sortie de l'office religieux, ou la « manière » dont une baby-sitter donne le bain à un enfant.

Bass et Davis, auteur du livre *The Courage to Heal*, s'accordent à reconnaître que le facteur déterminant pour savoir si un acte est incestueux ou pas est l'expérience subjective, physique, émotionnelle ou spirituelle. Elles offrent aussi des exemples d'activités incestueuses non physiques, appelées « violation de confiance » :

> Certains abus ne sont même pas physiques. Votre père s'est peut-être tenu dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bains, faisant des remarques suggestives, ou simplement lorgnant sur vous quand vous entriez aux toilettes. Votre oncle s'est peut-être promené dans la maison tout nu, appelant votre attention sur son pénis, parlant de ses exploits sexuels, vous posant des questions sur votre corps... Il y a beaucoup de manières d'être violée sexuellement. Il y a aussi des abus au niveau psychologique. Vous avez eu le sentiment que votre beau-père était conscient de votre présence à chaque minute de la journée, même si vous faisiez tout pour ne pas vous faire remarquer. Votre voisin surveillait les transformations de votre corps avec un intérêt marqué. Votre père vous emmenait dans des sorties romantiques, ou vous écrivait des lettres d'amour.

Beverly Engel offre un souvenir personnel pour renforcer l'opinion selon laquelle c'est le niveau de gêne de l'enfant, signalé par un embarras à propos d'une rencontre particulière, qui détermine si un incident constitue un abus. Bien entendu, le degré de gêne peut être estimé *a posteriori*, de nombreuses années plus tard :

> À plusieurs reprises pendant mes années au lycées, ma mère s'est soûlée, après quoi elle devenait très sentimentale. Il lui est arrivée de m'embrasser longuement sur la bouche. Aujourd'hui, j'estime que ma mère était, de façon inconsciente, sexuellement séductrice.

Mais — objecte la sceptique assise au dernier rang — ne s'agit-il pas là de Beverly, devenue adulte, reconstruisant et analysant un souvenir vieux de dix ans ? La Beverly adolescente était-elle consciente de ces sentiments au moment où elle était embrassée, ou peu après ? Se peut-il qu'elle fût plus affligée par le fait que sa mère ait été soûle que par le baiser lui-même ? Les interprétations adultes de Beverly, élaborées par des années de formation clinique et d'expériences avec des victimes d'inceste, ne se seraient-elles pas greffées sur une expérience certes ambiguë mais relativement « inoffensive » ?

Ce scepticisme est jugé déplacé. Les sentiments et les sensations de l'adolescente ne sont pas ce dont il est question ici, parce que Beverly était jeune et immature et donc incapable d'évaluer correctement sa situation. Elle ne fut capable de comprendre la portée de ses expériences passées qu'en atteignant l'âge adulte. Et si, en passant ses souvenirs en revue, elle a le *sentiment* qu'elle a été abusée, c'est qu'elle l'a probablement été. Elle n'a même pas besoin de souvenirs pour en arriver là.

LE REFOULEMENT EST OMNIPRÉSENT

« Environ 60 pour cent de toutes les victimes d'inceste ne se rappellent pas leurs abus sexuels pendant plusieurs années après les faits, » affirme John Bradshaw, auteur de nombreux ouvrages de développement personnel,* dans sa rubrique du magazine *Lear*. Bradshaw ne cite pas la source de ses statistiques, mais un chiffre comparable est avancé par Blume dans son livre :

> Mon expérience montre qu'un peu moins de la moitié des femmes qui ont vécu un traumatisme finissent par se rappeler ou identifier l'abus par la suite. C'est pourquoi il n'est pas improbable que plus de la moitié de toutes les femmes sont des survivantes de traumatismes sexuels infantiles ... Des dizaines de millions de « survivantes secrètes » portent le poids de leur histoire cachée d'abus.

Un peu plus loin dans son livre, Blume annonce que « le refoulement, sous une forme ou sous une autre, est virtuellement universel chez les survivantes. »

La thérapeute Renée Fredrickson est d'accord : les chiffres sont affolants. Elle avait tout d'abord été méfiante en constatant le nombre des clientes qui lui rapportaient des souvenirs refoulés d'abus sexuels (« Je pensais qu'il s'agissait d'une forme contagieuse d'hystérie »), mais elle finit par accepter que ces souvenirs enfouis puis retrouvés étaient des représentations fidèles du passé. Au fur et à mesure que sa conviction se renforçait, elle rechercha dans les revues spécialisées des informations sur le refoulement. À sa grande déception, elle ne trouva que des spéculations de Freud sur les « fantasmes » d'abus de ses patients. « Je fus forcée de m'en tenir à mes propres observations et aux expériences cliniques de mes collègues pour comprendre le phénomène des souvenirs refoulés. »

* Plusieurs ouvrages de Bradshaw sont traduits en français. (NdT)

Fredrikson comprit vite l'ampleur du problème, et elle décida d'écrire un livre (*Repressed Memories: A Journey to Recovery from Sexual Abuse*) afin d'aider les « millions de gens » qui ont « refoulé des épisodes effrayants d'abus, ou des années entières de leur vie, voire même toute leur enfance. Ils veulent désespérément retrouver ce qui s'est passé, et ils ont besoin d'outils pour y parvenir. »

Bass et Davis s'accordent sur le fait que le refoulement est courant chez les victimes. Dans un chapitre intitulé « Se rappeler », le lecteur s'entend dire : « Si vous ne vous rappelez pas vos abus, vous n'êtes pas seule. Beaucoup de femmes n'ont pas de souvenirs, et n'en auront jamais. Cela ne veut pas dire qu'elles n'ont pas été abusées. »

Les scientifiques ont tendance à être plus prudents sur les chiffres, même s'ils acceptent que le refoulement soit une réaction commune au traumatisme. La psychanalyste Alice Miller offre une définition englobante de la capacité de l'esprit à mettre à l'écart des pensées ou des émotions gênantes : « Toutes les expériences conflictuelles de l'enfance restent cachées et enfermées dans l'obscurité, et la clé pour comprendre la vie qui suivra reste cachée avec elles. »

Beaucoup de psychiatres, de psychologues et de travailleurs sociaux son persuadés qu'on commence seulement à découvrir l'ampleur de ce phénomène psychique de rejet de la mémoire, connu sous le nom de « refoulement ». Dans un article scientifique fréquemment cité par des thérapeutes spécialisés en traumatismes (parfois appelés « traumatistes ») et intitulé « The Intrusive Past: The Flexibility of Memory and the Engraving of Tauma », les auteurs, B. A. van der Kolk et Onno van der Hart, fournissent un historique de la question. Pendant près de cent ans, soutiennent les auteurs, la psychanalyse (définie comme « l'étude des pulsions et des désirs refoulés ») « a virtuellement ignoré le fait que les souvenirs réels peuvent former le noyau de la psychopathologie et continuer à exercer leur influence sur l'expérience présente par le processus de la dissociation. » Mais, dans les années 1980 et 1990, les psychiatres ont, enfin, reconnu

> la réalité du trauma dans la vie des gens, et le fait que les expériences peuvent être si submergeantes qu'elles ne peuvent être intégrées dans les schémas mentaux existants, et sont alors dissociées, pour revenir plus tard de manière intrusive comme expériences fragmentaires, sensorielles ou motrices.

Si les blocages mémoriels ont un but protecteur, comme tout auteur populaire ou scientifique tend à le croire, pourquoi nous risquons-nous à creuser pour les retrouver ? Parce que les échardes et les éclats du passé brisé continuent de pénétrer notre vie actuelle, nous causant une douleur aiguë. Nous ne ressentirons la délivrance que lorsque nous aurons déterré le souvenir, que nous l'aurons poli et intégré à notre image de nous-mêmes. Comme l'expliquent van der Kolk et van der Hart :

> Les souvenirs traumatiques sont les scories non assimilées d'expériences submergeantes, qui ont besoin d'être intégrées dans les schémas mentaux existants pour être transformées en langage intelligible. Il apparaît que, pour le succès de l'opération, la personne traumatisée doive revenir souvent vers son souvenir afin d'en faire le tour complet.

Les écrivains populaires se servent d'un langage plus coulant et de métaphores familières pour exprimer la même chose. Dans le magazine *Lear*, John Bradshaw souligne la nécessité de faire face à nos peurs : « Éviter les événements passés de notre vie ne peut que nous faire du mal. Nous devons nommer nos démons et parler ouvertement même des choses les plus effrayantes, si nous voulons en venir à bout. »

Ces « choses effrayantes » résident généralement dans notre inconscient, endroit hypothétique auquel beaucoup d'écrivains populaires donnent un poids, une substance et une vie. Renée Fredrickson, par exemple, offre une explication tortueuse et intrigante du fonctionnement de l'inconscient et de sa capacité à n'oeuvrer que dans le présent :

> L'inconscient n'opère qu'au temps présent, et lorsqu'un souvenir est enfoui dans l'inconscient, ce dernier le préserve comme un acte d'abus qui se poursuit dans la réalité présente du conscient. Le coût du refoulement, c'est que l'esprit ne sait pas que l'abus a pris fin ... Des fragments incomplets de souvenirs « reviennent toujours vous hanter. »

Mais — la main du sceptique se lève à nouveau — si vous n'avez pas de souvenirs d'avoir été abusée, comment savez-vous que vos problèmes présents sont causés par des souvenirs refoulés, ou des « fragments incomplets de souvenirs » ? Question également déplacée ; la théorie fait elle-même office de preuve. Si vous en montrez les symptômes, il est très probable que vous avez été abusée. Si vous pensez avoir été abusée, si vous avez le sentiment

d'avoir été abusée, c'est que vous avez été abusée. Ne laissez personne vous convaincre du contraire, continue Fredrickson, parce que si la sensation est réelle, c'est que c'est réel, et vous n'avez pas besoin d'autres preuves.

Les sceptiques sont les boucs émissaires des livres populaires sur la guérison de l'inceste. Il est dit au survivantes de ne pas ajouter foi aux rapports officiels minimisant la réalité de l'inceste. D'après E. Sue Blume, les recherches sur l'inceste « ont été utilisées pour camoufler la vérité et soutenir des mensonges... En quantifiant l'expérience humaine, nous en perdons la richesse, sinon la vérité. » Blume poursuit en citant Judith Lewis Herman, pour laquelle seuls les praticiens cliniques peuvent donner une mesure exacte de l'étendue de l'inceste : « L'expérience d'un praticien avisé ne peut être remplacée par les questionnaires ou les sondages que nous voyons aujourd'hui. Des formes subtiles de dommages émotionnels, qui ne peuvent être détectées par les larges études sociologiques, deviennent apparentes en observation clinique. »

Le psychologue John Briere fait remarquer la même chose dans une interview récente. Briere répond à ses critiques, pour qui les thérapies faisant appel aux souvenirs refoulés ne sont qu'une vogue passagère (ou, comme le psychologue social Richard Ofshe l'appelle crûment : « un des phénomènes sectaires les plus fascinants du siècle ») : « J'espère que, grâce au fait qu'un grand nombre de victimes ont trouvé une voix, l'incrédulité qui reste de rigueur aujourd'hui ne les réduira pas au silence. Le côté "positif" du nombre important de ces abus sexuels, c'est que des millions de personnes savent que l'abus sexuel *est* un phénomène réel. »

Il est difficile d'échapper au sous-entendu (qui se profile comme une accusation) selon lequel les chercheurs en mémoire et ceux qui produisent des statistiques sont non seulement « anti-survivantes », mais « anti-vérité » quand ils remettent en question la réalité des souvenirs refoulés. Plus loin dans l'interview de Briere, il devient encore plus clair que, pour lui, certains chercheurs sceptiques sont profondément acquis à la tâche de prouver que les histoires des survivantes sont fausses :

> Je suis attristé et fâché par le fait que des gens, qui montrent par ailleurs une certaine probité scientifique, s'emploient à prouver — sans données convaincantes — que les souvenirs de centaines de survivantes ne sont pas vrais... Il s'agit d'êtres humains qui souffrent, et leurs rapports ne sont pas toujours exacts à 100%. Nous n'interrogeons pas de la même manière une personne qui

> vient d'avoir un accident de voiture, ou une expérience choquante. Il me semble que, surtout dans le secteur des abus sexuels, nous avons les plus grandes difficultés à croire ce qui nous est dit.

Pourquoi les sceptiques ont-ils autant de difficultés à accepter la vérité ? Parce que (nous dit-on) nous sommes en « déni ». Lorsque l'essai critique de la psychologue Carol Tavris, *« Beware the Incest-Survivor Machine »* (*« Attention à la machine à survivantes d'incestes »*) fut publié dans le *New York Times Book Review*, les thérapeutes et les survivantes ripostèrent par un déluge de courriers accusant Tavris d'avoir peur d'affronter la vérité. Ellen Bass résuma les raisons présumées du « déni » des sceptiques :

> Il est douloureux de faire face à la réalité que tant d'enfants ont été horriblement abusés. Il est beaucoup plus facile de parler de fantasme, de manipulation, d'invention, de lavage de cerveau ; il est si facile de dire que l'on a fait croire à quelqu'un qu'il ou elle a été abusé que de faire face au fait que cette personne — alors enfant — a subi de tels tourments.

En fait, le déni nous affecte tous, obscurcissant la lumière de la vérité. Le déni est présenté comme un fait établi, tangible. On le compare à un artichaut dont les feuilles pointues doivent être retirées pour révéler le « coeur » de la vérité. Comment pouvons-nous éplucher notre déni ?

« Il y a certaines choses qu'il faut croire avant de pouvoir les voir, » écrit Renée Fredrickson. Pour les chercheurs qui pratiquent la méthode scientifique, il est tout simplement inadmissible de se baser sur la foi pour arriver à des conclusions. Mais Fredrickson et les autres écrivains populaires ne sont pas particulièrement intéressés à combattre le scepticisme borné des scientifiques. Leur premier but est d'aider les survivantes à surmonter leur déni, et la manière la plus efficace de vaincre le déni consiste à « travailler » la mémoire. À partir du moment où la survivante se met à travailler sa mémoire — au moyen d'une panoplie d'outils et de techniques faits pour déterrer les souvenirs enfouis — la quantité de souvenirs retrouvés viendra à bout du déni. Comme l'explique Fredrickson :

> Quand vous avez retrouvé suffisamment de souvenirs, vous atteignez la masse critique, c'est-à-dire un sens de la réalité générale de vos souvenirs refoulés... Après une certaine quantité de souvenirs, suffisamment discutés, vous saurez soudainement que vos souvenirs refoulés sont réels. C'est l'opposé du proverbe « Si vous répétez un mensonge plusieurs fois, vous finirez par le

croire... » Si vous parlez suffisamment longtemps de vos souvenirs refoulés, vous saurez intuitivement qu'ils sont réels.

LA GUÉRISON EST POSSIBLE

À partir du moment où une survivante atteint la « masse critique », la voie de la guérison s'ouvre toute droite. La guérison est une terre promise de triomphe et de renouveau intérieur où nous devenons, d'après Fredrickson, « plus sages et plus beaux » qu'avant le début du voyage. Sur le chemin de la guérison, la survivante reprend possession d'elle-même, retrouve sa fierté perdue, abandonne la culpabilité, ressent une nouvelle vitalité et panse les blessures de son enfance.

La guérison, cependant, ne doit pas être confondue avec la fin d'un voyage ou la fin des souffrances. La guérison est un processus qui peut prendre toute la vie, avec des hauts et des bas douloureux et déroutants, des détours et des retours en arrière. Le psychologue John Briere présente le cas suivant, pour illustrer la nature intemporelle de la santé et de la guérison :

> Une survivante termina une consultation en me demandant : « Serai-je un jour guérie ? » Je sentais que sa question signifiait plutôt : « N'aurai-je plus jamais mal ? » La seule et triste réponse que je pus lui donner fut : « Probablement non, vous ne serez jamais affranchie de la douleur, du moins jamais complètement. Je comprends que dans votre désespoir, l'absence de douleur est ce que vous pouvez désirer de mieux, mais ce n'est pas le but final [de cette thérapie].
>
> « Alors, quel est ce but ? » demanda-t-elle.
>
> « La liberté ? » suggérai-je.
>
> Et elle sourit.

La Liberté, la Vérité, la Justice. La guérison prend petit à petit le lustre du juste combat, de la bataille planétaire pour mettre fin à l'oppression et tendre la main à tous ceux qui souffrent, pas uniquement d'abus sexuels, mais de toutes les peurs, de tous les préjugés. On assure aux survivantes que leur cause va au-delà de leur propre guérison, car se guérir, c'est guérir le monde. Comme l'écrit le thérapeute Mike Lew dans *Victims no longer* : « Ma perspective, c'est que tout est lié. Les enfants. L'océan. Les poissons. La Terre. Nous les aimons, ou nous ne les aimons pas ... Bref, comment pouvons-nous guérir le monde si nous ne nous guérissons pas nous-mêmes ? »

Point n'est besoin d'être une victime ou une survivante pour faire partie de ce groupe privilégié destiné à changer le monde. Être une femme est cependant un avantage. « Je n'ai pas été personnellement violée, mais je suis une femme. Je suis la mère d'une fille, » écrit Ellen Bass dans son introduction à *I Never Told Anyone: Writings by Women Survivors of Child Sexual Abuses* :

> Je prends part à la peine, à la colère, au processus de guérison et à la création d'un monde où l'on donne les moyens aux enfants de contrôler leur corps, de protester et d'appeler à l'aide en sachant qu'ils seront entendus. En fin de compte, je prends part à la restauration d'une conscience où le viol des enfants — comme celui des femmes, des forêts, des océans, de la Terre — est une histoire dont il faut se souvenir pour être sûr qu'elle ne se reproduira pas.

Dans *The Courage to Heal*, Bass et Davis rendent ce thème encore plus explicite et, bien sûr, politiquement correct :

> Bien que votre responsabilité commence avec votre propre guérison, elle ne s'arrête pas là. L'abus sexuel prend sa source dans la même peur, la même haine, les mêmes privations, le même égoïsme et la même ignorance qui mènent les gens à abuser et agresser de leurs semblables d'autres manières. Ces attitudes sont tramées dans le tissu de notre société et sont des vecteurs d'oppression à grande échelle. Elles nous ont donné les déchets radioactifs, les conditions inhumaines pour les travailleurs immigrés et les méfaits du Ku Klux Klan.

The Courage to Heal poursuit en concluant que les victimes d'oppression sont le peuple élu à qui il est donné non seulement de guérir, mais de guérir le monde entier :

> La guérison de la Terre fait partie de votre guérison. Si vous n'en faites pas votre priorité, le monde n'a guère d'espoir. D'une manière générale, ce ne sont pas les fauteurs d'abus qui écriront à notre gouvernement, l'implorant d'arrêter de financer les massacres au Salvador. Ce ne sont pas les mères trop terrifiées pour écouter votre douleur qui se battront pour que la loi autorise les enfants à témoigner au tribunal. Et combien de pédophiles se préoccupent-ils des déchets toxiques ?
>
> C'est vous, qui en savez long sur la justice et l'injustice, l'abus et le respect, la souffrance et la guérison, c'est vous qui avez la vision, le courage et la compassion nécessaires pour contribuer à la qualité et à la continuation de la vie.

Nous avons, nous autres douteurs et incrédules, de bonnes raisons de nous inquiéter. Ce discours chaleureux et vague crée une polarisation du problème, une attitude « nous-contre-eux », une mentalité de confrontation, un pharisianisme qui sépare et divise, une dichotomie noir-blanc du monde, opérée par une élite bien-pensante.

Arrêtons-nous sur les conséquences de cette courte phrase trouvée dans *The Courage to Heal* : « Combien de pédophiles se préoccupent-ils des déchets toxiques ? » On peut faire le parallèle avec une scène du livre *Les sorcières de Salem* d'Arthur Miller, dans laquelle le gouverneur adjoint Danforth annonce au villageois interloqués de Salem, dans le Massachusetts :

> Mais vous devez comprendre ... que chacun est soit avec cette cour, soit contre elle, qu'il n'y a pas de troisième voie. Nous vivons un temps tranchant, précis. Nous ne vivons plus dans la pénombre où le mal se mélangeait au bien et trompait le monde. Aujourd'hui, par la Grâce de Dieu, un soleil éclatant s'est levé, et ceux qui ne craignent pas la clarté la loueront certainement. J'espère que vous serez de ceux-là.

Miller avait fait le parallèle entre la chasse aux sorcières de Salem et la chasse aux communistes des McCartistes. Il soupçonnait que les deux partagent le même « snobisme paroissial » pétri de la croyance « qu'ils tenaient d'une main sûre la flamme qui éclairerait le monde. » Dans notre zèle à mettre fin aux abus sexuels d'enfants et à soulager les victimes adultes, peut-être sommes-nous aveuglés par la lumière de ce que certains appellent la vérité ? Ne sommes-nous pas la proie de croyances moralistes bornées qui, comme autrefois, divisent le monde entre les méchants et les bons ?

TECHNIQUES SPÉCIFIQUES

> *Il n'y a jamais un chemin unique pour arriver au sommet de la montagne... Les techniques pour retrouver la mémoire sont aussi illimitées que la créativité humaine.*
>
> — Renée Fredrickson, *Repressed Memories*

Après avoir exploré le cadre conceptuel général qui sous-tend la « thérapie des souvenirs refoulés » — ou, plus simplement, le « travail sur la mémoire » (*memory work*) —, nous en arrivons plus

spécifiquement aux outils dont se servent les thérapeutes pour déterrer les souvenirs enfouis.

LA QUESTION DIRECTE

Lorsqu'un client commence une thérapie et décrit un passé de dépression, d'anxiété, de pulsions suicidaires, de problèmes sexuels, de troubles alimentaires ou d'« addictions » diverses, beaucoup de thérapeutes supposent qu'un abus sexuel est la cause sous-jacente du problème. Comment un thérapeute doit-il agir lorsque ce genre de cas se présente ? Les auteur de *The Courage to Heal* suggèrent une approche directe.

> Lorsque vous travaillez avec une personne et que vous vous demandez si elle a été abusée, demandez lui directement : « As-tu été abusée sexuellement dans ton enfance ? » C'est une manière simple et directe de comprendre où est le problème. C'est aussi un moyen de faire comprendre à votre cliente que vous êtes prêt à travailler sur la question des abus sexuels.

Pour la Karen Olio, le psychothérapeute doit être bien informé sur les abus sexuels et être prêt à évoquer ce sujet sensible, autrefois tabou :

> Il est probable que le facteur le plus important dans l'identification des abus sexuels chez les clients est la disposition du praticien à en évoquer la possibilité... Malheureusement, par ignorance ou par manque d'expérience, beaucoup de thérapeutes ne posent pas les bonnes questions, ou ne reconnaissent pas les signes trahissant l'abus sexuel... À moins qu'on ne le leur demande directement... il se peut que les survivantes ne révèlent pas leur histoire d'abus.

Dans son livre *Betrayal of Innocence*, la thérapeute Susan Forward, qui prétend avoir traité plus de mille cinq cents victimes d'inceste, explique ses méthodes pour approcher les clientes. Elle leur dit :

> « Vous savez, d'après mon expérience, beaucoup de gens qui ont des problèmes semblables au votre ont eu une mauvaise expérience dans leur enfance ; ils ont été par exemple molestés ou battus. Peut-être quelque chose de semblable vous est-il arrivé ? »

D'autres praticiens avouent connaître des collègues qui disent à leur clients : « Vos symptômes semblent indiquer que vous avez été abusé dans votre enfance. Pouvez-vous m'en parler ? » ou même :

« J'ai l'impression, à vous entendre, que vous avez été abusé sexuellement dans votre enfance. Dites-moi ce que ce monstre vous a fait. »

Si un client ne peut pas se rappeler d'abus spécifiques, il est conseillé au thérapeute de considérer la possibilité de souvenirs refoulés. Car le refoulement n'est pas seulement la méthode par laquelle les souvenirs sont bannis du conscient : il est aussi en soi un indicateur qu'un abus s'est produit. Les psychothérapeutes Maltz et Holman, auteurs de *Incest and Sexuality,* donnent le conseil suivant à leurs collègues : « Lorsque des survivantes ne peuvent pas se rappeler leur enfance, ou n'en ont que des souvenirs flous, il faut toujours considérer l'inceste comme une possibilité. » Le psychothérapeute Mike Lew leur fait écho : « Lorsqu'un adulte me dit qu'il ne peut pas se rappeler des pans entiers de son enfance, j'en déduis la possibilité d'un abus quelconque. »

Les « vagues sensations » sont un autre indicateur que des souvenirs refoulés d'abus sont en train de se faufiler de l'inconscient vers le conscient. « Si vous avez le moindre doute, si vous en avez un souvenir même très vague, alors cela s'est probablement passé, » dit la psychothérapeute Beverly Engel à ses patients. « Il est très probable que vous bloquiez des souvenirs, dans un effort pour nier qu'il s'est passé quelque chose. »

Le doute, apparemment, mène toujours à la confirmation. « En quinze ans de pratique de la psychothérapie, je n'ai jamais travaillé avec une cliente qui commence par suspecter qu'elle a été abusée sexuellement pour s'apercevoir plus tard que ce n'est pas le cas, » écrit Engel. Bass et Davis confirment la théorie :

> Jusqu'à maintenant, nous n'avons jamais rencontré de femme pensant qu'elle avait été abusée, et qui a fini par comprendre qu'elle s'était trompée. La progression va toujours du doute vers la confirmation. Si vous pensez que vous avez été abusée et si votre vie en montre les symptômes, c'est que vous l'avez été.

LA LISTE DE SYMPTÔMES

1. Vous est-il difficile de savoir ce que vous voulez ?
2. Avez-vous peur de faire de nouvelles expériences ?
3. Si quelqu'un vous fait une suggestion, pensez-vous que vous devez la prendre en considération ?
4. Suivez-vous les suggestions d'autrui comme s'il s'agissait d'ordres ?

Cette liste minimale de symptômes, publiée par John Bradshaw dans un article du *Lear* de juillet 1992, fait partie d'une liste plus grande, intitulée « Index de doutes », paru dans son livre, *Retrouver l'enfant en soi.** Après avoir présenté ces quatre questions dans le magazine *Lear*, Bradshaw en offre une analyse rapide :

> Si vous avez répondu par l'affirmative ne serait-ce qu'à une seule de ces quatre questions, vous pouvez conclure que vous avez subi des sévices dans votre développement entre le neuvième et le dix-huitième mois de votre vie, pendant la période où vous avez commencé à ramper et à explorer le monde, en suivant votre curiosité innée.

Dans son article d'août 1992, Bradshaw présente un inventaire un peu plus spécifique des traits qu'il considère comme « typiques des adultes victimes d'incestes. » Cette liste comprend neuf points à connotation explicitement sexuelle — « Vous ne portez que peu ou pas du tout d'intérêt au sexe », « Vous pouvez avoir des rapports sexuels avec quelqu'un sans en retirer beaucoup de plaisir », « Vous avez fait montre d'un comportement sexuel précoce, avant l'âge de dix ans », « Vous n'avez jamais eu, à votre connaissance, de relation sexuelle avec qui que ce soit » —, et elle est assaisonnée de quelques questions sur les comportements apathiques, les troubles alimentaires et diverses pathologies. Pour les lectrices qui s'identifient à la plupart de ces caractères mais n'ont pas de souvenirs d'inceste, un exercice simple est proposé : « Acceptez la théorie que vous avez été sexuellement abusée, vivez avec cette idée consciente pendant six mois, tout en vous rappelant bien les caractéristiques que vous venez de reconnaître, et vous verrez bien si des souvenirs vous reviennent. »

Si Bradshaw n'offre qu'un menu frugal de symptômes, E. Sue Blume nous invite à un véritable banquet. Sa liste de symptômes, au titre impressionnant de « Liste de contrôle des séquelles des survivantes de l'inceste », regroupe trente-quatre caractéristiques des survivantes, dont la plupart contiennent plusieurs composantes et, parfois quelques contradictions surprenantes. Par exemple :

> N° 3 : Vous vous sentez aliénée de votre corps ; vous ne vous sentez pas bien dans votre corps ; vous ne remarquez pas les signaux de votre corps et ne savez pas prendre soin de votre corps ; vous avez une mauvaise image de votre corps ; vous manipulez votre corps pour éviter l'attention sexuelle.

---

* Editions Le Jour, 1992 (titre original : *Homecoming*). (NdT)

N° 5 : Vous portez beaucoup de vêtements, même en été ; vous portez des vêtements amples ; vous ne pouvez pas vous décider à retirer vos vêtements même lorsque cela est approprié (natation, bain, sommeil) ; vous êtes exagérément sensible au fait d'être dérangée dans votre salle de bain.

N° 9 : Vous éprouvez le besoin d'être invisible, parfaite, ou parfaitement mauvaise.

N° 32 : Vous avez horreur de faire du bruit (y compris pendant le sexe, le fait de pleurer, de rire et autres besoins corporels) ; vous êtes hyper-vigilante envers ce que vous dites (vous surveillez vos paroles) ; vous parlez à voix très basse, surtout quand vous avez besoin de vous faire entendre.

De ce bref échantillon (la liste entière occupe quatre pages), nous retiendrons ceci : Si vous avez une mauvaise image de votre corps, si vous portez des vêtements amples, si vous ressentez le besoin d'être parfaite (ou parfaitement mauvaise), si vous parlez à voix basse et n'aimez pas faire de bruit pendant l'amour, « vous êtes peut-être une survivante. » (La lectrice, soi dit en passant, ne reçoit aucun conseil sur la manière de pondérer ses notes lorsqu'un détail passe, mais pas les autres. On peut supposer que le point est retenu dans son entier dès le moindre soupçon).

Renée Fredrickson propose dans son livre une liste de symptômes qui fait ressortir les « signaux révélateurs les plus communs des souvenirs refoulés ». Soixante-cinq questions divisées en sept catégories — « sexualité », « sommeil », « peurs et attractions », « troubles alimentaires », « problèmes corporels », « comportements névrotiques » et « signaux émotionnels » — mettent l'accent sur la peur, les préoccupations et les modèles de comportements. Voici quelques exemples de symptômes :

- J'ai eu une période de promiscuité sexuelle dans ma vie.
- J'ai souvent des cauchemars.
- J'ai des difficultés à m'endormir ou à rester endormie.
- Les caves me terrifient.
- Je fais les choses à l'excès et je ne sais pas comment m'arrêter.
- Je m'identifie avec les victimes d'abus dans les media, et les histoires d'abus me font souvent pleurer.
- Je sursaute souvent.
- Je rêve toute éveillée.

Les listes de symptômes sont faites pour aider les survivantes à reconnaître l'étendue des dommages qui leur ont été occasionnés par

les abus, et leur impact résiduel au présent. Bass et Davis (*The Courage to Heal)* présentent un ensemble de soixante-quatorze questions organisées en sept rubriques : « estime de soi et force de caractère », « sentiments », « votre corps », « vie intime », « sexualité », « enfants et parents » et « familles d'origine ». La question « Où en êtes-vous maintenant ? » se trouve en tête de chaque rubrique. Il est en effet supposé que votre survie vous a tellement absorbée que vous n'avez pas remarqué les innombrables ravages causés sur vous par les abus. Voici un échantillonnage de quinze questions tirées de la rubrique « estime de soi et force de caractère » :

- Vous sentez-vous différente des autres ?
- Vous est-il difficile de vous motiver ?
- Pensez-vous que vous deviez être parfaite ?
- Vous servez-vous de votre travail ou de votre réussite pour compenser vos déceptions dans d'autres aspects de votre vie ?

AVERTISSEMENT : Le problème des listes de symptômes est que des déficiences relativement banales d'une personnalité « normale » peuvent être déformées lorsqu'elles sont regardées à travers la lentille grossissante de l'inceste. Les aspects non pathologiques de notre tempérament deviennent alors symptomatiques d'un secret sombre et malfaisant que nous cachons à tous, y compris à nous-mêmes. Les listes de symptômes déploient un filet qui peut prendre tout le genre humain. Comme l'écrit la psychologue Carol Tavris :

> La même liste pourrait servir à s'identifier comme quelqu'un qui est mal dans sa peau, ou tout simplement comme un membre de l'espèce humaine à la fin du vingtième siècle. Elle est assez vague pour que n'importe qui s'y retrouve, au moins sur certains points.

Un problème concomitant est posé par le fait que des éléments insignifiants (les vêtements amples et la peur des caves, par exemple) reçoivent un poids important lorsqu'ils sont placés à côté de symptômes généralement acceptés comme constituant des séquelles d'abus sexuels (comme des réactions de sursauts démesurés ou une sexualité infantile surdéveloppée). Lorsque des comportements normaux sont réinterprétés comme suggérant des abus, alors tout comportement devient potentiellement symptomatique ; plus vous cochez de points sur votre liste de symptômes, plus il apparaît que vous êtes candidate au statut de survivante. Si un symptôme ne colle pas, le prochain sera le bon, et ainsi de suite.

Blume est particulièrement directe en ce qui concerne le but sous-jacent de sa liste. « Nous nous sommes aperçues que la liste des séquelles peut servir d'outil de diagnostic pour *suggérer à un client un abus sexuel lorsqu'aucun n'est présent dans la mémoire.* » En d'autres termes, la liste sert avant tout à imposer *a priori* une identité de survivant à n'importe quel patient ou patiente. Comment les clients réagissent-ils à des suggestions aussi évidentes (et évidemment intentionnelles) ? Certains persistent à nier avoir été abusés. Dans ce cas, soit le thérapeute finit par ramener son client dans le droit chemin, soit le client quitte la thérapie. Par exemple, *Dennis Herriot*, avocat, était gravement déprimé après le suicide de son père et demanda l'assistance d'une psychothérapeute. Il essaya de parler à celle-ci de ses problèmes, mais elle n'arrêtait pas de le pousser à croire qu'il avait « autre chose », auquel il ne voulait pas, ou ne pouvait pas, faire face. Le mystère de cet « autre chose » hanta Herriot et sa dépression s'aggrava. Où était donc le problème ? Le diagnostic de sa thérapeute le choqua : « Je ne sais pas comment vous l'annoncer, mais vous montrez les mêmes caractéristiques que certains de mes patients qui sont victimes d'abus rituels sataniques. » Herriot, qui n'avait jamais fait allusion à du satanisme ou à des abus rituels, mit fin immédiatement à sa thérapie.

Mais d'autres clients, peut-être plus vulnérables et moins sûrs d'eux-mêmes, se prennent au jeu de cette quête de souvenirs enfouis, qui leur apparaît comme le moyen radical de mettre fin à leur misère une fois pour toutes. Une femme habitant l'Orégon, qui avait entendu parler de mon travail sur les déformations de la mémoire et sur les implantations expérimentales de faux souvenirs, m'écrivit pour me demander de l'aide. Avec sa permission, je reproduis un passage de sa lettre angoissée :

> Il y a trois ans, j'ai commencé une psychothérapie individuelle pour venir à bout de mes symptômes, parmi lesquels la dépression et l'anxiété. En l'espace de quelques mois, mon thérapeute me suggéra que la cause de mon désarroi émotionnel pouvait venir d'abus sexuels dans mon enfance. Depuis cette époque, il est devenu encore plus certain de son diagnostic ... Je n'ai aucun souvenir direct de ces abus ... La question que je n'arrive pas à résoudre, c'est comment quelque chose de si terrible aurait pu m'arriver sans que je ne m'en souvienne. Depuis deux ans, j'essaie sans cesse de me souvenir ... Je me demande encore s'il s'est vraiment passé quelque chose ... Ce jeu de devinettes est devenu insupportable.

Que peut donc faire un thérapeute pour que le jeu de devinettes aboutisse à des certitudes et soit plus supportable ? Tous les livres populaires sur la survie et la guérison de l'inceste mentionnent des techniques thérapeutiques différentes, et plusieurs proposent des méthodes spécifiques pour retrouver les souvenirs refoulés. Les conseils les plus détaillés sont offerts par Renée Fredrickson dans son livre *Repressed Memories: A Journey to Recovery from Sexual Abuse.* Fredrickson, qui détient un doctorat, a fait des apparitions sur les radios et les chaînes télévisées nationales pour discuter de ses techniques très spéciales pour retrouver les souvenirs refoulés. Son livre a été largement disséminé auprès des « survivantes » par les psychothérapeutes qui pratiquent les thérapies régressives ou le travail sur la mémoire refoulée.

Fredrickson présente sept techniques de base pour déterrer les souvenirs enfouis et donner vie aux restes momifiés des souvenirs refoulés : le « travail imagistique » (visualisation), le travail sur les rêves, écrire un journal, le travail corporel, l'hypnose, la thérapie par l'art et le travail sur les sentiments. Ces techniques, et d'autres qui lui ressemblent, sont utilisées par un grand nombre de praticiens. C'est pourquoi nous allons les examiner en détail.

LA VISUALISATION

Sarah était hantée par un *flash-back,* dans lequel elle voyait le corps d'un enfant violemment projeté contre un mur. Comme le « souvenir » se présentait sous la forme d'une image, Fredrickson suggéra que Sarah essaie le « travail imagistique », un processus consistant à décrire en détail les éléments et les sensations liés à l'image et en y ajoutant, lorsque cela paraît approprié, des interprétations subjectives. Sarah commença à se concentrer sur sa réalité intérieure, et à raconter ce que lui inspirait l'histoire évoquée par l'image, parlant toujours au présent. (Fredrickson explique que la mémoire des images est localisée dans l'inconscient, où tout se produit au présent.)

Tandis que les images venaient s'ajouter les unes aux autres, elles se mirent à dresser le portrait émouvant d'un enfant — Sarah à l'âge de deux ans — avec son grand-père, dans une maison de campagne. Sarah « voit » son grand-père la mener vers la maison de campagne et verrouiller la porte ; elle l'observe sortir son pénis et le frotter entre ses jambes.

« J'ai l'impression de tout inventer, » dit Sarah soudainement, interrompant le « diaporama » d'images.

Mais Fredrickson pousse sa cliente à continuer, expliquant que « la vérité ou l'imagination n'ont que peu d'importance au début du travail sur le rappel des souvenirs. Ce qui est important, c'est ce qui était dans l'esprit de Sarah, et ce qui semblait vrai à ce moment précis. » Sarah s'exécute et continue sa visualisation. Elle voit son grand-père éjaculant sur elle. Puis, la prenant d'une main, il l'abaissa dans les W.C., où son corps cogna douloureusement contre les flancs de la cuvette.

La vision animée de Sarah est extraordinairement claire et précise. Elle se rappelle des bribes de conversation (« Il me dit que personne ne m'aime »), de sons (« Il rit, d'un drôle de petit ricanement »), des odeurs (« l'odeur est horrible »), des émotions (« J'ai vraiment peur »). Après être sortie de la maison, elle décrit la sensation d'être à l'extérieur (elle parle toujours au présent) : « Je suis surprise que le monde ait l'air si ensoleillé, si beau. »

Quand Fredrickson résume le « travail imagistique » de Sarah, elle ne laisse planer aucun doute sur le fait que ces images représentent des souvenirs réels qui refont surface depuis l'inconscient.

> Les images qui refont surface de votre inconscient vers votre conscient sont les fragments d'un souvenir traumatique prêt à émerger. Ces flashes qui traversent votre esprit peuvent être mystifiants ou obscurs à première vue, mais ils sont les restes incomplets d'un abus que vous avez enterré. Un morceau de cet incident a réussi à remonter vers la surface et vient buter contre votre conscient. Plongez à sa recherche dans votre inconscient, et vous retrouverez un souvenir refoulé.

Fredrickson fait preuve d'une incroyable assurance que ces images représentent des souvenirs réels. Elle écrit que sa cliente « avait terminé le processus de récupération imagistique d'un souvenir d'abus... Le souvenir qui avait empoisonné la vie de Sarah était enfin complètement démasqué. »

Pour Fredrickson, ces images issues de l'inconscient représentent une « tranche exacte de l'abus », même si elles sont souvent exagérées et caricaturées. Mais elle rappelle une fois de plus que la vérité importe peu, au moins à ce stade de la thérapie : « Que ce dont on se souvient ... soit inventé ou réel n'est pas la question au début du processus ; cela peut être décidé ultérieurement. »

Renée Fredrickson n'est pas la seule à promouvoir la visualisation active comme un moyen d'exhumer et de ressusciter les souvenirs enfouis. Dans *The Courage to Heal*, Bass et Davis proposent un exercice qui repose sur la « reconstruction imaginative », permettant à la survivante potentielle de « reconstituer des choses qu'il vous est impossible de connaître sur votre histoire ou sur l'histoire de votre famille » :

> Prenez par exemple un événement de l'histoire de votre famille qu'il vous est impossible de connaître. Cela pourrait être l'enfance de votre père, ou les circonstances de la vie de votre mère qui l'ont empêchée de vous protéger. En vous servant de tous les détails que vous connaissez, créez votre propre histoire. Faites reposer votre expérience, dans la mesure du possible, sur des faits connus et laissez votre imagination recréer ce qui s'est vraiment passé.

AVERTISSEMENT : « Créez votre propre histoire » et « laissez votre imagination recréer ce qui s'est vraiment passé » sont des stratégies importantes dans la création de fictions. Mais mènent-elles à la découverte de faits oubliés ? Les psychologues cognitifs savent que lorsque des personnes s'engagent dans des exercices faisant appel à l'imagination, elles ont des difficultés à différencier ce qui est réel de ce qui est imaginé. Les psychologues légistes en ont conclu que l'imagerie guidée facilite un état dissociatif semblable à celui que produit l'hypnose ; en conséquence, cette méthode manque tout autant de fiabilité pour retrouver des souvenirs.

Ainsi, dans le processus de recréation de nos propres histoires, nous courons le risque très sérieux de méprendre des événements imaginés pour des souvenirs d'expériences réelles. Et nous finissons par croire à nos propres histoires.

LE TRAVAIL SUR LES RÊVES

La théorie veut que, lorsque nous rêvons, le « canal » vers l'inconscient s'ouvre. Il ne nous reste plus qu'à rechercher les symboles et les « indicateurs » des souvenirs refoulés. Fredrickson suggère aux survivantes de tenir une liste des fragments de souvenirs et de « symboles révélateurs » (définis ci-dessous). Elles peuvent travailler, en se servant des symboles oniriques comme points de repère, à retrouver des fragments de souvenirs refoulés. Fredrickson dresse la liste de six types de « rêves de souvenirs refoulés » qui

contiennent des informations vitales issues de l'inconscient, ayant trait aux souvenirs refoulés :

- Les cauchemars. La caractéristique distinctive du cauchemar est l'intensité de la peur engendrée par le rêve. Si nos cauchemars comprennent certains symboles, ils peuvent révéler un abus sexuel. Ces symboles peuvent être des violeurs, des meurtriers, des psychopathes, des poursuivants, des chambres à coucher, des salles de bains, des caves, des placards et des greniers, des pénis, des seins, des fesses, des manches à balai et des bâtons, des sacrifices sanglants, des écartèlements de membres, du cannibalisme, des personnages vêtus de noir et Satan.

- Les rêves à répétition. Ils constituent des « signaux de détresse en provenance de l'inconscient » et peuvent être soit des cauchemars, soit des rêves bénins qui reviennent sans cesse avec les mêmes caractéristiques, les mêmes scènes et les mêmes actions.

- Les rêves d'abus sexuels. Ils contiennent des actes spécifiques, bien définis, d'abus sexuels et sont toujours des rêves en relation avec des souvenirs refoulés, d'après Fredrickson. L'acte peut être un viol (génital, anal ou oral), l'abus d'un enfant ou d'un adolescent, un acte de voyeurisme ou de bestialité.

- Les rêves contenant des signaux révélateurs. Ces rêves révèlent l'existence de souvenirs enfouis d'abus. Comme signaux révélateurs, il y a les portes fermées ou verrouillées, les passages secrets, les objets cachées, un enfant dans l'impossibilité de communiquer ou qui a besoin de protection, l'eau (particulièrement dans son aspect inquiétant), les serpents ou les symboles phalliques.

- Tout rêve qui vous inspire des sentiments forts. Des rêves sans signification ou jugés triviaux peuvent contenir des fragments de souvenirs refoulés.

Si vous avez un rêve qui produit sur votre conscient une forte impression, Fredrickson vous suggère de vous lancer dans un travail sur les rêves, en suivant les étapes suivantes :

- Rechercher dans vos rêves les thèmes ou les symboles d'abus sexuels.
- Faire part de vos sentiments, de vos pensées et de vos interprétations relatives à ces symboles.
- Clarifier le rêve en cherchant plus d'informations, en ajoutant des détails ou en vous livrant à des associations libres.
- Identifier les grandes lignes de l'abus grâce aux interprétations et aux clarifications apportées par le « travail sur les rêves ».

De nombreux psychothérapeutes s'accordent à penser que le travail sur les rêves est un outil puissant. « La pensée consciente peut être contrôlée ; le conscient peut être modifié par des défenses, » écrit Blume. « Mais pendant le sommeil, les réalités qui sont soigneusement masquées pendant l'éveil peuvent déborder. » Et Beverly Engle prétend que les rêves peuvent être « très révélateurs, exposant des souvenirs que vous ne pouvez pas, ou ne voulez pas, affronter pendant l'éveil. » Pour illustrer cela, elle raconte l'histoire de *Judy*, qui avait su depuis toujours que son frère avait abusé d'elle sexuellement. Elle eut un rêve où son père aussi la molestait. « Elle se réveilla avec une douleur terrible dans son vagin et un déluge de souvenirs. Elle réalisa que le rêve était vrai. »

AVERTISSEMENT : Ces rêves étaient-ils « vrais », ou le sont-il « devenus » pendant que la thérapeute et sa cliente travaillaient ensemble à résoudre les peurs et les incertitudes de la cliente ? Encore une fois, comme avec les exercices sur l'imagination, les psychologues remettent en question la thèse selon laquelle les rêves nous offrent une bonne vision de la réalité. Le psychologue Brooks Brenneis a récemment terminé une étude à grande échelle sur la relation entre les rêves et les événements traumatiques. Ses découvertes indiquent que même lorsque quelqu'un rêve portant sur un événement qui peut être corroboré (par exemple un accident de voiture qui s'est réellement produit), le rêve n'a que très peu de ressemblance avec l'événement lui-même ; en fait, il est clair que le rêve donne un portrait *métaphorique* du traumatisme. Brenneis en tire la conclusion suivante :

> Il n'existe pas de preuves empiriques, et très peu de faits cliniques, pour donner substance à l'idée selon laquelle l'expérience traumatique peut passer dans le rêve sans être transformée. En conséquence, l'idée qu'un rêve puisse être identique ou isomorphique à l'expérience traumatique est douteuse.

En outre, sachant que les rêves sont souvent faits de « résidus » des événements de la journée, il n'est pas surprenant que les patients qui suivent des thérapies fondée sur la quête de souvenirs refoulés se mettent à rêver d'expériences mettant en scène des abus. De plus, les interprétations de ces rêves, faites par les thérapeutes, peuvent refléter les préjugés de ces derniers, et les clientes sont facilement enclines à accepter ces interprétations, si elles ont entendu dire par leur thérapeute que leurs rêves sont des messages directs de l'inconscient concernant leurs abus d'enfance.

ÉCRIRE UN JOURNAL

Fredrickson émet la théorie qu'il existe cinq types de mémoire : la mémoire de rappel (la seule qui réside dans le conscient), et les mémoires des images, des sentiments, des actions et du corps (qui se trouvent toutes dans l'inconscient). Le travail sur les images et sur les rêves fait appel la mémoire des images (« souvenirs remontant vers le conscient sous la forme d'images ») et à la mémoire des sentiments (« le souvenir d'une réponse émotionnelle à une situation particulière »). La tenue d'un journal fait appel à la mémoire des actions, « dans laquelle l'incident oublié est vécu spontanément une nouvelle fois au travers d'une action physique. »

Dans la tenue d'un journal, l'idée est de commencer en se concentrant sur un point — une sensation corporelle, une image ou un symbole tiré d'un rêve ou d'un cauchemar — et de noter par écrit toutes les images et tous les messages qui remontent de l'inconscient. Fredrickson suggère trois techniques de base pour retrouver des souvenirs refoulés par la technique du journal.

La première technique est celle de l'association libre, dans laquelle vous écrivez tout ce qui vous vient à l'esprit, y compris les images, les émotions et les sensations corporelles, sans essayer de faire le tri. Le fait de trier est un processus qui fait appel au lobe droit du cerveau et, d'après Fredrickson, « cela pourrait empêcher le lobe gauche du cerveau d'aller chercher ce que vous voulez savoir. »

Pour employer la seconde technique, vous commencez par un incident d'abus, réel ou imaginé, et vous écrivez une histoire qui s'y

rapporte. Dans la rédaction de l'histoire, le point important est d'écrire aussi vite que possible. « On peut faire confiance à l'inconscient pour sélectionner les incidents traumatisants de votre passé pour toute, ou presque toute, l'histoire, » écrit Fredrickson, « car il est plus facile de se baser sur l'expérience que sur l'imagination lorsque vous faites quelque chose rapidement. »

La troisième technique est celle de la liste rapide : vous notez vos réponses immédiates à un point particulier ou à une question posée, résistant à toute envie de penser, de faire une sélection, de modifier ou d'organiser vos idées.

Fredrickson illustre cette dernière technique à l'aide d'un cas fascinant. Sur la base de quelques souvenirs épars et de quelques rêves, *Ann* pensait qu'elle avait été abusée par sa grand-mère, mais les détails lui échappaient. Sa thérapeute lui donna un stylo et du papier et lui demanda de faire la liste, sans se préoccuper d'exactitude, de cinq actions abusives commises par sa grand-mère. Ann nota immédiatement huit points spécifiques, parmi lesquels un souvenir de sa grand-mère en train de pendre son chat, un autre où elle essayait de l'étouffer avec un oreiller, et d'autres incidents mettant en scène des actes d'abus sexuels. Après avoir lu sa liste à la thérapeute, Ann se sentit profondément déprimée, mais en même temps réconfortée par le fait qu'elle connaissait enfin les « éléments de base » de ce qui lui était arrivé.

Fredrickson propose un truc permettant d'accéder à l'inconscient plus facilement : si vous écrivez dans votre journal de la main gauche, cela facilitera l'accès au lobe droit du cerveau, qui est la partie intuitive, créative du cerveau. Dans son livre *Retrouver l'enfant en soi*, John Bradshaw donne un avis semblable, conseillant au lecteur d'écrire avec la main dont il ne se sert pas habituellement, pour court-circuiter le côté logique, organisateur, du cerveau, « facilitant l'accès aux sentiments de votre enfant intérieur. »

AVERTISSEMENT : La technique du journal apparaît à beaucoup de psychologues comme étant un « exercice risqué » (S. Lindsay et D. Read, *Psychotherapy and memories of childhood abuse*). Cela, particulièrement lorsqu'il est conseillé aux patients de s'efforcer d'obtenir un flot d'idées, en dehors de tout contrôle de la raison critique, c'est-à-dire d'écrire tout ce qui leur vient à l'esprit sans s'arrêter pour évaluer le contenu. Le risque que cette technique conduise des personnes non abusées à créer des faux souvenirs est multiplié lorsque la tenue d'un journal est accompagnée par d'autres

techniques thérapeutiques et par les idées reçues du thérapeute sur les souvenirs, le refoulement, les abus sexuels et la guérison.

De plus, l'ensemble des écrits scientifiques sur le fonctionnement de la mémoire ne contienne aucune indication qu'il existe plusieurs types de mémoire dans l'inconscient. Les mémoires « des images », « des sentiments », « des actions », et « du corps » sont des théories intéressantes mais impossibles à prouver. Quant à l'« enfant intérieur », cher à Bradshaw, c'est de toute évidence une métaphore (est-il possible de « rentrer en contact » avec une métaphore ?), et il n'existe rien pouvant asseoir l'idée selon laquelle le fait d'écrire avec la main non dominante permettrait d'accéder à cet « enfant intérieur ». Rien ne montre par ailleurs que le fait de trier, de ranger, de penser — les actes cognitifs de la réflexion, du raisonnement et de l'analyse — empêcheront l'accès aux souvenirs stockés dans l'inconscient.

Encore un point sur la technique de la liste rapide. La plupart des psychologues s'accordent à penser que toute théorie de l'esprit qui suggère que l'on s'abstienne de penser est dangereuse.

LE TRAVAIL SUR LE CORPS

La théorie qui sous-tend le « travail sur le corps » (*body work*) veut que le corps se souvienne de ce que l'esprit choisit inconsciemment d'oublier. Lorsqu'un événement traumatique ou abusif se produit, notre esprit peut réagir en éteignant le souvenir et en le rangeant dans les tiroirs de l'inconscient. Mais notre corps se rappellera toujours la sensation de l'abus. La thérapie par le massage nous permet d'accéder à ces « souvenirs corporels » et de découvrir la vérité sur notre passé.

Fredrickson définit trois étapes dans le processus de rappel des souvenirs par le travail corporel :

- L'énergie. Le corps stocke le souvenir sous forme d'énergie ; lorsque certaines parties du corps sont touchées ou massées, il est possible d'accéder à l'énergie, et les souvenirs sont stimulés.
- L'émergence. Le souvenir stocké peut émerger à travers l'un des cinq sens.
- La résolution. Quand le souvenir commence à s'épancher, la colère et la douleur sont aussi libérées et la survivante est conquise par la vérité sur son passé.

Les souvenirs corporels peuvent être apparemment stimulés par n'importe lequel des cinq sens. Comme exemples de souvenirs corporels, citons : l'odeur du formica ou du cuir neuf, la vue d'un rince-bouche ou d'un dentifrice, le grincement d'une porte ou le son d'un braguette qui s'ouvre, un goût d'alcool ou de cigarette, la sensation d'endormissement, les picotements, une sensibilité extrême dans le bas du dos, dans les bras, les orteils, les épaules ou d'autres parties du corps. Lorsqu'un souvenir corporel émerge, l'expérience peut être intensément désagréable, comme en témoigne une survivante citée dans *The Courage to Heal* :

> Je recevais des souvenirs corporels complètement dénués d'images. Je me mettais à hurler, sentant que quelque chose sortait de mon corps, mais je ne pouvais rien contrôler. Et en général, ça se passait juste après avoir fait l'amour, ou pendant, ou bien au cours d'une dispute. Quand ma passion était déclenchée, d'une manière ou d'une autre, je m'en souvenais dans mon corps, bien que je n'en aie aucune image consciente, rien d'autre que mes hurlements.

Les praticiens citent les réactions physiologiques intenses ressenties par des clients se rappelant des souvenirs d'abus comme preuves éclatantes que le corps a le don de se rappeler. Dans un article publié dans le *Journal of Sexual Abuse*, la psychologue clinique Christine Courtois explique que les souvenirs

> peuvent revenir *physiologiquement*, à travers les perceptions et les souvenirs corporels. La survivante peut retrouver des couleurs, des visions ou des images spécifiques, entendre des sons, sentir des odeurs et goûter à des sensations. Son corps peut réagir par la douleur en se rappelant les abus et peut même révéler des stigmates physiques quand le souvenir d'un abus particulier est rappelé et vécu à nouveau ... Les souvenirs peuvent même se produite de manière *somatique* à travers la douleur, la maladie (souvent sans diagnostic médical), les nausées et les symptômes de conversions comme la paralysie ou l'insensibilisation.

E. Sue Blume résume la théorie générale des souvenirs corporels et du travail sur le corps :

> Le corps stocke les souvenirs d'inceste, et j'ai entendu parler de cas spectaculaires de rappels d'expériences et de sentiments grâce au travail sur le corps... Cette thérapie existe depuis longtemps, mais n'a jamais été prise au sérieux par les thérapeutes travaillant par la parole exclusivement. Elle le devrait. Elle peut libérer des souvenirs et des sentiments que la thérapie verbale ne peut pas.

AVERTISSEMENT : Bien qu'il soit théoriquement possible que des souvenirs inconscients influencent le comportement ou créent des symptômes physiques, aucune preuve ne permet d'affirmer que les muscles ou les tissus répondent d'une manière qui puisse être interprétée sérieusement comme constituant une mémoire épisodique concrète. Les scientifiques font remarquer qu'il est impossible de déterminer si les symptômes associés aux souvenirs corporels sont causés par des souvenirs réels, historiques, par des problèmes ou des fixations présents, ou même par d'autres facteurs. Comme l'explique le psychologue Martin Seligman : « En science, nous devons poser une hypothèse réfutable pour prouver quelque chose. On doit montré qu'il est possible théoriquement de la réfuter si l'on veut lui conférer une crédibilité scientifique. » Mais la théorie des souvenirs corporels se refuse à toute réfutation possible : on ne peut pas plus prouver la théorie que l'infirmer.

L'HYPNOSE

D'après Fredrickson, l'hypnose fait appel à l'inconscient par le biais de la « mémoire imagistique », facilitant donc le rappel des souvenirs enfouis d'abus. La technique hypnotique la plus utilisée pour retrouver des souvenirs refoulés est celle de la « régression » à un âge antérieur (*age regression*). Dès que l'état de transe est induit, le thérapeute encourage le client à remonter le temps, l'arrêtant à l'âge qui lui semble significatif. Le client, qui a effectué sa régression dans le temps, se met à décrire les scènes, les images et les sentiments qui lui viennent à l'esprit, et les « souvenirs d'abus auxquels il est possible de faire face émergent de l'inconscient. »

Fredrickson avertit le lecteur que l'hypnose n'est pas un sérum magique de vérité, et qu'elle ne sera efficace que si le client est préparé à faire face à « la vérité ». D'autres praticiens élargissent l'avertissement, certains allant même jusqu'à dire que l'hypnose est contre-indiquée pour les victimes d'incestes. La mauvaise utilisation de l'hypnose est « potentiellement dommageable », écrit Mike Lew dans *Victims No Longer*. Arguant que les « souvenirs sont bloqués pour une raison bien précise, » il remet en question les « bénéfices que l'on peut espérer en renflouant des souvenirs avant d'être prêt à les affronter. » Lew est aussi sceptique vis-à-vis de la mentalité de « bricolage » qui est celle des thérapies de rappel des souvenirs :

> Je ne pense pas qu'il soit raisonnable de fixer comme objectif premier le rappel de souvenirs spécifiques d'abus. Cela donne

> l'impression trompeuse que si vous retrouvez des souvenirs, tout ira bien. Si vous adoptez cette notion fallacieuse, vous serez profondément déçus en découvrant qu'il y a encore beaucoup de travail à faire lorsque les souvenirs sont revenus.

AVERTISSEMENT ADDITIONNEL : Dans un article récent, les psychologues Steven Jay Lynn et Michael Nash font remarquer que

> les caractéristiques du contexte hypnotique, prises individuellement et en combinaison, peuvent conspirer à augmenter le risque de création de pseudo-souvenirs. Cette observation est renforcée par un rapport de l'*American Medical Association* (1985) et par des recherches ultérieures qui soulignent que l'hypnose peut augmenter la foi en des événements rappelés, indépendamment du niveau d'exactitude de ces événements.

Les interrogatoires répétés ont « tendance à cristalliser ou à solidifier les souvenirs, quelle que soit leur véracité historique, » nous préviennent Nash et Lynn, et le problème est intensifié si le psychothérapeute croit en la véracité de ces souvenirs : « Lorsque les praticiens font entendre que les souvenirs de leurs clients sont exacts, les clients peuvent accorder un degré injustifié de confiance à leurs souvenirs. »

Dans un article présenté en 1992 à la réunion annuelle de l'*American Psychological Association*, Michael Nash discutait de cas dans lesquels des sujets hypnotisés « progressaient » jusqu'à l'âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans et se « rappelaient » des événements qui ne s'étaient pas encore produits. Il décrivit aussi un patient de son cabinet qui croyait s'être fait enlever (*abducted*) par des extraterrestres et donnait d'abondants détails sur des instruments *high-tech* que ces extraterrestres lui avaient accrochées au pénis pour recueillir des échantillons de son sperme. « J'ai traité avec succès cet homme facile à hypnotiser pendant trois mois, au moyen de techniques classiques de rappel de souvenirs, et en me servant d'hypnose par deux fois, » résumait Nash.

> Environ deux mois après le début de la thérapie, ses symptômes commencèrent à s'estomper : il dormait normalement, ses cogitations et ses *flash-back* s'étaient résolus, il revenait vers un niveau normal d'engagement interpersonnel, et sa productivité au travail s'améliora. Ce que nous avions fait avait produit des fruits. Laissez-moi néanmoins souligner ceci : il sortit de mon bureau aussi convaincu d'avoir été enlevé par des extraterrestres que quand il y était entré. Il m'était reconnaissant de l'avoir aidé à

« remplir mes trous de mémoire ». Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point ces paroles pouvaient me déplaire.

Nash compara « l'enlèvement » de ce patient aux histoires des souvenirs retrouvés par des survivantes adultes d'abus sexuels :

> Nous avons ici l'exemple d'un fantasme auquel la personne croit avec ténacité, et qui est pourtant certainement faux, mais qui laisse apparaître tous les signes d'un souvenir traumatique refoulé. Je travaille couramment avec des femmes adultes qui ont été abusées sexuellement, et j'avoue que je ne pouvais pas discerner de différence entre les symptômes cliniques du traumatisme de ce patient et ceux de mes patientes sexuellement abusées. Pire, le patient semblait se porter mieux au fur et à mesure qu'il était capable d'élaborer son « souvenir » de l'événement traumatique et de l'intégrer dans sa vision du monde.

Dans ses conclusions, Nash conseillait aux praticiens de procéder avec précautions et discrétion eu égard aux souvenirs traumatiques de ses patients, car « en fin de compte, nous (les praticiens) ne pouvons pas faire la différence entre des fantasmes pris pour des réalités, et des souvenirs fiables du passé. Il se peut même qu'il n'y ait pas de différence structurelle entre les deux. »

Le chercheur spécialisé dans l'hypnose Campbell Perry était d'accord avec ce point de vue, suggérant que les psychothérapeutes peuvent être responsables de la création et de la validation des « pseudo-souvenirs » de leurs clients :

> Tout souvenir qui apparaît au cours d'une régression peut n'être, en fait, qu'un mensonge, une affabulation ou un pseudo-souvenir créé accidentellement par les suggestions déplacées de l'hypnotiseur. La plupart du temps, un expert ne peut même pas distinguer entre les deux. Tout au plus peut-il espérer valider une de ces possibilités avec l'appui des faits.

Dans son livre *Suggestions of Abuse*, Michael Yapko, psychologue clinicien et expert en hypnose, met l'accent sur le fait qu'il n'est même pas besoin de faire appel à des techniques hypnotiques formelles pour induire un état de suggestibilité chez le patient. Le seul fait d'être en thérapie engendre une vulnérabilité aux suggestions et aux idées directement affirmées ou simplement sous-entendues. Yapko décrit un événement « impensable » qui s'est produit dans son cabinet.

> Une femme m'appela pour me demander de l'hypnotiser afin de déterminer si elle avait été molestée dans son enfance. Je lui

demandai ce qui lui faisait croire qu'elle avait été abusée. Elle me confia qu'elle avait appelé un autre thérapeute au sujet de sa mauvaise image d'elle-même, et que celui-ci lui avait dit, *sans l'avoir jamais rencontrée*, qu'elle avait certainement été abusée et qu'elle devait se faire hypnotiser pour savoir où et quand.

Ce cas, insiste Yapko, n'est pas unique. Il représente « la pire des imbécillités » et est « assimilable à une faute professionnelle grave. »

LA THÉRAPIE PAR L'ART

D'après Renée Fredrickson, la thérapie par l'art (*art therapy*) fait appel à deux types de mémoire inconsciente : la mémoire des actes (souvenirs oubliés vécus à nouveau spontanément et physiquement) et la « mémoire imagistique » (souvenirs apparaissant dans le conscient sous formes d'images). En créant une représentation visuelle, la survivante est capable de recréer le souvenir ou le fragment de souvenir, ou bien elle peut faire usage de l'oeuvre d'art entière pour déclencher le rappel de souvenirs refoulés.

Fredrickson décrit trois méthodes de base pour accéder aux souvenirs et travailler ces derniers, par l'art :

- Le rappel imagistique. On demande à la cliente de choisir une image comme point focal, puis de la dessiner et enfin de décrire ce qui, dans son esprit, devrait se passer ensuite. Cela suppose souvent des tâtonnements. D'après le conseil de Fredrickson, « la clé est de dessiner ce que vous devinez qui aurait pu se passer. »

- Les souvenirs déjà retrouvés. La cliente ajoute des détails à un souvenir déjà retrouvé pour le rendre plus spécifique et plus détaillé.

- L'interprétation de la création artistique. Dans cette étape finale, la cliente essaie de déterminer si certains symboles, thèmes ou objets réapparaissent. Le fait de découvrir et d'interpréter ces symboles répétitifs peut contribuer à retrouver des souvenirs refoulés.

Bea, une patiente de Fredrickson, aimait dessiner et choisit la thérapie par l'art pour explorer ses sentiments. Ses dessins faisaient toujours apparaître les mêmes symboles effrayants : du sang, des étoiles à cinq branches, des personnages en tenues de cérémonie, le diable et des « pénis géants déchirant des petits enfants. » Bea finit

par croire qu'elle recréait des scènes réelles tirées de sa mémoire. Après avoir contemplé son propre tableau représentant un bouc et un enfant entourés de personnages en habits de cérémonie, elle en vint à croire que la scène représentait un souvenir réel : « J'ai peint un souvenir avant même de savoir qu'il s'agissait d'un souvenir ! » s'exclama-t-elle.

Les exercices de dessin sont souvent utilisés par les thérapeutes pour aider les patientes à « générer » des souvenirs sur leurs abus sexuels d'enfance. « La simple reconstruction d'une chambre à coucher peut permettre à des sensations bloquées de revenir à la surface si la cliente est capable de dessiner ce à quoi la chambre doit ressembler dans son imagination, » écrit la thérapeute Catherine Roland. « Le lit peut engendrer des sentiments dont la cliente n'est pas consciente, surtout si l'abus s'est produit dans le lit, ou pas trop loin. » Des « questions » peuvent alors être utilisées pour reconstituer l'attitude générale de la famille envers les activités sexuelles, et des références spécifiques aux détails des productions artistiques de la cliente aideront cette dernière à « commencer à explorer les nuances profondes du doute et de la peur. »

AVERTISSEMENT : Bien que le fait de dessiner puisse permettre d'accéder à des sentiments bloqués, est-il raisonnable d'en faire usage pour explorer les « nuances profondes du doute et de la peur » ? Où ces nuances nous mèneront-elles ? Si les souvenirs sont déclenchés par les dessins d'une cliente ou pas ses représentations visuelles, le thérapeute n'a pas de moyen fiable de déterminer si ces souvenirs sont exacts ou pas. Encore une fois, il faut agir avec prudence.

LE TRAVAIL SUR LES SENTIMENTS

Le travail sur les sentiments (*feelings work*) est fait pour exploiter la « mémoire sentimentale », que Fredrickson définit comme le souvenir d'une réponse émotionnelle à une situation particulière. Le souvenir lui-même peut être refoulé, mais les sentiments orphelins hantent l'esprit, recherchant sans relâche le « domicile » du souvenir dont ils viennent. Ainsi, les sentiments d'avoir été abusé existent sans les souvenirs qui leur correspondent, et la survivante est profondément affectée par des émotions et des sensations intenses qui ne semblent liées à aucune réalité présente. Si la survivante dit : « Je pense que l'on a abusé sexuellement de moi,

mais ce n'est qu'une sensation, » c'est qu'elle ressent un souvenir issu de la mémoire sentimentale.

Beaucoup de sentiments assaillent les survivantes, mais deux d'entre eux sont considérés comme particulièrement universels et forment la base du « travail sur les sentiments » : la douleur et la colère. La théorie veut que, si une survivante peut rentrer en contact avec ses émotions, elle peut alors commencer le processus pénible qui consiste à les libérer ; lorsque les sentiments commencent à émerger, les souvenirs refoulés remontent souvent avec eux. Fredrickson explique comment procède le travail structuré sur la douleur :

> Vous vous allongez, ou bien vous vous mettez en boule, et vous commencez à respirer lentement, en vous relaxant. Dès que vous ressentez de la tristesse, essayez d'exprimer un bruit avec ce sentiment. Petit à petit, la douleur commencera à s'accumuler. La douleur vient en général par vagues — ne vous découragez pas si elle s'amenuise, car elle reviendra sûrement. Avec chaque vague de douleur, laissez-vous aller à gémir, pleurer, sangloter. Quand la douleur s'intensifie, les souvenirs qui lui sont rattachés peuvent aussi commencer à refaire surface.

Le travail sur la douleur se transforme en travail sur la colère (et vice-versa). Le but du travail sur la colère est de reporter la colère de la survivante, son ressentiment, son hostilité, là où il faut : sur le coupable. Les praticiens suggèrent une variété de techniques pour le travail sur la colère : battre le plancher, les murs, un vieux sofa ou une pile de coussins avec une raquette de tennis, un tuyau en caoutchouc, un torchon ou un journal enroulé, ou avec une batte de base-ball qui prend alors le nom de « batte de rencontre » (*encounter bat*) ; piétiner des vieux emballages à oeufs ou des canettes en aluminium ; donner des coups de karaté ; déchirer un annuaire à main nues, ou tout simplement hurler aussi fort et aussi longtemps que possible.

Dans *The Courage to Heal*, une survivante décrit les épanchements émotionnels qu'elle a vécus pendant son travail sur la colère :

> Se lancer dans le travail sur la colère n'est pas aussi effrayant qu'on peut le penser. En fait, c'était plutôt emballant. L'environnement est si rassurant, avec tellement d'amour, que vous avez le sentiment que vous pouvez dire ou faire n'importe quoi. On peut taper sur le portrait de son beau-père avec un tuyau. Je me rappelle avoir pensé « C'est pas vraiment méchant. Je ne vais tuer

personne. » De temps en temps je m'arrêtais, je regardais autour de moi et je pensais : « C'est pas possible, "ça" ne venait pas de moi ! » J'avais complètement déchiqueté l'annuaire du téléphone de Denver, je l'avais pulvérisé, et ce n'était qu'un début. Je devais m'arrêter pour reprendre mon souffle ou me moucher, et je contemplais la dévastation en pensant : « Mon Dieu ! Tout ça était caché en moi ! » J'étais stupéfiée de voir combien de colère il y avait en moi.

AVERTISSEMENT : Il n'est pas prouvé que le travail sur les sentiments conduise à retrouver des souvenirs historiques, réels, plutôt que des souvenirs imaginaires, inventés. Il semble donc plus prudent de réitérer les conclusions de la psychanalyste Alice Miller à propos du « but » de la thérapie : « Lorsque le patient a vraiment travaillé au niveau émotionnel sur l'histoire de son enfance et a retrouvé le goût à la vie, alors le but de la thérapie a été atteint. »

Après que ce but a été atteint, poursuit Miller, la responsabilité de la patiente est de prendre elle-même les rênes de sa vie. « La tâche du psychanalyste n'est pas de la rendre plus "sociale" ou de "l'éduquer" (pas même politiquement, car toute forme d'éducation est contraire à son autonomie), ni "d'arranger pour elle des rencontres, des amitiés," car tout cela ne regarde qu'elle. »

La psychothérapie consiste à aider des personnes à devenir des êtres humains *responsables*. Certains thérapeutes soutiennent que, si elle met trop l'accent sur l'expression des émotions, la thérapie peut elle-même devenir une source d'abus. La psychologue Margaret Singer remet les pendules à l'heure :

> En fin de compte, si la thérapie fonctionne bien, le patient se retrouve plus autonome, plus responsable, plus mûr et plus maître de sa propre vie. Mais aujourd'hui, on s'attend à ce que les patients expriment leurs sentiments d'une manière qui plaise au thérapeute. Beaucoup de patients me disent que leur thérapeute les poussait à rester dans un état constant de colère. Comment, dans ce cas, la thérapie pouvait-elle les aider à devenir des personnes plus mûres, plus indépendantes et plus fonctionnelles ? Je suis très concernée par le fait qu'une profession thérapeutique ait pu dévier si loin de l'exigence de « ne pas faire de mal au patient, » qui est la norme de base de toute pratique.

LA THÉRAPIE DE GROUPE

La thérapie de groupe est considérée comme un adjuvant puissant de la thérapie individuelle, et une partie cruciale du processus de guérison. Mike Lew met l'accent sur le bienfait du sentiment de communauté et de solidarité que l'on trouve dans les groupes, où d'autres survivantes peuvent « écouter ce que vous dites, » « vous croire, » et « *savoir* que vous dites la vérité sur les abus et leurs effets, *parce qu'elles ont eu des expériences semblables à la vôtre.* »

« Écouter », « croire » et « connaître la vérité » agissent comme le sel qui permet aux souvenirs de la survivante de se cristalliser, de prendre une forme solide. Fredrickson donne le conseil suivant aux survivantes : « Vos souvenirs, qui ont semblé irréels si longtemps, prennent plus de substance à chaque fois que vous les partagez avec d'autres. »

La thérapie de groupe est aussi considérée comme une méthode efficace pour accélérer le processus de rappel des souvenirs. Un « enchaînement » de souvenirs et de sensations se produit lorsque les membres du groupe s'identifient, à tour de rôle, aux souvenirs exprimés par les autres, établissant un lien affectif avec ces souvenirs. Voici un conseil de Bass et Davis : « Si ce qui vous arrive paraît encore flou, vos souvenirs peuvent être stimulés par l'écoute des histoires d'autres femmes. Leurs paroles peuvent libérer des sentiments enfouis. »

Dans son livre, *Trauma and Recovery*, Judith Lewis Herman exalte la stimulation des souvenirs que procure le processus de groupe, affirmant qu'elle garantissent virtuellement le rappel des souvenirs :

> La cohésion qui se développe dans un groupe centré sur les traumatismes permet aux participants de s'engager sur la voie du souvenir et de l'expression des sentiments attachés aux souvenirs. Le groupe fournit un stimulant puissant au rappel des souvenirs traumatiques. Au fur et à mesure que chaque membre du groupe reconstruit son propre récit, les détails évoquent de nouveaux souvenirs chez les autres membres. Dans un groupe de survivantes, virtuellement tous les membres qui se sont fixé comme but de se souvenir y parviennent. On encourage les femmes qui se croient figées par l'amnésie à raconter tout ce qu'elles peuvent se rappeler. Invariablement, le groupe offre une perspective émotionnelle fraîche qui permet d'ouvrir des portes vers de nouveaux souvenirs.

AVERTISSEMENT : Il est vrai que beaucoup de psychologues et de psychiatres considèrent que la stimulation et le déclenchement d'associations de souvenirs peuvent jouer un rôle important dans la thérapie de groupe. Mais ils mettent en garde contre le fait que le processus en chaîne peut soudainement s'emballer et devenir incontrôlable. Le psychiatre Paul McHugh nous prévient qu'il est particulièrement dangereux de mélanger des personnes possédant des souvenirs d'abus avec d'autres qui pensent avoir été abusées mais n'en ont aucun souvenir. Les pressions exercées par ce genre de groupes « mixtes » peuvent mener à la création de pseudo-souvenirs. En témoigne cette survivante qui parvint à retrouver le souvenir d'avoir été molestée à l'âge de douze mois sur la table à langer : « La pression venant des autres membres du groupe était très forte. Vous n'étiez pas acceptée à moins de retrouver plein de souvenirs. »

La psychologue Christine Courtois croit que la thérapie de groupe peut être une source précieuse de « sécurité, de soutien et de compréhension, » mais elle conseille au thérapeute d'être alerte pour « suivre de près et réguler le processus de groupe, de manière à ce que les membres ne soient pas continuellement dans un état de surexcitation émotionnelle. » Judith Lewis Herman signale aussi que les souvenirs peuvent venir si vite qu'il est nécessaire de « ralentir le processus afin de le garder dans les limites de la tolérance de l'individu et du groupe. »

L'objectif premier de tout groupe centré sur les traumatismes, conclut Herman devrait être d'établir la sécurité :

> Si cette priorité est perdue, les membres du groupe peuvent facilement s'effrayer mutuellement avec les horreurs de leur passé, ou les dangers de leur vie présente. Une survivante décrit comment le fait d'entendre les histoires des autres membres du groupe l'avait déprimée : « En me joignant au groupe, je pensais que rencontrer des femmes ayant vécu une expérience semblable à la mienne me faciliterait les choses. Mon angoisse la plus poignante fut la réalisation que le groupe ne me facilitait pas les choses, il ne faisait que multiplier l'horreur. »

CONFRONTATIONS

À partir du moment où les souvenirs ont été retrouvés, on donne à la survivante le choix : elle peut poursuivre sa thérapie, en travaillant à résoudre sa douleur et sa colère d'une manière privée,

sans conflit, ou bien elle peut faire face à son abus (et faire face à elle-même) en confrontant ses abuseurs. La confrontation n'est jamais présentée comme facile ou dénuée de risques. La plupart des auteurs d'ouvrages sur la « vie après l'inceste » préviennent que la confrontation ne devrait être considérée que si la survivante est bien préparée, et qu'elle est déjà bien avancée sur le chemin de la guérison. On assure à la survivante que la confrontation est un choix qu'il est possible de *refuser*. Comme l'écrit Mike Lewis dans son chapitre sur la confrontation : « Faire face à l'auteur de vos abus est un problème complexe ... c'est une décision très personnelle. Pour certains, c'est une étape logique de la guérison ; pour d'autres, cela apparaît comme un acte dangereux et autodestructeur. »

Mais il est beaucoup question, dans ces livres, de l'effet thérapeutique associé à l'expression de la vérité. « Le fait de dire aux membres de votre famille combien vous avez souffert est la forme la plus expéditive de guérison. Vous êtes enfin libre de dire la vérité, » écrit Fredrickson. Non seulement vous êtes « libre » de dire la vérité, mais vous en avez le droit. « Tout le monde a le droit de dire la vérité sur sa vie, » écrivent Bass et Davis au début de leur chapitre intitulé « Révélations et Confrontations ».

Lorsque nous disons la vérité, nous y gagnons une sensation de « puissance », que Fredrickson définit comme « une force spirituelle, physique et émotionnelle. » La confrontation est présentée comme un rite de passage, une étape pénible mais critique dans la métamorphose entre l'état de victime et celui de survivante. « Le face à face avec l'abuseur... constitue l'ultime reprise de pouvoir personnel de la survivante ; il démontre qu'elle n'est ni réduite au silence, ni sous contrôle, » écrit E. Sue Blume. « La confrontation est une occasion de déclarer : "*Je sais ce que tu as fait*, et tu n'avais pas le droit de le faire." »

Des conseils spécifiques pour se préparer à la confrontation sont parfois offerts dans la littérature sur la guérison de l'inceste. Il faut s'assurer un réseau de soutien (généralement le groupe de thérapie), il faut analyser en profondeur ses motivations et ses attentes, et il faut procéder à des répétitions. La survivante peut commencer par raconter son histoire à ses supporters : son thérapeute, les membres de son groupe, ses amis, son époux ou son amant. Elle peut explorer ses sentiments en écrivant des lettres, et en demandant le *feed-back* de ses amis ou de son thérapeute. Elle peut se projeter mentalement dans la confrontation, en se visualisant forte, assurée, maîtresse d'elle-même. Elle peut aussi s'engager dans un jeu de rôles ou un

psychodrame, répétant divers scénarios conflictuels avec son thérapeute ou les membres de son groupe.

Quand elle est prête, elle va enfin pouvoir « dire la vérité » à sa famille. Dans la confrontation elle-même, elle doit éviter d'exprimer ses incertitudes ; elle doit affirmer clairement ce qu'elle sait être la vérité, et décrire en détail comment elle a souffert de l'abus. « Évitez de présenter vos souvenirs refoulés comme hypothétiques, » conseille Fredrickson. « Ne vous contentez pas de les raconter ; affirmez-les comme la vérité. Si, des mois ou des années plus tard, vous vous apercevez que vous vous êtes trompée sur les détails, il sera toujours temps de vous excuser et de rectifier ces détails. »

Les survivantes doivent s'attendre à des protestations d'innocence et à des expressions de colère lorsqu'elles font face à leurs abuseurs. « Soyez prêtes à faire face au déni, » écrit Mike Lewis.

> Ne laissez pas la situation tourner au débat ou à la discussion. Ne laissez pas un abuseur vous convaincre que vos souvenirs sont faux. Rappelez-vous qu'il vous a menti dans le passé. Ne faites confiance qu'en vos propres armes, et évitez de vous laisser entraîner dans un exercice qui ne pourrait que vous frustrer.

Si l'abuseur continue de désavouer et de nier l'histoire de la survivante, il est temps d'aborder la question du refoulement. « Vous pouvez suggérer que l'abuseur a refoulé tous les souvenirs de l'abus, » conseille Fredrickson. Mais les survivantes devraient éviter à tout prix une guerre sur les faits. Le travail de la survivante ne consiste pas à convaincre ou à convertir l'abuseur. Le seul but de la révélation et de la confrontation est de vous libérer, de retrouver votre puissance, de vous prouver que vous n'aurez plus peur et que vous ne vous laisserez plus contrôler, et donc de vous assurer que vous ne serez plus une victime. La confrontation, comme le dit Lew, est un acte de « respect de soi ».

The Courage to Heal offre plusieurs exemples spectaculaires de confrontations réussies :

> Il y a vingt ans, une femme se rendit aux funérailles de son grand-père et raconta à tous ceux qui étaient présents ce qu'il lui avait fait. À Santa Cruz, en Californie, des volontaires du groupe *Women Against Rape* accompagnent la survivante lorsqu'elle va confronter le violeur sur son lieu de travail. Dix ou vingt femmes entourent l'homme, donnant un soutien substantiel à la survivante pendant qu'elle récite ce qu'il lui a fait ... Une survivante nous raconte l'histoire d'une femme qui avait choisi de démasquer son frère le jour où il se maria. Elle avait écrit et photocopié une liste de

tout ce qu'il lui avait fait. Au moment de saluer les convives, elle leur remettait un enveloppe fermée en leur disant : « Voici quelques-uns de mes sentiments à propos de ce mariage. Lisez-les chez vous. »

AVERTISSEMENT : Le mal causé par ces confrontations, qu'elles se passent autour d'une tombe, d'un mariage ou en simple face-à-face, ne se limite pas à l'accusé, qui n'est pas forcément coupable de ce dont on l'accuse. Le mal causé à la survivante doit aussi être pris en compte. Que se passe-t-il si, « des mois ou des années plus tard, » la survivante découvre qu'elle s'était bien « trompée sur les détails » ? La promesse qu'il « sera toujours temps de vous excuser et de rectifier ces détails » passe sous silence l'impact désastreux de l'accusation sur la vie de tous ceux qui sont impliqués. Des familles sont déchirées, des relations humaines sont modifiées de façon irrévocable et des vies sont détruites.

Une femme de trente-cinq ans a dit à sa mère, une veuve atteinte d'un cancer terminal, qu'elle avait retrouvé des souvenirs d'avoir été abusée sexuellement par ses deux parents. Deux jours plus tard, la mère accusée se jeta au volant de sa voiture dans un précipice. Elle avait laissé un message disant qu'elle n'avait « plus aucune raison de rester en vie. » Qui peut mesurer l'étendue des effets de cette confrontation et de ses conséquences sur cette patiente, qui est aujourd'hui persuadée que ses souvenirs étaient faux ?

POURSUITE JUDICIAIRE

The Courage to Heal comprend une section de cinq pages écrite par Mary Williams, une avocate qui défend des survivantes adultes. Williams décrit brièvement les changements légaux récents, en citant une loi californienne. Cette loi concerne les poursuites civiles basées sur les abus sexuels d'enfants dans le cas où l'abuseur faisait partie de la famille du plaignant. D'après la nouvelle loi, les victimes ont trois ans à compter de la date de la découverte des sévices pour engager des poursuites. Ainsi, si une survivante avait refoulé ses souvenirs d'abus et n'était donc pas consciente de ses prétendues blessures pendant des années ou des décennies, elle se voit accorder trois ans, à compter de l'apparition de ses « souvenirs » (sans doute vers le milieu de sa thérapie) pour engager des poursuites. (Depuis la parution de *The Courage to Heal* en 1988, plus de vingt états ont

révisé dans le même sens leurs lois sur le délai de plainte pour les abus sexuels d'enfants.)

Une page entière de *The Courage to Heal* est consacrée au thème « Obtenir de l'argent ». Williams discute la fourchette possible des dommages versés (« J'ai obtenu des versements de 20 000 à 100 000 dollars ») et indique, dans une note, que les dommages et intérêts vont certainement augmenter dans le futur.* La possibilité de faire intervenir l'assurance de responsabilité civile de l'abuseur pour « dégâts par négligence », est aussi étudiée.

Dans une section finale, une analyse du rapport coût/bénéfices des poursuites est présentée. Bien que l'on ressente souvent « un sentiment d'abandon et de dépression » après le procès, et qu'une « reconstruction émotionnelle reste à faire, » les bénéfices à tirer de poursuites légales sont présentés comme substantiels :

> D'après mon expérience, pratiquement toutes les clientes qui ont entrepris ce genre de poursuites en ont retiré une croissance personnelle, un effet thérapeutique et une meilleure image d'elles-mêmes... Beaucoup de mes clientes en tirent un soulagement et un sens extraordinaire de victoire. Le procès les rend plus fortes. Elles rompent définitivement avec la tentation de croire qu'il ne s'était rien passé, que leurs parents les avaient aimées et avaient pris soin d'elles comme il le fallait. Le procès procure une séparation bénéfique, qui peut être un rite de passage pour la survivante.

Une liste des avocats spécialisés dans ce genre de procès, avec leurs coordonnées, est présentée à la fin du chapitre.

Dans *Secret Survivors*, E. Sue Blume a glissé une section de deux pages, intitulée « Comment poursuivre les coupables », dans laquelle elle loue les bénéfices idéologiques des procès, lesquels offrent aux survivantes « l'occasion de se faire reconnaître par ce système qui précisément les abandonne ; la reconnaissance par le système qu'il s'est bien passé quelque chose et que le coupable n'avait pas le droit de le faire, est un résultat positif. » Blume passe en revue les raisons pratiques qui peuvent pousser à engager des poursuites. Les dommages obtenus peuvent servir à payer les « frais médicaux et psychothérapeutiques des femmes dont les capacités à gagner de l'argent (déjà moindre à cause de leur sexe) est encore réduite par les dommages causés par les abus. »

---

* Sur la base de souvenirs retrouvés, des femmes ont obtenu des indemnités allant jusqu'à un million de dollars, et parfois plus.

Nous avons donc atteint la conclusion logique de tout conflit, cohérente avec la mentalité des « sociétés de droits » en cette fin de vingtième siècle, où tout se règle au tribunal. Il en va du problème étrange des souvenirs refoulés d'abus sexuels comme du reste : quand vous aurez tout essayé en vain (et de préférence avant d'en arriver là), prenez un avocat et intentez un procès.

UN DERNIER AVERTISSEMENT

On trouve, au milieu du livre de Fredrickson, une petite phrase en forme d'avertissement. J'aimerais répéter cette invitation à la prudence, car je crois que la vérité qu'elle contient devrait contrebalancer l'affirmation tant répétée que le fait de « retrouver ses souvenirs est le processus le plus guérisseur qui soit. »

> Vous ne voulez pas, pas plus que votre psychothérapeute, prendre une fausse réalité pour une vérité, car c'est l'essence même de la folie.

Si seulement nous avions un moyen parfaitement fiable de distinguer les fausses réalités de la vérité. Mais nous n'avons pas ce moyen, et surtout pas dans les cas qui mettent en jeu des souvenirs « refoulés ». Tout est centré sur notre foi. Si nous croyons que quelque chose est vrai, cela devient notre vérité. Et pratiquement personne ne sera capable d'ébranler notre foi dans notre réalité.

Les psychothérapeutes, malheureusement, ne sont pas mieux équipés que nous pour apercevoir la lumière de la vérité. Il est utile de répéter les conclusions du psychologue Michael Nash sur la capacité des praticiens à distinguer entre fantasme et réalité : « en fin de compte, nous (les praticiens) ne pouvons pas faire la différence entre des fantasmes pris pour des vérités par les patients et des souvenirs fiables du passé. Il se peut même qu'il n'y ait pas de différence structurelle entre les deux. »

Chapitre Dix

UN ENFER THÉRAPEUTIQUE

Si on vous demande : « Avez-vous, dans votre enfance, été abusée sexuellement? », il n'y a que deux réponses : « Oui », ou « Je ne sais pas. » Vous ne pouvez pas dire « Non. »

— Roseanne Arnold, dans un show télévisé

Vers la fin de mars 1992, un certain *Mike Patterson* m'appela de Cedar Rapids, dans l'Iowa. Sa fille l'accusait des abus sexuels les plus pervers, sur la base de souvenirs refoulés retrouvés en psychothérapie.

« "Pervers", » répéta-t-il. « J'ai parlé à un tas d'experts dans les six derniers mois, et je n'arrête pas d'entendre ce mot. Alors j'ai ouvert le dictionnaire. Ça veut dire "qui est enclin au mal, se plaît à faire le mal ou à l'encourager." Eh bien, si les abus sexuels sont pervers, les fausses accusations le sont tout autant, et nous devons mettre fin aux deux. »

Il expliqua qu'il prenait contact avec tous ceux qui pouvaient le renseigner sur le fonctionnement de la mémoire, la nature de cette « chose qu'ils appellent refoulement » et sur ce que les parents pourraient faire pour se défendre quand ils sont accusés à tort. « Docteur Loftus, » dit-il sincèrement, son accent du Midwest détachant clairement chaque mot, « comment prouver du négatif ? Comment prouver que je n'ai pas fait quelque chose ? »

« C'est impossible, » dit-il en répondant à sa propre question, « c'est pourquoi j'ai décidé de faire autre chose. Les choses ont commencé à aller mal pour ma fille — elle s'appelle *Megan* — quand elle s'est mise à consulter une psychothérapeute spécialisée dans les questions "psycho-spirituelles", les abus et les familles dysfonctionnelles. J'ai compris que je devais trouver exactement ce qui se passe dans ces séances de thérapie, alors je me suis offert les services d'une détective. Elle a prétendu être une patiente, avec un problème semblable à celui de ma fille. Elle avait un micro et un enregistreur sur elle, et j'ai des cassettes audio de ses séances de thérapie. J'ai cru comprendre que vous faites des expériences sur la suggestion et la création de faux souvenirs, et j'ai pensé que vous seriez intéressée par ces cassettes. »

« Vous avez les enregistrements des séances ? » demandai-je. C'était une nouvelle très intéressante. Si Mike Patterson avait les cassettes de séances de psychothérapie pendant lesquelles la thérapeute ne savait pas que les conversations étaient enregistrées, cela constituait une première. Ceux qui critiquent les psychothérapies basées sur les souvenirs refoulés pensent que les suggestions des thérapeutes et les pressions qu'ils exercent pour que les patients se souviennent sont un facteur dans la création de faux souvenirs. Mais ils n'en ont pas la preuve. Tout ce qu'ils ont, ce sont les rapports subjectifs donnés par les patients qui ont participé à des thérapies, et ces rapports sont sujets à ce que les psychologues appellent le « préjugé rétrospectif ». Le préjugé rétrospectif apparaît quand nous interprétons le passé en changeant certains faits, ou bien remplissons les vides au moyens d'exagérations ou de spéculations. Nous sommes enclins à nous rappeler les détails qui nous mettent en valeur (nous faisant paraître intelligents, généreux, sympathiques, tolérants, etc.) et à ignorer ceux qui nuisent à notre image (nous faisant apparaître négligents, naïfs, sans scrupules, grossiers, tristes, bornés, égoïstes etc.).

Ce manque d'objectivité inhérent à tout rapport rend la recherche sur la mémoire très difficile. Lorsqu'une personne raconte son passé (et qu'aucun enregistrement ne peut confirmer ou infirmer la vérité), comment savoir ce qui s'est *réellement* passé ? Supposons, par exemple, que vous effectuiez des recherches sur la corrélation entre la consommation de graisses et le cancer du sein. Vous décidez d'interviewer un groupe de femmes atteintes d'un cancer du sein et un groupe qui n'a pas de cancer, et vous leur demandez de parler de leurs habitudes alimentaires. Même si ces femmes essaient de

répondre honnêtement et scrupuleusement à vos questions, elles peuvent donner involontairement des réponses fausses ou déformées parce qu'elles ne se rappellent pas toujours avec exactitude ce qu'elles ont mangé. Ou bien elles peuvent exagérer la quantité de nourritures malsaines et de graisses qui ont fait partie de leur régime.

Quelles que soient les raisons des inexactitudes des souvenirs de vos sujets, vous serez menés vers de fausses conclusions. Mais supposons que vous anticipiez le problème du préjugé rétrospectif et des processus normaux de déformation de la mémoire. Vous imaginez un subterfuge qui consiste à installer des caméras dans les cuisines et salles à manger de vos sujets. (Le *Human Subjects Committee*, soit dit en passant, n'approuverait jamais cet aspect de votre étude.) Vous seriez alors en mesure de confronter les réponses subjectives de vos sujets, soumises au préjugé rétrospectif, avec les enregistrements objectifs, et donc de parvenir à une version plus exacte de la « vérité ».

C'est ce que Mike Patterson prétendait avoir : une version objective, vérifiable de la « réalité » des méthodes employées par une psychothérapeute pour questionner sa cliente et interagir avec elle. Bien que les enregistrements de Patterson ne pussent être utilisés pour déterminer la véracité des souvenirs de sa fille, ils pouvaient, au moins, nous aider à comprendre ce qui s'était passé dans les séances de thérapie de sa fille.

« J'ai quatre cassettes en tout, » me dit Mike. « Je ne sais pas ce qui est légal dans tout ça, mais c'est le dernier de mes soucis. Je suis convaincu que ma fille est victime de techniques thérapeutiques suggestives. Je pense qu'elle a eu le malheur de chercher une aide psychologique auprès d'une thérapeute remplie de bonnes intentions mais incompétente, qui pense que tous les problèmes peuvent être expliqués par des abus sexuels. J'ai fait ce que je devais pour prouver mon hypothèse. » Sa voix se radoucit. « Je ne cherche pas une revanche, Docteur Loftus. Mon seul espoir est de retrouver ma fille. »

Quelques jours plus tard, je recevais un colis express. Mike avait envoyé, outre les cassettes, un cahier à spirale divisé en cinq sections bien étiquetées, rempli de centaines de pages de correspondance, de notes, d'articles de recherche et de documents légaux. Je lus tout cela et demandai à un de mes étudiants de transcrire les cassettes des séances de thérapie. Quelques mois plus tard, je prenais l'avion de Cedar Rapids pour m'adresser à l'association du barreau d'Iowa, puis je passai l'après-midi avec Mike et sa femme, Dawn. Une fois

chez eux, ils me montrèrent des piles de photographies et de cassettes vidéo (« Là, c'est Megan à deux ans », « Là, c'est Megan à la remise des prix », « Ça, c'est notre dernière photo de Megan... »), et je repartis avec quelques centaines de pages supplémentaires de correspondance et de documents.

Je crois que Mike Patterson est innocent des accusations qui ont détruit sa famille. Mais je précise que, même s'il est innocent et accusé faussement, son histoire ne prouve pas que la majorité des thérapeutes suggestionnent leurs patients, ni que ces derniers développent des faux souvenirs en réponse à ces suggestions. Ce n'est là qu'un cas spécifique à valeur exemplaire, rien de plus.

Le 15 novembre 1985, Megan, âgée de vingt ans, écrivit une lettre enthousiaste à ses parents, sur un papier à lettre bon marché. L'écriture est arrondie et coulante, communiquant un sentiment d'innocence enthousiaste. La plupart de phrases se terminent par un point d'exclamation, et tous les paragraphes contiennent au moins un mot souligné.

La lettre de trois pages commence ainsi : « Chers Papa et Maman, comment allez-vous ? Moi, ça va très bien. » Puis Megan exprime sa gratitude pour l'appel téléphonique de ses parents la veille (« *Je me suis sentie tellement aimée !* ») et son soulagement de n'avoir qu'un seul examen cette semaine-là. Elle demande à ses parents de remettre un peu d'argent sur son compte en banque pour payer son loyer. Elle se sent fatiguée, mais tout le reste va bien, et elle est impatiente d'être à la maison pour la fête de *Thanksgiving**. Elle termine par « Tout mon amour, Megan. »

Seize mois plus tard, le 27 mars 1987, Megan écrivit une autre lettre, depuis l'université où elle préparait une maîtrise en action sociale. « J'étais tellement occupée que je n'ai pas eu le temps de vous dire combien je vous aimais, » écrit-elle. Dans le paragraphe suivant, elle remercie ses parents pour leurs expressions d'amour et de soutien : ils lui ont acheté une voiture, payent ses études, l'emmènent en vacances et lui donnent de l'argent pour ses voyages personnels. Mais ce qu'elle apprécie le plus, c'est leur amour inconditionnel et leur disposition à l'aider à résoudre ses problèmes. « Je n'ai pas été une fille parfaite, » écrit-elle, « mais je vous aime

---

* Fête nationale américaine, le 27 novembre, une occasion traditionnelle de réunion de famille. (NdT)

tellement, et je ne pourrai jamais vous rendre tout l'amour et le soutien que vous m'avez prodigués ou les leçons que vous m'avez enseignées. Le moins que je puisse faire, c'est de vous dire merci et vous dire que je vous aime, beaucoup plus que je ne pourrai jamais l'exprimer. »

En novembre 1987, Megan écrivit une longue lettre à *Teresa*, une fugueuse de quinze ans qui avait été temporairement adoptée par la famille Patterson. Pendant les fêtes de *Thanksgiving*, une dispute avait éclaté entre Megan et sa mère, et Teresa avait supposé, à tort, qu'elle en était la cause. Megan écrivait pour expliquer ce qui s'était vraiment passé : sa mère était très fâchée après avoir découvert qu'elle vivait chez son petit ami.

À la seconde page, Megan confessait qu'elle et son père avaient du mal à s'entendre, parce qu'ils étaient de caractères très différents. « Je suis quelqu'un de très affectueux qui a besoin d'être embrassé tout le temps, » écrit Megan. « J'ai besoin d'entendre Papa dire "Je t'aime." Mais Papa n'est pas ce genre de personne ; on dirait qu'il n'a pas besoin de câlins ou de paroles affectueuses (bien qu'il soit heureux de m'entendre dire que je l'aime). »

Pendant des années, poursuivait Megan, elle s'était tournée vers Dieu pour résoudre ce problème, et il l'avait toujours aidée. Mais avec les études supérieures elle n'avait plus de temps de prier et avait arrêté de s'adresser à Dieu. Sa relation avec son père s'était lentement détériorée au fur et à mesure qu'elle exprimait sa frustration et sa colère. « J'ai fait beaucoup de choses que je regrette, j'ai fait du mal aux autres et à moi-même. Bien que j'aie l'air heureuse et stable vue de dehors, à l'intérieur, je crie au secours. Je souffre tellement, et cela dure depuis trois ans. Ma vie est une catastrophe. Avec l'aide de Dieu, et avec celle de Papa et de Maman, je vais remonter la pente. »

Elle terminait sa lettre ainsi : « Tout le monde fait des erreurs, et il nous arrive de faire du mal aux autres sans le vouloir. Mais nous pouvons réparer cela en nous parlant les uns aux autres et en nous disant combien nous nous apprécions mutuellement. Nous avons tous besoin d'amour ! »

Trois mois plus tard, Megan rencontra ses parents chez sa soeur aînée, dans la ville de Des Moines, pour célébrer la naissance de leur premier petit-fils. Mike et Dawn prirent le bébé dans leurs bras, les larmes aux yeux, pendant que Megan se tenait à l'écart, l'air préoccupé. Un peu plus tard dans la soirée, Megan confessa à ses parents qu'elle avait été abusée sexuellement.

« Qui a abusé de toi ? » lui demandèrent ses parents étonnés.

« *Patrick,* » répondit Megan, désignant son frère adoptif, qui avait quinze ans lorsqu'il vint vivre dans la famille. Ils s'étaient embrassés et avaient eu des attouchements, expliqua Megan, mais n'étaient pas allés jusqu'aux rapports sexuels. Bien que tout cela ait été librement consenti, Megan pensait que cela constituait un abus parce qu'elle n'avait que douze ans, trois ans de moins que Patrick.

Dawn était effondrée. Comment tout cela avait-il pu se passer sans qu'elle s'en rende compte ? Son coeur était brisé à l'idée que sa plus jeune fille ait porté le fardeau d'un tel souvenir pendant plus d'une décennie, et qu'elle en ait ressenti tant de honte qu'elle n'ait pas pu partager ce terrible secret avec ses parents. Mais, malgré son souci pour sa fille, elle était étonnée du moment choisi par cette dernière pour faire son annonce. Pourquoi Megan avait-elle choisi cet instant, la naissance de l'enfant de sa soeur, pour révéler un souvenir si pénible ? Pourquoi avoir choisi un moment heureux pour en faire un moment de détresse ?

Quatre mois plus tard, en juin 1988, Megan reçut son diplôme de maîtrise de l'Université de l'Iowa. Elle alla s'installer à Des Moines, à deux heures de route de la maison de ses parents, et obtint immédiatement un emploi, qui consistait à s'occuper des sans-abri. Elle avait beaucoup de cas à traiter, et son travail était éprouvant sur tous les plans. Dans ses appels téléphoniques hebdomadaires, elle se plaignait amèrement du stress constant et ininterrompu de la vie. Lorsque son petit ami la quitta en août, elle devint déprimée, anxieuse, et semblait dans un état second. Mike et Dawn se demandèrent si elle ne buvait pas trop. Aucun des deux n'avait jamais bu, et les seuls « drogues » dans la maison étaient les « pilules pour le coeur » que Mike prenait en cas d'angine, et l'aspirine de Dawn contre les maux de tête. Ils savaient qu'ils étaient plutôt « vieux jeu » sur la question du sexe et des drogues et essayaient de ne pas s'alarmer outre mesure.

Mais ils ne pouvaient s'empêcher de se faire du mauvais sang à propos de leur dernier enfant. À chaque fois qu'elle appelait ses parents, Megan semblait de plus en plus négative et pessimiste. Elle paraissait déterminée à prouver que sa famille était « malade » et avait besoin de l'aide d'un expert. Elle diagnostiquait chez son cousin un « trouble de l'attention », tandis qu'un autre membre de la famille avait une « personnalité à la limite de la psychopathologie », et qu'un troisième était « paranoïaque ».

Quand sa mère était seule au bout du fil, elle accusait constamment son père « d'absentéisme émotionnel ». « Il ne s'intéresse pas à ce qui se passe à l'intérieur de moi. Il est toujours occupé, toujours pris par un projet ou par une personne qui a plus besoin de lui que moi. »

« Megan, ton père embrasserait le sol où tu as marché ! » Dawn se demandait comment communiquer avec Megan et l'aider à être plus optimiste. « Mon amour, je sais que ta vie est difficile et stressante aujourd'hui, mais essaie de te rappeler combien nous t'aimons, rappelle-toi tous les bons moments que nous avons passés en famille, les voyages, les vacances, les fêtes... »

« Quels bons moments ? C'était peut-être des bons moments pour toi, Maman, » Megan avait craché le mot « Maman » comme une insulte. « Mais est-ce que tu t'es demandée ce que c'était pour moi ? »

Dawn décida de ne pas argumenter. Megan avait la tête sur les épaules et elle finirait par trouver une solution à sa crise, comme elle l'avait fait à l'école, lorsqu'elle s'était mise à fréquenter une bande de jeunes qui fumaient de la marijuana et s'entichaient de religion *New Age*. Elle avait eu peur, mais Mike avait fini par parler avec Megan, et Megan avait réussi à se tirer d'affaire en trouvant de nouveaux amis, en passant plus de temps avec le groupe de jeunes de la paroisse et en s'engageant dans des activités bénévoles.

« Ça lui passera aussi. » Dawn se répéta les paroles qu'elle s'était dites à chaque fois qu'un de ses enfants avait traversé un passage difficile. Elle avait confiance en Megan, et elle savait que sa fille ferait usage du bon vieux sens commun pour recoller les morceaux de sa vie. Dawn se dit qu'elle ne pouvait se substituer à sa fille pour vivre sa vie à sa place. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était l'aimer, l'élever avec de bonnes valeurs morales, et avoir confiance qu'elle ferait les bons choix. Les enfants font des erreurs, mais si l'on a fait ce qu'il faut les premières quinze ou vingt années, tout s'arrange.

L'optimisme de Dawn fut confirmé en septembre 1988 par une lettre où Megan s'excusait d'avoir causé tant de problèmes à ses parents, et où elle répétait plusieurs fois sa gratitude pour leur amour et leurs soins constants. « Je sais que je vous ai fait souffrir, » écrivait-elle. « Merci de votre compréhension, merci de ne pas m'abandonner. »

Une année et demie passa. En janvier 1990, Megan rompit avec un autre petit ami qui vivait avec elle. « Il buvait beaucoup, » dit-elle à ses parents, « et j'en avais assez de me trouver dans une relation de co-dépendance. » Bien que Dawn n'eût jamais apprécié le jeune homme, elle fut surprise de la désinvolture avec laquelle Megan l'avait lâché, lui collant quelques étiquettes sur le dos et le jetant par-dessus bord.

« Au fait, » dit Megan, « vous ai-je dit que j'ai changé de psychothérapeute ? Ma nouvelle thérapeute est plus proche de mon âge, elle a la trentaine, et elle est spécialisée dans la maltraitance, l'inceste, les dysfonctionnements familiaux, ce genre de choses. »

« Tout un programme, » dit Dawn, essayant de garder une voix positive et ouverte. Mais la liste des spécialités de la thérapeute la préoccupait. Était-il possible qu'une thérapeute se « spécialise » dans des secteurs si vastes ? Et que signifiaient « maltraitance » et « dysfonctionnements familiaux » ?

« Ouais, elle est fantastique, » dit Megan d'un ton soudainement solennel. « Nous avançons très vite. »

Le 10 février 1990, le jour de l'anniversaire de son père, Megan appela pour annoncer qu'elle était alcoolique. Comme cadeau d'anniversaire à son père, elle avait décidé d'arrêter de boire et de s'inscrire au programme des Alcooliques Anonymes. Mike et Dawn étaient surpris. Leur image de l'alcoolique était celle du clochard faisant la manche pour acheter son litre de rouge. Mais, dans leur candeur, ils accueillirent avec enthousiasme la décision de Megan d'arrêter de boire.

Le jour de la Fête des Mères, trois mois plus tard, Dawn reçut un lourd colis postal, envoyé par Megan. Il contenait un livre de cinq cents pages intitulé *The Courage to Heal: A Guide for Women Survivors of Sexual Abuse*. « Doux Ciel, que signifie donc ce titre ? » demanda Dawn à Mike, qui feuilleta le livre et lit des titres de chapitres au hasard, comme « Prendre la décision de guérir », « Croire que cela s'est vraiment passé », « La colère est la clé de la guérison », « Révélations et confrontations ».

« Tu ne penses pas qu'elle va un peu trop loin avec cette idée d'abus sexuels ? Est-ce que cette période de deux semaines de caresses avec Patrick la qualifie vraiment comme... [Dawn jeta un coup d'oeil au sous-titre du livre], comme "survivante d'abus sexuels" ? Elle est peut-être fâchée contre nous de ne pas avoir été au courant de ses problèmes avec Patrick et de ne pas l'avoir aidée à l'époque. À ton avis, qu'essaie-t-elle de nous dire ? »

Mike était philosophe. « Megan est une jeune femme très sensible et très intelligente qui est en train de traverser un passage difficile, » dit-il. Continuons de la soutenir, et faisons-lui savoir que nous sommes là si elle a besoin de nous. Tout finira par s'arranger. »

Le 15 octobre 1990, une lettre de Megan arriva, adressée à Dawn Patterson. L'écriture était pesante et grasse, comme un témoignage visuel de la colère et de la hâte dans lesquelles elle avait été écrite. Rien qu'à la vue de l'écriture, Dawn devinait que sa fille avait des problèmes graves. Megan n'avait jamais écrit de lettre sur du papier de ce format. Et elle n'avait jamais écrit de lettre adressée uniquement à sa mère.

« Je vis des moments très difficiles depuis que j'ai arrêté de boire, » écrivait Megan. « Ces derniers mois, j'ai été perturbée par de souvenirs qui remontent à la surface. » Megan n'expliquait pas ce que révélaient ses souvenirs, mais elle revenait souvent sur le besoin de rester « en sécurité » en ne buvant pas, en allant aux réunions des Alcooliques Anonymes et en rencontrant d'autres « survivantes d'incestes ».

En sécurité ? Que veut-elle dire par « en sécurité » ? Plus Dawn se répétait les paroles de Megan, moins elle les comprenait. Megan expliquait qu'elle se maintenait « en sécurité » en jouant avec ses chats et en embrassant son ours en peluche. À ce point de la lettre, son écriture s'épaississait comme si Megan avait pesé de tout son poids sur la page. Dawn pouvait imaginer Megan grincer des dents.

> J'ai le sentiment de ne pas être à ma place, de ne pas être à la hauteur et j'ai l'impression que si j'étais quelqu'un d'autre, je mériterais peut-être d'être aimée. Ma thérapeute m'aide beaucoup, telle que je suis, et m'apprend à m'aimer comme je suis. Toi et Papa, vous m'avez toujours donné beaucoup d'espace pour résoudre les choses toute seule, mais je ressens le besoin d'avoir encore plus d'espace pour m'en sortir. J'essaie de m'en sortir, un jour après l'autre.

« Espace », « sécurité », « survivantes », « souvenirs », « un jour après l'autre »... Dawn se demandait ce que tous ces mots voulaient dire... Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Elle essaya de se rassurer avec la pensée que l'on n'était qu'à quatre semaines de *Thanksgiving*. Dès que Megan passerait la porte, elles s'assiéraient et auraient une bonne et longue discussion.

Trois jours avant les fêtes de *Thanksgiving*, une autre lettre arriva. Mike et Dawn l'appellent encore « la lettre de *Thanksgiving* ». Dawn était rentrée plus tôt du travail. Elle était passée à la

maison prendre son chéquier et sa liste de commissions, et s'était hâtée d'aller faire les courses avant la foule. Ils attendaient leurs trois enfants, leurs deux enfants adoptifs, leurs conjoints, Grand-mère, *Tante Jenny* et sa famille : plus de vingt personnes. Dawn pensait à la dinde, espérant qu'une pièce de vingt-cinq livres suffirait (elle aimait en donner un morceau à ses invités pour qu'ils le rapportent chez eux). C'est à ce moment qu'elle remarqua un envoi express déposé sur le seuil de la maison. Elle reconnut l'écriture de Megan, mais il n'y avait pas d'adresse retour.

Dawn prit une grande bouffée d'air. Elle savait que cela annonçait de mauvaises nouvelles. Megan se plaignait toujours de manquer d'argent. Pourquoi avait-elle envoyé un paquet en express deux jours avant de venir les voir ? Elle ouvrit l'enveloppe, les mains tremblantes.

La lettre était datée du 15 novembre. Megan devait l'avoir écrite une semaine plus tôt et attendu pour qu'elle arrive le jour de *Thanksgiving*.

« J'en ai par-dessus la tête d'essayer de vous faire comprendre ce que je ressens, » commençait Megan avec la même écriture pesante que dans la lettre d'octobre. D'autres souvenirs d'abus sexuels avaient refait surface, disait-elle, et ceux-ci concernaient spécifiquement son père et sa mère. Ces souvenirs renforcèrent sa décision de « rompre momentanément » sa relation parents-fille. Elle ne voulait plus avoir de contact avec eux. Cela concernait également ses frères et soeurs, directs ou adoptifs, sa grand-mère, ses tantes, ses oncles et ses cousins. « Je ferai tout ce qui est nécessaire pour me protéger et me soustraire à votre influence. J'en ai parlé longuement avec ma thérapeute, et elle est d'accord avec ma décision. Nous sentons toutes deux que nous allons dans la bonne direction. »

Megan expliqua qu'elle avait déménagé mais qu'elle ne voulait pas donner sa nouvelle adresse. Son téléphone était sur la liste rouge. Ses amis et collègues de travail avaient reçu l'instruction de filtrer ses appels. En cas d'urgence, ses parents pouvaient la contacter à travers sa thérapeute.

« Le moment est peut-être mal choisi, » disait Megan en guise de conclusion, « mais je pense qu'il n'y a pas de bon moment pour mettre fin à une relation. »

« Me soustraire à votre influence. » « Le moment est mal choisi. » « Il n'y a pas de bon moment pour mettre fin à une relation. » Dawn était persuadée que la lettre avait été rédigée dans

le cabinet de la thérapeute, sous l'influence de celle-ci. Ce n'étaient pas les paroles de sa fille. C'étaient les paroles d'une étrangère.

Deux jours plus tard, la fille aînée des Patterson, *Kathy*, arriva pour la célébration, avec la lettre qu'elle avait reçue de Megan. Kathy ayant refusé de valider les souvenirs de Megan, cette dernière l'informait qu'elle ne pouvait plus avoir de contact avec elle. Bien qu'elle respectât le besoin de Kathy « de ne pas se rappeler, » elle espérait que sa soeur comprendrait qu'elle avait besoin de s'entourer de gens qui l'écoutaient, s'identifiaient à son histoire et la croyaient. Megan terminait sa lettre avec un avertissement : « Écoute toujours ce que te disent tes enfants et, de grâce, ne les laisse jamais, au grand jamais, seuls avec Papa et Maman. »

Dawn en était malade. Elle ne pouvait plus manger ni dormir, et elle n'arrêtait pas de pleurer. Après avoir lu les lettres, Mike s'empara du téléphone et essaya d'appeler Megan. Mais, comme le disaient les lettres, il ne parvint pas à la joindre. Ils écrivirent à l'ancienne adresse de Megan, mais les lettres revenaient, avec la mention « parti sans laisser d'adresse ». Mike écrivit une lettre à la psychothérapeute de Megan, qui resta sans réponse. Dawn lui envoya une lettre de dix pages, la suppliant de l'aider à comprendre ce qui arrivait à sa fille. Cette supplique resta également sans réponse. Pendant dix mois, leur seul lien avec Megan fut son avocat, qui les informa que Megan désirait retirer la procuration qu'elle avait donnée à son père pour gérer ses parts dans un trust.

Le 9 septembre 1991, une autre lettre arriva. Elle était adressée à Mike, et la lettre commençait par « Cher Michael Patterson ». Megan disait que le temps était venu de dire la vérité, parce qu'elle se rappelait enfin tout ce que son père lui avait fait. Les souvenirs étaient revenus au cours d'une régression pratiquée en thérapie. Elle se rappelait une scène, à l'âge de onze mois, où elle était en proie à une peur panique à l'idée que son père allait entrer dans la chambre et la tuer. Sa mère lui avait donné du Valium pour la calmer.

Elle avait ressenti un « souvenir corporel » récemment, alors qu'elle était allongée sur son lit. Tout son corps s'était engourdi. Elle savait que « quelque chose d'important » essayait de revenir à la surface, mais elle était comme gelée, incapable du moindre mouvement. Son corps entra soudain en convulsions alors que des vagues de souvenirs et une douleur terrible et indescriptible la submergeaient. Elle sentit une douleur terrible qui remontait du vagin, traversait son corps pour finalement sortir de sa bouche. La

douleur la faisait « saigner ». Les souvenirs étaient dégoûtants, révoltants, vils. Elle se rappelait avoir été violée brutalement et plusieurs fois dans sa petite enfance. Était-ce sa mère ? Elle s'était posée la question en se réveillant d'un rêve vague. Mais le visage de sa mère ne correspondait pas aux images. Elle comprit lentement, avec la sensation claire de connaître la vérité : son père l'avait violée continuellement depuis l'âge de dix-huit mois jusqu'à ce qu'elle quitte la maison pour commencer ses études supérieures.

Pourquoi ? C'était à la fois une question et une accusation. Pourquoi m'avez-vous violée ? Comment avez-vous pu vous attaquer à votre fille ? Comment pouviez-vous croire que vous aviez le droit d'envahir mon corps sans défense ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Les détails des abus étaient expliqués en long et en large, méthodiquement. Megan se rappelait le pénis de son père dans son anus. Elle se rappelait l'envie de vomir pendant qu'elle le sentait pousser son corps. Elle se rappelait son père lui prenant la main droite et la forçant à lui caresser le pénis jusqu'à ce qu'il éjacule.

Comprenait-il à présent pourquoi elle lui en voulait ? Comprenait-il pourquoi elle ne voulait plus jamais le revoir ? Tout ce qu'elle avait voulu de lui, c'était de l'amour et de l'affection. La seule chose dont elle avait eu besoin, c'était sa protection, son attention, ses conseils. Mais elle avait été violée et humiliée. Elle ne lui donnerait plus jamais l'honneur d'être son père. Elle n'avait plus besoin de lui. D'autres personnes l'aimaient et la respectaient. Non seulement elle allait survivre sans lui, mais elle se porterait mieux.

« Tout ce que je voulais... » Mike posa la lettre et prit sa femme dans ses bras. Elle sanglotait, et rien ne pouvait l'arrêter. « Je suis désolé, » fut tout ce qu'elle pouvait dire. Ils restèrent ensemble un long moment. Dawn pleurait sur les épaules de Mike, pendant que ce dernier regardait, les yeux secs, par la fenêtre. Le jardin se terminait par un grillage, puis on apercevait le terrain de jeu de l'école secondaire. Un souvenir jaillit dans son esprit, et une image oubliée depuis si longtemps le désorienta un moment. Il se souvint être rentré plus tôt de son travail, juste un peu avant le déjeuner un jour d'école. Il avait découvert Megan et une amie qui jouaient dans le jardin. Il frappa fort sur la fenêtre de la cuisine et les deux enfants furent pris de panique, escaladèrent le grillage, haut d'un mètre cinquante et s'enfuirent vers l'école. Pour réparer sa désobéissance, Megan passa un samedi entier à arracher les mauvaises herbes.

Mike revint vers le présent. C'était le début d'une nouvelle année scolaire, et les pelouses des terrains de jeux venaient d'être tondues. Il essaya de se concentrer sur les couleurs, sur le vert émeraude de l'herbe et sur l'or et l'orange des feuilles sur les érables. Puis, un autre souvenir l'envahit. Il pouvait se voir sur le terrain de jeux, assistant au match de football de son fils, le soutenant de la voix avec les autres parents. Cela fait si longtemps, pensa-t-il. Puis un autre souvenir encore : il se rappela en train de sauter par-dessus le grillage (il y avait six ans, mais il était en bien meilleure forme alors). Il traversait le terrain de jeux pour aller voir Megan participer à une course de haies, dans un gymnase couvert. Megan n'était jamais une étoile, mais elle y mettait tous ses efforts. Elle se donnait toujours à fond.

Il ferma les yeux. Tout cela était si vieux, mais les images que lui amenaient les souvenirs étaient si claires. Les mauvais souvenirs de Megan — des souvenirs dans lesquels il était impliqué, mais qu'il ne possédait pas — étaient-ils aussi précis et détaillés que ces souvenirs anodins ? Les souvenirs de Megan lui revenaient-ils de la même manière, sans prévenir, au fil de ses discussions avec sa thérapeute ? Se rappelait-elle les bons moments qui étaient encore si finement gravés dans sa mémoire ?

Mike continua de regarder par la fenêtre pendant que Dawn sanglotait. Lorsque ses larmes se tarirent, et que la respiration de Dawn fut devenue plus régulière, Mike la tint gentiment à côté de lui et la regarda dans les yeux. « Est-ce que ça va ? » lui demanda-t-il. Elle hocha la tête. Il la mena vers la salle de séjour et l'assit à côté de lui sur le divan, lui tenant la main.

« Quelque chose de terrible est en train d'arriver à Megan, » dit-il. Il était lui-même surpris d'être aussi calme. « J'ai bien peur que nous ayons attendu trop longtemps. Nous aurions dû agir plus tôt. Peut-être est-il trop tard, mais nous devons savoir ce qui s'est passé et faire tout ce que nous pouvons pour la retrouver. »

« La retrouver ? » demanda Dawn. Comme beaucoup d'autres mots entendus récemment, elle avait du mal à comprendre celui-là.

« J'ai l'impression qu'elle est dans une secte, » dit Mike. « Quelqu'un ou quelque chose contrôle son esprit et transforme ses souvenirs. Cette lettre n'a pas été écrite par la Megan que nous connaissons. Elle n'aurait pas pu écrire ces mots et croire que j'aurais pu faire des choses pareilles. Pas notre Megan. Il lui est arrivé quelque chose, et j'ai bien l'intention tirer tout cela au clair. »

La lettre de septembre marquait une démarcation entre avant et après. « Avant » était l'époque où les mauvais souvenirs n'existaient pas, et où Megan était encore elle-même. « Après » était cette nouvelle et étrange époque où Megan était devenue quelqu'un d'autre et où ses souvenirs tenaient sa famille en otage. Avant la lettre de septembre, Mike avait cru que Megan allait retrouver ses esprits, comprendre le mal que cette « thérapie régressive » causait à elle et à sa famille, et réaliser que les souvenirs n'étaient pas réels, mais plutôt des illusions, des fantasmes, des hallucinations. Il croyait que la raison et le bon sens allaient prévaloir. Mais, après la lettre de septembre, il avait compris qu'il fallait abandonner tout espoir d'un dénouement simple et rationnel.

« Je me rappelle tout ce que tu m'as fait... Tu m'as violée, moi, ton sang, ta chair. Je ne peux plus t'honorer du titre de "père". » En lisant ces mots, Mike avait compris qu'ils avaient dépassé le terrain des simples problèmes pour se retrouver dans celui des maladies mentales. Quelque chose de terrible venait de se produire. Tout ce qui était bon et vertueux avait été balayé par cette perversité maligne, cette méchanceté bizarre qui venait de... mais d'où au fait ? Il ne le savait pas. Il ne comprenait pas. Quel processus insidieux avait transformé une enfant raisonnable, affectueuse, sensible, en une personne méprisante et égoïste ? Comment se pouvait-il que sa fille, attentionnée et intelligente, ne mesure pas la douleur qu'elle causait ? Comment pouvait-elle ignorer les blessures qu'elle avait infligées ? Était-ce parce qu'elle était dévorée par sa propre douleur et par ces « souvenirs » d'abus, envahissants comme un cancer ? Quelle était la nature de ce pouvoir retors qui avait la capacité de transformer le bien en mal ?

Ces questions résonnaient dans sa tête au lever du lit, sous la douche ou en se rasant, dans la journée, au travail, et le soir, lorsqu'il s'asseyait sur le sofa avec Dawn, fixant le vide jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus que la force d'aller se coucher, dormant d'un sommeil agité. Comment tout cela avait-il pu se produire ? Comment Megan avait-elle pu en arriver à de telles accusations après avoir vécu si longtemps avec eux, connaissant son père et sa mère, sachant combien ils l'aimaient, combien ils auraient tout fait pour elle, combien son sourire, son esprit étaient pour eux le centre du monde ? Comment avait-elle pu être une enfant aussi bonne et généreuse pendant toutes ces années pour soudain, sans raison apparente, leur briser le coeur avec ces fausses accusations ?

Quelque chose s'était passé en psychothérapie. Mike savait au moins cela. Il lui suffisait de relire les lettres de Megan. Tout avait changé en janvier 1990, quand elle avait rompu avec son petit ami et avait changé de thérapeute. Un mois plus tard, elle s'était inscrite aux Alcooliques Anonymes et avait commencé à fréquenter des groupes de survivantes d'inceste. Trois mois plus tard, elle avait envoyé à Dawn un exemplaire du livre *The Courage to Heal* et six mois plus tard, elle commençait à accuser ses deux parents d'abus sexuels, refusant tout contact avec sa famille. Et puis sa toute dernière lettre, décrivant en détail comment son père l'avait violée et torturée.

Quelque chose ne tournait pas rond dans la thérapie de Megan. Et surtout, sa psychothérapeute était bizarre. Pourquoi refusait-elle de parler avec eux ? Pourquoi ne répondait-elle pas à leurs lettres ? Pourquoi avait-elle encouragé Megan à couper les ponts avec sa famille ? Le but de toute thérapie n'était-il pas de guérir les gens, et non pas de leur injecter de la haine au point de briser définitivement leurs familles ?

Mike n'y comprenait rien. Il sortit ses cahiers et ses classeurs et se mit à lire avec soin toutes les lettres de Megan. Le 6 décembre 1990, deux semaines après la lettre de *Thanksgiving*, Mike avait tapé une lettre de deux pages à la thérapeute de Megan. Il s'était efforcé d'être professionnel, raisonnable, évitant toute condamnation hâtive. La lettre était dactylographiée sur son papier à en-tête professionnel.

> En tant que père de Megan, mon souci est qu'elle reçoive le meilleur traitement possible... Si elle n'a pas déjà été examinée par un psychiatre ou un psychologue, je suggère qu'elle le fasse dans le but de déterminer exactement sa maladie... Les accusations que Megan a faites dans sa lettre peuvent lui sembler réelles, mais ces accusations sont entièrement fausses. Des professionnels compétents pourront peut-être déterminer ce qui est réel et aider Megan à faire le tri entre son imagination et les faits, de manière à ce que Megan puisse vivre sans peur... Toute réponse ou conseil de votre part sera très apprécié.

La lettre était signée « Avec mes respectueuses salutations. »

Il se rappela ce que Dawn avait dit en lisant sa lettre : « Ça ressemble trop à un courrier d'affaires. » Elle se mit immédiatement à écrire sa propre lettre, longue de dix pages, comme un cri du coeur. Mike ne pouvait lire cette lettre sans sentir son coeur chavirer.

La lettre commençait ainsi : « Dans l'espoir intense de trouver le meilleur traitement pour notre fille, j'écris cette lettre et je prie pour que vous la lisiez en entier. » Dawn décrivait, sur plusieurs paragraphes, son mariage et son amour pour son mari. « Mon mari et moi nous sommes mariés par amour avec un seul but : avoir beaucoup d'enfants... Nous sommes toujours aussi amoureux après 32 années merveilleuses. Mike est l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, et si ma vie était à refaire, je la referais avec lui. »

Elle écrivit à propos de sa plus jeune fille : « Elle a toujours été une enfant belle et affectueuse, une chérie adorée. »

Elle chercha des raisons pour expliquer la tragédie qui les frappait. « Quand je regarde en arrière, la seule critique que m'aient adressée mes amis ou ma famille concernant l'éducation de mes enfants, c'est que j'ai gâté Megan. C'est probablement vrai. Elle était si douce et si merveilleuse, et je lui ai sans doute donné tout ce qu'elle voulait. »

Mais Dawn pensait que les vrais problèmes avaient commencé quand ils avaient pris la décision d'adopter d'autres enfants. Ils n'apprirent que beaucoup plus tard que son frère adoptif avait eu des contacts sexuels avec Megan quand elle n'avait que douze ans. Megan avait apparemment consenti aux attouchements et aux baisers, mais elle en avait ressenti beaucoup de honte et de culpabilité, et avait commencé à avoir des problèmes à l'école. « Nous comprenons maintenant que cela était dû à Patrick, mais nous ne nous en doutions pas à l'époque. J'ai tellement pleuré à l'idée de savoir qu'elle avait porté ce fardeau seule pendant toutes ces années. »

Dawn continua d'écrire, recherchant des explications à la douleur de sa fille. Peut-être Megan voulait-elle se séparer de sa famille à cause d'un « conflit de valeurs ». « Megan a couché avec au moins 6 hommes ou garçons (à notre connaissance) et vivait avec l'un d'entre eux depuis la fin de ses études secondaires. Nous pensons que cela a causé beaucoup de culpabilité, car elle avait été élevée différemment, et elle partageait autrefois ces valeurs. »

Il est possible qu'elle ait été molestée par une baby-sitter ou qu'elle ait subi les attouchements d'un cousin, et dans son état de détresse émotionnelle, elle a pu confondre les souvenirs, pensant que son père avait abusé d'elle. « Nous ne savons pas. Nous ne le saurons probablement jamais. Tout ce que nous savons, c'est que nous n'avons rien fait d'autre que l'aimer et la soutenir. Nous

sommes loin d'être parfaits, mais nous n'avons pas abusé d'elle, ni de personne d'autre. »

La lettre se terminait en demandant à la thérapeute d'essayer de comprendre les sentiments parentaux de Dawn et sa douleur extrême d'avoir perdu sa fille sans raison apparente. Les derniers paragraphes étreignaient le coeur de Mike.

> Je vous ai demandé au début si vous aviez des enfants, car vous pourriez peut-être comprendre la perte que nous subissons. On enfante dans la douleur, on lange la petite fille, on la nourrit et on prend soin d'elle pendant des années. Tout cela en vaut la peine parce que, finalement, vous voyez grandir cette adorable petite fille. On assiste aux concerts de sa chorale, à ses remises de prix, à ses compétitions sportives. On supporte les rendez-vous à répétitions chez les docteurs, les oreillons, les dents de sagesse, les rhumes, les otites, la rougeole. On est toujours là. On l'aime de toutes ses forces, pour en arriver là où nous sommes maintenant. Savez-vous quels effets dévastateurs une enfant aimée, adorée, peut causer en déclarant qu'elle ne parlera plus jamais à ses parents ? Elle refuse de discuter ces accusations nébuleuses. Nous n'avons pas eu la possibilité de communiquer avec elle pour aller au fond des choses... Mike a envoyé une lettre dépourvue d'émotions, comme le font les hommes, mais à l'intérieur de lui-même, il se meurt. Je me fais du souci pour lui car il a des problèmes cardiaques, et tout cela finira par le tuer. C'est juste une question de temps.
>
> Nous aimons notre fille et nous ferons tout pour la retrouver et réparer notre relation. Nous ne savons pas ce qui s'est passé, et nous voulons le savoir. Sa grand-mère, ses tantes, ses cousins, sa soeur et son frère ont tous le coeur brisé. Ils n'ont rien fait d'autre que l'aimer et la chérir toute leur vie. Pourquoi sont-ils punis ? Nous ne comprenons pas. Pouvez-vous nous aider à comprendre ?

Mike replaça les lettres dans le classeur, s'assurant qu'elles étaient en ordre chronologique. Puis il lut encore une fois les lettres de Megan, se surprenant à effleurer son écriture dans l'espoir de sentir sa douleur et de comprendre son angoisse. Les mots eux-mêmes ne le gênaient pas. Il ne craignait pas que toute la ville de Cedar Rapids connaisse ces accusations, parce qu'il savait, dans toutes les cellules de son être, qu'il n'avait jamais abusé sexuellement de sa fille. Ce que les autres pouvaient penser ne lui n'importait pas. Il n'était préoccupé que par sa femme, sa fille aînée et son fils qui étaient profondément affectés, et par Megan, dont on avait volé l'âme. Il était déterminé à trouver ce qui avait bien pu la transformer en cette étrangère venimeuse, qui avait troqué sa famille pour une

psychothérapeute et un groupe de survivantes, passant de l'identité de Megan, fille de Mike et Dawn, à celle de « survivante d'inceste ».

« Ce n'est qu'une question de temps, » avait écrit Dawn dans sa lettre à la thérapeute. Elle était inquiète pour le coeur de Mike. Mike sourit aux préoccupations de sa femme : son coeur tiendrait aussi longtemps qu'il le faudrait pour retrouver sa fille. Il décrocha le téléphone et commença à prendre des contacts qui devaient le mener, espérait-il, à mettre fin à cette folie et à retrouver sa fille bien-aimée.

Six semaines plus tard, Mike reçut le premier rapport de la société *Falcon International*, une agence de détectives privés. Il s'était débarrassé, au moyen d'arguments rationnels, des scrupules qui l'avaient assailli à l'idée de payer quelqu'un pour espionner sa propre fille : il ne s'agit pas de revanche. Je veux retrouver mon enfant, et je ne peux rien commencer sans savoir où elle vit, ce qu'elle fait, qui sont ses amis, à quoi elle ressemble, comment elle agit ou réagit. Il me faut savoir si elle se drogue, si elle souffre d'une maladie mentale ou physique, si elle s'est fait laver le cerveau par une secte. J'ai besoin d'informations solides, de faits, de détails. Je ne peux pas avancer sans ces informations.

La détective privée avait découvert où Megan vivait, et lui transmettait son adresse, la valeur immobilière de la maison louée, le nom et le numéro de téléphone du propriétaire et le nom de la personne avec laquelle Megan vivait, *Paul Winter*, un « homme blanc », qui travaillait de temps en temps comme photographe à son compte.

Megan et Paul n'observaient pas d'emploi du temps régulier, et il leur arrivait de passer toute la journée à la maison. Après vérification auprès des Services Sociaux, il apparaissait que Megan ne travaillait pas pour eux.

Les tentatives des détectives de fouiller les poubelles de Megan et Paul n'avaient pas été couronnées de succès. Le jour de la collecte des ordures, Megan sortait de la maison habillée en robe de chambre et déposait les ordures directement dans le camion-poubelle.

Le rapport de deux pages se concluait ainsi :

> Megan ne fait partie d'aucune secte religieuse connue. Tout porte à croire que les problèmes que vous décrivez résultent, directement ou indirectement, de la thérapie qu'elle suit, ou des réunions avec les groupes de soutien supervisés ou recommandés par sa thérapeute.

Au cours de nombreuses communications téléphoniques les semaines suivantes, Mike et la détective, *Sharon*, planifièrent leurs stratégies pour des séances de thérapie. Sharon se présenterait comme une femme divorcée souffrant de troubles du sommeil et de dépression. Elle confesserait un léger problème d'alcoolisme et une relation tendue avec sa mère et son beau-père. Pendant les séances de thérapie, elle porterait un appareil permettant d'enregistrer les conversations avec la thérapeute. Après chaque séance, elle rédigerait un rapport détaillé et l'enverrait par courrier express, accompagné de l'enregistrement original, à Mike.

Deux semaines plus tard, Mike recevait le premier envoi de Sharon. Elle avait pris contact avec la thérapeute de Megan et venait de terminer sa première séance de deux heures. « Nous commençons à avancer, » pensa Mike en lisant le rapport. Dawn était plus réservée. C'était l'idée de Mike, et elle n'était pas complètement convaincue que ses avantages contrebalançaient ses risques. Que se passerait-il si Megan découvrait la détective et les enregistrements secrets : leur pardonnerait-elle jamais ? Dawn avait peur que le plan se retourne contre eux et leur enlève toute chance d'un dénouement heureux.

Mike soutenait que c'était le seul moyen de savoir avec un peu de certitude ce qui était arrivé à Megan. Priant que cette tactique fasse plus de bien que de mal, Dawn lut le rapport. Elle souhaitait tellement avoir des nouvelles de sa fille, même si elle lui arrivaient de cette manière, à travers les yeux et les oreilles d'une inconnue. Ils pouvaient au moins s'imaginer Megan dans une chambre bien réelle, avec une personne bien réelle, tenant des conversations bien réelles. Ils avaient enfin quelques informations pour remplacer leurs spéculations et leurs peurs. Elle pouvait au moins se rassurer en pensant que sa fille était toujours vivante, qu'elle marchait, respirait, parlait et communiquait avec d'autres êtres humains.

Sharon entra dans le petit immeuble de bureaux à 13 h 25. Personne n'était là pour l'accueillir, ce qui lui donna quelques minutes pour regarder autour d'elle. La réception contenait trois chaises et une table, sur laquelle étaient posés des exemplaires des magazines *New Yorker, Time* et *New Republic*. L'endroit semblait désert et Sharon entra dans un petite cuisine attenante à la réception. Les placards étaient garnis de thés et de tisanes, de chocolat instantané et de verres en papier. Un couloir étroit menait vers plusieurs pièces. Seule la porte vers la première pièce, qui avait l'air réservée au personnel, était ouverte. Elle parcourut du regard les

étagères, notant rapidement les titres dans son carnet : *You Can Heal Yourself ; Love Yourself ; Heal Your Life ; Memories, dreams, reflections ; Sweet Sufferings ; Reclaiming the Heart ; Intimacy.*

Alors qu'elle continuait de marcher dans le couloir, une femme sortit de la pièce F et se présenta. « Hey, vous êtes Sharon ? Bonjour. Moi, c'est *Kate.* » La thérapeute, une femme dans la trentaine, attractive et avec un léger embonpoint, était en pantalon et pull à col roulé. Elle avait les cheveux courts, juste sous les oreilles, et ne portait ni maquillage ni bijoux. Souriante, elle mena sa nouvelle cliente dans la chambre de thérapie et ferma la porte derrière elle.

La pièce était petite. On y trouvait un sofa aux coussins moelleux, un fauteuil inclinable noir, deux tables basses ordinaires et une petite étagère. On ne trouvait ni diplômes ni certificats accrochés au mur. On pouvait voir tout un assortiment de brûleurs d'encens et de bougies sur la table et sur les étagères, avec des clochettes en bronze cousues sur des rubans de feutre vert, des éléphants et des girafes en céramique et un petit bouddha en jade. Le mur était couvert de dessins d'animaux : un koala, un zèbre et une lionne. Plusieurs animaux empaillés étaient disposés contre les murs et le mobilier.

Kate remit à sa nouvelle cliente un questionnaire à remplir, où elle devait inscrire son nom, son adresse, sa profession, le nom de la personne qui lui avait recommandé la thérapeute, sa compagnie d'assurance-santé, ses problèmes, ses symptômes, les médicaments qu'elle prenait et ses thérapies passées. Elle passa à peu près dix minutes à répondre aux questions. Les deux femmes commencèrent à parler. Kate regardait souvent le questionnaire, basant ses questions sur les réponses écrites et les commentaires de Sharon. Elle demanda à Sharon de décrire son expérience passée de thérapie de groupe (un groupe de soutien aux divorcées, expliqua Sharon), ses habitudes de boisson, ses crises récentes de dépression, ses problèmes de sommeil et ses possibles troubles hormonaux (« Avez-vous eu des bouffées de chaleur ou des symptômes de ménopause ? ») puis elle commença à questionner Sharon sur ses souvenirs d'enfance.

« Quel est votre souvenir le plus ancien ? » lui demanda-t-elle.

Sharon décrivit un souvenir où elle était assise sur son pot quand elle était « vraiment petite » pendant que son père lui envoyait une balle en mousse. « Je pense qu'il essayait de me distraire pour que j'ai envie de faire mes besoins, » dit Sharon.

« Êtes-vous sûre de vos souvenirs ? » lui demanda Kate. « Par exemple, est-ce que vous pensez que vous pourriez identifier des événements qui se sont produits dans chaque classe ? »

« Je pense que ma mémoire me fait défaut ici ou là, » reconnut Sharon. « J'ai des trous, des périodes de ma vie où je ne me rappelle rien. »

Kate regarda le questionnaire pendant un moment. « Bon, à propos de ces sursauts violents, » dit-elle. « Souvent, lorsqu'un sursaut vous tire d'un sommeil profond, cela a quelque chose à voir avec un souvenir, quelque chose qui s'est passé, et qui était extrêmement secouant ou effrayant. C'est une manière dont le corps se sert pour se souvenir, et cela peut se produire spontanément, sortant d'on ne sait où. La plupart du temps, cependant, lorsque les gens essaient de tout reconstituer, ils reconnaissent avoir eu une époque particulièrement effrayante dans leur vie, qui finit par influencer leur sommeil. »

Kate parla quelques minutes des bienfaits d'un sommeil régulier et efficace, et des effets néfastes de l'alcool et des drogues sur le sommeil. Puis elle dit : « Si quelque chose passe d'un état inconscient à un état conscient et que vous ne vous en souvenez pas, et que cette chose s'immisce dans votre conscient d'une manière ou d'une autre, ça peut être effrayant. »

« Comment peut-on savoir si quelque chose comme cela s'est passé ? » demanda Sharon.

« L'insomnie et les réveils brusques sont en soi une indication que quelque chose s'est passé, » répondit Kate. « Sur cette base, vous me permettrez peut-être de vous ramener vers le passé. Mais je dois gagner votre confiance avant de commencer, parce que c'est un processus qui peut faire peur. »

Pour gagner la confiance de sa nouvelle cliente, Kate expliqua qu'elle possédait une maîtrise en psychologie clinique, et présenta son approche « non traditionnelle » de la thérapie. À l'inverse de beaucoup d'autres thérapeutes, expliqua-t-elle à sa nouvelle cliente, elle croyait à la thérapie à « court-terme », à deux exceptions près : les personnes en état de dépendance à des substances chimiques et les personnes qui ont vécu des « traumatismes réels : les survivantes d'incestes, les victimes de viols, les vétérans du Viêt-nam ou ceux qui ont été abusés physiquement ou qui ont subi des actes de cruauté mentale. »

Elle préférait travailler « physiquement » avec ses clients. (« Si quelqu'un veut apprendre le ski nautique, vous pouvez le lui

enseigner théoriquement, mais rien ne remplacera le contact avec l'eau, les skis, le fait de prendre la poignée et de se lancer. Je crois au travail avec l'environnement. ») Elle essayait toujours de passer au moins une heure avec ses clients et croyait à l'importance des exercices à faire chez soi : « Comme ça, vous en avez pour votre argent. »

« Quelle direction me conseillez-vous de prendre ? » demanda Sharon après que Kate lui eût décrit sa philosophie thérapeutique.

« Eh bien, vu ce que je sais déjà, il y a une possibilité que l'alcool fasse partie du problème, » répondit Kate. Elle recommanda à Sharon d'arrêter de boire pendant soixante jours pour voir si l'abstinence affecterait son humeur et son sommeil. Elle lui vanta les mérites d'un « régime alimentaire raisonnable, d'une quantité raisonnable d'exercice physique et d'une durée raisonnable de sommeil. »

La séance se termina sur une note positive. « Vous m'avez demandé dans quelle direction aller, » dit Kate. « À moi de vous demander : où voulez-vous aller ? »

« Je veux aller jusqu'au point où je peux rire, où je peux jouir de chaque jour sans être fatiguée tout le temps et dominée par des sautes d'humeur, » répondit Sharon. « Je veux laisser sortir ma colère. Je veux laisser tout cela derrière moi pour pouvoir jouir de la vie comme je veux. »

« C'est un but valable, » répondit Kate. Elles prirent rendez-vous pour la seconde séance, quatre jours plus tard.

L'enregistrement et le rapport de la seconde séance déçurent Mike et Dawn. Rien de surprenant, rien de spécial. « La thérapeute a passé le plus clair de la séance sur la question de l'alcool et m'a dirigée vers une réunion des Alcooliques Anonymes, le samedi matin, spécialement étudiée pour les besoins des femmes, » commentait la détective dans sa lettre. « Pendant la prochaine séance, elle travaillera avec moi sur mes problèmes de sommeil, et cela m'effraye un peu. »

Sharon appela quelques jours plus tard pour discuter d'un problème potentiel. « La thérapeute m'a demandé si elle pouvait m'hypnotiser pendant la prochaine séance, » dit-elle à Mike. « Elle veut travailler sur mes "réveils en sursaut", comme elle dit, et elle veut que je sois dans un état de relaxation et de confiance. J'ai peur de porter un micro parce que je ne veux pas me trahir par inadvertance, sous l'effet de l'hypnose. »

Mike était d'accord qu'il était trop risqué de porter le micro. « Mais aussitôt après la séance, » demanda-t-il à Sharon, « écrivez tout ce que vous vous rappelez et envoyez-moi un rapport détaillé. »

Le 23 novembre 1991, Mike et Dawn reçurent une description dactylographiée, de cinq pages, de la séance de thérapie. Il passèrent par plusieurs sensations d'effroi et de soulagement en lisant le récit. Ça y est, pensa Mike. Nous y sommes.

> En entrant dans le bureau de Kate, j'avais l'air de quelqu'un qui vient de pleurer. Je lui dis que j'avais eu une semaine épouvantable, que j'avais eu des cauchemars les nuits de lundi et mardi et, qu'au cours d'une de ces nuits, je m'étais réveillée avec une douleur au bras, comme si mon beau-père l'avait tordu. La nuit de mercredi, je m'étais réveillée en sursaut, sentant qu'il y avait quelqu'un dans la pièce, j'étais terrifiée mais mon corps était engourdi et j'avais l'impression de ne pas être dans mon corps. (À ce moment-là, je me suis mise à pleurer plus fort, il me fallait des mouchoirs.)
>
> Alors, elle s'est rassise, m'a regardée et a commencé à parler avec une voix plus douce, plus lente, et elle a dit : « Sharon, je dois vous dire quelque chose : vous êtes dans un tel état, j'ai l'impression que vous perdez la tête. » (Je n'avais jamais mentionné que je pensais perdre la tête.)
>
> Elle me dit être certaine que j'étais en train de vivre un souvenir corporel d'un traumatisme venant de ma vie passée ; je n'arrivais pas à m'en souvenir parce que mon cerveau l'avait bloqué, le jugeant trop pénible.
>
> Donnant l'air d'être en état de choc, me tordant les mains, je lui ai dit que je ne me rappelais aucun traumatisme. Elle hocha la tête et dit que c'était le cas de beaucoup de gens : même à des âges plus avancés que le mien, ils passent par le même processus quand le souvenir commence à refaire surface.
>
> Je lui demandai si beaucoup de gens passent par cette épreuve. Elle hocha la tête affirmativement. Je lui demandai qui. Elle dit : « Les ancien combattants du Viêt-nam, ceux qui ont survécu à un tremblement de terre, et les survivantes d'inceste. »
>
> Je lui dis que je n'avais jamais été au Viêt-nam, et que je n'avais jamais vu un tremblement de terre. Elle hocha la tête et répondit : « Oui, je sais. »
>
> À ce moment, je me suis mise à pleurer plus doucement, et elle est allée vers l'étagère. Elle me dit qu'elle voulait me prêter un livre qu'elle recommande souvent, mais il n'était pas sur l'étagère. Je lui ai demandé le titre du livre. Elle m'a répondu : « *The Courage to Heal* ». Elle a dit qu'elle le recommande à toutes les survivantes,

bien qu'il doive être lu à petites doses, étant donné qu'il est difficile à maîtriser en une seule fois.

Alors, elle a sorti un autre livre, *Secret Survivors* écrit par E. S. Blume, elle l'a ouvert, et, dans la jaquette, et a commencé à lire à voix haute les 40 symptômes de la survivante d'inceste. Aux deux tiers des symptômes, elle m'a regardée en hochant de la tête, comme si c'était une confirmation de son diagnostic. Elle parlait avec une voix si basse, si douce que parfois c'était difficile de l'entendre.

Elle m'a donné une liste de groupes de survivantes d'incestes et m'a particulièrement recommandé trois groupes.

Puis elle m'a dit comment me protéger la nuit quand je dors. Je devrais dormir avec une lumière allumée, mettre des oreillers sous mon dos, ouvrir la porte de ma chambre à coucher, acheter des animaux en peluche, pour les serrer contre moi quand j'ai peur. Je devrais me traiter comme si une petite fille était avec moi, et que cette petite fille avait peur la nuit ; mon rôle serait de la consoler. Plusieurs fois après cela, elle me dit de traiter avec gentillesse l'enfant intérieur qui était en moi.

Mike regarda Dawn. Ils commencèrent à pleurer ensemble.

La quatrième et dernière séance était enregistrée. Mike et Dawn écoutèrent avec attention, faisant une copie de la cassette, et transcrivant les parties qui leur paraissaient importantes pour la suite. Quelques minutes après le début de la séance, Sharon et Kate eurent ce dialogue :

Sharon : Mon problème est que je n'ai pas de souvenirs. La dernière fois que nous étions ensemble, vous sembliez sûre que j'étais une survivante d'inceste.

Kate : La seule chose dont je suis sûre, c'est que tout montre que vous avez vécu un traumatisme. Et la plupart du temps, lorsque des gens ont cette panoplie d'expériences, de symptômes et de réactions, ça vient d'une forme ou d'une autre d'abus.

Sharon : C'est ce que vous appelez le souvenir corporel, je crois.

Kate : Le souvenir corporel.

Sharon : Et aussi le trouble...

Kate : Le trouble du sommeil.

Sharon : Ouais.

Kate : Je ne veux pas dire que je sais tout, et vous rien. Je ne fais que partager avec vous les expériences que j'ai eues dans le passé. C'est effrayant d'y penser, quand on n'a pas de souvenirs visuels... Mais on dirait que quelque chose essaie de refaire surface.

À peu près dix minutes plus tard :

Kate : Vous devez comprendre qu'il y a une partie de vous qui veut croire que cela ne s'est pas passé. J'espère qu'il y a des fois où vous vous mettez en colère. Est-ce que vous avez des bouffées de colère, là, maintenant ?

Sharon : Vous savez, si je m'attarde sur le passé, ça me met en colère. Comme par exemple, ce qui s'est passé, pourquoi je n'arrive pas à me rappeler ce qui s'est passé ? C'est plutôt une frustration, je pense qu'une colère.

Vers la fin de la séance, la thérapeute et sa cliente discutèrent les phénomènes de refoulement et de travail de rappel des souvenirs.

Sharon : Combien de temps le processus prend-il ? Nous avons parlé de retrouver des souvenirs. Je suppose que vous voulez parler d'hypnose ou d'auto-hypnose ?

Kate : Il y a des gens qui commencent à retrouver leurs souvenirs, tout simplement. Les souvenirs apparaissent, quelque chose dans leur environnement les déclenche et pour certaines personnes, ça fait « boum », et tout-à-coup, ils se retrouvent avec des tas de souvenirs.

Sharon : Comment s'y prendre ? Si tout simplement ça vient vers eux et ça leur frappe la tête comme une batte de base-ball...

Kate : En fait, d'habitude, ça ne frappe pas comme une batte de base-ball. Ce qui se passe, c'est qu'il y a une sorte de préparation. Un grand changement intérieur commence à se produire et, dans les bonnes circonstances, un souvenir vous revient. Vous avez l'impression d'un boum et vous vous dites : « Qu'est-ce qui se passe, et pourquoi ? » Ça se répète, ça martèle, comme des grands boums. Ça fait peur, ça déroute.

Sharon : Il n'y a pas moyen de contrôler comment ça se passe.

Kate : Prenez des moments pour vous asseoir, une soirée, une matinée, ou un après-midi, un moment où vous pouvez être en sécurité. Prenez des feutres ou des crayons de couleur. Dessinez ce que vous voyez ou ce que vous sentez. Puis regardez à quoi ça ressemble sur le papier. Vous apprendrez beaucoup à partir de ce qui est dans la périphérie, l'arrière-plan. Vous recevez plus d'informations, et vous pouvez faire quelque chose pour les contrôler. On ne peut pas simplement éteindre ces souvenirs. Ils ont besoin de venir. Il arrive souvent que les gens n'aient pas de souvenirs visuels.

Sharon : Il est possible que je n'aie jamais de souvenir visuel. Peut-être que quelque chose s'est passé, mais je n'aurai jamais de souvenir visuel.

Kate : C'est vrai

Sharon : Et alors, je ne serai jamais sûre.

La séance se termina quelques moments plus tard.

« Pour moi, ça ne fait aucun doute, » dit Mike. « La thérapeute est la source de nos problèmes. »

Dawn hocha la tête. Elle reconnaissait les mêmes mots, les mêmes phrases dans le rapport de la détective que ceux des lettres de sa fille : « être en sécurité », « embrasser l'enfant intérieur », « se faire de la place », « faire revenir les souvenirs à la surface », « souvenirs corporels », « survivantes d'inceste ». Elle se demanda combien de jeunes femmes découvraient les mauvais souvenirs de leur passé dans le cabinet de cette thérapeute. Combien accusaient-elles leurs parents sur la base de souvenirs prétendument enfouis pendant des décennies, qui les avaient frappées soudainement avec de grands « boums » ? Combien de familles ont-elles été détruites, combien de parents souffrent-ils, combien d'enfants adultes se demandent-ils pourquoi le passé leur révèle soudain de sombres et terribles secrets ?

Armés de ces cassettes et des avis de tous les experts qu'ils purent trouver sur le contrôle mental, le « deprogrammage » et les thérapies dites régressives, Mike et Dawn décidèrent leur prochaine étape : l'intervention. Leur plan était d'appâter Megan avec *Judy*, sa meilleure amie d'école. Judy avait dit aux Patterson qu'elle était prête à tout faire pour les aider. Elle les considérait comme ses seconds parents. Elle pensait que monsieur Patterson était incapable de faire du mal à quelqu'un, et surtout pas à ses enfants. Judy disait partager leur crainte que Megan était « tombée au fond du trou. »

Le plan était simple. Judy appela Megan pour lui dire qu'elle préparait un voyage à Des Moines pour un congrès. Megan serait-elle d'accord pour passer un week-end avec elle, dans une chambre d'hôtel ? Megan était d'accord, ce serait sympa, et les deux amies rirent au téléphone... ce serait comme au bon vieux temps.

La seconde partie du plan fut répétée avec soin. Judy prendrait l'avion pour Des Moines le matin du vendredi 14 février 1992. Quatre des meilleurs amis des Patterson prendraient aussi une chambre à l'hôtel ce matin-là ; ils étaient d'accord pour être là en cas

de besoin. Mike et Dawn rencontreraient le groupe et deux « deprogrammeurs » professionnels qui arriveraient la veille de Connecticut et de Floride. Le groupe réglerait les derniers détails pendant le déjeuner, et vers 17 heures, Mike et Dawn quitteraient l'hôtel pour passer la nuit ailleurs avec leur fille aînée Kathy et sa famille.

Après le dîner, Judy appellerait Megan pour lui faire savoir qu'elle était arrivée à l'hôtel. Megan se rendrait à l'hôtel en voiture et les deux amies parleraient dans la chambre de Judy pendant un moment. Vers 21 heures, elles descendraient au restaurant prendre un snack ; là, elles « rencontreraient par hasard » deux « amis » de Judy, les deprogrammeurs professionnels. Judy, Megan et les « amis » remonteraient dans la chambre de Judy, où les deprogrammeurs révéleraient leur véritable identité, disant à Megan combien ses parents l'aiment et combien elle leur manque. Il essaieraient de lui faire comprendre que ses souvenirs retrouvés n'étaient pas littéralement vrais, mais qu'ils étaient plutôt des créations fictives, plantées dans sa mémoire par l'hypnose, la régression, les exercices corporels, l'analyse des rêves et autres techniques thérapeutiques intrusives.

Comme prévu, Judy appela Megan après le dîner, mais elle tomba sur un répondeur. Judy continua à appeler pendant la soirée et la nuit, tombant toujours sur le même répondeur. Le lendemain, elle se rendit en voiture chez Megan, mais personne n'ouvrait, et la voiture de Megan n'était pas là. Un peu plus tard dans l'après-midi, Judy trouva le compagnon de Megan, mais ce dernier refusa de parler avec elle ou de lui dire où Megan était partie. Judy quitta Des Moines dimanche après-midi sans avoir revu sa meilleure amie.

Plus tard, quand les Patterson essayèrent de reconstituer les morceaux de leur plan méticuleusement préparé, Kathy apporta la clé de leur échec. Le matin de leur intervention, Megan avait appelé sa soeur par hasard, et Kathy avait mentionné que leurs parents arrivaient le même soir à Des Moines pour une visite.

Megan était restée silencieuse pendant un moment. « Comment vont Papa et Maman ? » avait-elle enfin demandé.

« Ils vont bien, » avait dit Kathy, « mais tu leur manques. Ils pensent qu'on t'a lavé le cerveau. »

« Judy vient en ville aussi ce week-end, » avait soudainement faire remarquer Megan. « Tu ne penses pas que c'est bizarre ? »

Kathy comprit qu'elle avait fait une gaffe, mais c'était trop tard. Apparemment, Megan s'était cachée jusqu'à ce que tout le monde quitte la ville.

Mike avait dépensé 15 000 dollars sur ce week-end. Quand il y songe, il se dit que cela valait le coup, parce qu'il aurait pu sauver sa seconde fille. Kathy reconnut que Megan l'avait pressée d'aller voir Kate pour surmonter son « déni » et commencer à retrouver ses propres souvenirs « refoulés » d'abus sexuels. Quand il apparut que Megan ne viendrait pas à l'hôtel, pendant ce fameux week-end, Kathy accepta de passer deux jours avec les deprogrammeurs, écoutant les cassettes des séances de thérapie de la détective, et discutant les pressions suggestives exercées par la thérapeute de Megan. Par la suite, Kathy annula son rendez-vous avec la thérapeute.

Trois ans se sont presque écoulés depuis cette vaine intervention. Kathy fait tout ce qu'elle peut pour rester loyale à sa soeur et à ses parents. Elle refuse de discuter de la situation et de prendre parti. Mike Patterson n'a pas abandonné l'espoir de retrouver sa fille. Il a passé avec succès un test au détecteur de mensonge. Il a organisé des comités d'action et des dîners-débats. Il a prêté sa maison pour les réunions des familles de l'Iowa qui disent avoir été accusées faussement (elles sont plus de deux cents). Il a écrit des courriers au *National Board of Certified Counselors*, à l'*American Family Foundation*, à l'*American Association of Retired Persons* et à de nombreuses organisations qui touchent de près ou de loin aux thérapeutes, aux familles et aux retraités. Il a pris contact avec des producteurs de programmes télévisés nationaux ou locaux, les encourageant à interviewer des experts sensibilisés aux questions de « travail sur la mémoire » et de création de faux souvenirs. Il a consulté des centaines d'avocats, de juges, d'élus, de sociologues, de psychologues et de psychiatres.

Mike a témoigné récemment devant une commission gouvernementale chargée de réviser les lois qui déterminent les délais limites pour les accusations d'abus sexuels sur les enfants. Les révisions envisagées auraient porté le délai d'une à trois années, permettant aux survivantes de poursuivre leurs abuseurs présumés jusqu'à trois ans après l'émergence des souvenirs. (Comme nous l'avons mentionné, plus de vingt états ont fait voter ce genre de loi.) Mike proposait que ce genre de loi soit réécrite pour exiger l'opinion d'un professionnel indépendant. Ce dernier devrait interviewer la victime,

la famille de la victime et la personne accusée des faits, puis soumettre un rapport écrit de ses conclusions. Mike demandait aussi que l'État exige un examen psychologique de l'accusateur, de l'accusé et des membres de sa famille pour aider à évaluer la véracité des accusations d'abus sexuels basées sur des souvenirs « refoulés » puis retrouvés en thérapie. Comme il le dit :

> Si ma fille était violée ou violentée, j'engagerais des poursuites en demandant les peines maximales prévues par la loi. Si un thérapeute, se servant de techniques thérapeutiques introspectives, crée un souvenir artificiel dans l'esprit de ma fille, alors ce thérapeute se rend coupable d'un acte criminel réel. La justice demande que ce thérapeute soit poursuivi et que la loi prévoit à son encontre des peines substantielles.
>
> Dans le cas des fausses accusations, qui sévissent un peu partout, nous assistons à une triple tragédie. Tout d'abord, le temps et les efforts passés à enquêter sur des enfants qui n'ont pas été abusés est pris sur le temps qui devrait être dévoué à enquêter sur des cas d'abus réels. Ensuite, l'enfant non abusé que l'on a induit à croire qu'il ou elle a été abusé sera marqué à vie par un traumatisme, alors même qu'il n'y a pas eu d'abus. Enfin, les parents et la famille faussement accusés sont traumatisés, et des milliers de familles innocentes sont détruites.
>
> Je milite pour une législation équilibrée qui soit favorable aussi bien aux abusés, à ceux qui sont faussement induits à croire qu'ils ont été abusés, et à ceux qui sont faussement accusés.

Le témoignage de Mike fut émotionnel et persuasif. La loi a été remise en examen, renvoyée à la commission, où elle est en train d'être révisée pour prévoir l'avis d'experts impartiaux, comme le demande Mike.

Avec le soutien de quarante autres parents accusés, Mike et Dawn ont porté plainte contre la psychothérapeute de Megan et plusieurs autres thérapeutes impliqués dans des thérapies basées sur les souvenirs refoulés. Mais la cour à conclu qu'elle ne pouvait pas lancer d'enquête sur un thérapeute à partir d'une plainte déposée par un tiers : agir ainsi serait violer le principe de la confidentialité de la relation entre thérapeute et patient.

Les Patterson ont envisagé d'autres types de poursuites à l'encontre de la thérapeute de leur fille, par exemple sur la base du détournement d'affection, mais ils se sont finalement ravisés. Leur problème ne pourrait être résolu par un surcroît de colère et de haine ; de plus, même si une cour censurait l'approche thérapeutique

de cette praticienne, la victoire n'aurait pas de valeur réelle. Car ce que les Patterson recherchent vraiment, aucune cour ne pourrait le leur offrir.

Megan a été perdue, et il ne tient qu'à elle d'entamer le long voyage du retour.

Chapitre Onze

LA GUERRE DES SOUVENIRS

Une reporter, travaillant pour une chaîne télévisée, se fit passer pour une cliente. Munie d'une caméra vidéo dissimulée, elle se présenta dans un cabinet de psychothérapie dans l'Ohio, et commença à décrire ses symptômes. Elle avait été déprimée ces six derniers mois, dit-elle, et sa mauvaise humeur affectait son mariage et lui causait des problèmes sexuels. À la fin de la première séance, elle était diagnostiquée comme survivante d'inceste.

« Je pense que vous montrez les symptômes d'une personne qui a vécu un traumatisme sexuel, » dit la thérapeute.

« Voyez-vous souvent des femmes comme moi ? » demanda la pseudo-patiente, après avoir informé la thérapeute qu'elle n'avait aucun souvenir d'abus.

« Souvent, oui. »

« Et elle ont aussi oublié ? »

« Oui, elles ont oublié. Elle n'en ont aucune idée. En fait, ce que vous présentez est si classique que c'en est ahurissant. »

Au cours de sa seconde séance, la reporter se montra très préoccupée par son absence totale de souvenir d'inceste. Comment avait-elle pu souffrir autant, et tout oublier, jusqu'au moindre détail ? « Lorsqu'il arrive quelque chose de terrible, on s'en souvient, en général. » dit-elle.

« C'est vrai, c'est vrai, » répondit la thérapeute. « Si quelque chose de terrible se produit, on s'en souvient bien. Mais si quelque chose de *trop* terrible se produit, et qu'on ne peut y faire face, alors on l'oublie. »

L'émission télévisée, intitulée « déclarée coupable par souvenir », était représentative du scepticisme grandissant des médias concernant les souvenirs refoulés d'abus sexuels. De nombreux shows télévisés ont présenté des cas spectaculaires qui remettent en question la fiabilité et même l'authenticité des souvenirs refoulés, et qui suggèrent que les thérapeutes pourraient être responsables d'implanter de faux souvenirs d'abus dans les esprits de leurs clients.

Lorsqu'une invitée se mit à décrire dans son émission des souvenirs d'abus sataniques, notamment des meurtres rituels de bébés, le présentateur Maury Povich était visiblement sceptique. « Si ces souvenirs sont si clairs et si brutaux, pourquoi ne s'en est-elle souvenue que l'année dernière ? » demanda-t-il à l'audience. « Que s'est-il passé pendant toutes ces années ? »

Ce qui, dans les médias, avait commencé comme une lutte morale entre, d'un côté, les nobles partisans de la protection des enfants contre les abus sexuels et, de l'autre, les forces patriarcales cherchant à maintenir la loi du silence et du déni, prenait maintenant une autre allure. Les camps des gentils et des méchants n'était plus aussi bien définis. Les thérapeutes se virent traiter de marchands de rêves cupides et de zélotes idéologiques. On les accusa de manipuler leurs clients pour imposer un diagnostic à la mode mais erroné, créant plus de problèmes psychologiques qu'ils n'en résolvent et détruisant des familles entières. Ces thérapeutes étaient désormais comparés aux chasseurs de sorcières de Salem ou de l'ère McCarthyste, retournant chaque pierre, sondant chaque fourré à la recherche d'une confirmation de leurs préjugés.

Les histoires véhiculées par les journaux et les magazines reflétaient cette tendance au scepticisme. La journaliste Debbie Nathan écrivit un article dans le magazine *Playboy*, détaillant son expérience au cours d'une retraite de quatre jours pour des survivantes d'abus sexuels, physiques ou émotionnels. Le premier matin, trois douzaines de femmes, serrant dans leurs mains des jouets en peluche, se pressèrent avec six thérapeutes « dans une pièce meublée uniquement de matelas. » On trouvait des annuaires disposés sur les matelas ; les survivantes avaient la consigne de s'agenouiller sur les matelas et de frapper les annuaires, qui représentaient leurs abuseurs, à coups de tuyaux en caoutchouc.

La plupart des femmes se présentèrent comme survivantes d'inceste ou d'abus sataniques rituels. L'une d'elle, *Donna*, s'identifia calmement comme survivante d'abus émotionnel. Mais « son visage était secoué de sanglots. »

« Vous savez, » dit-elle en larmes, « j'ai l'impression que je ne mérite pas d'être ici. J'ai honte, parce que je n'ai pas de souvenirs d'inceste. »

La thérapeute en chef, une assistante sociale nommée *Beth*, n'était pas impressionnée.

« Combien d'entre vous n'ont pas de souvenirs de vos abus ? » demanda-t-elle. Onze femmes levèrent la main. « Regardez autour de vous, » dit Beth vivement. « Regardez tous ces gens qui n'ont pas de souvenirs. Vous méritez toutes d'être ici. La question n'est pas de se souvenir ou pas. La question n'est pas s'il s'est passé quelque chose. »

Bientôt, on rentra dans les détails. Commença alors une véritable compétition d'histoires d'abus sataniques, les femmes racontant l'une après l'autre leurs histoires d'épouvante, faisant monter un peu à chaque fois le niveau de l'horreur. *Andrea* se rappelait avoir été pénétrée par des bougies, des enfants empalés sur des épées, et des orgies cannibales. *Cathy* se rappelait avoir assassiné trois bébés — les siens — puis en avoir extrait les foies. *Teresa* prétendait que son père était le roi d'une secte satanique qui officiait à quelques kilomètres de son domicile ; il l'avait violée récemment, espérant l'imprégner puis sacrifier le nouveau-né à Satan.*

Les souvenirs de Donna étaient plutôt fades à côté de ces récits. « Mon Dieu, » se dit-elle, « ces gens se sont fait abuser par des sectes sataniques. Après cela, qui voudra m'écouter raconter comment Papa critiquait mes résultats scolaires ? »

Au dernier jour de la retraite, Donna fit une annonce au groupe.

« J'ai eu un rêve la nuit dernière, » dit-elle. « Un rêve d'inceste. » Elle avait l'air calme, soulagée. « En plus de mon père, il y avait d'autres gens. Je me sentais bien. Mais ça me fait honte. »

Beth, la thérapeute, répondit dans la foulée : « Donna, c'est un début. Quand tes enfants intérieurs seront prêts, d'autres souvenirs apparaîtront. » Tout le monde sourit.

---

*La question que l'on se pose tout de suite en entendant les histoires d'abus sataniques rituels est : où sont les corps ? Dans la plupart des cas, les allégations apparaissent au cours de thérapies et ne sont jamais discutées en dehors du cadre de la thérapie. C'est pourquoi personne n'essaie d'enquêter sur les affirmations. Si l'histoire est rapportée à la police, ou si un procès est ouvert, le FBI ou d'autres forces de police peuvent être amenés à jouer un rôle. Bien qu'il y ait eu de nombreuses enquêtes, aucune force de police n'a, à ce jour, trouvé d'indice étayant la thèse d'une conspiration de sectes sataniques sacrifiant des enfants. Kenneth Lanning, l'expert du FBI sur les abus rituels, conclut qu'il y a défaut de preuve et qu'il appartient désormais « aux professionnels de la santé mentale, et non à la police, d'expliquer pourquoi les victimes font des allégations qui nes semblent pas fondées. »

L'article de Debbie Nathan apparut dans l'édition de *Playboy* d'octobre 1992. Le même mois, le *Los Angeles Times* publiait un article qui reprenait les vues des sceptiques sur les souvenirs refoulés :

> De plus en plus, les scientifiques demandent la prudence : il semblerait que des souvenirs enfouis depuis longtemps peuvent s'avérer être de pures fantaisies, ou des déformations grotesques d'une mauvaise expérience vécue durant l'enfance ... Les critiques les plus sévères disent que le diagnostic des souvenirs refoulés est une lubie à la mode, exploitée à outrance, souvent au détriment des patients, pour expliquer toutes sortes de souffrances psychologiques.

Un peu plus tard, le même mois, le magazine *Time* rapportait :

> Les expériences peuvent être altérées lorsqu'elles sont tirées de la mémoire. Se rappeler est un acte de reconstruction, pas de reproduction ... les questions suggestives des thérapeutes et la publicité faite autour des abus sexuels d'enfants implantent fréquemment des idées d'abus dans les esprits d'enfants ou d'adultes naïfs, alors qu'aucun abus ne s'est produit.

« Les accusations non fondées d'abus sexuels d'enfants déchirent des familles dans toute l'Amérique du Nord », titrait un article du *Toronto Star*. Un parent accusé était cité : « Certains de ces thérapeutes font de la chirurgie cérébrale avec un couteau et une fourchette. »

Le chroniqueur scientifique du *New York Times*, Daniel Goleman, commençait un article intitulé « Traumatismes d'enfance : Souvenir ou invention ? » par un rappel des procès de sorcières :

> S'agit-il de Satan ou de Salem ? Une vague de cas, dans lesquels des hommes et des femmes se rappellent soudain des événements traumatiques de leur enfance a déclenché une controverse parmi les psychologues qui étudient les traumatismes et la mémoire... Les critiques comparent la vague de ces cas à l'hystérie et aux fausses accusations des procès des sorcières de Salem.

« D'après les experts sur la mémoire, les psychothérapeutes créent l'hystérie », titrait le *San Diego Union-Tribune*.

> Des psychiatres, des sociologues et des experts sur la mémoire provenant des universités les plus prestigieuses des États-Unis, disent qu'une grande part des souvenirs d'enfance que les psychothérapeutes prétendent retrouver sont impossibles. Ils reprochent aux thérapeutes, dont certains détiennent une maîtrise

ou un doctorat en psychologie, d'adhérer à une théorie qui n'a aucune base empirique. Les scientifiques, de plus, accusent ces thérapeutes d'injecter dans l'esprit de leurs patients l'idée que ces derniers ont été abusés, alors que bien souvent aucun abus ne s'est produit.

L'éditorialiste Darrell Sifford, du *Philadelphia Inquirer*, consacre une série d'éditoriaux à critiquer les thérapeutes qui « creusent, creusent encore et finissent par... découvrir l'objet de leurs recherches — même si cet objet n'existe pas. » Il dévoile sans ménagement les poursuites judiciaires que subissent depuis peu certains thérapeutes, et s'alarme de l'impact potentiellement dévastateur sur la profession psychothérapeutique. « Je pense que ce scandale des fausses accusations sera le Big Bang qui ébranlera la psychothérapie dans les années 90, » écrivait-il.

> Quand les organisations professionnelles voudront mettre un peu d'ordre dans la profession, certains thérapeutes y perdront leur droit à exercer. Je pense qu'en fin de compte, des poursuites pour fautes professionnelles lourdes seront engagées à l'encontre de certains thérapeutes lorsque leurs patients comprendront ce qui leur a été fait.

Sifford va même jusqu'à suggérer que les psychothérapeutes obsédés par l'idée de creuser pour découvrir des souvenirs refoulés, ont eux-mêmes de sérieux problèmes psychologiques.

> Je ne peux m'empêcher de me demander quel genre de relation ces thérapeutes entretiennent avec leurs propres parents. Ont-ils été eux-mêmes abusés dans leur enfance ? Est-ce pour cela qu'ils voient des abus partout ? Ou bien existe-t-il un autre élément ? De l'opportunisme ? De l'ignorance ?

Beaucoup de thérapeutes se sont alarmés, car leur réputation, leur profession et même leur psyché étaient passés à la moulinette sur la place publique. Pour ajouter l'insulte à la blessure, ils se virent affublés d'un surnom inventé par un groupe de *retractors* : parodiant le diminutif « *perps* », utilisé par thérapeutes et survivants pour désigner les « perpétreurs » (*perpetrators*), c'est-à-dire les abuseurs, on se mit à appeler les thérapeutes des « *therps* ».

La contre-attaque s'organisa. Les sceptiques se virent traités d'anti-femmes, d'anti-enfants, d'anti-victimes, de réactionnaires de droite en déni profonds. Mais certains psys essayèrent une approche plus conciliante. L'une de leurs stratégies fut de passer la ligne de front pour pénétrer en territoire ennemi, dans l'espoir d'obtenir la

compréhension et le soutien de leurs critiques. Ils espéraient gagner quelques sceptiques à leur cause.

Je devins donc l'une de leurs cibles principales pour plusieurs raisons : je suis une scientifique, je suis une femme et je suis relativement modérée dans une bataille qui met aux prises des extrémistes. Étant donné que je me spécialise dans la mémoire, et tout spécialement la malléabilité de la mémoire, mon travail aurait représenté un butin appréciable. Les psys et les défenseurs des victimes espéraient que, s'ils me gagnaient à leur cause, cela leur permettrait de manoeuvrer derrière les lignes ennemies et donc de gagner un avantage stratégique.

Si je refusais de bouger en tant que scientifique, ils pourraient faire appel à moi en tant que femme, se démarquant de ces machos coincés dans l'hémisphère gauche du cerveau. Cette controverse sur le refoulement prenait vite, dans la guerre pour mettre fin aux abus d'enfants, la tournure d'une bataille hommes-femmes, patriarcat contre matriarcat. J'ai entendu des thérapeutes me dire, la voix chargée d'émotion, la colère à fleur de peau, que les sceptiques (comme moi) détruiraient les acquis si cher payés du mouvement féministe. Une thérapeute m'informa que je devais me tenir personnellement responsable du « retour de fouet contre les femmes et les enfants » résultant du « déni massif » contre les souvenirs refoulés. On m'a dit que j'étais déconnectée de mon côté féminin, que je n'étais qu'une intello bornée de laboratoire qui devrait arrêter de fourrer son nez partout, et que j'avais vendu mes recherches à ceux qui conspirent pour perpétuer la domination des mâles et la maltraitance des femmes et des enfants. Bref, je suis une femme qui s'est trompée de camp. Je devrais arrêter de me battre contre les thérapeutes, et même les rejoindre.

J'étais potentiellement vulnérable aux arguments des thérapeutes parce que je recherche l'équilibre et le compromis. Bien que je n'évite pas la confrontation ou la controverse, je préfère la discussion rationnelle et l'expression intelligente des différences, et je refuse de m'ériger en juge de qui que ce soit. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre lorsque je décidai de ne pas collaborer à un article du psychologue social Richard Ofshe, qui rejette catégoriquement les psychothérapies régressives comme étant l'une des « impostures les plus formidables du siècle », et qui dit à propos des souvenirs refoulés « qu'aucune société humaine depuis l'aube des temps n'a jamais connu une telle chose, hormis un ramassis de psychothérapeutes dérangés en Amérique. » J'ai simplement dit à

Richard que je ne pouvais pas traiter les thérapeutes de « dérangés » et que je n'étais pas prête à qualifier les psychothérapies régressives d'« imposture ». J'admire la force de caractère de Richard et son engagement — il n'a pas peur de la critique, voire de l'ostracisme, lorsqu'il veut exprimer un point crucial — mais je n'étais pas prête à associer mon nom à des jugements aussi durs.

La rumeur se répandit également que j'avais collaboré avec Lucy Berliner, directeur de recherches au *Harborview Sexual Assault Center* à Seattle, pour un article pour le *Journal of Interpersonal Violence*. Lucy est une amie, et nous étions fatiguées de nous disputer tout le temps. Nous avons décidé de trouver un terrain d'entente. Dans notre article, nous appelions à une trêve de la division simpliste du monde entre « ceux qui se préoccupent des victimes et ceux qui se préoccupent de la vérité... C'est une fausse dichotomie ; en fin de compte, nous sommes tous préoccupés par la vérité et par les victimes. » Nous avons terminé notre article en suggérant de garder ouvertes les lignes de communication : « Tout le monde y gagnera si nous maintenons ouvert le dialogue critique. »

Ainsi donc, pour ces raisons, et pour d'autres peut-être que j'ignore, des psys, des travailleurs sociaux et pas de mal de mes collègues féministes sont venus frapper à ma porte. Courriers, brochures, articles scientifiques, messages sur mon répondeur, rendez-vous au cours de réunions professionnelles... J'en ai même vu venir à Seattle en avion « juste pour causer ». Ils me demandaient d'écouter leur version des faits. Tout ce qu'ils voulaient, disaient-ils, c'était une chance d'être entendus et compris.

Ellen Bass fut l'une des premières à m'appeler, après avoir laissé un long message sur mon répondeur.* Ellen n'avait pas besoin de se présenter ; je la connaissais, bien sûr, comme co-auteur de *The Courage to Heal*, un livre qui attire comme un paratonnerre toutes les foudres des parents accusés. Ils l'ont surnommé *The Courage To Hate* (le courage de haïr).

Ellen exprima, de sa voix douce et agréable, l'espoir que chercheurs expérimentaux et praticiens pourraient convenir d'une trêve et amorcer un dialogue. « Trouvons un terrain d'entente, plutôt que de passer notre temps enterrées, à nous tirer dessus. »

J'enregistrai le message et l'écoutai plusieurs fois. C'était une évolution intéressante. Peut-être que les psys « croyants » et que les

---

* Mes conversations avec Ellen Bass ont été reconstituées à partir de mes notes et de mes souvenirs.

chercheurs « sceptiques » pourraient se rencontrer et discuter intelligemment de leurs différences. Peut-être était-il possible de définir un terrain d'entente. Je dois admettre que je craignais une embuscade. Richard Ofshe pensait que les psychothérapeutes se préparaient pour un grande confrontation finale. Il prédisait que le débat sur les souvenirs refoulés allait devenir « la fusillade à OK Corral du monde de la psychothérapie. »

Il m'avertit : « Il ne s'agit pas simplement d'une discussion scientifique. C'est une bataille idéologique pour la justice et la vérité. Ce qui est en jeu, c'est le bien et le mal. Les psys ont mis leur réputation en jeu, et ils se battront à mort pour se protéger. Ne leur faites pas confiance et ne les laissez pas s'approcher, parce qu'il viseront le coeur. »

Trois semaines plus tard, je rencontrais Ellen Bass à l'hôtel *Bellevue Hyatt*, où elle venait de terminer un séminaire destiné aux psychothérapeutes spécialisés dans les survivants de l'inceste. Nous nous sommes serré la main, nous avons échangé quelques plaisanteries, puis nous nous sommes assises pour un *brunch* : omelettes aux champignons et croissants.

« Bon, » dis-je pour aller droit au but, « quand avez-vous remarqué que vous étiez attaquée ? »

Elle se mit à rire avec bonne humeur. J'appréciai dès le début cette femme conviviale, avec ses cheveux légèrement frisés qui commençaient à grisonner et son sourire charmant. « Après la publication de *The Courage to Heal*, je suis partie en Europe, où j'ai passé plusieurs mois, » dit-elle. « J'étais complètement coupée de l'opposition qui se développait autour du livre en particulier, et des souvenirs retrouvés en général. »

Elle devint pensive. « En retournant en Californie, il y a quelques mois, Laura Davis, ma co-auteur, me remit un pile impressionnante de documents qu'elles avait rassemblés : articles de journaux, éditoriaux, articles scientifiques, lettres de parents accusés, publications de la *False Memory Syndrome Foundation**. Il y en avait tant que ma première réaction fut : "Oh mon Dieu, on va être attaqué en

---

* La *False Memory Syndrome Foundation* est un groupe de soutien aux familles touchées par des accusations d'abus basées sur des souvenirs « refoulés ». Le but et la fonction de cette fondation, d'après ses statuts, est « de rechercher les raisons de la multiplication du syndrome des faux souvenirs, de travailler à la prévention de nouveaux cas de faux souvenirs et de porter assistance aux victimes, directes ou indirectes, du syndrome des faux souvenirs ».

justice !" Laura m'a regardée et m'a dit : "C'est bizarre, ma première réaction a été : Oh mon Dieu, ils vont nous tuer !" »

Je me suis mise à penser à Mike Patterson, Doug Nagle et à d'autres parents accusés que je connaissais, et je me suis demandée s'ils étaient capables de meurtre. Je ne le pensais pas. La colère était une émotion secondaire, moins importante que la douleur qui les poussait à espérer que leurs enfants allaient revenir. Mais le débat me faisait tellement penser à celui sur l'avortement que je ne me sentais pas à l'aise. Des militants anti-avortement s'en prenaient à des docteurs qui pratiquaient l'avortement. Quelle analogie y avait-il entre ces deux situations ? Qui tirerait sur qui, et pour quelles raisons idéologiques ?

J'étais effrayée par le fait que des personnes impliquées dans ce débat redoutent des actes violents. Les menaces et les avertissements avaient subi une escalade avec l'attention récente des médias sur les « abus » de la thérapie. Cette semaine-là, j'avais trouvé un message sur mon répondeur, laissé par une femme. Elle prétendait connaître un sataniste doté de pouvoirs électromagnétiques, capable de communiquer autour du globe et d'influencer l'esprit des gens. « Cela pourrait aider les gens à s'en sortir s'ils savaient que c'est une force satanique qui travaille contre eux, et non une force intérieure, » disait le message. J'écoutai l'enregistrement plusieurs fois, sans pouvoir distinguer de quel côté était Satan.

Parfois, j'avais l'impression que toute le monde était devenu fou.

« Comment pouvons-nous remédier à cette colère qui nous divise et travailler ensemble à aider les victimes d'abus sexuels ? » demandai-je. « Vous passez vos journées à parler à des survivantes... »

« et mes nuits, » interrompit Ellen.

« Et sur la base de leurs récits, vous croyez qu'il est possible que les souvenirs aient été refoulés, puis reviennent dans un *flash-back* des années ou des décennies plus tard. En tant que scientifique, j'ai l'obligation de rechercher des preuves. Où est la preuve que ces souvenirs sont authentiques ? »

Elle me raconta l'histoire d'une de ses amies qui avait retrouvé soudainement un souvenir vieux de vingt ans en faisant l'amour. Cette amie avait été déprimée longtemps pour une raison inconnue, et, pendant qu'elle faisait l'amour, son esprit vagabondait. Finalement, son partenaire lui demanda si quelque chose la gênait. À ce moment, le souvenir revint, de nulle part, sans avertissement. Son corps se mit à flotter et son esprit à tournoyer de manière incontrôlable. Elle fut submergée par la douleur et la honte. Les

images se mirent à monter de l'intérieur d'elle-même, avec une sensation de connaître la vérité, enfin, pour la première fois. *Quelqu'un lui avait fait du mal, il y a très longtemps*. Cette femme se mit à trembler et à sangloter. Les mots lui sortirent de la bouche avant qu'elle ne sache ce qu'elle disait : « J'ai été molestée. »

Les mois qui suivirent, l'amie d'Ellen vécut un enfer. Les souvenirs revenaient et elle finit par en conclure que son grand-père avait abusé d'elle. Sujette à des *flash-back* fréquents et imprévisibles, elle souffrait d'insomnie, de dépression, de sautes d'humeur et de crises de larmes. Mais, par-dessus tout, elle subissait un doute paralysant : peut-être que rien ne s'était passé. Peut-être qu'elle inventait tout. Ellen assura à son amie que ses souvenirs devaient être authentiques, étant donné l'intensité de sa douleur. Personne n'accepterait de plein gré de vivre une telle torture.

Après avoir fini son histoire, Ellen fit appel à ma compréhension, espérant clairement vaincre mon scepticisme. « Les survivantes souffrent tellement, » dit-elle. « Pour quelle raison quelqu'un inventerait-il une histoire qui le fait autant souffrir ? »

« Avez-vous trouvé des confirmations à l'histoire de votre amie ? » lui demandai-je.

« Oui, tout-à-fait, » répondit Ellen. Lorsque son amie questionna les membres de sa famille, tous ses frères et soeurs se rappelaient des événements étranges qui se déroulaient dans la maison de son grand-père. Même sa mère, qui niait les abus, reconnaissait que son père était « bizarre ».

« Des choses étranges ont pu se passer dans sa famille, mais est-ce là une preuve qu'elle a été abusée ? » Je lui rappelai une ligne de *The Courage to Heal*, souvent citée par les parents accusés : « Vous n'êtes pas responsables de prouver que vous avez été abusées... les demandes de preuves ne sont pas raisonnables. » Ces hommes et ces femmes, qui ont souvent la soixantaine ou plus, ne se rappellent pas avoir abusé de leurs enfants. Complètement surpris par les accusations, ils me posent toujours la même question : « Comment pouvons-nous nous défendre ? »

Ellen réagissait adroitement à mes questions, parvenant à rester claire et concise sans tomber dans la défensive. « Je comprends que la mémoire n'est pas parfaite et qu'il y aura toujours des erreurs dans la manière dont les gens se rappellent leur passé. Mais l'essentiel du souvenir de mon amie est intact, et les sentiments qui lui sont liés sont dignes de foi. Mon amie a revécu la terreur de ses abus à travers ses souvenirs corporels ; elle a senti la douleur, la peur

et l'horreur. Et quand les souvenirs sont revenus, elle en a revécu les détails monstrueux. Je ne crois pas qu'une personne puisse retrouver ce genre de détails et ressentir cette douleur si l'événement ne s'est pas produit. »

Je parlai à Ellen des rétracteurs, ceux dont les cas sont décrits plus haut dans ce livre, et d'autres qui relatent des histoires similaires à propos de souvenirs créés par leur thérapeutes par suggestion ou par des techniques comme l'écriture en état de transe, la régression hypnotique ou le travail sur les rêves. Ces femmes ont retrouvé des souvenirs d'abus qui étaient détaillés et remplis de douleur émotionnelle. Chacune avait vécu ce qu'elle décrivait comme un « souvenir corporel ». La douleur était si intense qu'elles contemplaient l'idée du suicide. D'autres furent hospitalisées pour dépression grave et placées sous doses massives de tranquillisants ou d'antidépresseurs. Et pourtant, leurs souvenirs étaient faux. Lorsque ces patientes ont pu « échapper » à leur thérapeute, comme elles le disent, et lorsqu'elles ont trouvé une assistance psychologique appropriée, les souvenirs sont partis en fumée.

« Des rétracteurs, » répéta Ellen. « C'est la première fois que j'entends parler d'eux. Voyez vous, mon univers, c'est les survivantes. Je travaille avec elles, je leur parle, je pleure avec elles. Ma vie est vouée à alléger leurs douleurs. C'est le monde dans lequel je vis, et c'est pourquoi j'ai une perception forte de la prévalence massive des abus sexuels. Je sais que des enfants sont abusés au moment où je vous parle. Je sais combien il est difficile pour les victimes de dire la vérité, et je sais combien ils ont désespérément besoin d'être entendus et compris. C'est ma réalité. »

« Je ne nie pas que les abus d'enfants soient un problème grave dans notre société, » lui dis-je. « Loin de moi l'idée de minimiser ou d'oublier un instant la douleur d'un enfant abusé ou d'une survivante adulte. Mais ma réalité est différente de la votre. Je sais avec quelle facilité nous pouvons déformer ou contaminer la mémoire. Je sais que les souvenirs sont des reconstructions qui mettent en oeuvre des suggestions, une part d'imagination, des rêves et des peurs. Je passe beaucoup de temps à parler à des gens qui sont convaincus d'avoir été faussement accusés et qui essaient de comprendre ce qui leur arrive, à eux et à leur famille. Je les écoute parler, et je suis touchée par leur douleur. Je ne veux plus voir de psychothérapeutes parler d'abus quand il n'y en a pas eu, et refuser de rencontrer les familles incriminées, tout autant que vous ne voulez plus voir de criminels infliger des souffrances à leurs victimes. Je veux crier aux

thérapeutes : “Voyez-vous le mal que vous faites ?” Je suis aussi choquée par les témoignages de parents accusés que vous par les témoignages des accusateurs. »

Nous nous sommes regardées, chacune essayant de sonder la profondeur du vide qui séparait nos réalités.

« Nous pourrions peut-être faire chacune un effort pour comprendre l’autre côté, » suggéra Ellen. « Peut-être devrions-nous prendre le temps d’écouter les survivantes, les rétracteurs et les parents accusés ? »

« C’est vrai que nous ne perdons notre temps à nous attaquer mutuellement, » dis-je. C’était un instant grave, mais je me suis mise à rire tout haut en me rappelant une « attaque » récente contre moi.

« Qu’est-ce qui est si drôle ? » demanda Ellen.

Je lui racontai l’histoire d’une rencontre étonnante. Quelques semaines plus tôt, je revenais vers Seattle en avion après avoir donné un discours lors d’un meeting en Californie. La femme qui était assise à côté de moi venait juste de terminer les pages « économie » de *USA Today* et regardait par le hublot. Je lui posai ma question classique pour lancer la conversation dans un avion : « Vous rentrez chez vous ou vous partez ? »

« Je rentre chez moi à Seattle après avoir donné une série de conférences et de séminaires en Australie et en Nouvelle-Zélande, » dit-elle aimablement.

« Sur quel sujet ? » lui demandai-je

« Survivre aux traumatismes infantiles, » dit-elle.

J’ai dû dire quelque chose du genre : « Comme c’est intéressant, » mais je me demandais comment je m’étais retrouvée à côté de cette femme, alors qu’il y avait une centaine de personnes dans l’avion qui n’avaient jamais refoulé un souvenir ni conseillé quelqu’un qui en avait. Il devait même y avoir pas mal de gens qui n’avaient jamais entendu le mot « refoulé ». Pourquoi n’étais-je pas assise avec l’un d’entre eux ?

Je me sentais plutôt grincheuse de toutes façons, parce que j’avais été huée et sifflée par l’assistance, composée de psychiatres et de psychologues de San Francisco. Cela avait été la première fois pour moi. Je n’avais qu’une envie : rentrer chez moi et me détendre, les jambes en haut, devant la télévision. (Bien que, la dernière fois, je sois tombée sur Faye Dunaway, habilllée en Joan Crawford infligeant des tortures horribles à son enfant adoptif dans *Mommie Dearest.*)

« Et vous, qu’est-ce que vous faites ? » me demanda poliment ma voisine.

« J'enseigne à l'Université de Washington. » Je restai intentionnellement vague.

« Qu'est-ce que vous enseignez ? »

« La psychologie. »

« Vous êtes praticienne ? » demanda-t-elle, se tournant vers moi pour mieux me voir. « Quel genre de thérapie pratiquez-vous ? »

« Je ne fais pas de thérapie, » lui dis-je, « j'étudie la mémoire. »

« La mémoire, » répéta-t-elle doucement. « Quel genre de mémoire ? »

« J'étudie le stockage de la mémoire et son processus de rappel, » dis-je, essayant de parler de mon travail de manière neutre.

« Comment vous appelez-vous ? » me demanda-t-elle soudainement.

Je lui répondis. Je n'avais pas le choix. Elle me regarda en plissant les yeux. « Oh non, cette *femme*, c'est vous ! C'est vous ! » Et — je sais que c'est difficile à croire — elle commença à ma taper sur la tête avec son journal.

À ce moment de l'histoire, Ellen éclata de rire. « Vous palisantez ! »

« C'est la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, je le jure, » dis-je, en levant la main comme au tribunal.

« Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? » demanda Ellen.

« Elle a commencé à regarder autour d'elle comme si elle était impatiente de changer de place, mais les signaux de ceinture de sécurité étaient allumés. Le stewart passa quelques minutes plus tard, nous avons toutes les deux commandé à boire, et nous avons passé le restant du vol à essayer de nous convaincre mutuellement. Juste avant son voyage en Australie, elle m'avait entendue parler à la radio à Seattle, et elle me décrivit comme vitupérante et intolérante. Elle m'accusa de passer mon temps à défendre les abuseurs. Elle croyait que, même si les souvenirs retrouvés ne sont pas littéralement vrais, ils sont symboliques d'expériences ou d'événements terribles dans le passé d'une personne. “On ne trompe pas aussi facilement les gens qui font des psychothérapies, et la psychothérapie, ce n'est pas du *mind control.*” »

« Je pense qu'elle a raison sur ce point, » dit Ellen. « Je ne peux pas croire qu'un thérapeute puisse convaincre une patiente qu'elle a été abusée, et plusieurs fois, par une personne qu'elle a aimée et connue, s'il n'y a pas eu d'abus réel. L'idée selon laquelle on plante des souvenirs d'abus sexuels n'est pas très crédible. Si un thérapeute déraille, la plupart des patients le lui feront remarquer, et, soit le

thérapeute se corrigera, soit les patients iront chercher de l'aide ailleurs. La psychothérapie peut être suggestive, et la suggestion est, en fait, un des meilleurs outils du thérapeute. Il est possible que des détails soient ajoutés, qui n'appartiennent pas au souvenir originel. Mais il n'est pas possible d'implanter un souvenir tout entier avec des détails et des émotions cohérents, pour un événement traumatique qui ne s'est pas produit. »

« Mais c'est exactement ce que nous avons fait dans l'expérience du centre commercial, » lui répondis-je.

« J'ai entendu parler de cette expérience, » dit Ellen, et le ton de sa voix laissait entendre : *pas en bien.* « Vous avez été capable d'injecter le souvenir d'un événement fictif dans les esprits de plusieurs volontaires. Mais vous ne pouvez pas comparer le fait de se perdre dans un centre commercial avec l'expérience d'un abus sexuel. »

« C'est vrai, » lui dis-je. « Se perdre et avoir peur dans un centre commercial, c'est différent d'être molesté, et je n'essaierai jamais de prétendre que ces deux expériences sont identiques. Mais créer le faux souvenir de se perdre met en oeuvre un mécanisme psychologique très semblable à celui utilisé dans la création d'un faux souvenir d'abus. Tout ce que nous essayons de faire dans notre expérience, c'est de montrer comment la suggestion peut créer le souvenir traumatique ou modérément traumatique de quelque chose qui ne s'est pas produit. »

J'avais été attaquée dans le passé par des praticiens qui prétendaient que mes expériences de laboratoire ne mesuraient la déformation de la mémoire que dans des situations normales, et qu'elles ne devaient pas être généralisées aux expériences de survivantes adultes d'abus sexuels. Lorsque l'étude du centre commercial fut rapportée dans la presse pour la première fois, un de mes amis, Py Bateman, fondateur de l'agence *Alternative to Fear* pour la prévention des agressions sexuelles, et défenseur connu des droits des victimes, écrivit dans le courrier des lecteurs du *Seattle Times* : « Si le professeur Loftus pense que se perdre dans une galerie commerciale est comparable à un inceste, c'est qu'elle a besoin de retourner à l'école. » La conclusion était claire : je suis peut-être une experte sur la mémoire, mais je ne suis qu'une novice lorsqu'il est question de comprendre les abus sexuels.

Judith Lewis Herman, l'une de mes critiques les plus sévères, a écrit une lettre longue et passionnée dans la *Harvard Mental Health Letter*, qui avait publié un de mes articles où je critiquais les

thérapies basées sur la théorie du traumatisme et des souvenirs refoulés. Herman affirmait que j'avais été enrôlée par des avocats qui cherchaient de « nouvelles méthodes pour combattre l'authenticité des affirmations d'adultes concernant les abus d'enfants. » Malgré mon « manque d'expérience clinique et de connaissance du traumatisme psychologique, » je spéculais sur les processus psychothérapeutiques et j'essayais de généraliser mes découvertes aux patients ayant des souvenirs refoulés d'abus sexuels d'enfance. Je sortais de mes compétences en suggérant, d'après Herman, que les « psychothérapeutes peuvent implanter des scénarios d'horreur dans les esprits de leurs patients. » Et, en faisant cette affirmation, je faisais preuve de « préjugé primaires » : la peur d'une manipulation généralisée par les psychothérapeutes ; un stéréotype de la femme influençable, soumise et superficielle ; et, pour finir, le « désir universel de nier la réalité de l'abus sexuel. » Pour Herman, mes recherches de laboratoire étaient exploitées pour soutenir la répression contre les victimes de l'inceste, saboter les recherches sur la mémoire traumatique et renforcer la « loi du silence » à propos des victimes.

Je n'étais plus Elizabeth Loftus, docteur en psychologie et spécialiste de la malléabilité de la mémoire, mais une universitaire sans scrupule qui avait autorisé, et même encouragé le fait que mes recherches soient utilisées contre les enfants, les femmes et les victimes. Selon une formule de mes étudiants diplômés, on avait fait de moi la « psychologue pédophile satanique ».

« Rappelez-vous, » me conseillaient mes étudiants, « ce débat ne porte pas sur l'étendue des ravages des abus sexuels, ou sur les acquis du mouvement féministe. C'est un débat sur la mémoire, pas un débat idéologique. »

J'avais besoin de me répéter constamment cette phrase. *Ceci est un débat sur la mémoire, pas un débat idéologique ; c'est un débat sur la mémoire, la mémoire, la mémoire... »*

Ellen regarda sa montre. « Je dois partir dans une heure pour l'aéroport, » dit-elle. « Nous pourrions monter dans ma chambre et continuer de parler pendant que je fais mes bagages ? »

Je la suivis dans l'ascenseur jusqu'au quatrième étage, vers une suite spacieuse avec une vue magnifique. Je m'installai dans un fauteuil confortable et l'écoutai parler avec passion et intelligence des survivantes et du courage qu'elles montraient en dévoilant leur passé. Ellen Bass était certainement une experte dans ces questions auxquelles je ne connaissais rien. Elle avait une connaissance

pratique que je n'aurais jamais, des informations, une sagesse que je ne possédais pas. Comment pouvais-je écarter son expérience ? Comment pouvais-je mettre en péril les acquis du féminisme en remettant en question les souvenirs de survivantes adultes ?

« C'est un débat sur la mémoire, » dis-je. Je me parlais à moi-même, mais j'avais prononcé ces mots tout haut. « C'est la raison pour laquelle je suis impliquée. C'est la raison pour laquelle je suis ici avec vous, essayant de trouver un terrain d'entente. Je sais que l'inceste est largement répandu, je compatis avec la détresse des victimes, et j'applaudis le courage de celles qui témoignent. Je ne suis pas l'ennemie du mouvement féministe, pas plus que du mouvement en faveur des droits des victimes ou du mouvement thérapeutique. Je ne remets pas en question les souvenirs d'abus qui sont confirmés grâce, par exemple, à des rapports médicaux indiquant des maladies vénériennes ou des cicatrices. Je ne remets pas en question les souvenirs d'abus qui n'ont jamais été refoulés ou perdus, car ceux-ci sont crédibles au même titre que d'autres souvenirs normaux, positifs ou négatifs. Je ne remets pas en question le fait que des souvenirs puissent revenir spontanément, que des détails puissent être oubliés, ou même que des souvenirs d'abus puissent être déclenchés par divers indices, beaucoup d'années après. »

Je repris ma respiration. « La seule chose qui m'intéresse, c'est le sous-ensemble particulier des souvenirs qui sont qualifiés de "refoulés". Tout ce que je veux discuter, c'est le refoulement, cette notion mystérieuse et mal définie des thérapies régressives. »

« Mais pourquoi nous faut-il parler de refoulement ? » demanda Ellen. « Pourquoi ne pas nous débarrasser de ce mot ? Pourquoi ne serait-il pas possible que quelqu'un oublie un événement traumatique, puis se le rappelle plus tard en thérapie ? Cette personne se trouve soutenu émotionnellement ; elle sent, peut-être pour la première fois, que quelqu'un la croira et confirmera son expérience, et alors la mémoire lui revient soudainement. N'est-ce pas une expérience naturelle, légitime ? »

« Bien sûr, » dis-je, « mais il ne s'agit pas simplement d'oublier et de se rappeler. Il ne s'agit pas d'un petit gnome vivant dans l'inconscient, qui sort de temps en temps au grand jour pour s'emparer d'un souvenir, regagner l'obscurité pour le cacher dans un recoin, attendant quelques décennies pour le déterrer et le restituer. »

« N'est-il pas possible de redéfinir le refoulement pour qu'il corresponde mieux aux mécanismes normaux, scientifiques et reconnus de la mémoire ? » demanda Ellen.

« Dans ce cas, on ne peut plus parler de refoulement, » dis-je, « parce que le refoulement n'est pas la mémoire *normale.* » J'essayai d'expliquer la différence entre les processus normaux de la mémoire et ce mécanisme exceptionnel appelé refoulement, qui n'a pas été prouvé de manière empirique. Les chercheurs peuvent bien démontrer qu'il existe un processus d'oubli, défini comme l'incapacité à se rappeler une expérience passée ou à se rappeler tous ses détails. Ils peuvent démontrer que les souvenirs perdent de leur forme et de leur substance avec le temps.

Ce qui est plus difficile à prouver en laboratoire, mais qui fait partie de l'expérience de toute être humain, c'est le phénomène connu sous le nom d'oubli motivé, par lequel nous repoussons les pensées et pulsions inacceptables ou stressantes hors de notre conscient afin d'éviter d'avoir à y penser. Lorsque je pense à la mort de ma mère, par exemple, les images et les émotions sont si pénibles que je les repousse aussitôt hors de mon esprit. J'essaie intentionnellement de ne *pas* penser à l'événement qui me dérange. C'est l'oubli motivé, et cela n'a rien à voir avec le refoulement, car, même si je rejette les souvenirs de sa mort, je sais quand même qu'elle s'est noyée dans une piscine, et je me rappelle le contexte de l'événement.

« Je comprends que le refoulement soit un phénomène inhabituel, » dit Ellen pensivement. « Mais n'est-il pas similaire à l'amnésie, où un événement traumatique est codé dans une forme anormale de souvenir ? N'est-il pas possible d'être si gravement traumatisé que le souvenir soit profondément et définitivement imprimé dans l'inconscient ? Puis, des années plus tard, quelque chose déclenche le souvenir et il revient au niveau conscient ? »

Ellen abordait là un terrain glissant. Les êtres humains sont affectés par différentes sortes d'amnésie, qui surviennent typiquement après une blessure à la tête. L'amnésie antérograde est une diminution de la capacité à se rappeler des événements ou des expériences qui se produisent après un choc au cerveau. La victime, dans le cas célèbre du viol de Central Park, par exemple, ne se rappelait pas avoir été violée et battue par ses agresseurs à cause de ses blessures au cerveau. Ces blessures empêchaient l'expérience traumatique de laisser une impression biochimique sur son esprit.

L'amnésie rétrograde est la réduction de la capacité à se rappeler les événements ou les expériences qui se produisent avant une

blessure ou un choc au cerveau. Pour illustrer l'amnésie rétrograde, on pourrait citer le cas d'une femme qui sort de son travail pour se rendre à un rendez-vous dans un restaurant du centre ville. En chemin, elle brûle un feu rouge et a un accident grave. Lorsqu'elle sort de son coma, deux jours plus tard, elle n'a aucun souvenir d'avoir quitté son travail, d'avoir brûlé un feu rouge ou d'avoir été emboutie par une fourgonnette. La dernière chose dont elle se souvienne, c'est d'avoir été au travail le matin de l'accident.

Aucune de ces catégories documentées d'amnésie n'est semblable au refoulement, qui a été proposé comme un processus d'amnésie sélective dans lequel le cerveau confisque un souvenir précis et isolé et le stocke, étiqueté, dans un « tiroir » spécial et inaccessible de la mémoire. Il existe un autre genre d'amnésie, connue sous le nom d'amnésie traumatique (ou psychogénique), et c'est cette catégorie qui est souvent confondue avec le refoulement. Un événement terrifiant ou traumatisant, comme un viol ou un meurtre, peut parfois déranger les processus biologiques normaux qui servent de base au stockage de l'information dans la mémoire ; en conséquence, le souvenir de l'événement est mal codé ou imprimé dans des fragments déconnectés.

Dans un article publié en 1982, Dan Schacter et ses collègues de l'Université de Toronto on décrit le cas d'un jeune homme de vingt ans, identifié comme « P. N. », qui souffrait d'amnésie traumatique. P. N. s'était plaint auprès d'un policier, dans le centre de Toronto, de douleurs extrêmes au dos. Il avait été emmené en salle des urgences, et les docteurs s'aperçurent qu'il ne se souvenait pas de son nom, de son adresse ni d'autres informations vitales. Lorsque la photographie de P. N. fut publiée dans la presse, un de ses cousins se présenta pour l'identifier. Le cousin rapporta que son grand-père, que P. N. adorait, était mort la semaine précédente. P. N. ne se souvenait pas de son grand-père, et ne se rappelait pas avoir participé aux funérailles. Mais, le lendemain soir, en regardant une scène de crémation et de funérailles dans le dernier épisode de la série télévisée *Shogun*, son amnésie traumatique commença à s'éclaircir. L'image de son grand-père lui apparut pendant qu'il regardait la scène des funérailles, et ses souvenirs revinrent progressivement.*

---

* L'amnésie traumatique doit être distinguée des « *blackout* » de la mémoire, dus à la maladie, à l'alcool ou aux blessures graves du cerveau, qui empêchent les souvenirs de se former dans le cerveau. Avec ces *blackout*, il n'y a rien à retrouver, car il n'y a rien d'enregistré.

L'amnésie traumatique met typiquement en jeu un ensemble relativement grand de souvenirs et d'affects associés. Il ne s'agit pas seulement de souvenirs ou de sensations précis et isolés. De plus, les souvenirs indisponibles sont en général liés à des informations quotidiennes qui sont normalement disponibles au conscient. La troisième édition (révisée) du *Diagnostic and Statistical Manual*, dont se servent les psychiatres pour diagnostiquer des clients sur la base de leurs symptômes, définit l'amnésie psychogénique comme « un ou plusieurs épisodes d'incapacité à se rappeler des informations personnelles importantes, sous l'effet d'un trauma ou d'un stress, dont l'étendue est trop grande pour être expliquée par l'oubli ordinaire. » Une victime de viol qui souffre d'amnésie psychogénique (traumatique), par exemple, peut oublier son nom, son adresse et sa profession, en plus des détails de l'agression. Mais l'amnésie est généralement réversible, et les souvenirs reviennent assez rapidement, ce qui n'est pas le cas avec les prétendus souvenirs refoulés.

Les amnésies traumatiques de P. N. et de la victime de viol mentionnée ci-dessus sont des amnésies qui affectent temporairement de larges pans de la mémoire personnelle. Ces cas sont suffisamment intéressants pour être souvent décrits dans la littérature spécialisée. Il existe un type d'amnésie différent où la victime, par exemple, a un accident grave de ski et perd la portion de mémoire qui contenait l'accident lui-même, mais se rappelle le contexte du souvenir. La victime se rappelle les événements qui ont conduit jusqu'au point où sa mémoire a cessé de fonctionner, et se rappelle les expériences qui ont suivi la perte de mémoire. Plus significatif encore, elle sait qu'elle souffre d'une perte de mémoire. Elle est consciente, en d'autres termes, d'avoir perdu le souvenir d'une part significative de son passé.

Mais les hommes et les femmes qui souffrent, dit-on, de souvenirs refoulés perdent non seulement le souvenir du traumatisme, mais *toute conscience de l'avoir perdu*. Le contexte tout entier s'évanouit sans laisser de trace. Beaucoup de gens qui disent retrouver des souvenirs refoulés d'abus sexuels ou rituels ont grandi tout en pensant avoir eu une enfance heureuse. Si, avant l'apparition des souvenirs, on les questionnait sur des événements choquants ou inhabituels qui se seraient produits dans leur passé, ils répondraient que « rien de vraiment traumatisant ne m'est arrivé. » Aucune trace n'existent des souvenirs jusqu'à ce que quelque chose

se produise pour ouvrir la cachette secrète ; alors, ces souvenirs s'en échappent comme des chauve-souris d'un beffroi obscur.

L'histoire des souvenirs refoulés de Gloria Grady, 25 ans, est typique. Le 2 janvier 1985, Gloria se présenta dans une clinique à Richardson, dans le Texas, espérant apprendre comment venir à bout de son obésité. Après une hospitalisation de cinq semaines, elle décida de poursuivre par des séances de psychothérapie individuelles et en groupe. Au cours d'une rencontre avec ses parents, sa psychothérapeute l'encouragea à s'ouvrir et à s'affirmer en mentionnant tout ce qui avait pu la gêner dans le passé. La seule plainte de Gloria était que son père, pasteur baptiste, était trop calme le dimanche matin quand toute la famille s'habillait pour aller à l'église. Elle mentionna également qu'elle envisageait de déménager du domicile familial, et ses parents proposèrent tout de suite de l'aider à trouver un appartement.

Quelques mois plus tard, sa psychothérapeute lui demanda d'écrire tout ce qui avait pu lui arriver de mauvais. Ayant des difficultés à se rappeler des incidents spécifiques, elle demanda de l'aide à son frère. Sa liste finit par inclure le souvenir d'avoir été raillée par ses camarades de classe à cause son obésité, et un petit drame où ses parents lui interdirent de se rendre à une partie de danse folklorique avec sa classe (elle s'y rendit de toutes manières).

Gloria finit par rendre visite à son thérapeute deux fois par semaine en plus de ses deux séances de groupe hebdomadaire. Elle prenait des pilules pour maigrir, des pilules pour dormir, des diurétiques, des antidépresseurs, et elle dut être hospitalisée plusieurs fois pour des overdoses accidentelles. Le 24 juillet 1987, après avoir passé presque deux mois dans les services psychiatriques de l'hôpital, Gloria écrivit à ses parents une lettre choquante. Pendant son séjour à l'hôpital, elle avait retrouvé beaucoup de « souvenirs horribles » d'enfance. Sa douleur était devenue tellement insupportable qu'elle voulait « littéralement mourir au seul souvenir des abus qu'elle avait endurés » aux mains de ses parents. Les membres de sa famille continuant à nier la vérité de ses souvenirs, elle avait décidé de se retirer du « système familial ».

Deux années plus tard, Gloria Grady fit une demande de protection auprès de la police pour que ses parents ne prennent pas contact avec elle. Les parents de Grady apprirent au tribunal, pour la première fois, les détails des accusations de leur fille. D'après son témoignage, son père l'avait violée à plusieurs reprises de l'âge de dix ans jusqu'à la fin de ses études secondaires, la sodomisant en

plusieurs occasions avec un couteau, un pistolet et un fusil. Sa mère avait abusé d'elle sexuellement en insérant plusieurs objets dans son vagin. Elle avait identifié ses parents, son frère, son grand-père et d'autres membres de la famille comme membres d'une secte satanique qui avait sacrifié sa fille, âgée de trois ans en découpant le corps de la fillette pour en jeter les morceaux au feu. La secte, selon son témoignage, avait avorté rituellement cinq ou six de ses grossesses et l'avait forcée à manger des parties des foetus.

Des experts témoignèrent que Gloria ne portait aucune cicatrice, pas de déchirures de tissus délicats et aucun signe de tortures sexuelles. Les rapports médicaux, les photographies et les témoins contredisaient les accusations de Gloria. L'enquête de police ne trouva pas de preuve de meurtres de bébés, bien que des témoignages disant que Gloria avait été enceinte fussent présentés. Le juge refusa la demande de Gloria de mise sous protection.

« Tout doit être fondé sur des preuves, » expliquai-je à Ellen Bass. « Dans les cas d'amnésie, nous avons de la documentation : des preuves connaissables, sûres, qu'il y a eu blessures, et que la perte de mémoire était imputable au traumatisme. Mais où sont les preuves des souvenirs refoulés, dans ces cas ? Pouvez-vous me prouver que quelqu'un comme Gloria Grady puisse endurer des tortures sexuelles et rituelles répétées et en refouler le souvenir, jusqu'au moindre incident, pensant que sa vie de famille était heureuse et ordinaire ? Pouvez-vous prouver qu'il est possible, comme le prétend l'auteur Betsy Petersen, d'avoir été violée par son père depuis sa plus tendre enfance jusqu'à ses vingt ans et d'avoir refoulé tout souvenir de ces événements et des sentiments qu'ils provoquaient ? Pouvez-vous prouver qu'il est possible, comme l'ont prétendu Roseanne Arnold et beaucoup d'autres, de refouler des épisodes d'abus qui se sont produits dans l'enfance, puis de s'en souvenir soudain avec des détails intenses ? Tout ce que je demande, ce sont des preuves que le refoulement est un phénomène réel, et que le cerveau est capable de répondre de cette manière aux traumatismes. »

J'étais fatiguée de parler. « C'est tout ce que je demande : des preuves. »

« Mais ces cas ne sont-ils pas des preuves en eux-mêmes ? » demanda Ellen. « Le fait que des milliers de personnes dans notre pays retrouvent petit à petit des souvenirs, n'est-ce pas une preuve que le refoulement existe ? Quel genre de confirmation pouvez-vous

demander dans les cas où l'événement n'a été connu que par deux personnes, dont l'une ne dira jamais la vérité ? »

« Je voudrais voir des preuves que le cerveau réponde de cette manière aux traumatismes, » répondis-je. « Je voudrais voir des preuves que les souvenirs traumatiques sont gravés ou codés de manière anormale et stockés dans une section distincte de l'esprit. Je voudrais voir des confirmations des accusations portées par des individus sur la bases de prétendus souvenirs refoulés. »

Nous étions dans une impasse. En tant que défenseur du droit des victimes, Ellen pensait que le fait de *croire* est le don qu'un psychothérapeute se doit d'offrir à ses clients. Pendant trop d'années, des femmes n'ont pas été crues, et des victimes d'abus sexuels ont été forcées de vivre seules avec leur secret douloureux et honteux. En disant ces trois mots, « Je vous crois », une thérapeute permet à ses clientes d'exprimer leur douleur et de parler de leur outrage. Ayant permis cela, comment peut-elle faire marche arrière et demander des preuves ?

« Croyez-vous au moins que le refoulement est possible ? » dit Ellen, alors que je me préparais à partir. « Croyez-vous en la possibilité qu'il existe un tel mécanisme de défense ? »

« Je suppose que c'est un peu comme croire en Dieu, » dis-je, alors que nous marchions vers l'ascenseur. « Tout dépend de votre définition. Si Dieu est défini comme une présence littérale, physique avec une barbe blanche, assis sur son trône et entouré d'anges qui l'adorent, alors je dirais : "Non, je ne crois pas en Dieu." Mais si Dieu est considéré comme une possibilité, alors je pourrais dire : "Oui, je suis ouverte à la théorie qu'il existe quelque chose, mais je souhaiterais une preuve avant de me qualifier de croyante."

Le même raisonnement peut être appliqué au refoulement. Si vous définissez le refoulement comme un processus dans lequel l'esprit choisit sélectivement certains souvenirs pour les cacher dans des compartiments séparés et les ramener, des décennies plus tard, dans une forme immaculée, alors je dirais : "Non, rien de ce qu'ai vu ne me permet de croire à cette interprétation." Mais si vous définissez le refoulement comme une possibilité théorique, un sursaut rare et inhabituel du cerveau en réponse à un traumatisme terrible, je ne rejetterais pas cette théorie a priori. Je dirais : "Oui, c'est possible, mais je demande à voir des preuves avant de me considérer comme croyante." »

« Mais comment pouvez-vous prouver que l'esprit enterre ces souvenirs ? » demanda Ellen. « Comment pouvez-vous montrer,

avec une précision scientifique, comment le processus se déroule ? »

« Comment pouvez-vous justifier des procès intentés pour des millions de dollars et des confrontations mortifiantes, si tout cela est basé sur une théorie non prouvée du fonctionnement du cerveau ? »

« Une théorie *et* des souvenirs. »

« Des souvenirs qui n'existaient jusqu'à ce que quelqu'un les ait suggérés. »

Nous nous sommes regardées par-dessus ce grand fossé idéologique qui nous séparait. Sur quelle foi l'une ou l'autre d'entre nous pouvait-elle sauter le fossé et perdre tout ce pourquoi elle avait tant travaillé ?

« Les psychothérapeutes ne sont pas des prêtres, et le refoulement n'est pas une théologie, » dit Ellen gentiment.

Je hochai de la tête, mais je n'en étais pas si sûre.

Moins d'un mois après avoir rencontré Ellen Bass, un essai apparut dans la *New York Times Book Review*, ravivant les flammes de la controverse, déjà brûlante, sur les thérapies faisant appel aux souvenirs refoulés. Intitulé « *Beware the Incest-Survivor Machine* », l'article, publié à la une, était signé de la psychologue Carol Tavris, auteur du livre acclamé par la critique : *The Mismeasure of Woman*. Tavris commençait par citer un échantillon de la liste de symptômes du livre *The Courage to Heal* (« Vous vous jugez comme mauvaise, sale ou honteuse » ; « Vous vous sentez incapable de vous protéger dans des situations dangereuses » ; « Vous avez des difficultés à vous sentir motivée »). Cette liste est proposée pour identifier les séquelles de l'inceste, mais Tavris fait très justement remarquer qu'elle est tellement générale que « personne ne peut s'empêcher de s'y reconnaître. »

Tavris poursuivait en vilipendant les auteurs simplets, cupides et ambitieux, du *incest-survivor recovery movement* :

> Le problème n'est pas tant les conseils qu'ils donnent aux victimes, mais leur effort pour *créer* des victimes, pour élargir le marché susceptible d'être traité par la psychothérapie et les livres de *self-help*. Pour y parvenir, les livres de ce mouvement font tous appel à une formule acceptée naïvement sur la nature de la mémoire et du traumatisme. Ils offrent des réponses simples à un moment où les chercheurs en psychologie posent des questions difficiles.

Le franc-parler de Tavris était émaillé de traits d'esprit cyniques. Elle décriait les relations « incestueuses » entre les livres sur la survie de l'inceste, prétendant qu'un livre en « engendrait » un autre, qui en

engendrait un troisième, jusqu'à ce que le monde grouille de ces créatures, toutes apparentées les unes aux autres, et toutes programmées avec le même matériau génétique faussé. D'une « génération » à l'autre, ces livres se transmettent leurs déformations ou déficiences chromosomiques.

> Dans ce que nous ne pourrions qu'appeler un arrangement incestueux, les auteurs de ces livres s'appuient les uns sur les autres, se considérant mutuellement comme des preuves de leur théories ; ils préconisent à leurs lecteurs les livres de leurs collègues. Si l'un d'entre eux présente une statistique de sa concoction — comme par exemple : « plus de la moitié des femmes sont des survivantes de traumatismes sexuels infantiles » — ces chiffres repassent de main en main, sont imprimés dans tous les livres, puis parviennent au statut de fait indiscutable. Ainsi se perpétue le cycle de la désinformation, des statistiques fausses et des affirmations sans fondement.

Tavris faisait voler en éclats les thèmes et formules « simplistes » qui apparaissent et réapparaissent au gré de ces tomes de même sang.

> Ces livres persuadent uniformément leurs lecteurs de se concentrer exclusivement sur les abus passés comme la source de leur malheur. Oubliez vos disputes avec Harold et les enfants, oubliez le fait que votre travail ne vous plaise pas, oubliez vos soucis financiers. La guérison est *définie* comme la réalisation que vous êtes la victime d'abus sexuels ; cela explique tout ce qui ne tourne pas rond dans votre vie.

Retournant le débat contre ceux qui dénoncent les sceptiques comme anti-enfants, anti-femmes et anti-victimes, elle accusait l'autre côté de « pathologiser » l'expérience féminine en se concentrant sur la vulnérabilité et la maltraitance plutôt que sur la compétence et la puissance.

> Ces livres encouragent uniformément les femmes à faire du langage de la maltraitance et de la survie la seule narration possible de leur identité. Cela devient leur histoire centrale, dont la morale dépasse rarement l'injonction : « rejoignez un groupe et exprimez vos sentiments. » Ce genre d'histoires réconfortent temporairement les femmes tout en permettant aux autres de se sentir déchargés. C'est pourquoi ces histoires sont si populaires. Si la victime peut se guérir elle-même, il n'est pas besoin de changer quoi que ce soit.

L'affront de Tavris était terrible. Les réponses publiées plusieurs semaines plus tard furent tranchantes comme des rasoirs, avec pour but de causer des blessures profondes au fauteur de troubles.

« Je me dois de protester contre cette attaque mesquine et entièrement gratuite contre les survivantes d'inceste, » enrageait Judith Lewis Herman. « Si Madame Tavris est vraiment fatiguée d'entendre parler d'inceste, elle ferait mieux d'arrêter ses jets de boue en direction d'autres femmes pour se joindre à nous et essayer d'arrêter l'épidémie de violence sexuelle. »

« En remettant en question la validité des souvenirs qui sont arrachés avec tant de peine et de difficultés aux tréfonds de l'esprit, Madame Tavris vient de desservir les survivantes, dont la tendance à ne pas croire leurs propres histoires est un phénomène commun, » dit le révérend Dorothy Greene.

Betsy Petersen exprima sa surprise, faisant remarquer que l'attaque venait des rangs du féminisme : « Je n'aurais jamais cru que de telles accusations vinssent d'un écrivain que j'admire, et qui se considère, apparemment, comme féministe. »

Une lettre comparait Tavris à Sigmund Freud, lequel prétendait que les « rapports d'incestes n'étaient que les fantasmes de femmes hystériques. »

E. Sue Blume, psychothérapeute devenue écrivain, plaça Tavris dans la même cage que les violeurs et les pédophiles du monde entier : « L'essai de Carol Tavris... la place directement du côté de ceux qui offrent leur soutien aux "molesteurs, violeurs, pédophiles et autres misogynes", un côté qu'on ne peut choisir qu'avec honte. »

Mais Tavris persistait et signait. « Je crains que la triste et néfaste mode actuelle, consistant à rechercher des abus dans tous les foyers et à fabriquer des souvenirs qui n'ont jamais existé, crée tout un ensemble inédit et dangereux de nouveaux problèmes, » répondit-elle dans un courrier.

> Exprimer cette préoccupation ne fait pas de moi une anti-féministe, pas plus que le fait de critiquer certaines politiques de mon gouvernement ne fait de moi une anti-américaine ... Le fait d'accepter une doctrine réductionniste qui déforme une question complexe ne sert pas le féminisme, et ne fait pas avancer la cause des femmes. Si nous voulons améliorer le statut social et la santé des femmes, nous devons comprendre non seulement comment des femmes sont aidées par le *recovery movement,* mais aussi comment certaines d'entre elles en souffrent. Ne faut-il pas s'alarmer si le mouvement contribue, même involontairement, à la mode d'hystérie

sexuelle, à la peur qu'ont les parents d'embrasser leurs enfants (sans parler de circuler nus dans leur maison) et à des condamnations cruelles de parents coupables de rien d'autre que d'erreurs bénignes ?

Observant de loin les deux côtés se livrer bataille, j'eus une pensée réconfortante : maintenant, au moins, il n'y avait pas qu'une, mais deux « psychologues pédophiles infernales ».

Les attaques à mon encontre devenaient personnelles. Pour un long article du *Seattle Weekly* consacré à mon travail et son impact sur les psychothérapies régressives, le reporter avait interviewé deux psychologues, un praticien clinique et un chercheur cognitif, tous deux ouvertement critiques à mon égard. Ce qui est intéressant, c'est que le praticien s'en prit à mes méthodes de recherche, alors que le chercheur essaya de me psychanalyser.

« Elle n'étudie pas la mémoire traumatique, mais la mémoire normale, » dit Judith Lewis Herman. « Ses recherches sont intéressantes et valables en elles-mêmes, mais ce qui me trouble, c'est son insistance à vouloir les appliquer en-dehors de leur champ. » Kathy Pezdek, professeur de psychologie cognitive au *Claremont Graduate School* en Californie, se demandait à voix haute si certaines expériences pénibles ou traumatisantes de mon passé ne seraient pas la cause de mon scepticisme déraisonnable. « Je me demande si Elizabeth a été honnête avec elle-même sur ce qu'elle a vécu autrefois, » disait Pezdek. « Tous ceux qui prennent une position forte sur une question doivent être honnêtes sur les raisons qui les poussent à le faire. »

Mais les commentaires les plus intéressants apparurent deux semaines plus tard dans le courrier des lecteurs. Une lectrice, infirmière en psychiatrie, se disait très préoccupée par le fait que mes recherches aient reçu une couverture aussi large et par les « dégâts potentiels que ceci pourrait avoir sur mes clients ainsi que sur le nombre élevé de survivantes d'abus infantiles. » Elle m'accusait d'être sans coeur, rageuse et égoïste. J'avais, disait-elle, renié mon « aspect féminin, instinctuel. » Ma photographie reflétait une « femme irascible, effrayée, blessée, qui devrait sortir du carcan de son travail compulsif, qui n'est rien d'autre qu'un échappatoire intellectuel à sa douleur émotionnelle. » (Je me rappelle avoir regardé la photographie, que je trouvais plutôt flatteuse, en me demandant si j'avais vraiment l'air « blessée ».)

Pour finir, la lectrice se disait inquiète que mon travail ait un impact « dangereux » sur le système légal, en laissant croire aux juristes qu'ils avaient la capacité de décider ce qui était « thérapeutique et ce qui ne l'était pas, » et en décourageant les clientes d'engager des poursuites judiciaires. L'auteur de la lettre concluait : « Nous ne devons pas accorder de crédibilité au docteur Loftus. Continuons à écouter les femmes, les psychothérapeutes et les hommes en contact avec leur aspect féminin, parler et s'opposer à cette folie patriarcale ! »

J'ai une autre histoire à raconter. Je ne peux pas révéler le nom de la psychothérapeute dont il est question (je l'appellerai *Barbara*), mais je peux dire qu'elle est intelligente et sensible. Je ne doute pas qu'elle compatisse sincèrement et profondément aux problèmes de ses clients. Je ne doute pas non plus que sa croisade pour me convaincre de la réalité du refoulement et de la nécessité de me joindre à elle contre les pédophiles et les violeurs ne soit pavée des meilleures intentions. Mais ce qui s'est passé entre nous m'a beaucoup appris sur le potentiel abusif et destructeur des techniques psychothérapeutiques.

Barbara m'appela la première fois vers la fin des années 80 pour que je l'aide à rédiger un article à paraître dans un périodique universitaire, et traitant des souvenirs refoulés d'abus sexuels. Son problème était d'identifier les survivantes adultes d'abus sexuels, et elle se demandait si les souvenirs refoulés obéissent aux mêmes règles que les souvenirs normaux. « Les souvenirs refoulés sont-ils plus, ou moins, sensibles que les souvenirs conscients, aux effets déformants de l'information acquise après-coup ? » me demanda-t-elle.

« La réponse dépend entièrement de ce que vous appelez le refoulement, » lui dis-je. « Je suppose que vous parlez du souvenir d'un événement réel, auquel vous n'avez pas pensé pendant longtemps, par opposition à un souvenir auquel vous avez pensé périodiquement au cours de votre vie. Si c'est cela que vous appelez "refoulé", alors je dirais qu'un tel souvenir est particulièrement susceptible de déformations. »

Nous avons continué de communiquer sporadiquement, les deux ou trois années suivantes, comme une psychologue clinique et une psychologue cognitive échangeant des informations et des vues sur les processus de recouvrement de la mémoire. Puis, le 31 août 1992, Barbara m'appela pour se plaindre d'un article qu'elle avait lu dans

le journal *USA Today* du ce matin-là. Elle me lut le titre et la première phrase :

CERTAINS DOUTENT DES SOUVENIRS REFOULÉS

Des souvenirs « refoulés » d'abus sexuels, sans fondement, déchirent des familles et envoient des innocents en prison ; cette accusation est lancée par une psychologue de Seattle, Elizabeth Loftus.

« Je suis très préoccupée par les effets que ce genre d'article sur les victimes d'incestes, » dit-elle. « Les survivantes ont déjà tellement de difficultés à me révéler leurs souvenirs douloureux et à dire la vérité sur leurs traumatismes passés. Elles remettent constamment en question leurs souvenirs, elles doutent de leur propre esprit. Ce genre d'informations, publiées dans un journal qui touche des millions de personnes, leur fera perdre des années de travail clinique productif. »

« Je comprends votre souci, » lui dis-je. « Je ne veux pas être responsable d'une polarisation démesurée de cette question, et je serais terriblement confuse si de véritables survivantes d'abus sexuels pensaient que je cherche à nier leur douleur. »

« Ne pouvez-vous rien faire pour éviter cela ? » me demanda-t-elle. Le ton de sa voix devenait strident. « Vu votre réputation, ces affirmations exagérées et inexactes semblent indiquer que les souvenirs refoulés n'existent pas, que les faux souvenirs sont la norme et que les thérapies régressives sont pratiquées par un ramassis d'écervelés incompétents et fanatiques. Vous discréditez le travail thérapeutique. Les cas que vous rapportez donnent une vision déformée des choses. Les histoires comme celle du praticien qui dit d'emblée “Dis-moi ce que ce monstre t'a fait !” devraient être équilibrées par des citations de thérapeutes compétents. Quel droit avez-vous, en tant que psychologue expérimentale, de critiquer le travail clinique ? »

J'étais sensible à cet argument. Un de mes amis psychothérapeute m'a dit un jour que j'étais profondément coupée des questions qui se posent en environnement clinique. Il me dit qu'il ne se prétendrait jamais expert en recherche expérimentale sur la mémoire, et qu'il ne se sentirait pas qualifié pour critiquer les recherches sur la mémoire. Pourquoi, alors, n'avais-je aucun scrupule à lancer des généralisations hostiles sur la psychothérapie, en ayant l'air de dire aux praticiens comment faire leur travail ?

« Des thérapeutes inexpérimentés peuvent certainement faire beaucoup de mal, » m'avait-il dit, « tout comme des scientifiques, des avocats, des chirurgiens et des ingénieurs incompétents peuvent causer des ravages. Mais l'implication que beaucoup de thérapeutes, sinon tous, fonctionnent sur des prémices fausses et utilisent des techniques suggestives est insultant. Vous offrez une caricature de la thérapie, une parodie sarcastique, et le résultat est que vous déformez et minimisez la réalité des abus sexuels ; vous aggravez le fait que des personnes abusées portent, de surcroît, le fardeau du scepticisme de la société. »

« Je suis inquiète des effets de votre travail sur les cas véritables d'abus, » disait Barbara.

« Je suis aussi concernée par cela, » dis-je. « Que pouvons-nous faire ? »

« Continuons à en parler, » dit-elle.

Deux mois plus tard, Barbara se rendit en avion à Seattle, « juste pour parler. » Nous avons passé toute une journée à discuter de ce que les expériences de laboratoire peuvent nous enseigner sur les expériences de la vie réelle. Nous avons exploré des terrains d'entente et rechercher des manières de communiquer notre souci partagé : l'assistance aux vraies victimes d'abus. Nous sommes allées dîner ensemble, et nous avons échangé nos témoignages respectifs. J'ai raconté à Barbara la mort de ma mère et la longue bataille de mon père contre la mélanome.

Barbara était chaleureuse et compréhensive. Elle me raconta ses échecs professionnels, ses problèmes relationnels, ses rêves et ses déceptions. Et, bien sûr, nous avons parlé de la controverse sur les souvenirs refoulés. Je lui expliquai que chaque critique me blesse, même les attaques les plus irrationnelles qui me sont occasionnellement adressées. Je lui racontai l'histoire d'un thérapeute qui se préparait à écrire une lettre à mon sujet à pratiquement tous les groupes organisés de psychologues sur la côte ouest. Un collègue qui travaille dans le conseil d'administration de l'une de ces organisations m'en envoya une copie. Il y avait joint une petite note manuscrite : « Ce type pense que vous avez l'éthique d'une chenille nageant dans la bière. » J'ai ri, mais j'en ai souffert.

Je racontai à Barbara le coup de téléphone récent d'une ancienne amie d'école qui vit à Los Angeles. Son fils, âgé de huit ans, avait des problèmes à l'école ; elle l'emmena chez un psychothérapeute pour des tests et une évaluation. Le thérapeute demanda à le voir

seul et, au bout d'un moment, mon amie, prise de doutes, se mit à écouter à la porte.

« As-tu été abusé ? » demandait le thérapeute au fils de mon amie. « Est-ce que tu te rappelle des comportements qui t'ont semblé étranges ou qui t'ont mis mal à l'aise ? Est-ce que quelqu'un t'as touché dans tes parties intimes ? Peux-tu me faire un dessin de la personne qui a pu abuser de toi ? » À ce point, mon amie entra dans la pièce, dit au thérapeute qu'elle ne pensait pas que tout cela était productif, prit son fils et quitta le bureau en claquant la porte.

« La vie est une série de drames quotidiens, » dis-je à Barbara. « Je me rends au bureau tous les jours en pensant : bon, qu'est-ce qui va arriver aujourd'hui ? Qui sera le prochain accusé ? Qui sera la prochaine personne à retrouver une souvenir refoulé ? Mon frère m'a appelé il y a quelques semaines pour me dire qu'il avait fait un bond en avant dans sa thérapie. Son psy l'avait hypnotisé et régressé jusqu'à l'âge de deux ans, et il s'est rappelé que ma mère l'avait réprimandé pour quelque chose. Il a commencé à sangloter, complètement submergé par ses émotions. Il me dit qu'il ne se rappelait pas les détails de ce qui s'était passé, mais il sentait qu'il se rapprochait de quelque chose.

« Je suis au bureau, en train de l'écouter, pensant : ne laisse pas ce thérapeute te convaincre d'abus sexuels ! Puis je me prends à penser : au moins, Papa et maman sont morts et, s'il les accuse, ils n'en sauront rien. Je réfléchis : qui d'autre pourrait-il accuser ? Qui est encore en vie ? Je me trouvais dans un dilemme terrible, ne sachant que faire, parce que mon frère pensait qu'il faisait de grands progrès. Il se rapprochait de ses émotions, il commençait à sentir des choses qu'il avait oubliées. Et je me demandais : est-ce que je peux laisser ce thérapeute implanter ces souvenirs dans son esprit, sans rien faire ? »

Je montrai les clients du restaurant de la main. « Je parierais que la moitié des gens ici ont des souvenirs refoulés, ou bien se demandent s'ils en ont, » dis-je. « Je me demande aussi parfois s'il existe autre chose que des souvenirs refoulés dans notre bas monde. »

Barbara me regarda solennellement. « Comment peux-tu parler si légèrement de tout ça, Beth ? On a abusé de toi quand tu étais enfant. Penses-tu simplement pouvoir oublier et pardonner ? Penses-tu vraiment que tu peux avoir été abusée sans en souffrir d'effets durables ? »

Je lui dis la vérité. J'étais, en fait, profondément affectée par le souvenir d'Howard, un baby-sitter qui m'avait molestée quand j'avais six ans, et j'avais été incapable d'oublier et de pardonner. Je me rappelais m'être réveillée, le matin de mon treizième anniversaire, pensant : « Oh, j'ai treize ans, et je n'ai toujours pas eu mes premières règles. Toutes mes amies ont eu les leurs. Ma seconde pensée fut : Oh non ! Je dois être enceinte (bien qu'Howard n'ait fait que me caresser.) »

« Je sais que cela semble idiot, » confessai-je. « Mais c'est ce que j'ai pensé à ce moment. »

« Oh Beth, je suis vraiment désolée, » dit Barbara sincèrement. « Personne ne devrait commencer son adolescence avec autant de peine et de honte. »

« Je me suis souvent demandée si Howard avait réalisé ce qu'il avait fait, » dis-je, touchée par sa compassion. « Il avait quatorze ou quinze ans, et c'est un âge souvent narcissique. Dans son esprit, je suppose, il ne prenait qu'un risque mineur, faisant une expérience "sans danger" avec une petite fille qui ne le rejetterait pas et qui ne parlerait pas. Je ne pense pas qu'il ait pensé aux effets durables que son comportement eurent sur moi. Il n'était pas cruel ; il ne savait pas ce qu'il faisait. »

« As-tu dit à tes parents ce qui s'était passé ? »

« Non, j'ai gardé le secret. »

« C'est ce que font la plupart des enfants abusés, » dit Barbara.

« Oui, je sais. Mais je n'ai jamais oublié ce souvenir, et je ne l'ai pas refoulé, » dis-je. « Et, bien qu'il m'ait profondément affecté, j'ai choisi de le laisser dans mon passé. Je pense qu'il est bien là. »

Barbara dit qu'elle me comprenait. Nous nous sommes embrassées en prenant congé ce soir-là.

Une semaine plus tard, je reçus une lettre de Barbara. Elle disait que mon histoire personnelle lui avait été très pénible. L'histoire d'Howard l'avait attristée, mise en colère, même. Elle avait essayé de penser à quelque chose qui aurait pu soulager ma douleur, ma solitude et mon sentiment d'avoir été trahie. Dans l'avion, une idée lui était soudain venue. Elle se rappelait que les sorciers vaudou fabriquent une représentation symbolique de la mauvaise personne et la transpercent d'aiguilles. C'est ce qu'elle décida de faire pour moi.

Sur une feuille séparée, Barbara avait dessiné la silhouette d'un corps masculin. Elle avait écrit HOWARD en caractères gras, au beau milieu de la poitrine de la figurine. Elle avait inséré une aiguille

dans les mains et dans les parties génitales d'Howard ; les extrémités des aiguilles étaient coloriées en rouge vif.

Je fixai le dessin pendant assez longtemps, sans savoir quoi penser. Barbara essayait de m'aider, c'est tout ce que je savais. Mais ma douleur, semblait-il, était devenue la sienne et ma colère avait été avalée par elle. Était-ce là ce qui se passait parfois en thérapie ? Lorsqu'un patient exprimait ses peurs les plus profondes, le thérapeute s'en emparait-il pour les agrandir ou les recréer symboliquement ?

Je ne savais vraiment pas quoi penser de tout cela, mais je savais ce que Barbara avait fait : elle s'était emparée de mon souvenir, elle l'avait transpercé d'aiguilles, et l'avait fait saigner.

Chapitre Douze

EXORCISER LES DÉMONS

Nous faisons face à une ténébreuse conspiration, si sournoise qu'il serait criminel de nous agripper à nos anciennes loyautés. J'ai vu bien trop de preuves effrayantes dans ce tribunal : le Diable est vivant à Salem, et nous ne devons pas hésiter à suivre le doigt accusateur partout où il pointera !

— Arthur Miller, *Les sorcières de Salem*

Celui qui combat un monstre doit se garder d'en devenir un.

— Friedrich Nietzsche

J'ai commencé à me préoccuper du cas de Paul Ingram après sa condamnation et son incarcération. Une productrice de télévision de Seattle m'avait appelée au bureau, m'expliquant qu'elle préparait un documentaire sur cette affaire, et qu'elle venait juste de lire quelques transcriptions de procédures policières qui la surprenaient beaucoup.

« Je ne peux pas m'empêcher de conclure que M. Ingram a subi des pressions de la part des enquêteurs, » me dit-elle. « Seriez-vous prête à relire ces documents et à offrir votre expertise ? »

Ce n'est qu'après avoir lu plusieurs centaines de pages d'interrogatoires de police que je compris la signification de cette affaire bizarre. Dans une ville américaine moderne, de taille moyenne, un citoyen respectueux des lois avait été persuadé par des fonctionnaires honnêtes d'avouer des crimes qu'il n'avait jamais

commis. C'était une chasse aux sorcières des temps modernes, et elle s'était produite juste à côté de chez moi.

En essayant de tirer au clair le cas Paul Ingram, j'eus le privilège de faire la connaissance des principaux personnages : les avocats d'Ingram, ses anciens amis et collègues Ray Risch et Jim Rabie, qui étaient cités dans son témoignage, Richard Ofshe, expert sur la manipulation mentale, et le journaliste Lawrence Wright, qui causa des remous dans les médias avec la parution de son article en deux parties dans le *New Yorker* et son livre sur l'affaire Ingram, *Remembering Satan.*

J'entamai également une correspondance avec Paul Ingram, prisonnier numéro 261 446, détenu dans une prison de la côte Est. Dans sa lettre la plus récente, Ingram décrit les « nombreux bonheurs » qu'il a reçus, notamment les visites de ses frères et ses soeurs, et le fait d'avoir été relogé dans une cellule climatisée avec vue imprenable sur une bretelle d'autoroute et quatre châteaux d'eau.

Lorsque Paul Ingram regarde en arrière, il fait preuve d'un certain stoïcisme, passant vite au-dessus des traumatismes pour se concentrer sur les leçons qu'il a apprises. Il parle du passé récent comme du « temps de ma confusion mentale ». D'autres, refusant l'euphémisme, parleraient d'enfer. Pendant quatre mois, de novembre 1988 à avril 1989, des inspecteurs du bureau du shérif du Conté de Thurston, dans l'État de Washington, fréquemment accompagnés d'un psychologue et d'un prêtre, ont interrogé Ingram. À la recherche de la vérité, ils ont manipulé la perception qu'Ingram avait de lui-même, lui insufflant angoisse et culpabilité et minant sa confiance en lui-même, jusqu'à ce qu'il avoue avoir abusé sexuellement de ses deux filles pendant dix-sept ans.

Les premières confessions d'Ingram correspondaient aux détails qu'on lui avait transmis sur les actes incestueux qu'il était censé avoir commis. Puis, des choses étranges commencèrent à se produire. Démarrant sur une suggestion de satanisme faite par ses interrogateurs, Ingram commença à avouer des actes de plus en plus bizarres et sanglants. Dans un état proche de la transe, les yeux fermés et la tête entre les mains, il se mettait à murmurer des choses sur des démons et des feux, des libations de sang et des holocaustes d'enfants. Paul Ingram, premier adjoint civil du shérif, secrétaire du Parti Républicain local, père de cinq enfants et paroissien exemplaire, était en train d'avouer qu'il était le grand prêtre d'une

secte satanique, un sodomiseur d'enfants et un participant actif dans le meurtre, le dépeçage et le cannibalisme d'enfants.

L'enquête Ingram, qui avait démarré comme une affaire d'inceste modérément choquante impliquant l'un des principaux citoyens de la ville, s'engorgeait d'obscures passions et se transformait en une poursuite aveuglante d'une horrible « vérité ». L'enquête tourna vite à l'hystérie, évoquant un temps révolu où des citoyens pieux, tétanisés par la peur, la superstition et la ferveur religieuse, chassaient la sorcière et dressaient des piloris sur la grand-place du village. La peur du mal, hier comme aujourd'hui, engendre la même malignité ; le labeur absorbant consistant à exorciser les démons de la société humaine révèle les démons qui hantent nos âmes.

L'Église de l'Eau Vive, confession chrétienne fondamentaliste basée à Olympia, dans l'État de Washington, est une branche de l'Église Internationale du Quadruple Évangile, fondée par l'évangéliste Aimee Semple McPherson en 1927. L'Église du Quadruple Évangile enseigne que la Bible est la parole littérale de Dieu et que le diable est une présence physique dotée de nombreux pouvoirs occultes. L'ange déchu peut causer la maladie mentale et physique et contribuer à l'effondrement spirituel. Il peut contrôler l'esprit d'une personne vulnérable, inspirant des pensées pécheresses et des actes pervers. Le plus remarquable de tout est que le diable peut rendre ses victimes complètement inconscientes de son influence pernicieuse grâce à la « tromperie satanique ». Seules une vigilance constante, la prière et la connaissance de la parole de Dieu, telle qu'elle est exprimée dans la Bible, peuvent protéger l'âme humaine dans la bataille spirituelle que se livrent, de tous temps, le Bien et le Mal.

Paul Ingram et sa famille devinrent *born again,* c'est-à-dire sauvés, dans l'Église de l'Eau Vive en 1975, et devinrent immédiatement des membres actifs de la paroisse. Au début des années 1980, les filles Ingram, Ericka et Julie, commencèrent à participer à la retraite annuelle de deux jours, appelée « coeur à coeur », et organisée par l'église. Des adolescents, accompagnés par des assistants psychologiques de leur âge, partaient en bus vers le camp biblique de Black Lake où, pendant deux jours, ils discutaient de leurs problèmes d'identité, de sexualité et de vie familiale. Les sessions de groupe étaient émotionnelles, avec un élément de catharsis ; les adolescents en pleurs confessaient les secrets de leurs âmes.

Ericka et Julie Ingram étaient habituées à cette atmosphère de confession. Pendant une discussion lors de la retraite de l'été 1983, Ericka révéla qu'elle avait été victime d'une tentative de viol. On informa le bureau du shérif, mais l'enquête tourna court : Ericka aurait été emmenée en voiture par un homme marié qui lui aurait posé la main sur le genou. Deux ans plus tard, Julie révéla qu'un voisin avait abusé d'elle sexuellement ; Ericka corroborait cette accusation, prétendant qu'elle avait été abusée par le même homme. Une plainte fut déposée auprès du procureur du conté ; mais, lorsque Julie montra des hésitations à répéter ses allégations, et que des incohérences apparurent, la plainte fut abandonnée.

La retraite de 1988, rassemblant soixante adolescents, fut émaillée de révélations choquantes. Karla Franko, chrétienne californienne à la personnalité charismatique, tint le groupe en haleine avec ses visions. À un certain point, Franko dit au groupe qu'elle pouvait « voir » une fillette cachée dans un placard sombre ; elle pouvait « entendre » des pas qui se rapprochaient et une clé qu'on insérait dans la serrure. Soudain, l'une des adolescentes de l'assemblée cria qu'elle était la fillette dans le placard. Des assistants l'entourèrent, et elle s'effondra en larmes.

Franko reçut bientôt une autre vision d'abus. Elle révéla que quelqu'un, dans l'assemblée, avait été molesté par un membre de sa famille. Une adolescente se leva et sortit en courant. Des assistants la trouvèrent dans les toilettes, où elle essayait de se noyer en se plongeant la tête dans la cuvette.

Ericka Ingram, qui avait alors vingt-deux ans, participait à cette retraite en tant qu'assistante. Après que la plupart des participants eurent pris le bus pour retourner à Olympia, Ericka annonça en pleurs aux autres assistants restés sur place qu'elle aussi avait été abusée. D'après le rapport de l'enquête de police, la vision soudaine d'Ericka s'était produite spontanément, alors qu'elle était assise par terre, entourée d'un groupe de collègues.

Karla Franko, cependant, se rappelait la scène différemment. Vers la fin de la retraite, une assistante l'avait approchée et lui avait demandé si elle voulait bien prier pour Ericka. Franko accepta et commença à prier tout haut, avec Ericka assise à ses pieds. Franko « connut » la vérité dans une vision soudaine.

« On abusé de toi quand tu étais petite, » annonça-t-elle, d'une voix assurée. Ericka se mit à sangloter, mais ne dit rien. Une autre vision apparut à Franko, qu'elle traduisit immédiatement en paroles :

les abus avaient été commis par le père d'Ericka, et ils s'étaient étalés sur plusieurs années.

Ericka devint hystérique, et Franko continua à prier jusqu'à ce que les sanglots disparaissent. Quand Ericka eut retrouvé son calme, Franko la pressa de chercher un psychothérapeute pour retrouver ses souvenirs traumatiques. Sous le coup de l'émotion, Ericka ne put qu'acquiescer silencieusement.

Après la retraite, Paul Ingram et sa femme remarquèrent un changement dans le comportement de leur fille. Pour une raison qu'ils n'arrivaient pas à comprendre, Ericka et Julie restaient distantes et ne communiquaient pas. Les Ingram étaient préoccupés, mais à chaque fois que Sandy essayait de parler avec ses filles, ces dernières se dérobaient avec des déclarations comme : « Il vaut mieux que tu ne saches pas. » Sandy et Paul décidèrent d'attendre, se disant que leurs filles traversaient simplement une « phase » difficile.

Mais, vers la fin de septembre, Ericka annonça abruptement qu'elle déménageait. Deux mois plus tard, Julie, alors en classe de terminale, quitta la maison et alla vivre chez des amies. Un dimanche de fin novembre, quelques jours avant *Thanksgiving*, Ericka s'adressa à sa mère après l'office du soir à l'église et lui demanda de la retrouver au restaurant *Denny's*. Avec le soutien d'une amie, Ericka révéla qu'elle avait été abusée à plusieurs reprises par son père et ses deux frères aînés. D'après Ericka, les abus s'étaient arrêtés en 1975, lorsqu'elle avait neuf ans et que son père avait joint l'Église de l'Eau Vive.

« Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? » demanda Sandy Ingram.

« J'ai essayé de te le dire, Maman, mais tu ne voulais pas écouter, » répondit Ericka.

Un peu plus tard cette soirée-là, Sandy confronta son mari avec les accusations d'Ericka. Il nia avoir touché ses filles d'une quelconque manière indécente.

« Mais pourquoi Ericka inventerait-elle ces accusations si elle ne sont pas vraies ? » demanda Sandy.

« Je ne sais pas, » répondit Ingram. Ils se regardèrent pendant un instant, puis il ajouta : « Je ne pense pas avoir une "face obscure" (*dark side*). »

Le matin suivant, Sandy alla chercher Julie chez une amie, et la conduisit à l'école. Dans la voiture, Julie dit à sa mère avoir été molestée par son père et ses deux frères aînés. Les abus s'étaient arrêtés cinq ans plus tôt, en 1983, quand elle avait treize ans.

Le même jour, le 21 novembre 1988, un travailleur social de la lutte contre le viol accompagna Julie au poste de police, où elle donna aux enquêteurs une version plus détaillée de l'histoire. Les abus, dit-elle, avaient commencé quand elle était entrée en classe de septième ; son père entrait furtivement dans la chambre qu'elle partageait avec Ericka, et avait des relations sexuelles, vaginales ou anales, avec une soeur ou avec l'autre. Julie modifia l'histoire qu'elle avait racontée à sa mère en précisant que son père l'avait violée pour la dernière fois trois ans plus tôt, quand elle avait quinze ans.

Ericka, entendue par la police le soir même, modifia aussi son histoire, prétendant qu'elle avait attrapé un an plus tôt une maladie venant de son père. Quelques jours plus tard, Ericka se rappela un épisode d'abus encore plus récent. Juste avant d'avoir déménagé de chez ses parents, elle avait vu, en se réveillant, son père agenouillé près du lit, lui touchant le vagin.

Paul Ingram se réveilla le matin du lundi 28 novembre 1988, prit une douche, se rasa, avala son petit déjeuner et vomit immédiatement. Il savait que le jour du jugement était arrivé. Il se rendit, l'estomac noué, à son bureau du poste de police, se préparant mentalement et physiquement à affronter les accusations de ses filles. Environ quinze minutes après être arrivé au travail, il fut appelé dans le bureau du shérif Gary Edwards. Edwards et le shérif adjoint, Neil McLanahan, le mirent en face des accusations d'Ericka et de Julie, et lui rappelèrent les droits des accusés.

« J'espère que vous allez coopérer, ce qui évitera aux filles de se retrouver au tribunal avec vous, » dit le shérif Edwards.

« Je n'ai pas abusé de ces filles, » dit Ingram, qui ajouta immédiatement à sa dénégation d'étranges références à des forces maléfiques et invisibles. « Je ne pense pas avoir une “face obscure” en moi. » Jusqu'à aujourd'hui, Ingram ne sait pas précisément d'où l'idée d'une « face obscure » lui est venue : il avait peut-être entendu ce mot à la télévision, ou bien il l'avait lu ou il en avait entendu parler. Ce qui est sûr, c'est qu'en tant que paroissien assidu d'une église fondamentaliste, il devait sûrement être versé dans l'idée que Satan inspire des actes mauvais aux faibles et aux impies, puis efface du conscient tout souvenir de ces actes. Cocktail improbable entre le christianisme évangélique et la psychothérapie, l'idée d'une « face obscure » se réfère donc à la croyance en une nature maligne refoulée, manipulée par le diable et dissociée de la personnalité consciente. De façon quelque peu anachronique, Satan, force

primitive du mal, serait ainsi capable d'un brouillage de haute technologie de l'esprit et des souvenirs humains.

La référence d'Ingram à une « face obscure » était, pour lui, une explication possible de la réalité inexplicable qui le menaçait, lui et sa famille. Si ses filles disaient la vérité — et il leur avait toujours enseigné à dire la vérité — alors Satan devait l'avoir poussé au mal, et lui avoir effacé la mémoire.

Ingram fut mené à la salle des interrogatoires, où l'attendaient Joe Vukich et Brian Schoenig, inspecteurs chargés des délits sexuels. Les deux hommes connaissaient bien Ingram, et tous deux n'en revenaient pas que cet homme apparemment décent, bien marié, travailleur et bon chrétien eût violé et sodomisé à plusieurs reprises ses filles et prétendait qu'il n'avait aucun souvenir de ses actions. Ou bien il mentait comme il respirait, ou bien il n'était qu'un sale fils de chienne.

Les quatre premières heures d'interrogatoire ne furent pas enregistrées mais, d'après Ingram, les détectives n'arrêtèrent pas de lui demander pourquoi Julie et Ericka auraient lancé de telles accusations si elles n'étaient pas vraies. Bien qu'incapable de trouver une réponse à leur question, Ingram était prêt à admettre qu'il avait des problèmes dans sa famille. Il essaya d'exprimer sa confusion et son angoisse à travers des formules interrogatives auxquelles il ne pouvait répondre : pourquoi les filles ne se laissent-elles pas embrasser par Sandy et moi ? Pourquoi m'est-il si difficile de communiquer avec mes enfants ? Pourquoi Ericka et Julie avaient-elles déménagé si brusquement ?

Les inspecteurs se concentrèrent petit à petit sur les détails, posant des questions plus spécifiques. Ils accusèrent Ingram d'avoir violé Ericka au milieu de la nuit deux mois plus tôt, quelques jours avant qu'elle ne déménage du domicile familial. Que portait-il cette nuit-là ? Ingram répondit qu'il portait en général un peignoir rouge sombre lorsqu'il se levait au milieu de la nuit. Qu'avait-il dit à Ericka ? Que lui avait-il fait ? Ingram répondit qu'il ne se rappelait pas avoir pénétré dans la chambre d'Ericka au milieu de la nuit pour la violer — ni en septembre, ni jamais.

Les inspecteurs dirent à Ingram qu'il enterrait ses souvenirs parce qu'il ne pouvait se rendre à l'évidence qu'il avait abusé sexuellement de ses propres enfants. Ils continuèrent à lui donner des bribes d'information venant des accusations de ses filles, espérant stimuler sa mémoire, et Ingram commença à prier, demandant à

Jésus de l'aider. Alors qu'il priait, les inspecteurs s'en prirent à lui avec force, le mettant en face de la réalité des accusations, le culpabilisant en jouant sur son affection pour ses enfants. Selon Ingram, les inspecteurs ne cessaient de lui demander de les aider, d'aider ses filles. Tu es le seul qui puisse les aider. Tu étais là. Tu dois nous aider. Nous savons que tu sais. Tu n'es pas honnête. Tu retiens la vérité. Tu dois la laisser sortir. Dis-nous ce qui s'est passé.

Mais Ingram ne pouvait pas se rappeler avoir abusé de ses enfants. Comment pouvait-il leur dire ce qui s'était passé s'il n'en avait aucun souvenir ? Les détectives s'opposaient à ses dénégations en répétant trois vérités.

Premièrement, ses filles étaient des êtres humains décents et responsables qui ne mentiraient pas à propos de quelque chose d'aussi grave et lourd de conséquences qu'un inceste ou un abus sexuel. Ingram était complètement d'accord avec cette constatation. « Mes enfants sont honnêtes, » répétait-il. « Mes enfants disent toujours la vérité. »

Deuxièmement, les délinquants sexuels, incapables de faire face à l'horreur de leurs actes, refoulent souvent leurs crimes. Ingram était partiellement d'accord avec cette vérité, car il avait lui-même constaté des dénis et des aveux de perte de mémoire de la part de violeurs, de pédophiles ou de personnages accusés de crimes brutaux. Mais, protestait Ingram, son désir pour la vérité dépassait son horreur d'avoir commis quoi que ce soit, et il était disposé à confesser ses crimes... si seulement il pouvait s'en souvenir.

Troisièmement, le seul moyen de comprendre les faits était d'admettre qu'il avait molesté ses filles. S'il avouait, ses souvenirs reviendraient automatiquement.

La théorie du refoulement, à laquelle faisaient appel les deuxième et troisième affirmations, semblait cohérente à Ingram. Ce n'était que la version séculière de la doctrine religieuse de la tromperie satanique : Satan essaie de détruire le souvenir des actes mauvais de manière à pouvoir continuer à exercer son influence maligne. Mais si les affligés trouvent le courage de confesser, ils recevront la compréhension de leurs actions et seront guidés vers la grâce par la main de Dieu.

Ingram voulait désespérément recevoir la grâce de la vérité ; il était malade de peur. La peur lui nouait l'estomac, lui tordait les boyaux et obscurcissait son esprit. Cette peur ressemblait à s'y méprendre à une présence physique qui aurait élu domicile en lui, prenant racine, créant un bloc solide qui semblait enfler au plus

profond de lui. À travers tout son être, il pensait entendre la voix de Dieu essayant de se faire entendre : *Confesse-toi, confesse-toi !*

Après quatre heures d'interrogatoire, Ingram accepta de faire une déclaration officielle. Le magnétophone démarra à 14 h 46.

« Paul, j'ai parlé avec Ericka et Julie, » dit l'un des inspecteurs, « et elles m'ont rapporté des incidents spécifiques dans lesquels tu aurais eu des contacts sexuels indécents avec chacune d'elles. Peux-tu me dire comment tu te rappelles les avoir touchées ? De quelle manière ces contacts étaient-ils indécents ? »

« Eh bien, c'est... cela était difficile pour moi de, euh... reconnaître ça, » bafouilla Ingram, « mais je... je crois vraiment que, ce dont on m'accuse s'est vraiment passé, et que je les ai violées et que j'ai abusé d'elles, probablement sur une longue période. J'ai refoulé tout ça, euh... probablement avec succès, et maintenant j'essaie de tout retrouver. Euh... je sais à partir de ce qu'elles disent que ces événements ont dû se produire, que j'ai vraiment dû faire ces choses-là. »

« Et pourquoi, » intervint l'un des inspecteurs, « sais-tu que tu as dû faire ces choses ? »

« Euh... d'abord, mes filles me connaissent, » répondit Ingram. « Elles ne mentiraient pas sur un sujet aussi grave et, euh... il y a d'autres indices, euh... qui me font penser que ces choses ont dû arriver. »

« Et à ton avis, quels sont ces indices ? » s'enquit l'inspecteur.

« Eh bien, la manière dont elles se sont comportées au moins ces deux dernières années, et le fait que je n'ai pas été capable d'être affectueux avec elles, euh... même si j'essaie de l'être. Je... j'ai beaucoup de mal à les embrasser, et même juste à leur dire que je les aime et euh... je sais que ce n'est pas naturel. »

« Si je te demandais — c'est une question qui exige une réponse par oui ou non —, si je te demandais si tu as touché Julie, sexuellement, qu'est-ce que tu dirais ? »

« Je devrais répondre oui, » répondit Ingram.

« Et à propos d'Ericka ? »

« Encore une fois, je dirais oui. »

« Est-ce que tout ça se serait déroulé sur une longue période ? »

« Eh ben, oui. »

« À ton avis, quel était l'âge d'Ericka quand ces choses ont commencé à se passer entre toi et elle ? »

« Je n'arrive pas à me rappeler moi-même, mais je sais que dans plusieurs conversations, on parlait de cinq ans. »

« Qu'est-ce que tu te rappelles ? »

« Je ne me rappelle rien. »

C'était là une confession pour le moins étrange. Parce que ses filles ne pouvaient mentir, Ingram reconnaissait qu'il avait abusé d'elles, tout en affirmant qu'il n'en avait pas le moindre souvenir. En l'absence de souvenirs, Ingram ne faisait que répéter, comme un perroquet, ce que les détectives lui disaient qu'il avait fait à ses enfants, et ses déclarations ne pouvaient pas être considérées, légalement, comme une confession suffisante. Les détectives augmentèrent la pression. Ils voulaient entendre parler de l'épisode d'abus le plus récent, juste avant qu'Ericka ne déménage de la maison. Paul se rappelait-il cet incident ?

« Eh bien, j'essaie de me rappeler, mais j'en suis encore réduit à observer la scène de l'extérieur, comme une tierce personne, » dit Ingram, « mais, euh... l'évidence..., et j'essaie d'en parler à la première personne, je n'arrive pas bien, mais euh... j'ai dû me lever du lit, j'ai probablement enfilé un peignoir, euh... Je serais entré dans sa chambre, je lui aurais partiellement enlevé sa chemise de nuit, euh..., et je l'aurais caressée, euh..., euh..., la poitrine et le vagin et, euh..., euh..., je lui aurais dit que, euh..., si elle parlait, que, euh..., je la tuerais. »

« Bon, tu as raconté tout cela au conditionnel. Je vais te demander directement, est-ce que c'est bien ce qui s'est passé ? »

Ingram soupira profondément. « J'ai encore du mal à avoir une représentation claire de ce qui s'est passé. Je sais au plus profond de moi que ces choses ont dû se passer, et j'ai encore trop de mal à me représenter tout cela clairement pour dire que c'est exactement ce qui s'est passé. »

Le magnétophone fut arrêté à la demande d'Ingram. L'inspecteur Schoenig prit des notes indiquant qu'Ingram invoquait souvent le nom de Jésus, l'appelant à l'aide. Schoenig indiqua aussi qu'Ingram entrait dans une « sorte de transe » et qu'il commençait, dans cet état second, à décrire en détail des scènes d'abus. Mais il discutait de ce qu'il « aurait fait » avec peu ou pas d'émotions, plus comme un observateur détaché que comme le personnage central du drame.

Le magnétophone fut remis en marche. Les inspecteurs demandèrent à Ingram de penser à nouveau à la nuit pendant laquelle il était entré dans la chambre d'Ericka et avait enlevé son peignoir pour le mettre à l'extrémité du lit de sa fille.

« Est-ce que cela l'a réveillée ? » demanda l'un des détectives.

« Euh, je ne me rappelle pas. »

« Qu'as-tu fait après avoir posé ton peignoir ? »

« Euh, j'aurais enlevé ses habits, euh, au moins le bas. »

« Bon, tu dis que tu "l'aurais" fait, » l'interrompit l'un des détectives. « Ça veut dire que tu l'as fait, oui ou non ? »

« Je l'ai fait, » fut la réponse d'Ingram.

« Après lui avoir enlevé le bas, où est-ce que tu l'as touchée ? »

« J'ai touché sa poitrine, et puis son vagin... »

« Qu'est-ce que tu lui as dit quand elle s'est réveillée ? »

« Je lui aurais dit de ne pas faire de bruit et, euh..., de ne rien dire à personne, et je l'aurais menacée de la tuer si elle en parlait à quelqu'un. »

« OK, tu dis que tu "aurais" dit. » Les inspecteurs étaient visiblement frustrés d'entendre le langage évasif d'Ingram. « Est-ce que tu "aurais", ou est-ce que tu l'as fait. »

« Euh, je l'ai fait. »

« Qu'est-ce que tu as fait pour finir ? Est-ce que tu as fait quelque chose à ses habits ? »

« Je... je ne me rappelle pas. »

« Est-ce que tu te rappelles les avoir remis ? »

« Non, je ne me rappelle pas. »

« Est-ce que tu as remis ton peignoir, après avoir terminé ? »

« Oui, j'ai remis mon peignoir. »

« Et où est-ce que tu es allé en sortant ? »

« Je serais rentré au lit, avec ma femme. »

Lorsque l'interrogatoire s'acheva, vers la fin de l'après-midi, Paul Ingram avait confessé avoir molesté sexuellement ses filles à plusieurs reprises. Parmi les détails cités par Ingram, on remarque qu'il avait commencé à violer Ericka dès l'âge de cinq ans, et qu'il avait abusé sexuellement de Julie pendant au moins dix ans. Il se « rappelait » aussi avoir imprégné Julie lorsqu'elle avait quinze ans, et avoir arrangé un avortement.

Mais, vers la fin de l'interrogatoire, Ingram, une fois de plus, prétendit qu'il n'avait aucun souvenir. « Je ne me rappelle aucun détail, » dit Ingram, répondant à une question à propos de ce qu'il avait fait à Ericka après être entré dans sa chambre. « Je ne me souviens de rien. »

« Tu ne te rappelles pas être entré dans la chambre et avoir touché Ericka ? »

« C'est bien ça. »

« Si elle dit que ça c'est bien passé comme nous te le disons, quel effet cela te fait-il ? »

« Pour moi, ça veut dire que ça c'est bien passé ainsi. Mes enfants ne mentent pas. Ils disent la vérité, et c'est aussi ce que j'essaie de faire. »

Ingram fut placé dans une cellule médicale, sous surveillance spéciale contre les risques de suicide. Il fut autorisé à appeler sa femme. Sandy et Paul décidèrent de prier pour recevoir une direction, et Sandy lui dit qu'elle apporterait sa Bible et quelques sous-vêtements. Ce soir-là, le pasteur de l'église, John Bratun, rendit visite à Ingram et pria avec lui dans sa cellule.

Tôt le lendemain matin, le 29 novembre, le psychologue Richard Peterson rendit visite à Ingram. Peterson expliqua qu'il avait été mandaté par le bureau du procureur pour évaluer l'état mental d'Ingram et décider du danger de laisser Ingram en liberté. Ingram demanda au psychologue de lui expliquer pourquoi il ne se rappelait pas les événements décrits avec tant de détails par ses filles. Était-il possible, comme le répétaient les inspecteurs, que la mémoire soit complètement étanche à autant d'événements sordides et brutaux, sur une période de presque dix-sept ans ?

Peterson confirma la possibilité pour des délinquants sexuels de refouler les souvenirs de leurs crimes ; ils ne supportent pas de penser à l'horreur de ce qu'ils ont fait à leurs victimes. Plus les crimes sont vicieux et brutaux, plus il est probable qu'ils seront refoulés. Le psychologue ajouta, à ce point, une touche supplémentaire à ce scénario déjà étrange. Beaucoup de délinquants sexuels, ajouta-t-il, ont été eux-mêmes abusés sexuellement : il y avait donc de fortes chances qu'Ingram eût été abusé sexuellement dans son enfance — plus probablement autour de l'âge de cinq ans, parce que c'était l'âge où il avait commencé à abuser d'Ericka. Si Paul avait été abusé pendant qu'il était enfant, poursuivit Peterson, il avait probablement appris à refouler ce genre de souvenirs. Avait-il le moindre souvenir d'avoir été molesté par son père, ou par un oncle ?

Ingram considéra la question avec soin, mais son seul souvenir d'enfance vaguement sexuel était l'injonction murmurée par sa mère, lorsqu'il avait quatre ou cinq ans, d'arrêter de se gratter les parties génitales en public. « Tu te comportes comme ton oncle Gerald, » avait-elle dit, faisant allusion à un oncle qui leur rendait parfois visite à l'époque.

Peterson lui assura qu'avec le temps, il retrouverait un souvenir où son père, un oncle ou un autre membre de sa famille avait abusé de lui. Peterson appuya aussi la conviction des inspecteurs selon laquelle, à partir du moment où Ingram allait avouer ses crimes, ses souvenirs reviendraient en masse. Mais Ingram n'était pas d'accord sur ce dernier point, car la théorie ne semblait pas fonctionner comme promis. Il s'était avoué la veille, et les souvenirs n'étaient pas revenus, que ce soit au compte-gouttes ou en masse. Ingram était soulagé d'entendre que le Docteur Peterson allait participer à l'interrogatoire de l'après-midi ; il pourrait peut-être comprendre comment retirer les obstacles mentaux qui empêchaient le retour des souvenirs refoulés.

Un officier de police conseilla à Ingram de prendre un avocat, lui suggérant d'appeler Ed Schaller, ancien procureur, qui avait la réputation d'être le meilleur avocat de la région concernant les affaires criminelles. Ingram résista à la suggestion, et expliqua ses raisons dans le journal qu'il commença à tenir à partir du cinquième jour de son arrestation. « Je me suis dit qu'Ed serait... plus intéressé à me tirer d'affaire qu'à découvrir la vérité. » Plus que toute autre chose, Ingram voulait la vérité. Comme il croyait fermement que la vérité ne pouvait venir que de Dieu, il décida de faire appel à un avocat fondamentaliste chrétien pour le représenter.

Lorsque Paul Ingram sortit de la chambre des interrogatoires vers 13 h 00, le 29 novembre, il ne savait pas que les inspecteurs venaient de recevoir deux lettres de Julie, dans lesquelles elle révélait qu'elle était encore abusée. « Étant chrétienne, je supose [sic] de lui pardonner pour ce qu'il m'a fait, et ce qu'il continue à me faire, » écrivit Julie. Ce qui était aussi nouveau, c'est que Julie prétendait que les abus venaient non seulement de son père, mais de certains de ses compagnons de poker, dont la plupart étaient des collègues de travail d'Ingram au bureau du shérif. Elle se rappelait que, lorsqu'elle avait quatre ans, les joueurs de poker entraient dans sa chambre « seuls ou à deux, » et la violaient. « J'étais tellement effrayée que je ne savais pas quoi dire, ni à qui parler, » écrivit Julie.

Les inspecteurs dirent à Ingram qu'ils avaient des informations supplémentaires venant de Julie, mais qu'ils ne voulaient pas en révéler les détails. « Ce qui est arrivé à Julie s'est passé il y a tout juste un mois, » dit Vukich. « C'est très réel, très récent. Crois-moi, ça va être difficile d'en parler. »

« Je crois qu'il faut s'y mettre, il faut que nous en parlions, » ajouta Schoenig.

« Je... non, je n'arrive pas à y voir clair, » dit Ingram. « Je n'arrive pas à visualiser ça dans mon esprit. Je ne suis pas encore arrivé au point où je peux..., je ne sais pas comment le dire autrement, mais je ne peux encore rien voir. »

Ingram continua à parler à voix haute, essayant de comprendre comment il pourrait accéder à ses souvenirs perdus. « Je pense que le problème, pour moi, c'est de rentrer dans cette partie de mon cerveau, ou quelque chose comme ça, de trouver les morceaux ; mais pour l'instant, il n'y a rien. »

Quelques minutes plus tard, Ingram se rappela un incident au cours duquel il avait été abusé sexuellement par un oncle, vers l'âge de quatre ou cinq ans. C'était exactement comme le Docteur Peterson l'avait prédit. « Lorsque j'y ai pensé ce matin, » dit Ingram, « je pouvais voir un oncle. Je crois que c'était Glen, mais ça aurait pu être Gerald ; et il me faisait faire une fellation et, euh... Je ne vois aucune émotion, euh, ben... c'est tout ce qui me vient à l'esprit. »

Les détectives lui posèrent quelques questions pour la forme, mais ils étaient plus intéressés par ce qu'Ingram avait fait dans un passé récent, que par ce qu'il aurait subi autrefois. Ils revinrent vite quelques décennies plus tard, pour s'intéresser aux parties de poker qui s'étaient déroulées dans la maison d'Ingram. Qui était là ? Y avait-il des collègues du poste de police ? Quelqu'un était-il monté à l'étage pour voir les enfants ?

Ingram fouillait désespérément ses souvenirs. « Je... je n'arrive pas à me rappeler que quelque chose, quelqu'un... »

« La raison pour laquelle je te demande, » l'interrompit Vukich, « c'est que Julie m'a dit qu'elle avait été molestée une fois ou deux, au cours de parties de poker. »

« Et ce que cela veut dire, Paul, c'est qu'elle a été molestée par quelqu'un d'autre que toi, » expliqua Schoenig. « Elle se rappelle même que quelqu'un l'avait ligotée sur son lit et que deux hommes, au moins deux, se relayaient sur elle, pendant qu'un autre regardait, probablement toi. »

« Je ne vois rien du tout, » dit Ingram, comme s'il cherchait à voir le passé se dérouler comme un film devant lui. « Laissez-moi y penser une minute. Laissez-moi voir si je peux y arriver. Supposons que cela soit vraiment arrivé, ça veut dire qu'elle aurait eu son propre lit, sa propre chambre à coucher, et je pense.. euh... »

« Je vais te demander de ne pas tourner autour du pot sur cette question, » dit Schoenig. « C'est vraiment important. À ton avis, qui était en train de molester sexuellement ta fille à côté de toi ? »

« J'essaie simplement de penser, j'essaie de me replacer dans cet épisode de... »

« Elle est vraiment intimidée, elle a vraiment peur maintenant, parce que ce type se promène en liberté. » Schoenig mettait la pression, jouant sur les sentiments du père pour sa fille, son souci pour sa sécurité. « Ce type est un de tes amis, qui a travaillé ou travaille encore ici. »

Ingram ne put que laisser sortir un soupir.

« Elle est terrifiée, Paul... Apparemment, c'est quelqu'un qui est encore dans ton entourage, Paul, » dit Schoenig.

« Elle a une peur bleue de ce type, » dit Vukich, « et nous devons faire quelque chose pour la protéger... Tu dois nous aider à la protéger. »

« Je réfléchis, » dit Ingram.

« Réfléchis bien, » dit Vukich.

« Je... je ne peux pas, je ... je ... je réfléchis. » Ingram s'agitait. « Je ne peux pas penser à quelqu'un du poste de police, proche de moi, euh... »

« Paul, elle s'en rappelle, » dit Vukich

« Attendez... Juste une minute. » Ingram fouillait sa mémoire à la recherche du visage d'un compagnon de poker. « Jim, Jim Rabie a joué au poker avec nous. Jim et moi, nous étions plutôt proches. »

« Est-ce que Jim est bien la personne dont elle parle ? » demanda Vukich.

« Mais... mais ne placez pas les mots dans ma bouche, » dit Ingram, faisant preuve d'une résistance soudaine et inhabituelle. « Je ne sais pas... Je, je suis en train de penser. J'essaie de trouver, de retrouver quelque chose. Euh... euh..., Jim est la seule personne qui me vienne à l'esprit... J'essaie de reconstituer des visages. Penser à quelqu'un d'autre... »

Joe Vukich offrit à Ingram une nouvelle image à se représenter. « Dans cette image, Paul, est-ce que tu vois des cordes ? »

« Euh... c'est toi qui as mis les cordes, » dit Ingram, « et... j'essaie de comprendre où nous en sommes, euh... eh ben, c'est comme si je visualisais des lits superposés, le lit inférieur, ou bien même carrément par terre, euh... J'ai un peu l'impression qu'elle était à plat ventre, la face contre terre, elle est ligotée, peut-être qu'elle est allongée sur un drap, par terre. Euh, oh... »

« Qu'est-ce que tu vois d'autre ? Qui d'autre vois-tu ? » le pressa Vukich.

« Je vois juste, euh... peut-être que, mince alors, quelqu'un d'autre, mais je ne vois pas de visage, mais Jim Rabie est bien visible, ça alors, il doit y avoir une raison. »

Il est clair, à partir de ce dialogue enregistré, que Paul Ingram essayait de toutes ses forces d'apporter quelque chose, n'importe quoi, du moment que cela aide les inspecteurs dans leur quête de l'homme qui avait violé Julie, et qui la terrorisait. Il avait confiance dans ses interrogateurs, qui étaient également ses collègues et ses amis, et il croyait qu'ils disaient la vérité. La culpabilité et l'anxiété minaient sa confiance en lui-même, alors même que sa ferveur religieuse et la peur pour sa santé mentale enflammaient son imagination.

Le Docteur Peterson demanda à Ingram s'il avait jamais été impliqué dans des activités occultes. « Avant ta conversion au christianisme, as-tu jamais trempé dans la magie noire ? »

« Euh, une fois, j'ai lu un peu d'astrologie, tu sais, comme dans les journaux où on lit son ... comment on dit ? »

« horoscope, » dit Vukich.

« horoscope, c'est ça » répéta Ingram. « Euh, rien de plus. »

Avait-il jamais été impliqué dans des activités sacrilèges, ou avait-il participé à des sacrifices d'animaux ?

« Je ne vois vraiment pas où vous voulez en venir, » dit Ingram.

« Le genre secte satanique, » dit Schoenig.

Ingram nia avoir le moindre souvenir de ce genre d'activités, mais, à l'intérieur de lui-même, quelque chose s'était déclenché. Peut-être que Satan et que ses forces démoniaques avaient une emprise sur lui. Peut-être que le Prince des Ténèbres était en train de livrer bataille pour le contrôle de son âme. Cela expliquait peut-être pourquoi un chrétien comme lui, qui aimait sa famille et ne voulait faire que le bien, était soudain et inextricablement jeté dans le rôle d'un violeur et d'un pédophile. Si Satan avait orchestré ces mauvaises actions et avait pris le contrôle de l'esprit et de l'âme d'Ingram, ce même Satan aurait aussi pu effacer sa mémoire. Cela n'expliquait-il pas les sensations étranges, les images fugitives qui entraient dans son esprit comme de lointaines interférences radio, presque comme si Dieu essayait de se faire entendre, de faire comprendre la vérité ? L'idée d'une tromperie satanique était cohérente. C'était toujours sa manière d'agir.

Voir Satan comme facteur d'influence dans cette situation de plus en plus horrible donnait à Ingram un peu de réconfort ;

cependant, le corollaire selon lequel Satan l'avait choisi comme cible, et qu'il pesait sur sa destinée à ce moment précis, le remplissait de terreur. Était-il dans les griffes du démon ? La stabilité émotionnelle d'Ingram se fissura. Priant, sanglotant, hurlant de peur, fermant les yeux et se dandinant, il donnait l'impression d'être au bord d'une crise de dépression. Percevant la faiblesse d'Ingram, et tablant sur la profondeur de ses convictions religieuses, Peterson conseilla à Ingram de choisir entre Dieu et le Mal.

« Si jamais tu as dû choisir entre le diable et Dieu, c'est bien maintenant, » dit Peterson.

« C'est vrai. Oh, Seigneur Jésus, Seigneur aide-moi... » la voix d'Ingram s'égara.

« À ne pas sacrifier... » poursuivit Peterson.

« Tu sacrifierais ta fille ? » interrompit Schoenig. « Je n'arrive pas à y croire, Paul. »

« Tu ne t'en sortiras pas, Paul, si tu n'y fais pas face, si tu n'arrives pas à décider, » dit Vukich.

« Je sais, je sais. » Ingram se mit à pleurer.

« Tu veux quelque chose pour t'essuyer les yeux ? » dit Vukich.

« Non, continuez de parler, continuez de parler, » dit Ingram.

« Pleure un bon coup et après, raconte tout, » conseilla Peterson.

« Tout ça nous ramène aux parties de poker, Paul, » dit Vukich. « C'est toi qui as les réponses. »

« Ne t'effondre pas, » dit Peterson.

« Oh mon Dieu, » dit Ingram.

« Choisis la vie plutôt que de vivre en enfer. Un enfer éternel, » dit Peterson.

« C'est ta responsabilité en tant que père, » dit Vukich.

« Mon Dieu, mon Dieu... Mon Dieu, aide-moi. »

« C'est un choix clair entre l'adhésion à cet enfer dans lequel tu as vécu, » dit Peterson, « et l'absolution purificatrice de l'honnêteté. Tu dois prendre cette décision. Personne ne peut le faire à ta place... C'est ta décision. Tu es aussi seul que Jésus dans le désert, quand il fut consolé. »

Les inspecteurs, reconnaissant qu'Ingram était profondément affecté par les références religieuses, comprirent la pertinence de la stratégie de Peterson. « Dieu t'a donné les moyens d'y arriver, Paul, » dit Vukich.

« Oh Jésus, miséricordieux. Jésus, aide-moi. »

« Maintenant, il te laisse le choix, » continua Vukich. « Tu dois lui montrer par ce que tu fais et ce que tu dis que tu es digne ou pas de son amour, de sa rédemption, de son salut. »

« Oh Jésus, » hurla Soudain Ingram. « Aide-moi, Seigneur ! Aide-moi, Seigneur ! »

Peterson prit les choses en main, abandonnant son attitude agressive et se mettant à parler d'une voix douce, réconfortante. « Je pense que ça irait mieux si tu cessais d'appeler à l'aide, Paul, assieds-toi et essaie de ne penser à rien. Laisse-toi aller, relâche-toi. Personne ne va te faire de mal. Nous sommes là pour t'aider. Relâche-toi. Essaie de ne penser à rien, et demande-toi ce que tu dois faire. Une réponse viendra... »

Les yeux de Paul Ingram se fermèrent, son corps se détendit, et il entra à nouveau dans ce qui semblait être une transe. Sentant que le moment était opportun, les inspecteurs revinrent à la partie de poker et viol que Julie avait décrite dans sa lettre.

« Dis-nous donc ce qui est arrivé à Julie, Paul, » dit Vukich. « Qu'est-ce qui s'est passé pendant cette partie de poker ? »

« Je vois Julie allongée par terre, sur un drap, » dit Ingram, d'une voix distante. « Ses mains sont attachées à ses pieds, elle est sur le ventre. Je me tiens à côté d'elle, je regarde. Quelqu'un d'autre est à ma gauche. »

« Qui est-ce ? »

« Mais... la... la seule personne qui me vient toujours à l'esprit, c'est Jim Rabie. Il... »

« Retourne-toi et regarde cette personne, » suggéra Schoenig. « Qui est-ce ? Qui est là ? »

« Est-ce qu'il sent quelque chose ? »

« Ouais, est-ce qu'il sent quelque chose ? » répéta Schoenig.

« Il est juste à côté de toi, Paul, tu n'as qu'à le regarder vers ta gauche, tu le verras, » dit Vukich.

« Il... il se lève, » dit Ingram. « Je vois son pénis en érection... »

« Est-ce qu'il est habillé ? »

« Je ne pense pas. »

« Qu'est-ce qu'il fait à ta fille ? »

« Il se met à genoux. »

« Bon, il est là, devant toi, à genoux ? » lança Schoenig. « Regarde-le. Qu'est-ce qu'il lui fait ? Est-ce que son pénis la touche ? »

« Laissez-moi, euh... c'est en train de partir. » L'image, dans l'esprit d'Ingram, devenait floue.

« Non, l'image ne s'en va pas, elle est là, Paul, » encouragea Vukich.

« Allez, il faut y revenir, » dit Schoenig, de manière un peu brusque. « Qu'est-ce qu'il fait à ta fille ? Il est à genoux. Il est en face de ta fille, ou derrière elle ? »

« Il est derrière elle. »

« OK, il pose son pénis sur elle ? »

« Euh... elle a les jambes serrées, mais peut-être qu'elle est allongée sur le côté, » dit Ingram, répondant à la suggestion.

« Est-elle habillée ? » demanda Peterson.

« Euh... elle est déshabillée, je crois, euh... »

« Qu'est-ce que cette personne est en train de faire ? »

« Il s'agenouille. Son pénis est sur son estomac. Euh, il est grand. Euh, je veux dire, c'est quelqu'un de grand, aux épaules fortes. »

« Est-ce qu'il porte des bijoux sur lui ? »

« Peut-être une montre sur la main droite. »

« Quelle heure dit-elle ? »

« Euh... deux heures, et je ne sais pourquoi je dis ça, euh... je ne peux pas le voir, je ne vois que son torse. »

Les questions continuent de pleuvoir agressivement : à quelle distance te tiens-tu ? Es-tu habillé ? Est-ce que tu la touches ? Est-ce que quelqu'un d'autre la touche ? Est-ce que tu te rappelles avoir éjaculé ? Êtes-vous soûls, drogués ?

« Quelqu'un prend-il des photos ? » demanda Vukich, sans raison apparente.

« Euh... des photos ? Y a-t-il quelqu'un à ma droite ? Euh... c'est possible, laissez-moi regarder. Je vois, je vois un appareil de photo. »

« Qui prend les photos ? »

« Je ne sais pas. Je ne vois personne derrière l'appareil. »

« Cette personne est très importante. C'est lui, la clé de l'affaire, » intervint Peterson.

« Eh bien, cette personne que je crois voir, c'est Ray Risch, » dit Ingram. Risch, un mécanicien qui travaillait pour la *Washington State Patrol*, était un bon ami d'Ingram, et un participant régulier des parties de poker du week-end.

« Est-ce qu'il dit quelque chose ? » demanda Vukich.

« Je ne sais pas. Euh, Je... je... je ne sais pas... Oh, mince, où en suis-je, où en suis-je ? »

À la fin de la seconde journée, après plus de cinq heures d'interrogatoire, Paul Ingram semblait émerger de sa transe et constater les dégâts. « Mince alors, c'est comme si j'inventais tout, mais je ne... j'essaie de ne pas le faire. Qu'est-ce que j'ai fait. Qu'est-ce que j'ai fait. Qui vois-je. Tout cela n'a pas de sens... C'est comme si je regardais un film, » dit-il pour finir. « Euh... oh, c'est comme un film d'horreur. »

« Paul, je ne suis pas sûr que tu devrais continuer, » dit le Docteur Peterson, qui était préoccupé par l'état mental d'Ingram.

Mais Ingram continuait à marmonner. Il ne parlait plus à ses interrogateurs, mais avec Dieu. « Je ne vois pas les choses clairement. Je... Je ne suis pas sûr de ce que je vois. Je n'y comprends plus rien. Seigneur, aide-moi. Donne-moi... à comprendre tout ça. Je ne veux pas voir ce qu'il ne faut pas, Seigneur, dire des choses qui ne sont pas vraies. Aide-moi à traverser cette épreuve, Seigneur... Je ne sais plus où j'en suis. Laisse-moi me reposer. Laisse-moi me reposer, Seigneur, fais-moi voir les choses. Fais-moi voir les choses. »

Lorsque Jim Rabie et Ray Risch apprirent que leur ami et collègue Paul Ingram les avait identifiés comme agresseurs sexuels, ils exprimèrent le même type de dénégation et invoquèrent les mêmes pertes de mémoire possibles que ce dernier:

« Je n'étais pas présent, que je sache, à moins que je n'ai bloqué tout ça dans ma tête, » dit Risch aux inspecteurs.

Rabie insistait ne pas avoir de souvenir des événements et, dans un écho bizarre de la réaction initiale d'Ingram, mentionna la possibilité d'une « face obscure ». Lorsqu'un inspecteur suggéra qu'il était peut-être « en déni », Rabie répondit : « honnêtement, je n'ai aucun souvenir de cela, et je ne crois pas que j'aurais pu le faire et en bloquer le souvenir. »

L'inspecteur Schoenig, dans une tentative évidente d'arracher un aveu par une méthode plus anodine, déforma les faits. « Paul a dit que vous l'avez..., comment dirais-je, bousculé, et que vous l'avez poussé à faire des choses qu'il ne voulait pas faire, » dit Schoenig à Rabie. « Ray [Risch] dit à peu près la même chose. Seulement, il dit qu'il était le plus faible des deux, et il dit que toi et Paul étaient les pires. »

L'idée que ses deux bons amis avaient témoigné contre lui, peut-être pour sauver leur peau et éviter des poursuites, fit craquer Rabie. Il céda à la pression. « Faites-moi porter le chapeau, parce que si j'ai

bloqué tout ça dans ma tête, je dois être le pire des trois, » confessa Rabie. « La seule alternative, c'est de m'enfermer. Et il vaudra mieux jeter la clé, parce que si je ne peux me souvenir de rien, alors je suis vraiment dangereux, et il vaut mieux que je sorte pas. »

« Je sais qu'il y a un démon en moi, » dit Paul Ingram au Pasteur John Bratun, implorant le prêtre de le délivrer de sa « possession diabolique. » Bratun assura à Ingram qu'il n'était pas possédé par des démons, mais qu'il avait besoin d'être délivré de mauvais esprits. Les deux hommes prièrent ensemble. Bratun dit à Ingram de s'agenouiller sur le sol, de se courber au-dessus de la corbeille à papiers, et d'essayer de vomir les esprits qui résidaient en lui. Les efforts d'Ingram firent remonter un peu de mucus, mais pas cette présence physique et massive au centre de son être.

Après ce rituel, Ingram fut visité par un souvenir où apparaissaient son fils Chad et son ami Jim Rabie. Ingram pouvait voir, dans son esprit, Rabie, en colère et déterminé, qui le poussait dans l'escalier. « Il voulait faire quelque chose, et je voulais l'en empêcher, » dit Ingram. « Il disait qu'il voulait Chad... Rabie s'est engouffré dans la chambre de Chad et a arraché le bas du pyjama du garçon... J'étais impuissant, je ne pouvais rien faire. Il a forcé Chad à se baisser et l'a sodomisé. »

Chad fut entendu moins d'une semaine plus tard par l'inspecteur Schoenig et le psychologue Richard Peterson. Il ne put, dès le début, se rappeler avoir été abusé sexuellement par Jim Rabie ou par quelqu'un d'autre ; mais, il se rappelait s'être coupé les veines dans une tentative de suicide trois ans plus tôt, à l'âge de dix-sept ans.

« Qu'est-ce qui t'avait perturbé à ce point-là ? » demanda Peterson.

« Euh... probablement, quelque chose que mon père avait dit, » répondit Chad. « Je ne peux pas me rappeler... je ne me souviens pas des détails. »

« C'est peut-être la clé, » suggéra Schoenig. « Tu devrais y penser. C'était quelque chose comme ce dont parlait le Docteur [Peterson], c'était quelque chose de très traumatisant pour toi, quelque chose que ton père a dit, et qui t'a fait mal. Peut-être que cela a fait mal à ta virilité... quelque chose qui te faisait te sentir abandonné, ou quelque chose... qui t'humiliait. Qu'est-ce que c'était, Chad ? Réfléchis bien. »

« Je réfléchis, » dit Chad.

« C'est peut-être la clé, » répéta Schoenig.

« Euh... je me rappelle qu'il m'avait crié dessus pour quelque chose, mais je ne me rappelle pas pourquoi. »

« Les souvenirs, » dit Peterson. « Tu te rappelles. »

« Eh bien... je me sentais en colère, c'est tout, » dit Chad.

« Mais, tu peux te rappeler ce qui s'est passé, » dit Peterson sur un ton chaleureux. « Tu *dois* te rappeler ce qui s'est passé. Tu peux choisir de te rappeler, si tu le veux. »

« Me rappeler quoi ? » dit Chad, étonné. « Qu'est-ce que vous voulez dire par "me rappeler" ? »

« Au lieu de dire "Je ne pense pas que cela se soit passé," dis plutôt "Je ne sais pas si cela s'est passé ou non, je ne me rappelle pas." » dit Schoenig.

« Oh, » dit Chad, visiblement égaré par l'explication de l'inspecteur.

« Les souvenirs sont là, » dit Schoenig. « Nous essayons de t'aider, Chad. »

« Je sais, je sais. Ils y sont. Je n'arrive pas... Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, voilà, je n'y arrive pas. »

« Je ne suis pas surpris, » dit Peterson sur un ton rassurant. « Ce n'est pas inhabituel pour des jeunes comme toi qui ont vécu ce que tu as vécu de ne pas se rappeler dès la première tentative, parce qu'ils ne veulent pas se rappeler. D'abord, ils ne veulent pas se rappeler. Ensuite, ils ont été programmés pour ne pas se rappeler. »

Chad répondit à cette suggestion plutôt insidieuse avec un « Mm-hm » dubitatif.

« Et je pense qu'il s'est passé quelque chose qui fait que tu ne veux pas te rappeler, » dit Peterson. « Je me demande à quel genre d'horreur tu as été exposé, qui fait que tu ne sens plus... »

« Peut-être que cela nous ramène à ce dont je te parlais il n'y a pas longtemps, » dit Schoenig, « quelque chose qui t'a fait craindre pour ta vie, ou pour la vie de quelqu'un d'autre, et j'irais même jusqu'à suggérer que ça a quelque chose à voir avec ce que ton père t'a dit, dont tu voulais nous parler. »

Chad se tut pendant quelques instants, pendant que le psychologue et l'inspecteur conjecturaient sur son manque de mémoire. Quand on lui posa des questions directes, il répondit avec des phrases courtes, d'un ou deux mots, ou bien se contenta de répéter ce qui lui était dit.

« Tu avais bu, à ce moment-là ? »

« Non. »

« Tu fumais de l'herbe, ou quelque chose d'autre ? »

« Non. »

« Tu te sentais juste déprimé. »

« Juste déprimé. »

« Tout seul ? »

« Tout seul. »

« Humilié ? »

« Sans doute. »

« Allez, Chad, on y arrive, » dit Schoenig avec impatience.

« Je sais qu'on y arrive. Mais j'arrive pas... c'est pas... c'est comme... »

« Tu peux y faire face, et ensuite tu sauras toujours y faire face, » l'interrompit Peterson. « Fais le choix de faire face à ces souvenirs. Tu peux choisir la vie. C'est de ça qu'il s'agit. Ou bien tu ne sens rien, ou bien tu apprends à vivre avec ce que tu ressens, ce que tu sens qu'il y a en toi, mais il faut aller chercher ces sentiments. »

« D'accord, » dit Chad.

« C'est à toi de faire le choix, tu dois aller les chercher, » répéta Peterson.

« D'accord, » dit encore Chad.

« Tu peux faire le choix, et personne ne te détruira parce que tu as ces sentiments en toi. »

« D'accord. »

La conversation se mit à dériver vers une discussion des rêves de Chad. Il décrivit un rêve particulièrement vivant et clair, dans lequel des « petits hommes » venaient dans sa chambre à coucher et marchaient autour de son lit. Leurs visages étaient peints en noir et en blanc, avec des motifs zébrés en rouge, comme les membres du groupe rock *Kiss*.

« C'est typiquement le rêve d'une personne qui se sent envahie... » dit Peterson.

« Ouais, je regardais par la porte, et je voyais... »

« ... et sans protection. »

« Ouais, je voyais une maison de miroirs et pas moyen d'en sortir. »

« Un rêve de se faire attraper, de se faire piéger dans une situation sans issue. »

« Mm-hm. »

« Ces rêves sont une clé... tu devais perdre la raison, à l'époque. »

« Mm-hm. »

« Ce qui t'est arrivé devait être vraiment horrible. »

« Oui. »

« Ce qui t'est arrivé était terrible. »

« Tu ne veux pas accepter ce qui s'est réellement passé, et c'est pourquoi tu ne vois pas comment y échapper, et tu veux croire qu'il s'agit de rêves, » dit Schoenig, ajoutant sa petite analyse. « Tu ne veux pas croire que c'est réel. C'était réel, Chad. »

« Ce que tu as vu était réel, Chad, » répéta Peterson.

« Nous le savons, Chad, » dit Schoenig. « Tu ne rêvais pas. »

« Ce n'est pas un rêve, » dit Peterson.

« Non, » protesta Chad faiblement, « mais c'était en dehors de ma fenêtre, pourtant. »

« Ce que tu as vu était réel, » dit Schoenig. « Nous avons entendu les mêmes choses de la bouche de ton père. »

« OK, » dit Chad.

« Alors, allons-y, » dit Schoenig.

Il « allèrent » dans un autre rêve, où un train passait en sifflant, et une sorcière entrait par la fenêtre de la chambre de Chad. Lorsqu'il se réveilla, expliqua Chad, il ne pouvait pas bouger les bras. C'était comme si quelqu'un était assis sur lui.

« C'est absolument réel, » dit Schoenig. « C'est la clé, Chad. C'est exactement ce qui se passait. »

« Chad, ces choses te sont vraiment arrivées, » poursuivit Peterson.

« OK, » dit Chad, visiblement dubitatif.

« Ils ont détruit ta capacité de savoir ce qui était réel. »

« OK, » répéta Chad. Il décrivit avec obligeance la sorcière de son rêve. Elle était grosse, et elle portait une robe noire, comme la sorcière du conte *Le magicien d'Oz*. Il y a avait quatre types, dehors, ils étaient maigres, avec des cheveux noirs et bouclés. Il se rappela avoir mordu quelqu'un à la hanche. La sorcière était assise sur lui.

« Regarde son visage. » suggéra Schoenig. « D'après toi, à qui ressemble-t-elle ? À quelqu'un que tu connais... c'est quelqu'un que tu connais. Qui est cette personne ? Un ami de ta famille ? »

Chad répondit qu'il ne pouvait voir le visage de la sorcière parce qu'il faisait sombre. Tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'il était cloué au sol, incapable de bouger ou de parler.

« Il faut que tu parviennes à savoir qui était cette personne, et ce que tous ces gens te font, Chad, » dit Schoenig. « Tu ne veux pas te rappeler parce que c'est horrible et dévastateur... Tu crois que ce

genre de chose ne t'est jamais arrivé, mais tu te trompes. Nous pouvons t'en délivrer, Chad. Nous pouvons faire en sorte que cela ne se reproduise jamais... »

« Est-ce que tu pouvais respirer ? » demanda Peterson.

« Quelque chose t'empêchait-il de parler ? » demanda Schoenig. « Qu'as-tu dans la bouche ? »

« Laisse le souvenir remonter, » dit Peterson. « Ce n'est pas ce à quoi tu penses ; c'est ce à quoi tu essaies de ne pas penser. »

Les questions suggestives et les pressions pour qu'il se rappelle continuèrent, heures après heures. À un certain point, Chad assura qu'il se sentait en sécurité à la maison. « Je me sentais en sécurité. Je ne sais pas, peut-être que je n'étais pas en sécurité, mais je me sentais en sécurité. Je me suis toujours senti en sécurité. »

« Même quand tout cela se passait ? » dit Schoenig en montrant qu'il n'y croyait pas.

« Sauf pour les rêves, parce que je pensais que c'étaient des rêves, je les ai oubliés comme on oublie les rêves. »

Chad continua d'insister qu'il ne se rappelait rien, et que pour lui, ses rêves n'étaient que des rêves, pas la réalité. Peterson proposa à ce point qu'il souffrait d'une « destruction de son sens de la réalité, » d'une « destruction du sens du moi » et d'une « destruction de toute capacité à ressentir les choses. » « Obéissance et soumission totale, absolue au groupe, » ajouta-t-il sur un air de mystère.

Schoenig ramena la conversation à la personne qui était assise sur Chad. Les inspecteurs rappelèrent à Chad qu'il avait quelque chose dans la bouche.

« Et ce n'est pas du tissu, » dirent-ils.

« Non. »

« Ce n'est pas dur comme du bois. »

« Non. »

« Qu'est-ce que c'est ? »

Chad se mit à rire. « Vous venez de m'y faire penser, bon sang. »

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Je ne sais pas, je ne sais pas. »

« À quoi viens-tu de penser ? Allez, vas-y. »

« Bon, je m'disais que c'était un pénis. Je... ça pourrait être ça. »

« Bon, ne te sens pas embarrassé, » dit Schoenig pour lui donner de l'assurance. « C'est peut-être vrai. Alors, qu'est-ce qui se passe ensuite ? Tu peux parler. »

« Je ne sais pas ce qui m'arrive, » dit Chad, désemparé.

Quelque minutes plus tard, l'inspecteur Schoenig réprimandait Chad pour continuer à prendre la réalité pour des rêves. « C'était réel. Tu le sais. Tu nous as déjà dit plusieurs fois aujourd'hui que tu sais qu'il ne s'agit pas d'un rêve. Alors n'essaie pas de tout rejeter en disant que c'est un rêve. »

« Non, mais c'est plutôt difficile, » dit Chad en protestant faiblement. « Pendant vingt ans tu repousses ça en pensant qu'il s'agit d'un rêve, et un jour, tu dois prendre ça comme la réalité. Tu ne sais pas ce qu'il faut considérer comme la réalité. »

« Mais rappelle-toi, tu as eu le temps d'y penser ces dernières semaines... »

« Non, euh... Je ne savais pas que j'étais une victime jusqu'à ce que je parle avec vous, la dernière fois. »

« Je te le dis, Chad, que tu as eu le temps d'y penser, et je crois que cette partie de ton esprit est encore en train d'essayer de... »

« Bloquer tout ça, ouais, ouais. » Chad avait fini par comprendre toute cette théorie des souvenirs refoulés.

« ... bloquer tout ça parce que tu ne veux pas croire que ça t'est arrivé, » continua Schoenig.

« Oui. »

« Tu te sentirais beaucoup mieux si tu disais que c'est réel. Ce n'est pas un rêve, » dit Peterson.

« C'est pourquoi je veux voir des visages, de manière à mettre tout ça sur le dos de ces personnages, » renchérit Chad. « De cette manière, je peux dire que c'est eux qui m'ont fait tout ça. "J'ai vu vos visages, je me rappelle qui vous êtes, et je continue à vivre quand même." Il faut que j'identifie ces visages. »

Le magnétophone fut arrêté ; pendant ce temps, Chad retrouvait ses souvenirs. Lorsque l'enregistrement reprit, Chad dit qu'il se souvenait d'un homme assis sur lui : les genoux de l'homme retenaient les bras de Chad pour qu'il ne bouge pas. Il portait des jeans et une chemise de flanelle, et son pénis était dans la bouche de Chad.

Le rêve était devenu réalité. La sorcière s'était métamorphosée : autrefois une femme sans visage, elle était devenue le bon ami du père de Chad, son compagnon de poker.

« Quelle certitude as-tu qu'il s'agit de Jim Rabie ? » demanda Schoenig.

« Oh, quatre-vingt pour cent sûr. Soixante-dix pour cent. Non... »

« Quelle est la partie, en toi, qui pense que ce n'était pas Jim Rabie ? »

« Eh bien, le sentiment qu'il s'agissait d'un rêve. »

« Nous avons éliminé cette hypothèse, pas vrai ? »

« OK, OK. Mais c'est quand même la confusion, euh, je ne sais pas. Tout ça ne semble pas... Je ne sais pas. »

À la fin de l'interview, qui avait duré sept heures, Chad se plaint d'un mal de tête.

« Ce sont les souvenirs qui reviennent, » lui assura Peterson.

Le jour suivant, au cours d'un interrogatoire intense, Chad rapporta qu'il avait reçu un autre souvenir. Il se rappelait avoir été sodomisé, vers l'âge de dix ou onze ans, dans la cave, par un autre compagnon de poker de son père, Ray Risch.

Le 16 décembre, moins de trois semaines après l'arrestation et l'incarcération de son père à la prison du Conté de Thurston, Sandy Ingram se rendit en voiture à l'Église de l'Eau Vive pour parler avec son pasteur. Le pasteur Bratun expliqua à Sandy, comme il l'avait expliqué à son mari dans sa cellule, qu'elle était composée pour quatre-vingt pour cent de mal et vingt pour cent de bien. La bonne partie contrôlait la mémoire consciente, et la mauvaise partie contrôlait l'esprit inconscient. Bratun exprima son opinion selon laquelle ou bien Sandy était au courant des brutalités qui se déroulaient dans sa maison, et n'était pas intervenue, ou bien elle avait été une participante consciente. Si elle n'avouait pas, lui conseilla-t-il, elle se retrouverait sans doute en prison. Sandy Ingram refusa, avec colère, la suggestion de Bratun de se confesser. « Cela pourrait prendre avec d'autres, mais pas avec moi, » dit-elle, faisant de toute évidence allusion à son mari. Après cette conversation, Sandy rentra chez elle, rassembla quelques affaires indispensables et prit la route, avec son jeune fils, Mark, conduisant cinq heures au milieu d'une tempête de neige. Le jour suivant, elle écrivit dans son journal, implorant la guidance divine. « J'ai peur, Jésus... Où sont passés mes enfants, mes enfants chéris, tant aimés... »

Trois jours plus tard, Sandy retourna à Olympia et se rendit immédiatement chez son pasteur, qui essaya de la consoler en lui rappelant qu'il lui restait encore vingt pour cent de bonté. Le côté mauvais — il élabora sa récente explication — essayait de masquer le passé et de refouler les souvenirs, pendant que le bon côté essayait bravement de faire la lumière sur la vérité. Bratun lui parla des nouveaux événements dont son mari se souvenait, encore plus

choquants : des rites satanistes avec prêtres et prêtresses, des rituels occultes, des serments prêtés sur le sang. Dans un de ses souvenirs, Paul avait vu sa femme ayant une relation avec Ray Risch. Sandy commença à pleurer.

Peu de temps après, portée par l'assurance du Pasteur Bratun que ses bons vingt pour cent faisaient tout pour se rappeler, Sandy retrouva un souvenir où elle était ligotée avec Jim Rabie. Puis, dans un de ces sauts illogiques si communs aux rêves, elle se vit dans un placard avec son mari ; ce dernier la frappait avec un morceau de bois, tandis que Risch et Rabie riaient de la scène. Lorsque Paul la fit sortir du placard, Risch et Rabie la clouèrent au sol et la sodomisèrent à tour de rôle.

Le lendemain de Noël, Sandy écrivit une lettre à son mari, dans laquelle elle parlait de ses peurs et de sa lutte pour se rappeler les terribles événements qui s'étaient apparemment produits dans sa maison. Bien qu'elle eût déjà retrouvé quelques souvenirs avec l'aide de son pasteur, elle confia à Paul qu'elle ne parvenait toujours pas à se rappeler, et qu'elle avait peur parce qu'elle ne connaissait pas la vérité. « Je ne me souviens de rien, » dit-elle, « mais avec l'aide de Dieu, je me souviendrai. »

La lettre passa abruptement du passé récent, avec sa cargaison bien mystérieuse de souvenirs refoulés, au passé lointain et bien remémoré, quand les enfants étaient petits et que la vie était bonne et prometteuse. Sandy demanda à Paul s'il se rappelait les enfants quand ils étaient petits. Ils étaient si bons, si intelligents, si beaux, si petits. Elle essayait de les consoler quand ils pleuraient, mais, dès que Paul arrivait à la maison et les prenait dans ses bras, ils s'arrêtaient de pleurer ; s'en souvenait-il ? Se rappelait-il leur première rencontre, combien elle était timide ? Se rappelait-il le cinéma *drive-in* (pas le film, ajouta-t-elle, taquine) ?

C'est avec ces références aux souvenirs les plus heureux de son mari que Sandy Ingram termina sa lettre.

Le 30 décembre 1988, Ericka Ingram remit à la police et au procureur une déclaration écrite détaillant pour la première fois ses souvenirs d'abus sataniques rituels. Elle commençait ainsi : « De l'âge de 5 ans jusque de l'âge de douze ans... je me rappelle que mon père venait me prendre dans mon lit et m'emportait, en plein milieu de la nuit. » Un groupe d'hommes et de femmes, parmi lesquels sa mère, Jim Rabie, Ray Risch et une grande prêtresse en habit de cérémonie, les attendaient près d'une grange. Ericka ne portait

qu'une chemise de nuit, et son père portait un « chasuble et un chapeau ressemblant au chapeau viking avec des cornes. »

Dans la grange, le groupe se pressait autour d'une table, et chacun, tour à tour, devait poignarder un enfant d'environ six mois, poursuivant le rite sanglant longtemps après la mort de l'enfant. La prêtresse habillait le cadavre de « quelque chose de blanc » puis l'enterrait dans une fosse. « Ils me disaient que ça m'arriverait aussi, » dit Ericka pour finir. « Ils me disaient aussi que je ne me rappellerais rien de ce que je venais de voir. Ils me répétaient ça sans cesse, comme un incantation. »

Bientôt, Julie commença à son tour à se rappeler des « trucs sataniques », bien que ses souvenirs ne fussent pas aussi clairs ou détaillés que ceux de sa soeur. Elle se rappelait avoir enterré des animaux, mais ne pouvait préciser si ces animaux avaient été sacrifiés, ou s'ils étaient morts de mort naturelle. En réponse aux questions des inspecteurs, elle affirma être incapable de se rappeler avoir participé à des cérémonies autres que celles de son église. Lorsqu'il lui fut demandé si elle avait des cicatrices des abus dont elle avait souffert, elle hocha positivement de la tête, expliquant qu'il s'agissait de cicatrices de coups de couteaux infligés par son père et par Jim Rabie. Mais elle n'autorisait personne à les examiner car, disait-elle, cela l'embarrassait... au point de refuser de se changer dans les vestiaires de l'école et de ne jamais porter de maillot de bain sans T-shirt.

En fin de compte, sous la pression des avocats de Jim Rabie et de Ray Risch, Julie et Ericka acceptèrent de se faire examiner par une femme médecin, spécialisée dans le traitement des abus sexuels. Celle-ci inspecta minutieusement leurs corps, mais en vain : elle ne put trouver la moindre cicatrice suspecte.

Moins d'un mois après cette séance avec le Docteur Peterson et les inspecteurs Vukich et Schoenig, Chad Ingram se rétracta. La scène de la sorcière et du pénis, et les souvenirs retrouvés concernant Jim Rabie et Ray Risch abusant de lui n'étaient que des mauvais rêves. Rien de plus.

Les histoires d'Ericka devinrent de plus en plus bizarres et abracadabrantes. Elle se mit à prétendre que son père l'avait forcée à avoir des relations sexuelles avec des boucs et des chiens. Sa mère aussi avait eu des rapports sexuels avec des animaux, pendant que son père la photographiait. Ericka dit avoir été assaillie à plusieurs

reprises par Jim Rabie, pratiquement une centaine de fois ; elle prétendit qu'après l'un de ces viols, sa mère et son père déféquèrent sur elle à tour de rôle. Elle décrivit des orgies sataniques, des sacrifices de nouveau-nés et des avortements répugnants. Elle prétendit avoir assisté personnellement au sacrifice de vingt-cinq bébés dont les petits corps mutilés avaient été enterrés dans les bois, derrière la maison d'Ingram. Elle se rappela que des membres d'une secte l'avaient avortée au moyen d'un portemanteau, et avaient frotté son torse nu avec les restes sanglants du foetus démembré.

Les accusations de plus en plus bizarres d'abus sataniques rituels et de sacrifices humains amenèrent les procureurs à contacter Richard Ofshe, expert en matière de sectes* et de contrôle mental, et professeur de sociologie à l'Université de Californie à Berkeley.

« Monsieur Ofshe, connaissez-vous bien les sectes sataniques ? » demanda au téléphone Gary Tabor, procureur en chef dans l'affaire Ingram. Tabor raconta les détails essentiels de l'affaire, y compris les histoires d'abus sataniques rituels. Il était clair qu'il voulait une réponse claire, et Richard Ofshe en avait une toute prête.

« Non, » dit Ofshe, « et si quelqu'un vous dit bien les connaître, c'est qu'il ment, car il n'y a pas de preuve que des sectes sataniques sacrifiant des enfants existent. »

Ofshe connaissait bien les rumeurs d'abus sataniques rituels qui enflammaient l'imagination des gens dans les grandes ou petites villes d'Amérique. Il était habitué aux théories selon lesquelles des sectes sataniques « programmaient » leurs membres à accomplir des rituels sanglants et à oublier, un exploit mis sur le compte d'une technologie secrète connue des seuls grand-prêtres ou prêtresses de ces sectes. Certains psychothérapeutes faisaient le lien entre cette manipulation démoniaque des esprits et l'apparition de troubles de personnalité multiple, un symptôme qui, s'il existait réellement, devait être aussi répandu, selon Ofshe, que les jumeaux siamois collés par la tête.

Ofshe allait même jusqu'à douter que le trouble de la « personnalité multiple » puisse exister en tant que catégorie identifiable de diagnostic ; il pensait qu'il était beaucoup plus plausible que des gens très impressionnables soient affectés par les

* Le terme anglais utilisé, *cult*, se réfère à des sectes secrètes et nocives ; le terme *sect*, par contre, désigne les groupes religieux minoritaires. L'Église Internationale du Quadruple Évangile, qualifiée plus haut de *sect*, en est un exemple. Le vocabulaire français ne fait pas cette distinction. (NdT)

symptômes que leurs thérapeutes leurs suggéraient involontairement. Et pourtant, des foules de thérapeutes et d'auxiliaires de justice s'étaient mis soudain à prétendre que des abus répétés, particulièrement des abus sataniques rituels, amenaient la personnalité à se fracturer en plusieurs morceaux. Les souvenirs d'abus se mettaient alors à graviter vers des personnalités dédoublées, où ils étaient rapidement enterrés dans l'inconscient ; cela permettait à la personnalité « hôte » de continuer à assumer les devoirs et les responsabilités d'une vie normale.

Ofshe tenait un dossier détaillé des cas prétendus de « personnalité multiple » et de « troubles dus au stress post-traumatique » (un autre diagnostic bidon, selon lui). Il avait rassemblé une collection impressionnante d'histoires d'abus sataniques rituels où il était question de libations sanglantes, de cannibalisme, d'avortements rituels, de tortures sadiques et de meurtres. Il était habitué aux théories bizarres offertes pour expliquer l'absence de cicatrices, de cadavres, d'ossements et autre preuves concrètes. Première théorie : la secte est tellement bien organisée qu'aucune personne externe ne peut accéder à ses instances supérieures (certains experts du symptôme de la « personnalité multiple » comparent la structure de la secte à celle du parti communiste). Deuxième théorie : des chirurgiens plastiques (qui sont tous des membres dévoués de la secte) déploient des miracles d'ingéniosité pour masquer les blessures infligées pendant les divers rituels et tortures. Troisième théorie : les bébés avortés et les ossements des victimes sacrifiées sont incinérés dans des mini-crématoriums, situés dans les caves des manoirs des dirigeants des sectes. Quatrième théorie : les esprits des membres des sectes sont vidés de leurs informations au moyen de techniques de lavage de cerveau très efficaces. Cinquième théorie : les officiers de police et autres auxiliaires de justice chargés de retrouver les corps ne trouvent jamais rien parce qu'ils sont eux-mêmes satanistes.

Mais existait-il des preuves pour étayer ces théories délirantes ? Tout scientifique digne de ce nom exige des preuves avant de se permettre de croire à quelque chose qu'il ne peut voir. La science se base sur des faits ; elle a besoin d'hypothèses que l'on puisse prouver ou réfuter, aimait à rappeler Ofshe. Et personne, à sa connaissance, n'avait découvert de secte réelle, pratiquant des meurtres de bébés, tout comme personne n'avait jamais été capable d'exhiber, en chair et en os, un ange ou un extraterrestre.

Ofshe avait vu des scènes étranges au cours de son travail sur les sectes et sur les individus qui leur sont rattachés, et il ne contestait pas le fait que des atrocités ou des abominations eussent été commises par des êtres humains « normaux » engagés dans des idéologies bizarres. Prenez Patty Hearst, par exemple, une femme décente dont l'esprit avait été tellement manipulé qu'elle s'était identifiée à ceux qui la maintenaient prisonnière, au point de les protéger au cours du hold-up d'une banque. Mais la *Symbionese Liberaton Army* — qui avait kidnappé Hearst — existait bel et bien ; l'assaut armé au cours duquel ils étaient morts avait été filmé par une caméra vidéo ; les enregistrements, les messages et le kidnapping étaient tous des faits documentés. Il n'existait à ce jour, en revanche, aucune preuve confirmant une conspiration de satanistes infanticides, cannibales et buveurs de sang.

« Ceci est réel, » dit le procureur. « Ingram a été accusé par ses deux filles adultes et il a confessé ses crimes ; non pas une, ni deux, mais plusieurs fois. »

Les aveux n'impressionnaient pas Ofshe. Il venait de terminer un article scientifique détaillant plusieurs cas où des gens avaient cédé aux pressions de la police, avouant des crimes qu'ils ne se rappelaient pas avoir commis. En Europe, il y a trois cents ans, des dizaines de milliers de personnes avaient avoué avoir pratiqué la sorcellerie, et avaient été sommairement brûlées pour des actes horribles à propos desquels il n'existait aucune preuve. Beaucoup de ces prétendues sorcières avaient avoué sous des tortures brutales et interminables, mais il s'en trouva aussi pour avouer leurs méfaits spontanément, avant de tourner un index accusateur vers des parents, des amis ou des voisins.

Pendant des siècles, une croyance passionnée en Dieu et au diable a contribué à la mythologie bizarre des sorcières. Aujourd'hui, la croyance qu'il pourrait y avoir de la vie sur d'autres planètes envoie beaucoup de gens consulter un psychiatre, convaincus d'avoir été ravis par des extraterrestres se livrant à des expériences sur leurs organes sexuels. Combien de gens, comme Shirley McLaine, dont les livres furent avalés tout crus, sont-ils persuadés d'avoir vécu une vie antérieure dans la peau d'un pirate ou d'une princesse, ou d'avoir assisté à la crucifixion de Jésus-Christ ? Ces souvenirs aussi étaient-ils réels ?

Cependant, Ofshe n'était pas du genre à écarter *a priori* la possibilité d'un réseau organisé de satanistes. Il se passait indéniablement quelque chose, et il voulait comprendre quoi. Si Paul

Ingram était vraiment le grand-prêtre d'une secte sataniste et si les faits pouvaient être prouvés sans l'ombre d'un doute, Ofshe voulait faire partie de l'enquête. Si Paul Ingram avait avoué sous l'influence de techniques coercitives et suggestives employées par la police à la recherche du crime du siècle, il voulait aussi être là.

« Que puis-je faire pour vous ? » demanda-t-il au procureur.

Paul Ingram savait que Richard Ofshe avait été mandaté par le bureau du procureur. Mais il était tout disposé à raconter au professeur à la barbe poivre-et-sel et aux yeux foncés et vifs tout ce qu'il voulait entendre sur ses souvenirs et sur la manière dont il les avait retrouvés. À cette époque, en février 1989, Ingram avait déjà enduré plus de deux mois d'interrogatoires intensifs, et son effort pour accéder à ses souvenirs perdus avait pris la tournure d'une pratique régulière.

Son premier acte était de prier. Son pasteur l'avait assuré que Dieu lui remplirait l'esprit d'images vraies si sa prière, précédant le processus de rappel de la mémoire, était diligente. Après une bonne et longue discussion avec Dieu, il s'asseyait sur son lit, fermait les yeux, respirait profondément et essayait de se détendre. C'était plus facile la nuit, quand tous les autres prisonniers s'étaient assoupis et que la prison était calme, mais Ingram essayait aussi plusieurs fois par jour.

L'étape suivante du processus consistait à se « vider l'esprit ». Ingram essayait de s'imaginer qu'il flottait dans un nuage blanc et chaud : il s'agissait d'un exercice de visualisation qu'il avait lu par hasard dans un magazine. Le pasteur Bratun l'avait aussi encouragé à se servir de son imagination dans ce processus de vidange de l'esprit. En fait, Bratun suggérait qu'Ingram passe huit heures par jour à essayer de se voir avec les yeux de l'esprit. « Considère que c'est un emploi à plein temps, » lui avait-il dit. Le pasteur déconseillait à Ingram de lire des romans, et faisait même remarquer que l'étude biblique ne devait pas interférer avec ces plongées dans les profondeurs de son esprit.

Dès qu'Ingram avait réussi à entrer dans le nuage blanc et chaud, il essayait de flotter au hasard pendant plusieurs minutes, attendant patiemment que des images lui viennent à l'esprit. Des fragments de souvenirs se mettaient à revenir vers le conscient. Il n'avait pas, ou très peu, de contrôle sur ces images fugitives ; ces dernières étaient parfois complètement étrangères aux souvenirs qu'il essayait de reconstruire.

Ingram se mit à décrire la nature très visuelle de ses souvenirs bizarres et fragmentaires, ce qui fit profondément douter Ofshe. Ingram confondait-il la réalité avec ses fantasmes ? Ofshe ne pouvait s'empêcher de penser au terme de « machine à influence ». Paul Ingram, de toute évidence, avait de gros problèmes, et toute personne dans cette situation est vulnérable aux gens qui prétendent avoir des solutions. Plus une personne est instable et menacée, plus il est facile de l'influencer. Et Paul Ingram n'était qu'un paquet tremblant d'incertitudes et de confusion. Il faisait tout pour essayer de plaire, il était préoccupé par la sécurité de sa famille, hanté par des admonestations évangéliques et des ordonnances thérapeutiques, désespéré de trouver une issue à ses tourments.

Ofshe ne doutait pas qu'Ingram ne visualise des événements, et que ces événements fussent, pour lui, réels. Mais une visualisation « réelle », un rêve éveillé ou une hallucination sont des phénomènes différents du souvenir d'un événement réel, objectif et vérifiable. On avait donné à Ingram quelques faits concernant ses abus et on l'avait encouragé à « prier » sur ces prétendus événements. À partir du moment où il avait accepté le paradigme de base (« Tes filles disent que tu les as violées ; tu dois en avoir refoulé le souvenir ; si tu essaies de toutes tes forces, tu seras capables de retrouver ces souvenirs ; confesse-toi, et la vérité te rendra libre. »), il s'était embarqué sur la route menant sûrement à la confirmation de l'existence des abus. Une fois le folklore établi, il engendrait les preuves espérées. Les affabulations d'Ingram devinrent le fondement de ses « souvenirs ». Plus il inventait, plus il était sûr d'être coupable ; sa confiance augmentant, il était inexorablement poussé vers les aveux. Imaginant que ces événements auraient pu se produire, il devenait de plus en plus certain qu'ils s'étaient effectivement produits. Il invoquait, pour expliquer son manque constant de mémoire, le mécanisme qui lui avait été soigneusement expliqué : le refoulement.

Sigmund Freud doit se retourner dans sa tombe, pensa Ofshe. Tous ces psychothérapeutes qui déblatèrent sur le refoulement empruntent leurs idées à de vagues concepts théoriques proposés par Freud il y a environ cent ans. Le traumatisme d'enfance est la source de nos problèmes, disent les thérapeutes, simplifiant Freud à outrance ; les enfants traumatisés refoulent souvent leurs souvenirs dans le but d'éviter la douleur psychique ; et le but premier de la thérapie est de retrouver les souvenirs et révéler les traumatismes au grand jour, où leurs puissances ténébreuses peuvent être dissipées.

Tout cela est du Freud de supermarché. Le refoulement est devenu le diagnostic passe-partout, et les souvenirs retrouvés, la panacée. Par leurs techniques dites régressives, les psychothérapeutes s'en vont donc forer dans la mémoire profonde de leurs patients pour en faire jaillir la douleur, les libérant définitivement.

Voilà pour la théorie. Mais ces simplifications réductionnistes et ces déformations des théories complexes de Freud ont fleuri dans une culture extrêmement sensibilisée à l'inceste et aux abus sexuels. Nombreux sont ceux qui, en entrant chez un psychothérapeute, se voient demander d'emblée s'ils ont été abusés sexuellement dans leur enfance. Si aucun souvenir ne leur vient à l'esprit, on leur dit de ne pas s'en faire : beaucoup de gens qui ont été abusés ne se rappellent pas ce qui leur est arrivé. Le processus d'excavation des souvenirs enfouis se met alors en marche, au moyen de diverses techniques intrusives comme la régression, la visualisation guidée, l'écriture en état de transe, le travail sur les rêves, sur le corps, et ainsi de suite.

Freud pensait qu'il était théoriquement possible pour une personne de refouler un événement traumatique — et particulièrement les associations émotionnelles liées à cet événement — mais il s'arracherait la barbe en entendant les versions caricaturales de ses théories prudentes et réservées. Même s'il supputait qu'un patient fît usage du refoulement comme d'un mécanisme de défense, Freud n'aurait jamais utilisé ces techniques intrusives pour exhumer les faits oubliés. En fait, Freud avait arrêté l'hypnose lorsqu'il avait reconnu que cette dernière pouvait susciter des affabulations sans ressemblance avec la réalité. Ofshe se demandait pourquoi les psychothérapeutes modernes ne prenaient pas en considération cette découverte pénétrante de Freud. D'autant plus que les techniques expérimentales actuelles ont vérifié de manière consistante que l'hypnose induit un état de très haute suggestibilité dans lequel les visualisations, les hallucinations et les rêves peuvent être pris pour des événements réels.

Pour compliquer un peu plus les choses, les patients hypnotisés ont tendance à croire dur comme fer que ces pseudo-souvenirs représentent des événements et des expériences réels. À partir du moment où un patient s'est convaincu que certains événements se sont effectivement produits, il y croira avec une telle assurance que même un détecteur de mensonge ne saurait faire la différence (tout ce qu'un détecteur de mensonges peut mesurer, c'est la conviction d'une personne en ce qui est vrai ou faux, pas l'exactitude ou l'authenticité de l'événement décrit).

Même si la plupart des psychothérapeutes actuels comprennent l'idée générale de la suggestibilité hypnotique, beaucoup attribuent à l'hypnose des facultés magiques de guérison. On s'imagine à tort que l'hypnose fonctionne comme une sorte de sérum de vérité, permettant à des choses cachées de traverser la barrière invisible mais néanmoins étanche qui sépare le conscient de l'inconscient. Cette erreur de jugement, couplée avec le fait que la plupart des thérapeutes n'ont qu'une connaissance rudimentaire de la nature reconstructive de la mémoire, peut mener à la création de faux souvenirs dans l'environnement thérapeutique.

Certains thérapeutes pourront objecter qu'ils ne font jamais usage de l'hypnose. Mais, comme le cas Ingram le démontre, point n'est besoin de techniques hypnotiques pour induire un état de transe légère ou profonde ; tout ce dont vous avez besoin, c'est d'un client influençable en proie à des problèmes. Ingram a clairement décrit un processus d'auto-hypnose (relaxation, vide mental, imagerie mentale) et la qualité visuelle, fragmentaire de ses « souvenirs » suggérait fortement qu'il s'agissait de pseudo-souvenirs induits par son état de transe plutôt que par un passé traumatique. Grâce à sa relaxation et à son imagerie mentale, pratiquées avec une assiduité méticuleuse, Ingram se mettait lui-même en transe, entrant dans un état supérieur de suggestibilité et de dissociation.

Ofshe connaissait bien le phénomène connu sous le nom de « personnalité du type *degré 5* » (*« Grade 5 personality »*), un ensemble des caractéristiques psychologiques communes aux individus hautement hypnotisables. Herb Spiegel, psychiatre new-yorkais qui travailla sur Sybil, une patiente souffrant de personnalité multiple, est à l'origine du terme « *Grade 5 syndrome* », qui décrit les cinq à dix pour cent de la population qui sont hypnotisables et influençables au point de passer instantanément et presque imperceptiblement d'un état normal de conscience à un état de transe profonde. Les personnalités du type *degré-5* font facilement confiance et font montre, comme le dit Spiegel, « d'un besoin intense du soutien d'autrui. » Ils font preuve d'une confiance inébranlable dans la bonne volonté de leurs psychothérapeutes, absorbant toutes les suggestions, remplissant eux-mêmes leurs trous de mémoire et acceptant des informations incohérentes ou même impossibles comme réelles et valides.

Malgré leur nature extravagante, les souvenirs retrouvés dans un état hypnotique sembleront absolument vrais à un *degré-5*. Même après être retourné à son état de conscience normale, ce type de

patient se rappellera ces souvenirs avec une qualité émotionnelle impressionnante, proclamant fermement la vérité et l'authenticité de l'expérience dont ils se souvient. La déformation et l'amplification de la mémoire résultant d'états hypnotiques sont ignorées ou minimisées par les thérapeutes qui cherchent à redonner à leurs patients des souvenirs d'émotions oubliées. Les thérapeutes (ou, comme dans le cas d'Ingram, les inspecteurs de police), ignorant la « logique de transe » dont font usage les *degrés-5* pour incorporer dans leur système mémoriel des faits illogiques ou contradictoires, peuvent en venir à croire que les souvenirs sont réels. Ils peuvent offrir à leurs clients, par la voix ou par le geste, l'autorisation d'enregistrer de manière permanente les images dans leur mémoire à long terme.

Plus Ofshe écoutait Paul Ingram, plus il était convaincu qu'Ingram était hautement suggestionnable. L'autre scénario plausible était qu'Ingram mentait, mais Ofshe ne pouvait s'imaginer pourquoi cet homme inventerait délibérément des souvenirs capables de déchirer sa famille, détruire sa carrière et sa réputation et l'envoyer en prison à perpétuité. Il était confus, personne ne pouvait en douter, mais il n'était pas fou.

Ofshe prit l'initiative spontanée de procéder à une « expérience » pour mettre ses théories à l'épreuve.

« J'ai parlé avec vos fils et vos filles, » dit-il à Ingram, « et ils m'ont raconté un de ces incidents. C'était la fois où vous leur avez demandé d'avoir des relations sexuelles entre eux, pendant que vous regardiez. Vous vous rappelez ? »

Ingram avait l'air surpris. Il dit à Ofshe qu'il n'avait aucun souvenir de cet incident particulier.

Ofshe l'assura que l'événement s'était bien produit ; tous ses enfants se le rappelaient clairement. Ingram resta silencieux pendant quelques minutes, la tête entre les mains. Où cela s'était-il passé ? demanda-t-il. Ofshe répondit qu'il s'agissait de leur maison actuelle.

« Essaie de t'imaginer la scène, essaie de voir comment cela s'est passé, » suggéra Ofshe, employant volontairement les mêmes mots dont Ingram se servait pour décrire son processus de reconstruction de souvenirs.

Ingram ferma les yeux ; après un moment de réflexion, il dit qu'il commençait à « recevoir » des images, et qu'il pouvait en fait se « voir » dans la scène qu'Ofshe lui avait succinctement décrite.

Ofshe était frappé par le fait qu'Ingram employait le temps présent. C'est comme s'il faisait l'expérience du « souvenir » avec ce

qu'Herb Spiegel appelait le « sens télescopique du temps », typique du syndrome du *degré-5*. Lorsqu'on demande à des *degré-5* de remonter dans le temps vers un événement passé de leur vie, il est typique que ces personnes en parlent au temps présent. Par exemple, plutôt que de dire « je me trouvais au coin de la rue quand j'ai entendu la sirène, » un *degré-5* dirait : « Je me trouve au coin de la rue, et j'entends une sirène. » Cette expérience subjective, où la personne fait partie du souvenir et en vit le déroulement, augmente la crédibilité et l'actualité émotionnelle de l'événement souvenu.

À ce point, Ofshe décida d'interrompre temporairement le processus de rappel de souvenirs. Ingram était très influençable, c'était évident, et il ne voulait pas l'influencer outre mesure. Il demanda à Ingram de retourner dans sa cellule et de se rappeler d'autres détails en « priant » sur cette scène.

Le lendemain, Ingram dit à Ofshe qu'il pouvait se rappeler clairement ce qui s'était passé entre sa fille et son fils aîné, Ericka et Paul Ross. Avant qu'Ingram ne continue à décrire son souvenir, Ofshe lui demanda à nouveau de retourner dans sa cellule et de préparer une version écrite. Ofshe interviewa alors Ericka : « Ton père t'a-t-il jamais forcée à avoir des rapports sexuels avec tes frères pendant qu'il regardait ? » Ericka l'assura que rien de la sorte ne s'était jamais passé.

Plusieurs heures plus tard, Paul Ingram remit à Ofshe une confession manuscrite complète de trois pages. Ofshe remarqua à nouveau qu'Ingram se servait du présent. Il avait l'impression de voir un scénario de film, avec la description des décors.

> Dans la chambre d'Ericka, rue du Sapin. Les lits superposés sont là. Ericka et Julie partagent la chambre. Je demande ou je dis à Paul Junior et Ericka de monter à l'étage avec moi... Je leur dis de se déshabiller. Ericka dit « Mais, Papa... » ; je lui dis « déshabille-toi et ne discute pas. » Au ton de ma voix, ou à cause de ma manière de parler, ils ne disent plus rien et se déshabillent. Je me tiens probablement devant la porte pour qu'ils ne puissent pas sortir..
>
> Je dis à Ericka de se mettre à genoux et de caresser les parties génitales de Paul. Lorsqu'il est en érection, je lui dis de mettre son pénis dans sa bouche et de le stimuler oralement...
>
> Je lui dis de s'allonger par terre. Je lui caresse le vagin et la poitrine, et je lui caresse probablement le vagin oralement. J'ai une relation sexuelle vaginale. Paul regarde tout ça. Si elle n'a pas eu d'orgasme, je l'ai sans doute stimulée avec mes doigts jusqu'à ce qu'elle y parvienne.

> J'ai peut-être dit aux enfants qu'ils devaient apprendre les actes sexuels, et comment les accomplir correctement. Il est important que tous les participants en retirent du plaisir.
>
> J'ai peut-être une relation sexuelle anale avec Paul, ce n'est pas très clair...
>
> La capacité de contrôler Paul et Ericka ne vient peut-être pas que de moi. J'ai l'impression qu'il y a une peur réelle de Jim [Rabie] ou de quelqu'un d'autre. Peut-être que quelqu'un m'a dit de faire ça avec les enfants. C'est un sentiment.

Paul Ingram venait de confesser, avec une débauche de détails, quelque chose qui ne s'était jamais produit.

Ofshe passa à la seconde et dernière étape de son expérience sur le terrain. Il avait besoin d'estimer la confiance que son sujet avait en ses souvenirs. Ingram croyait-il à cent pour cent que ses visualisations étaient des souvenirs et non, au moins pour partie, des fables, des hallucinations ou des images provenant de ses rêves ? Y avait-il une chance, pour quelque raison que ce soit, qu'il ait délibérément ou consciemment inventé ces souvenirs ? Savait-il que les quatre étapes consistant à prier, se détendre, faire le vide dans son esprit et visualiser pouvait l'amener à la dissociation et à des états de transe ? Enfin, ne se doutait-il pas que les questions et les commentaires suggestifs des inspecteurs pouvaient influencer, voire créer, les images qui apparaissaient dans son esprit ?

Une chaude confrontation suivit, dans laquelle Ofshe dit à Ingram qu'il avait inventé toute la scène. Ofshe accusa Ingram de mentir, et lui dit qu'il tenait maintenant la chance de dire la vérité et tirer toute l'histoire au clair.

Ingram s'agita et devint émotionnel. Les images qu'il avait décrites étaient réelles, aussi réelles que tous ses autres souvenirs. Il disait la vérité comme il se la rappelait, et il n'avait pas, consciemment, enjolivé ses déclarations de détails inventés. Personne ne l'influençait, il n'était pas en train de se dissocier et il n'essayait pas d'aider le shérif à protéger ses filles en offrant des confessions détaillées de choses qui ne s'étaient pas produites. Ingram était certain que ses souvenirs étaient authentiques, et que la scène s'était produite exactement comme il l'avait décrite.

Richard Ofshe retourna en Californie, sûr d'avoir assisté à une « chasse aux sorcière ». À Salem, trois cents ans plus tôt, et en Europe aux seizième et dix-septième siècles, des gens sains d'esprits et rationnels s'étaient convaincus que les sorcières se livraient à la magie noire et conspiraient avec le diable. Aujourd'hui, à la fin du

vingtième siècle, des gens sains d'esprit et rationnels cédaient à l'hystérie à cause de rumeurs selon lesquelles une secte satanique avait infiltré leur communauté, sacrifié des centaines de foetus avortés et de nouveau-nés, forcé des jeunes femmes à la bestialité et programmé les esprits de paroissiens respectables pour effacer les souvenirs de leurs sacrilèges.

Satan, cet ennemi rusé et plein de ressources qui menaçait l'ordre moral, se portait bien à Olympia, dans l'État de Washington. Un système élaboré de mythes sur les activités du Mal avait créé ses propres preuves, et toute la communauté en avait perdu la raison. Les peurs et les rumeurs ne sont souvent que la mince couverture qui masque les préjugés. Les satanistes, les sorcières, les gitans, les Juifs, les homosexuels, les communistes : qu'importe qui est le démon, pourvu qu'il encapsule les images les plus grotesques et terrifiantes du mal. Tous les préjugés commencent avec ce processus de fabrication de stéréotypes, et se poursuivent avec la projection des peurs et des intentions maléfiques sur un individu, un groupe non conformiste, une entité imaginaire, un parti politique ou une race toute entière.

Des êtres humains sains d'esprit et intelligents avaient été capturés et emprisonnés, une fois de plus, par une métaphore.

Ofshe était horrifié de voir à quelle vitesse l'indignation morale s'était allumée, et à quelle rythme la contagion s'était répandue. Cette chasse aux sorcières moderne avait commencé avec une simple retraite religieuse, avec la dépression d'une jeune femme et la suggestion, par une figure autoritaire, qu'elle avait été abusée. Avec le temps, et au contact de thérapeutes et d'enquêteurs, ses histoires s'étaient figées en une réalité objective, rehaussées par les récits d'horreurs offerts par sa soeur et les théories d'un pasteur sur le mensonge satanique et la puissance de la prière. Les allusions d'un psychologue à la magie noire, des spéculations simplistes sur le fonctionnement de l'inconscient et la poursuite aveugle de « la vérité » par des inspecteurs avaient fini par insuffler vie à ces images, créant un spectacle interminable d'épouvante en trois dimensions.

Il s'avéra en fin de compte qu'il ne s'agissait que d'un écran de fumée, une hystérie de groupe, une panique morale, une rumeur folle. Ni secte ni conspiration, ni démons ni prêtres, ni libations de sang ni infanticides ne purent être découverts. Mais la vérité, elle, avait péri par la même occasion, enterrée sous des strates de fantasmes et de spéculation.

Ofshe envoya son rapport au bureau du procureur, faisant part de manière détaillée de sa préoccupation quant au déroulement de l'enquête et de sa conclusion selon laquelle Paul Ingram n'était pas coupable des crimes qu'il avait avoués. Le procureur, faisant valoir que le rapport d'Ofshe ne constituait pas une « preuve disculpante », refusa de transmettre le rapport aux avocats d'Ingram. Mis au pied du mur par les plaintes d'Ofshe, le juge chargé de l'affaire ordonna au procureur de porter le rapport à la connaissance d'Ingram et de ses avocats.

Le 20 avril 1989, l'inspecteur Loreli Thompson, du poste de police de la ville de Lacey, examina Ericka et Julie Ingram à la recherche de cicatrices, espérant découvrir ce que le médecin n'avait pu trouver. Thompson dactylographia ses conclusions dans un mémo intitulé « Rapport complémentaire de l'officier de police : Examen des cicatrices d'Ericka Ingram et de Julie Ingram. »

> Le 20 avril 1989, j'ai demandé à Ericka de me montrer où elle avait été coupée à l'estomac par l'un des accusés. Elle souleva son sweat-shirt et me montra du doigt la ligne médiane qui va du sternum au nombril. Je n'ai pas vu la moindre cicatrice. J'ai étiré un peu la peau pour m'assurer que la cicatrice n'était pas recouverte par les poils. Je ne parvins toujours pas à voir la moindre cicatrice. Paula Davis [la meilleure amie d'Ericka] se trouvait aussi dans la pièce. Elle déclara qu'elle croyait voir une ligne, mais faiblement. J'ai noté que la peau du thorax d'Ericka était légèrement plus hâlée que son visage. Elle me confirma qu'elle avait récemment fréquenté un solarium.
>
> Un peu plus tard dans la même journée, j'ai inspecté les épaules de Julie, du côté des clavicules et des bras. Je n'ai pas trouvé de cicatrices. Elle portait un débardeur, et j'ai écarté les bretelles de manière à voir toute l'épaule. J'ai demandé à Julie si elle pensait avoir des cicatrices à cet endroit. Elle m'a répondu que non.

Dans une lettre du 26 avril 1989 au procureur, Julie choisit de s'en tenir à son histoire, insistant qu'elle avait de nombreuses cicatrices venant de blessures infligées au cours de rituels sataniques. Au cours d'un rituel, écrivait-elle, son bras gauche fut cloué au sol par son père ; au cours d'un autre rituel, Jim Rabie et Ray Risch la torturèrent au moyen d'une paire de pinces. Mais ces tourments semblaient bien pâles en comparaison d'un souvenir plus récent, où sa mère était impliquée : « Une fois, il devait être 11 heures, ma maman m'ouvrit les parties privées... et y plaça un morceau arraché

à un bébé mort, » écrivit Julie. « Je l'ai retiré après son départ. C'était un bras. »

Le procureur finit par abandonner toutes les accusations d'abus sataniques rituels. Malgré une enquête qui coûta sept cent cinquante mille dollars, aucune preuve ne fut trouvée pour étayer les accusations selon lesquelles des sectes adorant le diable officiaient dans les jardins des banlieues d'Olympia, dans l'État de Washington.

Paul Ingram subit les pressions de sa femme et de ses filles, qui l'enjoignaient de sauver ce qui restait de la dignité de sa famille. Il décida de plaider coupable pour six viols aggravés. Deux jours après qu'Ingram eût décidé de plaider coupable, le procureur décida de retirer les plaintes à l'égard de Jim Rabie et de Ray Risch ; les deux hommes avaient passé cent cinquante-huit jours en détention.

La condamnation d'Ingram fut retardée après que Julie eût montré une lettre de menaces signée « Ton ex-père Paul. » La lettre commençait innocemment : « Comment va ma petite fille très spéciale ? » Mais le ton devenait vite sinistre. « Tu nous as déchirés pour toujours... Beaucoup de gens voudraient te voir morte, et il y en a qui te courent après. »

On découvrit vite que la lettre manuscrite était un faux : Julie l'avait écrite elle-même.

Le monde de Paul Ingram devint plus silencieux et étrangement calme après qu'il eût décidé de plaider coupable. Beaucoup moins de visiteurs interrompaient sa routine quotidienne, et les barrages constants de questions et d'insinuations des inspecteurs et des avocats cessèrent sur-le-champ. Mais, abandonné à lui-même, la confiance qu'avait Ingram en sa culpabilité commença à se détériorer. Il s'immergea dans la Bible. Il assembla, au moyen des enseignements scripturaux, sa théorie personnelle pour expliquer ce qui lui était arrivé au temps de sa « confusion mentale ». Ingram se mit à penser qu'il avait été la victime d'une crise de doute et de peur ; dans cet état de terreur morale, il avait été rendu aveugle à la vérité. Comme le dit la Bible au verset 1, 7 de la seconde épître à Timothée : « Car ce n'est pas un esprit de crainte que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi. » Un esprit de peur l'avait assailli, et il avait perdu sa maîtrise de soi.

Sur la base des versets 6, 10-18, et particulièrement 6, 12 de l'épître aux Éphésiens, Ingram comprenait qu'une bataille avait été livrée pour le contrôle de son âme. « Car ce n'est pas contre des

adversaires de sang et de chair que nous avons à lutter, mais contre des Principautés, contre les Puissances, contre les Régisseurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes. » Ne s'étant pas protégé par une connaissance profonde de la parole de Dieu, Ingram ne s'était pas préparé à livrer cette bataille. Il avait essayé si fort d'entendre la voix de Dieu qu'il avait fini par croire que Dieu lui parlait et approuvait ses efforts pour se rappeler ses souvenirs oubliés. Mais maintenant, seul en prison, il réalisait que Dieu parle d'une « voix douce et tranquille » et que tout ce qu'il dit est conforme à Sa parole, telle qu'elle est écrite dans la Bible.

Au moment de la condamnation, presque un an après avoir plaidé coupable, Ingram se leva et annonça d'une voix claire et assurée : « Je me tiens ici devant vous et devant Dieu. Je n'ai jamais abusé sexuellement de mes filles. Je ne suis pas coupable de ces crimes. »

Mais Ingram avait avoué, non pas une mais plusieurs fois, et le juge n'était pas enclin à prendre au sérieux un revirement d'humeur de la vingt-cinquième heure. Ingram fut condamné à vingt ans de prison ferme ; il pourrait être libéré sur parole après douze ans. Tous ses appels ont échoué, comme on pouvait s'y attendre. Les aveux, à l'inverse des souvenirs, ne s'oublient pas avec le temps : enregistrés, signés et scellés, ils restent dans les archives, intacts, pour toujours.

Paul Ingram est sûr que Dieu finira par le délivrer. Il trouve un précédent dans l'histoire de Joseph, qui fut vendu par ses frères et emmené en captivité en Égypte. Accusé à tort et emprisonné, Joseph finit néanmoins par prospérer car il avait foi en Dieu en toutes choses ; il fut finalement réuni, dans la joie, à sa famille.

« J'ai confiance en Dieu, je crois qu'il me délivrera et me blanchira de toutes les accusations qui pèsent sur moi, » dit Ingram dans une lettre datée du 16 février 1993. Il joignait à cette lettre la copie d'une note écrite par son fils Chad, qui s'est marié et poursuit des études supérieures. C'est la première fois que Chad communique avec son père depuis plus de trois ans, et sa note est faite de quatre phrases mystérieuses. S'adressant à son père par son numéro de prisonnier, Chad affirme avec force que son père est coupable, et exprime son espoir qu'il souffrira de ses actes. Chad termine en disant qu'il ne veut plus entendre parler de lui.

« Vous voyez, il a encore beaucoup d'amertume et de colère envers moi, » expliquait Ingram, dans ce que j'appellerais un euphémisme. Il passait plusieurs paragraphes à décrire les activités

du reste de la famille. Son fils aîné, Paul Ross, vit maintenant dans l'Oregon, il est marié et a une fille, la première petite-fille de Paul. Julie écrit au moins une fois par an et exprime le désir que la famille se réunisse ; elle a changé de nom et travaille dans une crèche. Ericka vit en Californie. Sandy, qui a divorcé de son mari, a changé de nom et vit avec son plus jeune fils, Mark, dans une autre ville. Elle écrit à Paul mais mentionne rarement les événements récents.

« Toute la famille est encore profondément affectée par cette situation, » conclut Ingram, qui sous-estime, encore une fois, l'impact du procès sur sa famille.

La veille de Noël 1993, j'ai reçu une autre lettre de quatre pages de Paul Ingram. « Cette année, 1993, aura été une année de grâces abondantes pour nos familles, nos amis, et pour les prisonniers, écrit-il. » Il a été « béni » par la visite de nombreuses personnes, parmi lesquelles ses deux frères et ses trois soeurs, qui ont passé presque une semaine avec lui, lui rendant visite six fois. En octobre, une « victoire décisive » se produisit, lorsque sa plus jeune fille, Julie, vint lui rendre visite avec ses parents. « Julie est une belle jeune femme, et elle semble aller très bien. Elle était réticente à parler du passé, mais elle a dit qu'elle espérait que je sorte de prison. »

Ingram concluait ainsi sa lettre : « je suis vraiment béni. » Reconnaissant qu'il serait difficile pour d'autres de comprendre comment il se sent satisfait de sa vie, il expliquait comment, sous ces circonstances, il n'avait que deux options. « Je peux me mettre en colère et blâmer les autres, ou bien je peux remercier Dieu pour toutes les bénédictions qu'Il me donne, et faire de mon mieux dans la situation que je suis forcé de vivre. »

Paul Ingram fait de son mieux. Mais, en lisant ses lettres et en réfléchissant à sa situation, je ne peux que me demander : tout est-il allé pour le mieux ? La famille Ingram était-elle malade et tourmentée au point de mériter cette déroute cruelle et publique ? Ce n'était certainement pas une famille parfaite. Paul Ingram reconnaît qu'il n'a pas toujours été un « bon » père. Il lui arrivait de lever la voix sur ses enfants et de les intimider verbalement. Il se rappelle avoir frappé Paul Ross au dos et lui avoir donné un coup de pied une fois. Il se rappelle avoir giflé Julie une fois, après qu'elle eût fait couler l'eau chaude trop longtemps dans le bain de Mark, le brûlant accidentellement. Une autre fois, alors que Julie courait dans la rue en criant qu'elle ne reviendrait plus jamais à la maison, Paul se rappelle avoir couru derrière elle et l'avoir tirée par les cheveux.

Il y avait eu cet autre incident, avec une hache de couvreur. Ingram se rappelle qu'il se trouvait sur le toit à l'arrière de leur maison, criant en direction de Paul Ross et de Chad, qui étaient plus bas, dans le jardin de derrière. Les garçons avaient prêté une hache à un voisin qui fendait du bois. Lorsque Ingram découvrit que la lame était émoussée, il se mit en colère et jeta la hache par terre : elle atterrit juste aux pieds du garçon. Ingram n'avait jamais eu l'intention de faire mal à ses fils, dit-il ; il avait réagi sans réfléchir, commettant un acte impardonnable de frustration, qui aurait pu se terminer en tragédie.

Chad se rappelle aussi l'incident de la hache. « Te rappelles-tu un incident où ton père s'était mis en colère et avait lancé une hache dans ta direction ? » avait demandé l'inspecteur pendant un de ses interrogatoires.

« Ouais, je me rappelle ça, ouais, » dit Chad.

« Qu'est-ce que tu as senti quand il a fait ça ? » demanda le Docteur Peterson.

« J'étais surpris, je crois, » répondit Chad. « Je ne m'attendais pas à ce qu'il la lance. »

« Tu étais surpris que quelqu'un te lance une hache ? » demanda Peterson, indiquant qu'il s'attendait à une réponse plus méchante.

« Eh bien, je ne pense pas qu'il essayait de nous faire mal, » expliqua Chad.

Les souvenirs d'Ingram et l'aveu de ses propres défauts en tant que parent ne nous font pas douter que quelques abus mineurs devaient se produire ici ou là dans la maison Ingram. Il devait y avoir, de temps en temps, des cris, des injures, un manque de communication, une pénurie d'affection ; il y avait des gifles, quelques coups de pieds peut-être, des réprimandes et même un lancer de hache semi accidentel du père en direction de ses enfants.

Mais y avait-il eu abus sexuels ? Paul Ingram fait valoir aujourd'hui, comme il le fit lorsque sa femme le mit pour la première fois devant les accusations, qu'il n'avait jamais touché à ses enfants de « manière indécente ». Sandy Ingram, dont la réaction initiale aux accusations de ses filles fut une perplexité incrédule, croit maintenant qu'elles ont dit la vérité. Chad, qui commença par dire aux inspecteurs qu'il s'était « toujours senti en sécurité à la maison, » croit maintenant que son père est coupable et qu'il doit payer pour ses crimes. Paul Ross, qui prétendit que son père avait abusé physiquement de lui mais disait n'avoir aucun souvenir de son père abusant sexuellement d'un de ses enfants, refusa de coopérer à

l'enquête ; quels que soient ses souvenirs, il les garde pour lui. Ericka et Julie maintiennent leurs souvenirs.

Malgré le naufrage de la famille et l'échec des procédures d'appels d'Ingram, ce dernier pense qu'il sera blanchi. « Je crois que toute la vérité sortira, et j'ai confiance que Dieu me justifiera, ainsi que tous ceux qui ont été impliqués dans cette affaire, » écrit-il. « Il me suffit de proclamer que ces crimes ne se sont jamais produits autrement que dans mon imagination, ou dans celle d'autres personnes. »*

Je voudrais, une fois encore, attirer l'attention sur le personnage central des *Sorcières de Salem*, John Proctor, lequel réalise, trop tard, que la croyance dans un diable a fini par créer sa propre réalité. Homme sensé, Proctor s'est aventuré dans la salle de réunion de Salem pour y confronter ses accusateurs. Il réclame des preuves pour étayer les affirmations des chasseurs de sorcières, selon lesquelles sa femme cachait des poupées — percées d'aiguilles — dans leur maison.

Il s'en remet au gouverneur : « Votre Honneur, ma femme n'a jamais eu de poupées. »

« Pourquoi n'y aurait-il pas eu des poupées cachées, que personne n'aurait vues ? » demande le révérend Parris, qui croit que sa mission est de sauver le monde des oeuvres maléfiques de Satan.

Proctor est furieux. « Il y a peut-être aussi un dragon à cinq pattes dans ma maison, que personne n'a jamais vu, » proteste-t-il.

Pénétré de cette fierté propre à celui qui n'a pas besoin de voir pour croire, Parris prononce les paroles qui scelleront le sort de John Proctor : « Nous sommes ici, Votre Honneur, pour découvrir précisément ce que personne n'a jamais vu. »

---

* Au jour de l'impression de ce livre, Paul Ingram est toujours incarcéré. (Information transmise à l'éditeur par l'auteur.)

Chapitre Treize

L'ENFER OU LE PARADIS

Je ne veux pas qu'ils enlèvent les démons, parce que sinon, ils prendront les anges avec.

— Rainer Maria Rilke

L'expérience, ce n'est pas ce qui arrive à l'homme. C'est ce que l'homme fait de ce qui lui arrive.

— Aldous Huxley

Vers la fin de leur livre en forme de dialogue, *We've Had a Hundred Years of Psychotherapy and the World's Getting Worse*, les psychanalystes James Hillman et Stan Passy discutent de l'obsession culturelle actuelle pour l'inceste et les abus sexuels. Hillman suggère que l'inceste et la violence contre les enfants sont « mythiques et archétypiques, » et donc « chargés d'un sens profond. » Pourquoi, se demande-t-il, « alors qu'il y a tant d'autres injustices et cruautés de par le monde, ce syndrome particulier a-t-il saisi la culture américaine blanche à notre époque, la fin du millénaire ? »

« C'est la question de l'enfer, » répond Passy.

> Nous avons perdu la place de l'enfer dans notre culture... Nous cherchons désespérément à le redécouvrir, et je suis convaincu que dans la culture moderne, la redécouverte de l'enfer se fait par l'enfance ! Notre enfance... C'est pourquoi nous sommes des prêtres, et non pas des psychologues. Nous délivrons les gens des griffes de l'enfer.

Et c'est pourquoi les thérapeutes sont devenus si aveugles, reconnaît Hillman : ils ont la mission de sauver leurs patients de l'enfer. Mais comment l'enfer a-t-il été transféré du monde souterrain à ce monde-ci, pour occuper tout un pan de la scène de notre vie ? Passy suggère que la métaphore de l'enfance comme enfer repose en équilibre instable sur une autre construction métaphorique, diametralement opposée : l'Enfant Intérieur, pur et innocent. « Nous avons donc un nouvel Enfer des temps modernes, appelé l'enfance, et une secte de prêtres, avec une magie faite pour vous sauver de cet enfer, et tout cela a pour but de retrouver l'innocence perdue. »

La quête de notre innocence perdue nous emmène dans les profondeurs du pays des métaphores et des mythes, où nous rencontrons la pureté paradisiaque de notre Enfant Intérieur, l'enfer de l'enfance maltraitée, et nombre d'autres archétypes hautement symboliques. Dans le Mythe de la Famille Dysfonctionnelle, nous apprenons que toute famille est dysfonctionnelle d'une manière ou d'une autre et que les règles et les coutumes des familles « tuent l'âme des êtres humains. » Dans le Mythe du Déterminisme Psychique, nous découvrons que nos personnalités, nos psychés et nos comportements sont déterminés par des événements qui se sont produits dans notre enfance. Même si nous croyons être libres de choisir, le mythe nous enseigne que nous sommes des personnages passifs qui récitent un scénario, mus par des forces inconscientes et incontrôlables.

Dans ce paysage des excès métaphoriques se trouve aussi l'espoir d'un dénouement heureux. Le Mythe du Développement Personnel nous promet qu'il est possible de « dépasser » nos complexes et nos conflits et de « grandir » pour devenir des adultes plus mûrs, plus stables et plus affectueux. Le Salut est possible grâce au Mythe du Souvenir Total (*Total Recall*) ; nos blessures peuvent être guéries, nos fractures ressoudées, nos impuretés purgées, nos âmes purifiées. Nous guérirons si, en explorateurs intrépides, nous sommes disposés à rechercher la Vérité en fouillant le passé secret et enfoui, en affrontant nos démons et en retrouvant notre innocence perdue.

Les mythes résistent-ils à la réalité ? Seulement si cette réalité est remodelée pour correspondre au mythe. Si nous nous posons des questions sans concessions sur ces mythes et si nous mettons à l'épreuve leurs soubassements métaphoriques, le déséquilibre entre

fait et fiction fait vite surface, et la fragile structure théorique se met à vaciller. L'Enfant Intérieur existe-t-il vraiment ? Les êtres humains peuvent-ils être complètement « purs » et parfaits ? La famille parfaite existe-t-elle, par rapport à laquelle la famille dysfonctionnelle pourrait être mesurée ? Notre histoire passée est-elle forcément notre seul conditionnement ? Des thérapeutes peuvent-ils discriminer de manière fiable les faits de la fiction chez leurs patients ? Si nous nous « développons » constamment, ne nous rapprochons-nous pas toujours un peu plus d'un idéal de maturité défini par un « autre », et donc de moins en moins de nous-mêmes ? Les souvenirs traumatiques marquent-ils l'esprit de façon permanente et indélébile ?

Le fait de poser ces questions ne fait pas de nous des ennemis de la thérapie, et ne signifie pas non plus que nous doutions de l'horreur des abus sexuels sur les enfants. Nous voudrions simplement que le « réel » et le « métaphorique » soient respectés comme deux choses distinctes. Si la thérapie choisit de se cantonner dans le mythe et la métaphore (et beaucoup de thérapeutes pensent que le sens ne peut être découvert que dans le symbole et l'imagination), il semblerait sage de prendre la métaphore pour ce qu'elle est : une représentation symbolique plutôt qu'une re-création fidèle. Si la thérapie choisit de rechercher le sens dans l'histoire (et beaucoup de thérapeutes croient que nous ne pouvons guérir nos plaies psychiques qu'en regardant vers le passé factuel), alors la mémoire doit être reconnue et appréciée en tant que mécanisme créatif dans lequel le fait et la fiction sont inextricablement liés.

Le psychothérapeute Michael Yapko a dit : « La mémoire est un processus de reconstruction dans lequel de nouveaux détails peuvent être ajoutés aux vieilles images ou aux vieilles idées, altérant la qualité du souvenir. C'est ce que font les psychothérapeutes : ils changent la qualité du souvenir. Un client vous dit : "Voilà ce qui m'est arrivé, cela m'a fait mal, j'ai souffert," et vous ajoutez de nouvelles perspectives, de nouvelles idées, un nouveau cadre de référence qui modifient de manière globale la représentation du souvenir. »

Vu sous cet angle, les thérapeutes jouent sur la malléabilité de la mémoire pour aider le patient à recréer ou à reconstruire son histoire traumatique. Mais que se passe-t-il si le thérapeute et son client sont tous les deux à la recherche d'une réponse précise et factuelle dans un passé mouvant et métaphorique ? « Il arrive que des thérapeutes soient la proie d'un désir de certitude, » écrit Judith Lewis Herman.

« Une conviction jalouse peut trop facilement remplacer une attitude ouverte, un esprit de recherche ... Le thérapeute doit se rappeler que son enquête n'est pas factuelle et que la reconstruction de l'histoire traumatique n'est pas une enquête criminelle. Son rôle est d'être un témoin attentif et ouvert, pas un détective. »

Certains critiques de la psychothérapie pensent que cette profession devrait s'arrêter de regarder vers le passé à la recherche de la « vérité ». Marshall Edelson, psychanalyste et professeur de psychiatrie à l'Université de Yale, soutient que la psychanalyse devrait renoncer à toute tentative de recréer l'histoire, car « si une histoire est vécue à nouveau, on aboutit à une histoire des actes de l'esprit du patient créant petit à petit une représentation symbolique de sa conception de la réalité passée, présente et future. » Edelson se sert d'une jolie métaphore pour illustrer le fait que les réalités littérales et symboliques ne sont pas identiques. « Entre stimulus et réponse, entre événement et comportement, on trouve l'acte de l'esprit. C'est la création du symbole, le "poème de l'acte de l'esprit", qui constitue l'objet d'étude de la psychanalyse. »

Si l'esprit du patient manipule le symbole et l'imagination pour créer une poésie idiosyncrasique pendant que le thérapeute est à la recherche de faits au milieu de ces métaphores, il en résultera forcément de la confusion. Donald Spence, psychothérapeute, met en garde les thérapeutes qui interprètent souvent de manière erronée les histoires de leurs patients parce qu'ils ne parviennent pas à distinguer entre deux genres de vérités. « La vérité narrative est prise pour la vérité historique, et la cohérence d'un récit peut nous porter à croire que nous sommes en contact avec un événement réel, » écrit Spence. « Si l'histoire nous convient, nous nous laissons convaincre à tort que nous sommes rentrés en contact avec le passé. »

L'idée même que la thérapie soit le véhicule qui nous permette de « rentrer en contact avec le passé » mérite peut-être d'être remise en question. Même si le discours du patient et les interprétations du thérapeute parviennent à donner du sens à l'expérience du patient, le « sens » ne doit pas être confondu avec l'« histoire ». Le problème est que les thérapeutes, qui sont humains, apportent avec eux leurs préjugés, leurs parti-pris et leurs attentes. La suggestion est insidieuse : ni le thérapeute ni le patient ne savent qu'elle oeuvre magiquement sous le couvert d'une thérapie authentique.

« La psychothérapie n'offre aucun moyen de contrôler les suppositions préexistantes du thérapeute ou du patient, » prévient le psychiatre Samuel Guze, « ni leurs effets sur ce que dit le patient et

la manière dont le thérapeute interprète et suggère. Et le processus psychothérapeutique ne permet à personne de déterminer les relations causales entre des phénomènes intéressants examinés pendant la thérapie et les problèmes cliniques du patient. » Guze suggère que la thérapie cesse de prétendre comprendre l'étiologie — les causes des comportements et des difficultés — et se cantonne à des poursuites plus modestes et plus réalistes, comme par exemple aider le patient à « se sentir mieux, alléger ses handicaps et mieux vivre sa vie. »

Mais il est encore possible que « se sentir mieux » ne soit pas le but ultime de la thérapie. James Hillman, qui a une formation d'analyste jungien, suggère que la thérapie devrait moins songer à « réparer » — traiter, transformer, restaurer ou purifier — et davantage se consacrer à pénétrer profondément dans la pathologie présente du patient, laquelle est la « fenêtre par où entrent les démons et les anges. » Quel est le sens, l'essence, le but de la souffrance ? Pourquoi nous sentons-nous abusés, que nous l'ayons été ou pas dans les faits ? Que se passe-t-il aujourd'hui, au présent, pour que nous nous sentions maltraités, blessés ?

En se préoccupant plus du présent, la thérapie serait moins un processus introverti de retrait du monde qu'un acte nous poussant à sortir de nous-mêmes pour épouser les préoccupations de la communauté, de la culture et de l'environnement. Hillman décrit ainsi ces possibilités :

> La thérapie pourrait explorer les causes sociales immédiates, tout en conservant son vocabulaire d'abus et de maltraitance ... nous ne voulons pas nous débarrasser de la sensation d'avoir été abusés ; peut-être est-ce très important, le sentiment d'avoir été abusé, le sentiment d'être impuissant. Mais peut-être devrions-nous penser que nous avons été abusés par le passé autant que nous le sommes par la situation présente de "mon travail, mes finances, mon gouvernement", tout ce avec quoi nous vivons. Le cabinet du psy devient alors la cellule d'une révolution, car nous parlerions aussi de « qu'est-ce qui abuse de moi, aujourd'hui ? » Parler ainsi serait, pour la thérapie, une entreprise passionnante.

Les traumatismes et les abus ne seraient plus perçus comme une « maltraitance » mais comme des « contributions à l'âme ». « Les blessures et les cicatrices sont l'étoffe du caractère, » dit encore Hillman. « Le terme de "caractère" signifie, étymologiquement, "marqué ou gravé de traits profonds", comme des balafres initiatiques. »

Étant donné que nous sommes tous « blessés » au cours de notre vie, la question importante devient : que faisons-nous de ces blessures ? Reconnaissant que la mémoire est une forme de fiction, les thérapeutes pourraient encourager leurs patients à se demander : qu'est-ce que ma mémoire peut faire de mes expériences ? Hillman cite Freud : « ce qui importe, c'est comment vous vous rappelez, pas ce qui s'est réellement passé, » pour bien marquer que des patients encouragés à se rappeler des événements traumatiques sont parfois *abusés par le souvenir*. « Je ne veux pas dire que les enfants ne sont pas molestés ou abusés, » explique Hillman. « Ils *sont* molestés et ils *sont* abusés, et dans beaucoup de cas, l'effet est dévastateur. Mais la thérapie rend tout cela encore plus dévastateur *par sa manière de voir les choses*. Les dégâts ne sont pas causés uniquement par les traumatismes, mais aussi par le souvenirs traumatisants. »

En pétrifiant le souvenir, l'imposant comme un point de vue passif et impuissant de l'enfant, la thérapie emprisonne ses patients dans un passé douloureux, plutôt que de les en libérer. À chaque fois que nous nous « rappelons traumatiquement, » les outrages sont vécus à nouveau, et l'enfance devient un enfer dont on ne s'échappe plus.

Dans son livre *Trauma and Recovery*, Judith Lewis Herman nous raconte l'histoire d'un ancien combattant aux prises avec des questions de foi, de deuil, de douleur ; dans son désespoir, il s'en remet à un prêtre.

> Je ne pouvais pas comprendre pourquoi Dieu accepte que des hommes bons meurent. Je suis allé voir plusieurs prêtres. J'étais assis, là, avec un prêtre et je lui ai dit, « Mon père, je ne comprends pas : Pourquoi Dieu accepte que des enfants soient tués ? C'est quoi la guerre, toute cette merde ? Tant de mes amis sont morts... » Le prêtre, il m'a regardé dans les yeux et il m'a dit : « Je ne sais pas, mon fils, je n'ai jamais fait la guerre. » Je lui ai dit : « Je ne vous ai pas demandé de m'expliquer la guerre, mais Dieu. »

Rares sont ceux qui ont la sagesse de cet homme, qui savait que ses questions étaient à la fois métaphoriques et historiques. Il souffrait et avait besoin d'aide, mais ses questions ne portaient pas sur les balles, les canons, l'horreur, la cruauté, la mort. Il voulait savoir qui était *Dieu*. Et même dire cela ne peut épuiser le sens de cette expérience, car que signifie « Dieu » ? Nikos Kazantzakis a une réponse partielle :

> Nous avons vu le cercle le plus élevé des puissances tournoyantes. Nous avons appelé Dieu ce cercle. Nous aurions pu l'appeler autrement : Abysse, Mystère, Ténèbres Absolues, Lumière Absolue, Matière, Esprit, Espoir Ultime, Désespoir Ultime, Silence.

Lorsque nous nous posons des questions sur notre destinée — lorsque nous nous demandons ce qui s'est produit dans notre passé, lorsque nous essayons de panser les plaies de notre corps, de notre esprit et de notre âme, lorsque nous nous interrogeons sur Dieu ou sur d'autres mystères insondables de la condition humaine —, nous recherchons le sens, la compréhension, une manière de mesurer la profondeur de notre désespoir et le potentiel d'espoir. Les réponses définitives réduisent la profondeur des expériences que nous voulons explorer. La vérité, c'est que nous ne voulons pas de réponses à nos questions : nous voulons partager nos expériences.

La thérapie ne pourrait-elle devenir ce lieu où notre douleur est partagée et où nos souvenirs sont appréciés, voire célébrés, en tant qu'interactions permanentes et toujours changeantes entre l'imagination et l'histoire ?

Bibliographie récente sur le syndrome des faux souvenirs

BAKER, Robert : *Hidden Memories: Voices and Visions from Within,* Prometheus Books, 1992, 1996.

BRENNEIS, C. Brooks : *Recovered Memories of Trauma: Transferring the Present to the Past,* International Universities Press, Inc., 1997.

CAMPBELL, Terence : *Beware the Talking Cure: Psychotherapy May be Hazardous to Your Health,* Upton Books, 1994.

CECI, Stephen & Bruck, Maggie : *Jeopardy in the Courtroom: A Scientific Analysis of Children's Testimony,* American Psychological Association, 1995.

CONWAY, Martin (Ed) : *Recovered Memories and False Memories,* Oxford University Press, 1997.

CREWS, Frederick : *The Memory Wars: Freud's Legacy in Dispute,* Granta, 1996.

DAWES, Robyn : *House of Cards: Psychology and Psychiatry Built on Myth,* The Free Press, 1994.

DINEEN, Tana : *Manufacturing Victims: What the Psychology Industry is doing to People,* Robert Davies Publishing, 1996.

FREYD, Pamela & Goldstein, Eleanor : *Smiling Through Tears,* Upton Press, 1997.

GUILLATT, Richard : *Talk of the Devil,* Text Publishing (Merbourn), 1996 (sur le cas Clive Moore en Australie).

GOODYEAR-SMITH, Felicity : *First Do No Harm: The Sexual Abuse Industry,* Benton-Guy Publishing (New Zealand).

GARDNER, Richard : *True and False Accusations of Child Sex Abuse,* Creative Therapeutics, 1992.

GOLDSTEIN, Eleanor & FARMER, Kevin : *Confabulations: Creating False Memories - Destroying Families,* SIRS Books, 1992.

GOLDSTEIN, Eleanor & FARMER, Kevin : *True Stories of False Memories,* Upton Books, 1993.

GORDON Barry : *Memory: Remembering and Forgetting in Everyday Life,* Mastermedia Limited, 1995.

HACKING, Ian : *Rewriting the Soul: Multiple Personality and the Sciences of Memory,* Princeton University Press, 1995.

HAGEN, Margaret : *Whores of the Court,* Harper Collins, 1997.

HEDGES, Lawrence : *Remembering, Repeating, and Working Through Childhood Trauma,* Jason Aronson, Inc., 1994.

JOHNSTON, Moira : *Spectral Evidence: The Ramona Case,* Hohghton Mifflin, 1997 (un cas du 17ème siècle).

KAMINER, Wendy : *I'm Dysfunctional, You're Dysfunctional: The Recovery Movement and Other Self-Help Fashions,* Addison Wesley, 1992.

KELLY, Charles & KELLY, Eric : *Now I Remember: Recovered Memories of Sexual Abuse,* K/R Publications, 1994.

KOTRE, John : *White Gloves: How We Create Ourselves Through Memory,* Free Press, 1995.

LAFRAMBOISE, Donna : *Princess at the Window: A New Gender Morality,* Penguin, 1996.

MACLEAN, Harry N. : *Once Upon A Time: A True Story of Memory, Murder, and the Law,* Harper Collins, 1993 (sur le cas George Franklin).

MACNAMARA, Eileen : *Breakdown: Sex, Suicide and the Harvard Psychiatrist,* Pocket Books, 1994.

MERSKEY, Harold : *Analysis of Hysteria: Understanding Conversion and Dissociation,* Gaskell (UK), 1995.

NATNA, Debbie & SNEDEKER, Michael : *Satan's Silence: Ritual Abuse and the Making of A Modern American Witch Hunt,* Basic Books, 1995.

NETZER, Carol : *Cutoffs: How Family Members Who Sever Relationships Can Reconnect,* New Horizon Press, 1996.

OFSHE, Richard & WATTERS, Ethan : *Making Monsters: False Memory, Psychotherapy and Sexual Hysteria,* Charles Scribner's Sons, 1994.

PENDERGRAST, Mark : *Victims of Memory: Incest Accusations and Shattered Lives,* Harper Collins, 1994, 1996.

PIPER, Jr., August : *Hoax and Reality: The Bizarre World of Multiple Personaly Disorder,* Jason Aronson, Inc., 1997.

ROSEMAN, Mark, Craig, William & SCOTT, Gini : *You the Jury: Allegations of Sexual Abuse,* Seven Locks Press, 1997.

SAGAN, Carl : *The Demon-Haunted World: Science as a Candle in the Dark,* Random House, 1995.

SCHACTER, Daniel : *Searching for Memory: Brain, Mind and the Past,* Basic Books, 1996.

SHARKLEY, Joe : *Bedlam: Greed, Profiteering, and Fraud in a Mental Health System Gone Crazy,* St. Martin's Press, 1994.

SHERMER, Michael : *Why People Believe in Weird Things: Pseudoscience, Superstition, and Other Confusions of Our Time,* W.H. Freeman and Company, 1997.

SHORTER, Edward : *History of Psychiatry: From the Era of the Asylum to the Age of Prozac,* Wiley, 1997.

SHOWALTER, Elaine : *Hystories: Hysterical Epidemics and Modern Media,* Columbia University Press, 1997.

SIMPSON, Paul : *Second Thoughts: Understanding the False Memory Crisis and How It Could Affect You,* Thomas, 1997.

SINGER, Margaret & LALICH, Janja : *Crazy Therapies,* Jossey-Bass, 1996.

SLOVENKO, Ralph : *Psychiatry and Criminal Culpability,* Wiley, 1995.

SMITH, Susan : *Survivor Psychology: The Dark Side of a Mental Health Mission,* Upton Books, 1995.

SOMMERS, Christina H. : *Who Stole Feminism: How Women Have Betrayed Women,* Simon & Schuster, 1994.

SPANOS, Nicholas : *Multiple Personality and False Memory,* American Psychological Association, 1996.

SQUIRE, Elizabeth D. : *Whose Death Is It, Anyway ?,* Berkley Prime Crime, 1997.

TONG, Dean : *Ashes to Ashes...Families to Dust: False Accusations of Child Abuse: A Roadmap for Survivors,* FamRights Press, 1996.

TORREY, E. Fuller : *Freudian Fraud,* Harper Collins, 1992.

VAN TIL, Reinder : *Lost Daughters: Recovered Memory Therapy and the People It Hurts,* Eerdmans Publishing, 1997.

VICTOR, Jeffrey : *Satanic Panic: The Creation of a Contemporary Legend,* Open Court Publishing, 1993.

WAKEFIELD, Hollida & UNDERWAGER, Ralph : *Return of the Furies: Analysis of Recovery Memory Therapy,* Open Court Publishing, 1994.

WASSIL-GRIMM, Claudette : *Diagnosis for Disaster: The Devastating Truth About False Memory Syndrome and Its Impact on Accusers and Families,* Overlook Press, 1995.

WEBSTER, Richard : *Why Freud Was Wrong: Sin, Science and Psychoanalysis,* Basic Books, 1995.

WRIGHT, Larry : *Remembering Satan: Case of Recovered Memory Therapy and the Shattering of an American Family,* Knopf, 1994 (sur le cas Paul Ingram).

YAPKO, Michael : *Suggestions of Abuse,* Simon & Schuster, 1994.

YOUNG, Allen : *Harmony of Illusions: Invention of Post-Traumatic Stress Disorder,* Princeton University Press, 1996.

Table des Matières